HAL
open science

Réflexivité(s)

Mélodie Faury, Marie-Anne Paveau, Elena Azofra, Raphaële Bertho, Yann Cantin, Morwenna Coquelin, Sarah Cordonnier, Quentin Deluermoz, Julie Henry, Philippe Hert, et al.

To cite this version:

Mélodie Faury, Marie-Anne Paveau (Dir.). Réflexivité(s) : Livre liquide issu de l'expérience des Espaces réflexifs. Mélodie Faury. Éditions Science et bien commun, 2019, Réflexivités et expérimentations épistémologiques, 978-2-924661-69-7. 10.5281/zenodo.3421638 . halshs-02292037

HAL Id: halshs-02292037

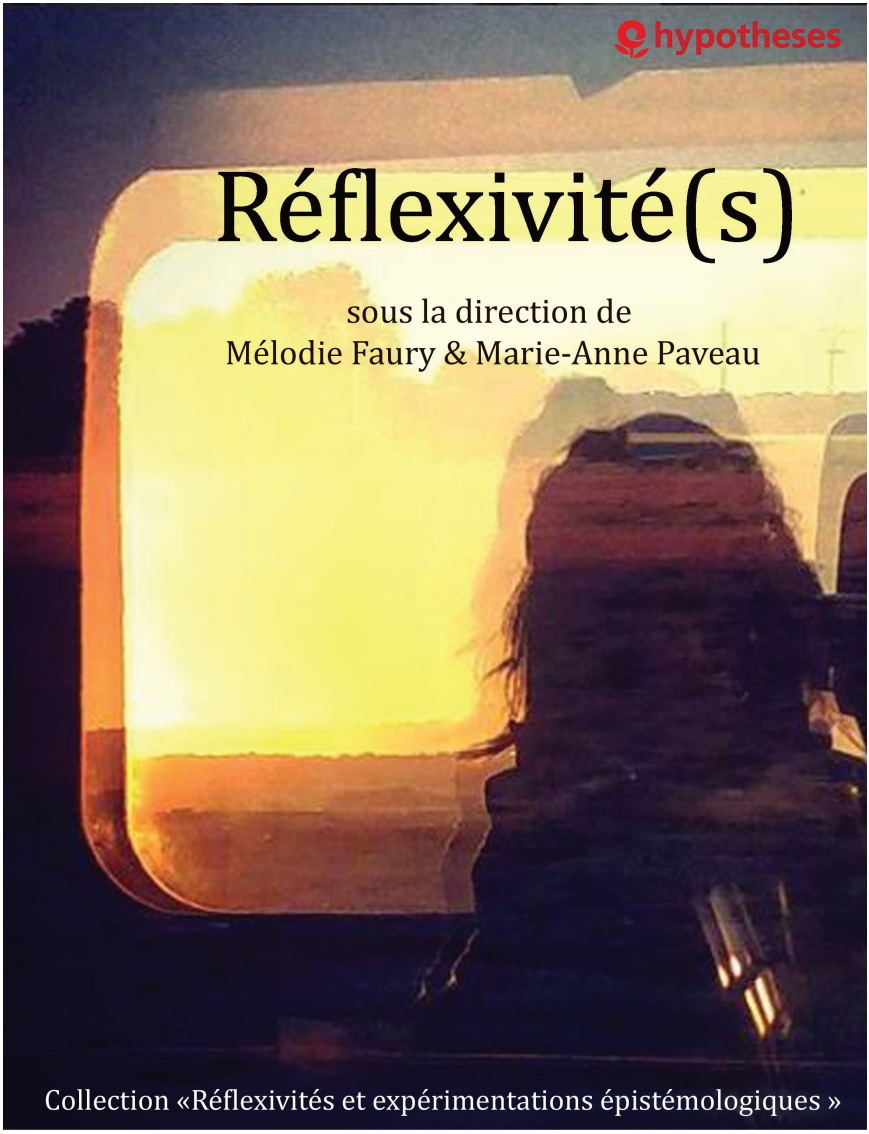
https://shs.hal.science/halshs-02292037

Submitted on 19 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License



hypotheses

Réflexivité(s)

sous la direction de
Mélodie Faury & Marie-Anne Paveau

Collection «Réflexivités et expérimentations épistémologiques »

esbc
éditions science et bien commun

Des livres pour une science ouverte,
au service du bien commun

Réflexivité(s)

Réflexivité(s)

Livre liquide issu de l'expérience des Espaces réflexifs

SOUS LA DIRECTION DE MÉLODIE FAURY &
MARIE-ANNE PAVEAU

ÉDITIONS SCIENCE ET BIEN COMMUN - COLLECTION RÉFLEXIVITÉS ET
EXPÉRIMENTATIONS ÉPISTÉMOLOGIQUES

Réflexivité(s) de Mélodie Faury et Marie-Anne Paveau est sous une licence License Creative Commons Attribution - Pas d'utilisation commerciale 4.0 International, sauf indication contraire.

Titre : *Réflexivité(s). Livre liquide issu de l'expérience des Espaces réflexifs*

Sous la direction de Mélodie Faury & Marie-Anne Paveau

Autrices et auteurs : Elena Azofra, Raphaële Bertho, Yann Cantin, Morwenna Coquelin, Sarah Cordonnier, Oriane Deseilligny, Quentin Deluermoz, Mélodie Faury, Julie Henry, Philippe Hert, Baudouin Jurdant, Benoît Kermoal, Gaëlle Labarta, Joëlle Le Marec, Marie Ménoret, Stéphanie Messal, Léonie Métangmo-Tatou, Marie-Anne Paveau, Anne Piponnier, Claire Placial, Martine Sonnet.

Design de la couverture : Kate McDonnell, illustration de Raphaële Bertho©, #Entrelieux, 5 octobre 2017.

Conversion au format ePub : Pressbooks

Édition et révision linguistique : Florence Piron

ISBN ePub : 978-2-924661-69-7

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec 2019

Dépôt légal – Bibliothèque et Archive nationale Canada

Dépôt légal : 3e trimestre 2019

Ce livre est sous licence Creative Commons CC BY-NC 4.0

Éditions science et bien commun
http://editionscienceetbiencommun.org
1085 avenue de Bourlamaque
Québec (Québec) G1R 2P4

Diffusion: info@editionscienceetbiencommun.org

à Marie Ménoret,

habitante de ces lieux

Table des matières

Partie I. Entrée

Le carnet de recherche « Espaces réflexifs » 2
Mélodie Faury & Marie-Anne Paveau

Fabrication du livre 8
Mélodie Faury & Marie-Anne Paveau

Le livre liquide : ouvert, fluide, collaboratif 12
Mélodie Faury & Marie-Anne Paveau

Arpenter et construire : habiter notre cabane épistémologique dans le monde 16
Mélodie Faury

Partie II. Le carnet « Espaces réflexifs », une accueillante maison en ligne

Quand le carnet collectif est devenu maison partagée 24
Mélodie Faury

Entrer dans les Espaces réflexifs 29
Marie-Anne Paveau

Une Villa Réflexive pour une grande cuisine 36
Marie Ménoret

Né de l'émotion 41
Marie-Anne Paveau

Le temps et le sens d'une écriture numérique 44
Mélodie Faury

Conversation, doute et incertitude 54
Mélodie Faury

Partie III. Il y a réflexivité et réflexivité

« Je suis votre miroir » 65
Stéphanie Messal
« Qu'est-ce que la réflexivité ? » - La conversation scientifique 76
Mélodie Faury
Ce que n'est pas la réflexivité 82
Marie-Anne Paveau
Interlude 94
Marie-Anne Paveau
La réflexivité du chercheur... et celle du clown 97
Philippe Hert

Partie IV. Engagements, subjectivités, postures

Est-ce normal docteur ? 116
Gaëlle Labarta
De la réflexivité sourde... 121
Yann Cantin
Doit-on être ému-e pour faire de l'histoire des émotions? 126
Benoît Kermoal
Interlude 142
Morwenna Coquelin
De quelques fantômes erfurtois 155
Morwenna Coquelin
Le traducteur et ses lecteurs 174
Claire Placial

Interlude 186
Marie-Anne Paveau
Engagement et distanciation en histoire ouvrière 192
Benoît Kermoal
Je tue « il » 205
Stéphanie Messal
« Pourquoi je vois pas mes yeux ? » 215
Marie-Anne Paveau
« C'est cela que je perçois » 227
Marie-Anne Paveau

Partie V. Réflexivités dans la pratique et au quotidien

Bienvenue dans ma vie de bureau 233
Martine Sonnet
Le regard de l'autre 249
Raphaële Bertho
Interlude 263
Marie-Anne Paveau
Entrer en réflexivité - L'enquête et le partage des incertitudes 266
Sarah Cordonnier
L'émergence d'une condition réflexive : le rôle de l'enquête sur les publics 275
Joëlle Le Marec
Interlude 282
Mélodie Faury
Les traductions d'un texte en sont les différents « visages ». Intérêt réflexif des retraductions 284
Claire Placial
Mais où est la production de connaissances ? 299
Mélodie Faury

Partie VI. Réflexions réflexives sur l'écriture

Pour une poétique du déplacement 308
Anne Piponnier
L'écriture, il faut que ça chante ! 313
Stéphanie Messal
Interlude 322
Baudouin Jurdant
La lettre et l'axolotl 325
Quentin Deluermoz
Les commentaires : espace et outil de réflexivité, ou occasion d'exprimer ses marottes ? 335
Julie Henry
La métaphore de la Villa 352
Elena Azofra
La metáfora de la Villa 372
Elena Azofra
Interlude 396
Marie-Anne Paveau

Partie VII. Sortie

Indiscipliné.e.s 401
Marie-Anne Paveau
« C'est la taie arrachée de notre intelligence » 405
Benoît Kermoal
La raison des émotions. Réflexivités affectées 414
Marie-Anne Paveau
Miroir mon beau miroir. Postface 420
Léonie Métangmo-Tatou

Autrices et auteurs 425

Billet-o-graphie - 2012 431

Billet-o-graphie - 2013 441

Bibliographie de l'ouvrage 446

La collection « Réflexivités et expérimentations épistémologiques » 468

À propos de la maison d'édition 473

PARTIE I

ENTRÉE

M.-A. *Paveau, La porte de l'Abbaye de Corbigny*, 2010, CC BY-NC-ND

Le carnet de recherche « Espaces réflexifs » – Mélodie Faury et Marie-Anne Paveau

Fabrication du livre – Mélodie Faury et Marie-Anne Paveau

Le livre liquide : ouvert, fluide, collaboratif – Mélodie Faury et Marie-Anne Paveau

Arpenter et construire : habiter notre cabane épistémologique dans le monde – Mélodie Faury

Le carnet de recherche « Espaces réflexifs »

MÉLODIE FAURY & MARIE-ANNE PAVEAU

Le carnet de recherche *Espaces réflexifs* expérimente une écriture collective et collaborative sur le thème de la réflexivité, dans les pratiques de recherche et d'enseignement. Il accueille depuis 2012 des billets individuels ou collectifs, écrits spécifiquement ou parus précédemment sur les blogs respectifs des contributeur.trice.s ou, mais aussi, des billets invités et des présentations d'extraits de « grands textes » de la réflexivité, français et étrangers.

Tour à tour, les participant.e.s au carnet collectif prennent en charge la « direction » de la publication, pendant un mois. Chacun.e donne alors sa « couleur » au carnet et l'investit comme il ou elle le souhaite. Les autres habitant.e.s de ce lieu numérique font alors vivre le carnet par les discussions qui ont lieu en commentaire. Ce carnet est bien sûr également ouvert aux commentaires de ses lecteur.trice.s! Tout comme le présent ouvrage numérique qui en est issu…

Une écriture scientifique libérée?

Spécialiste des formes de la communication en ligne et en particulier du blog, Oriane Deseilligny a pris l'exemple de ce carnet dans un de ses articles, « Matérialités de l'écriture : le chercheur et ses outils, du papier à l'écran », publié en 2013, soit un peu plus d'un an après les débuts d'*Espaces réflexifs*. Elle y souligne les implications d'une écriture réflexive dans l'écriture de la recherche et n'hésite pas à parler de « sentiment de libération de l'écriture », mentionnant la part émotionnelle qui vient s'inscrire dans le travail de la recherche sur le support du blog :

> Ce carnet[1] est collectif, il rassemble des chercheurs essentiellement issus des SHS et a pour vocation de développer une réflexion sur la recherche *en train* de se faire. Les différents scripteurs réfléchissent à la question de l'écriture spécifique du carnet de recherche par rapport aux autres pratiques scripturaires du chercheur et consacrent plusieurs billets à une approche méta-réflexive. La réflexion sur le nouveau support d'écriture que constitue le carnet de recherche numérique est l'occasion de mettre en perspective l'ensemble des formes rédactionnelles utilisées par les chercheurs. La lecture de ces billets fait ressortir un sentiment de libération de l'écriture dans les carnets de recherche. Les « carnetiers » – c'est ainsi qu'ils se désignent – y décrivent la liberté de ton, de style, d'approche et de traitement qu'ils ressentent en rédigeant des billets d'une longueur non imposée qui s'inscrivent dans un espace de lecture et d'écriture différent. Ils soulignent le détachement par rapport aux codes et aux normes habituels de l'écriture scientifique. Une doctorante met l'accent sur la manière dont sa subjectivité s'introduit dans le carnet, par opposition à sa thèse : « Dans mon carnet, j'aime écrire de façon plus… poétique ! Je parle des objets avec émotion. […] Mon carnet me sert de balancier. Je travaille souvent comme ça, sur les deux versants. Un côté sage, un côté "fou". Un côté rationnel, un côté émotionnel. Ainsi, quand j'écris ma thèse, je peux y injecter de l'émotion sans qu'elle me déborde car déjà canalisée dans mon carnet de recherche (et ailleurs)[2] (Desseilligny, 2013, § 24).

Elle note aussi très justement les aspects inaboutis et imprévus de la recherche qui s'écrit sur les carnets, qui constituent un peu des arrières-cuisines ou des ateliers de préparation de la recherche, où, finalement, se jouent les aspects les plus vivants parce que les plus instables de la recherche, aspects qui disparaissent ensuite sous le lissage des publications académiques normées, évaluées, corrigées :

1. Le carnet dont il est question est le carnet de recherche en ligne *Espaces réflexifs* dont est issu le présent livre liquide.
2. http://reflexivites.hypotheses.org/641

> L'écriture du carnet assume et revendique donc un point de vue subjectif, voire une certaine littérarité, par opposition à des écrits scientifiques perçus comme plus arides. De son côté, Mélodie Faury[3], qui a son propre carnet de recherche (« L'infusoir ») et intervient sur « Espaces réflexifs », décrit dans un commentaire de billet « une écriture mise en forme, qui se donne à la lecture, mais qui n'est pas le reflet figé de son auteur, dans la mesure où celui-ci […] est déjà lui aussi son propre lecteur, à distance de ses propres propos. Une écriture aboutie (dans la mesure où on lui donne forme dans l'idée qu'elle sera lue) mais jamais finie […]. Il n'est pas question de dire que l'on n'assume pas ce que l'on écrit ou ce que l'on a écrit, mais bien du statut que l'on donne à cette écriture : une réflexion en cours, qui prend forme à un instant donné, peut-être avec une intention, sans doute avec une grande part d'imprévu[4] (Deseilligny, 2013, § 25).

Par l'écriture en ligne, libre, nous renouons avec les écritures ordinaires de la recherche (Muriel Lefebvre, 2013), celles de la conversation et de l'élaboration, celles de la réflexion et de la *logique de partage*, et de pensée, avant la *logique de publication* (Louise Merzeau, 2015). Plutôt que de penser ce type d'écriture comme une *digression* (Ingrid Mayeur, 4 mai 2018), dans la Villa, nous tentons de remettre les marges – la pensée, l'écriture libre, la conversation scientifique ouverte – au centre, au cœur de notre activité de recherche – d'abord par le temps que nous essayons de lui consacrer, et par la manière dont nous tentons d'habiter le lieu numérique. En ce sens, en effet, « le carnet […] serait un lieu d'écriture digressive par rapport à la production scientifique » légitime » validée par les pairs », comme le dit Ingrid Mayeur. Mais il n'est pas pour autant un « hors-sujet » si l'on considère ce qui constitue le sens même de notre pratique de chercheur.e.s. C'est un lieu habité d'élaboration, et non pas d'exposition et publication de « produits

3. Docteur en sciences de l'information et de la communication dans l'équipe C2So du Centre Norbert Elias et co-responsable du laboratoire Junior interdisciplinaire « Enquête sur l'homme vivant » de l'ENS de Lyon, elle a soutenu sa thèse sous la direction de Joëlle Le Marec en septembre 2012 : « Parcours de chercheurs. De la pratique de recherche à un discours sur la science : quel rapport identitaire et culturel aux sciences? ». http://infusoir.hypotheses.org/qui-suis-je.
4. Espaces réflexifs, http://reflexivites.hypotheses.org/575, commentaire au billet du 11 février 2012.

finis ». Un lieu d'écriture qui brouille notamment les frontières entre écritures (infra)ordinaires, conversation, publication et évaluation par les pairs. Et un lieu de réflexivités.

Cette instabilité parfois un peu brouillonne de la recherche est l'une des marques de l'écriture scientifique en ligne et elle n'est pas toujours facile à assumer. Plusieurs invité.e.s du carnet ont confié leurs doutes et surtout leur peur de ne pas *savoir*, savoir faire, savoir écrire, savoir publier, savoir se servir des fonctionnalités techniques du carnet, etc. Une grande jarre avait été alors symboliquement et joyeusement déposée à l'entrée du carnet, destinée à recevoir les complexes et les blocages des invité.e.s. Elle a bien rempli son office.

Les habitant.e.s de la « Villa réflexive » sont invité.e.s à déposer leurs complexes à l'entrée, avant de commencer leur séjour

Anatomie du carnet *Espaces réflexifs*

De janvier 2012 à décembre 2017, le carnet de recherche *Espaces réflexifs* a été habité, mois après mois, par 69 habitant.e.s différents. 414 billets ont été publiés. 752 commentaires ont été postés. Le visuel du carnet (couleurs – ou *peintures*, images – ou *tableaux*, le sous-titre – ou *devise*, etc.) a été modifié environ 60 fois. Le carnet, qui comprend désormais, fin 2018, plus de 500 billets répartis sur 7 années (c'est-à-dire 84 mois) est doté d'un certain nombre de métadonnées qui permettent aux lecteur.trice.s d'y naviguer confortablement.

Tous les billets écrits depuis 2012 sont disponibles en ligne, année par année et classés par auteur.e.s (mises à jour régulières) :

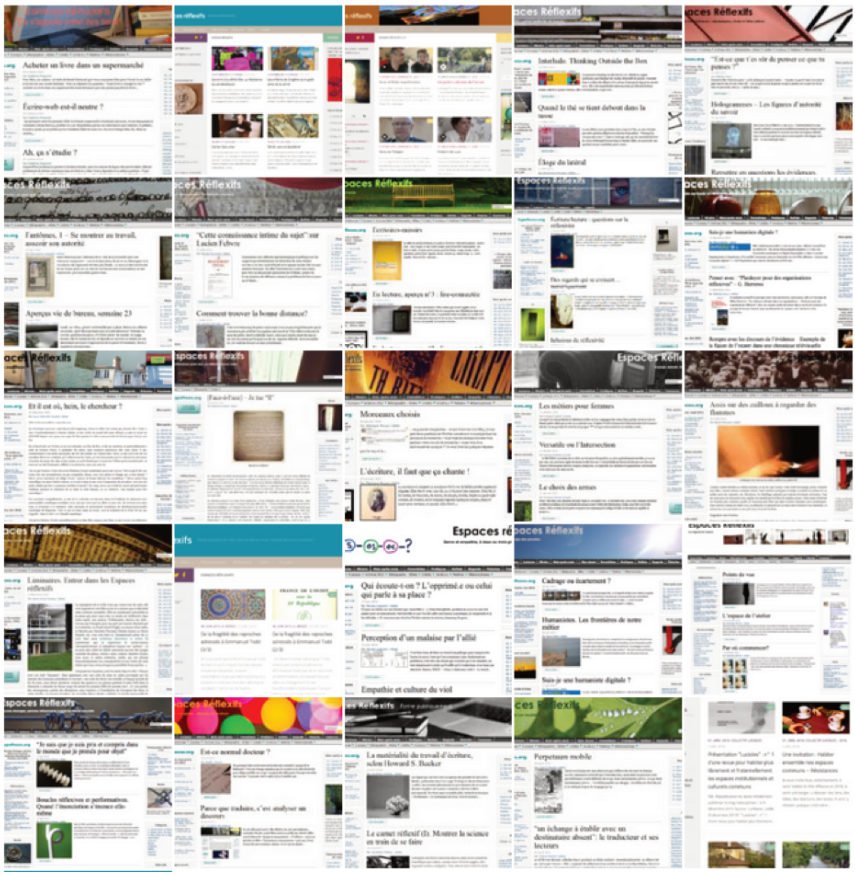
reflexivites.hypotheses.org/bibliographie-billets

Pour retrouver les habitant.e.s des *Espaces réflexifs* mois après mois :

reflexivites.hypotheses.org/category/mois-apres-mois

L'ensemble des crédits sont présentés en ligne également :

reflexivites.hypotheses.org/credits



Les apparences multiples et changeantes des Espaces réflexifs au fil des mois et des années

Crédit photographique : *« Jarre aux complexes ». Photo Le Chêne Vert, potier à Anduze – http://www.poteriedanduze.com/vert*

Fabrication du livre

MÉLODIE FAURY & MARIE-ANNE PAVEAU

Dans un ouvrage classique, on aurait parlé de « sommaire ». Mais dans ce livre liquide, il faut bien parler de fabrication puisque les textes, qui relèvent de plusieurs catégories, sont extraits de leur premier environnement numérique natif pour être inscrits, morceau par morceau, dans un ensemble qui va « faire ouvrage ».

Nous avons sélectionné et rassemblé des billets qui nous semblaient représentatifs du projet du carnet, mais qui témoignaient également de l'intense activité qui s'est déployée autour de ce projet en 2012 et 2013 : le carnet a fait communauté, au-delà de la plateforme *Hypothèses*, sur d'autres réseaux comme Twitter (le compte @Villareflexive) et Facebook (la page La Villa réflexive), mais aussi IRL où les habitant.e.s se sont parfois rencontré.e.s et, pour certain.e.s se connaissent et se voient toujours.

En plus de cette entrée, le livre s'organise en cinq parties qui correspondent à de grands thèmes d'écriture, de réflexion et de discussion.

Le carnet *Espaces réflexifs*, une accueillante maison en ligne

- Quand le carnet collectif est devenu une maison partagée
- Entrer dans les Espaces réflexifs
- Une Villa Réflexive pour une grande cuisine
- Né de l'émotion
- Le temps et le sens d'une écriture numérique
- Conversation, doute et incertitude

Il y a réflexivité et réflexivité

- « Je suis votre miroir »
- « Qu'est-ce que la réflexivité? » – La conversation scientifique
- Ce que n'est pas la réflexivité.
- *Interlude*
- La réflexivité du chercheur… et celle du clown

Engagements, subjectivités, postures

- Est-ce normal docteur?
- De la réflexivité sourde…
- Doit-on être ému-e pour faire de l'histoire des émotions?
- *Interlude* « 21 Jump Street, film réflexif? »
- De quelques fantômes erfurtois
- Le traducteur et ses lecteurs
- *Interlude*
- Engagement et distanciation en histoire ouvrière
- Je tue « il »
- « Pourquoi je vois pas mes yeux? »
- « C'est cela que je perçois »

Réflexivités dans la pratique et au quotidien

- Bienvenue dans ma vie de bureau
- Le regard de l'autre
- *Interlude*
- Entrer en réflexivité – L'enquête et le partage des incertitudes
- L'émergence d'une condition réflexive : le rôle de l'enquête sur les publics

- *Interlude*
- Les traductions d'un texte en sont les différents "visages". Intérêt réflexif des retraductions.
- Mais où est la production de connaissances?

Réflexions réflexives sur l'écriture

- Pour une poétique du déplacement
- L'écriture, il faut que ça chante!
- *Interlude*
- La lettre et l'axolotl
- Les commentaires : espace et outil de réflexivité, ou occasion d'exprimer ses marottes?
- La métaphore de la Villa
- *Interlude*
- La raison des émotions. Réflexivités affectées

Sortie

- Indiscipliné.e.s
- « C'est la taie arrachée de notre intelligence »
- La raison des émotions. Réflexivités affectées
- Miroir mon beau miroir. Postface

Ressources

- Autrices et auteurs
- Billet-o-graphie – 2012

- Billet-o-graphie – 2013
- La collection « Réflexivités et expérimentations épistémologiques »
- Bibliographie de l'ouvrage

Le livre liquide : ouvert, fluide, collaboratif

MÉLODIE FAURY & MARIE-ANNE PAVEAU

Dynamiques et inscriptibles, ces espaces n'ont sans doute pas fini de nous surprendre. Plusieurs auteurs, plusieurs thèmes, des textes, des discussions, des illustrations, un projet commun : tout cela ne ressemblerait-il pas à… un livre, ouvert, fluide, collaboratif, modifiable? en un mot, numérique? (Marie-Anne Paveau, 2 décembre 2012)

Qu'est-ce qu'un *liquid book*?

L'idée du *liquid book* est de proposer des livres d'un nouveau genre :

nés de textes moissonnés sur des carnets de recherche et des blogs, ils présentent des modes d'écriture native du web, hypertextuelle, augmentée et multimédiatique. Comme les blogs, les ouvrages permettent de naviguer de fenêtre en fenêtre, de regarder tout en lisant, de lire tout en écoutant. Comme les blogs, ils font entendre plusieurs voix, celles des auteur.e.s des billets devenus textes, mais aussi celle des commentateur.trice.s qui ont augmenté l'écriture initiale en la rendant interactive.

Liquide, cela veut dire multiple dans les formes d'expression (texte, hypertexte, image, son), polyphonique dans la nature de l'écriture (l'augmentation par les commentaires) et évolutif dans les contenus de la recherche. Un *liquid book* accueille la variété des approches, des écritures et des langues. Il a l'ambition de photographier l'état de la science en ligne à un moment donné de sa diffusion, en la rendant accessible par l'éditorialisation et le partage.

En lien direct avec le contexte d'une mise en valeur de la recherche en ligne en sciences humaines et sociales sur la plateforme Hypothèses, ce *livre liquide* propose des textes soigneusement sélectionnés dans les contenus du carnet de recherche collectif *Les Espaces réflexifs*, et éditorialisés de manière à constituer un livre.

Un livre ouvert et collaboratif

L'image liquide souligne la dynamique mobile des textes mais aussi, et surtout, la liberté des lecteur.trice.s dans leurs parcours de lecture. Le *liquid book* est en effet un livre dans lequel on se balade, pas seulement en tournant les pages, mais en musardant d'un texte, d'une page, d'un site à l'autre *via* les liens hypertexte. Ces circuits relèvent autant de la lecture que de l'écriture et le.a lecteur.trice collabore finalement à l'écriture du livre. Comme le soulignait Marin Dacos dans la présentation du premier *Read Write Book*, le livre liquide est *inscriptible* :

> En entrant dans l'ère de l'informatique en réseau, le livre semble appelé à devenir de plus en plus réinscriptible. Il n'est plus seulement

> séquentiel comme autrefois, dans cette fameuse chaîne du livre qui mène de l'amont vers l'aval en ligne droite. Il est aussi réticulaire. Comme un oignon, il se pare de multiples couches, un ensemble d'informations ajoutées par des dizaines de métiers différents, qui participent à une vaste entreprise d'enrichissement documentaire, et par des auteurs secondaires qui, par leurs inscriptions, contribuent, à toutes les étapes de la vie du texte, à enrichir la grille de lecture du texte, à ajouter des strates supplémentaires au texte initial (Dacos, 2010, § 4).

Une des strates principales est celle des commentaires. Comme les anciens *marginalia*, les commentaires de la technologie moderne augmentent la forme et le sens des textes de voix différentes de celles de l'auteur.e : la forme du blog a été pensée comme un dispositif conversationnel dans le cadre du web social, de manière à permettre les échanges et les dialogues, que le web statique des sites ne permettait pas. Quand le blog devient livre, il n'est plus formellement monologique : il ne restitue plus que la voix unique, même si elle est elle-même tissée d'échos, d'un.e auteur.e unique, selon le modèle encore dominant actuellement, mais il devient polyphonique dans son écriture même, les interventions des lecteur.trice.s apparaissant matériellement dans l'œuvre. C'est en cela que le livre liquide est collaboratif et l'on verra apparaître dans celui-ci certains commentaires sous forme d'encadrés qui constituent ces inscriptions d'auteur.e.s secondaires dont parle Marin Dacos.

Inscriptible, collaboratif et dynamique, le livre liquide se doit d'être ouvert, à tous les sens du terme et notamment juridique : les contenus de *Réflexivité(s)*, textes et images, comme de l'ensemble de la collection et des Éditions science et bien commun sont publiés sous licence Creative Commons, permettant leur reprise, partage et modification gratuites sous certaines conditions selon la licence choisie parmi les six disponibles. *Réflexivité(s)* est publié sous condition d'attribution des contenus sans utilisation commerciale (CC BY-NC) : « Cette licence permet aux autres de remixer, arranger, et adapter votre œuvre à des fins non commerciales et, bien que les nouvelles œuvres doivent vous créditer en citant votre nom et ne pas constituer une utilisation commerciale, elles n'ont pas à être diffusées selon les mêmes conditions » (site *Creative Commons*, « À propos des licences «).

***

Crédit photographique : *« Looping Colors », 2005, galerie de Randy Son Of Robert sur Flickr, CC BY 2.0*

Arpenter et construire : habiter notre cabane épistémologique dans le monde

MÉLODIE FAURY

> Faire des cabanes en tous genres – inventer, jardiner les possibles; sans craindre d'appeler « cabanes » des huttes de phrases, de papier, de pensée, d'amitié, de nouvelles façons de se représenter l'espace, le temps, l'action, les liens, des modalités de la pratique. Faire des cabanes pour occuper autrement le terrain; c'est-à-dire toujours, aujourd'hui, pour se mettre à plusieurs.
>
> Pas pour prendre place, se refaire une place là où ça ne gênerait pas trop, mais pour accuser ce monde de places – de places faites, de places refusées, de places prises ou à prendre. (Marielle Macé, 2018)

Il m'aura fallu du temps, de lectures, de rencontres, de discussions, de prise de distance et l'effet du manque et de l'absence pour comprendre ce que nous faisions dans la V*illa réflexive*. Il m'aura fallu presque six années depuis l'ouverture de cet espace numérique en 2012 pour construire une perspective plus nette sur ce qui importe pour moi dans l'existence et la vie de ce lieu, comme lieu de vie « de quelque chose » qui le déborde largement mais qui y trouve l'amorce, qui accueille l'élan, pour se déployer de manière non isolée, non seulement individuelle, mais accompagnée et entourée. L'esquisse d'une constellation de petits « nous ».

Je peux dire qu'il s'agit de la réflexivité, des réflexivités. Je peux dire qu'il s'agit du vital désir épistémologique, vital pour notre pensée et nos pratiques de recherche. Je peux dire que cette vitalité a quelque chose à voir avec cette vitalité du monde, avec ce qui nous relie au monde.

Je peux dire qu'il s'agit du désir d'avoir de l'espace pour des mouvements réflexifs et de se laisser affecter par le collectif dans la construction d'un espace où la réflexivité non pré-formatée peut se déployer sans risque de disqualification – puisque c'est un espace qu'on ne sait toujours pas bien qualifier, celui du carnet de recherche.

Je peux dire maintenant qu'il y a l'envie d'ouvrir un peu plus loin une

réalité élargie sans pour autant avoir l'enjeu de constitution d'un champ de recherche au regard des normes classiques de « production de la connaissance scientifique ». En quelque sorte, je peux dire qu'il s'agit de consacrer de l'énergie, de l'attention et du soin à une cabane épistémologique, à une zone à défendre épistémologique.

Je peux dire qu'il s'agit de rendre audible et crédible, par le geste collectif de sujets de connaissance, ce que nous expérimentons comme pertinent du point de vue épistémologique, ce qui situe nos savoirs, ce qui les rend plus fiables, plus solides, plus réflexifs.

Je peux dire, et sans pour autant conclure, que nous re-suscitons inlassablement ces questions parmi tant d'autres :

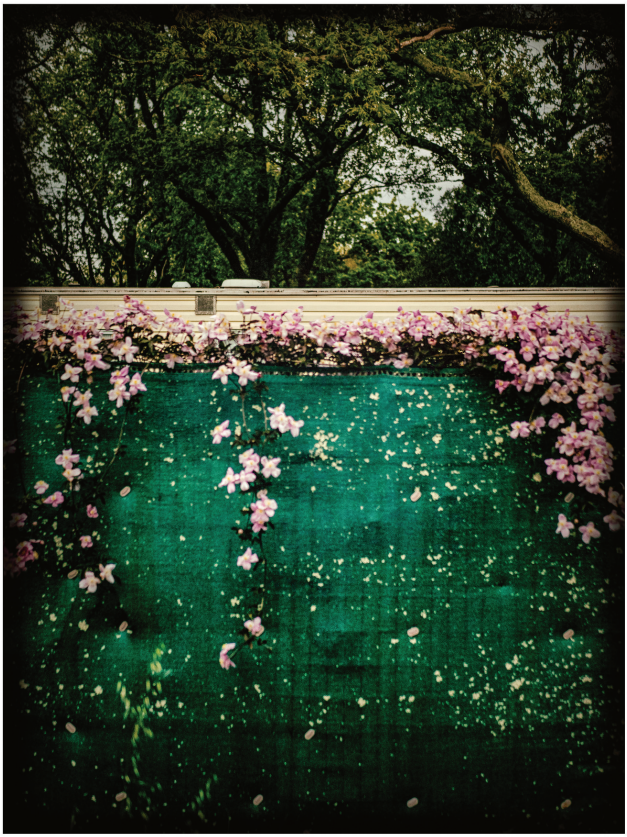
Quelle place pour la réflexivité dans nos pratiques et nos expériences ? Quelles réflexivités ?

Que nous font-elles, comment nous transforment-elles ?

Je peux dire qu'au-delà de la délégitimation par le « centre » des formes de nos interrogations, nous construisons un *nous* qui prend ces questions et cet élan au sérieux quant à *ce que faire de la science veut dire.*

De ce temps, des échanges, des rencontres naît donc ce livre, le premier d'une nouvelle collection qui prolonge l'élan et le désir : la collection *Réflexivités et expérimentations épistémologiques* aux Éditions *Science et bien commun.*

Alors que font les autrices et les auteurs et de quelles manières dans ce livre liquide collectif habité? De quoi nous parlent-elles et ils?



Être de ce monde, c'est aussi songer individuellement à ce à quoi l'on contribue, se poser la question de quel monde édifie-t-on par son action. Mon geste, reproduit-il les conditions de l'iniquité, de la domination, et de la dévastation, ou rend-il ce monde plus fécond, plus ouvert, et plus vivifiant? (Felwine Sarr, 2017)

L'habitant est [plutôt] quelqu'un qui, de l'intérieur, participe au

> monde en train de se faire et qui, en traçant un chemin de vie, contribue à son tissage et à son maillage. (Tim Ingold, 2007)

De mon point de vue, chacun.e à leur manière et dans leur style les auteurs et les autrices de ce livre, habitant.e.s des *Espaces réflexifs*, ont partagé leurs boucles réflexives, situant leurs savoirs, leurs expériences de recherche et leur manières d'être au contact avec leurs terrains, touchés par ceux-ci, transformés dans leurs parcours, leur corps, leur voix, leurs styles d'écriture. Ces boucles était tantôt tournées vers eux-mêmes, mais la plupart du temps vers l'extérieur, les autres et dans des situations – approches que nous avons privilégiées dans cette construction numérique.

Dans la première partie après l'entrée, les autrices et les auteurs retracent l'émergence des *Espaces réflexifs*, « une accueillante maison en ligne », et la manière dont elle a été habitée par les locataires successifs. Ce carnet collectif est rapidement devenu une Maison partagée où l'on pense les un.e.s au contact des autres, dont on franchit le seuil, on l'on cuisine ensemble sans positivisme et accompagnés de toutes nos émotions. L'espace numérique est un espace qui conditionne notre rapport au temps, à l'écriture ainsi que notre relation au doute, à l'incertitude et à la conversation dans nos pratiques de recherche.

Dans la deuxième partie « Il y a réflexivité et réflexivité », les autrices et les auteurs tournent autour du sujet, s'en approchent et se mettent à son contact, elles et ils dessinent des perspectives sur la réflexivité. Stéphanie Messal fut la première à s'installer dans les *Espaces réflexifs* en janvier 2012, et elle installe de nombreux miroirs un peu partout sur les murs. En février 2012, accompagnée de mes invité.e.s, j'avais esquissé une proposition de définition ouverte et discutable de la réflexivité, comme une amorce à travailler à plusieurs mains, et permettant d'engager la conversation. Comme une réponse, Marie-Anne Paveau choisit de mettre de côté les réflexivités sans effet sur la recherche pour focaliser les échanges sur ce que *fait* la réflexivité. Puis, en guise d'*Interlude*, elle met ensuite en résonance nos propositions et nos échanges avec la manière dont Pierre Bourdieu situait sa propre démarche. Enfin, Philippe Hert, anthropologue, ancre la réflexivité dans l'expérience du terrain et dans le corps, le tact, le sensible, tout en

réinterrogeant nos points aveugles comme autant d'expériences centrales de nos pratiques de recherche : La réflexivité du chercheur… et celle du clown.

La troisième partie de ce livre liquide démultiplie réflexivement les points de vue, traçant des engagements, des subjectivités et des postures diversifiées, à partir de pratiques, de terrains et de disciplines variées. Ainsi, Gaëlle Labarta interroge les discours normatifs et ses élans épistémologiques pour ces discours. À sa suite, Yann Cantin positionne et explore l'Histoire des Silencieux comme territoire ignoré par les universitaires. Benoît Kermoal tisse la pratique de recherche de l'historien aux émotions, et ancre la réflexivité dans le sensible. Puis Morwenna Coquelin nous offre un interlude cinématographique explorant la réflexivité d'un film populaire, avant de nous faire découvrir ses fantômes erfurtois, questionnant dans les archives les traces de la subjectivité des chroniqueurs médiévaux, asseyant leur autorité. En guise d'interlude musclé, Marie-Anne Paveau campe la colère et le rigoureux désaccord comme mouvement critique et réflexif. Arrive ensuite Claire Placial, qui dénoue la relation du traducteur avec ses lecteurs absents, comme source d'une réflexivité provenant du détour par l'autre. Benoît Kermoal, à nouveau, questionne l'engagement du chercheur dans sa recherche, la distance *versus* le contact au sujet, pour finalement partager le sens d'un métier. Avec toute l'énergie de son écriture parlante, Stéphanie Messal nous confronte à la question du choix de notre place pronominale en recherche et développe un plaidoyer pour libérer le « je » et permettre le lien. Enfin, Marie-Anne Paveau met ses mots dans les traces de ceux des enfants pour déployer des boucles réflexives qui transforment nos manières de penser. Elle ouvre pour finir cette partie à l'humanité, à l'émotion – toujours elle – et la question de notre rapport au dogme de l'objectivité.

La quatrième partie du livre liquide s'ancre dans la pratique et le quotidien. Martine Sonnet nous accueille, jour après jour, dans sa vie de bureau nous permettant de toucher à sa situation, de partager son ordinaire signifiant. Raphaële Bertho explore l'entremêlement des regards et des postures et se présente sous de multiples perspectives qui nourrissent ses dynamiques professionnelles de chercheuse et photographe. Puis Marie-Anne Paveau fait un pas de côté impliquant le corps dans la réflexivité, qui devient acrobatique, combative et instable, mais toujours réjouissante. Sarah Cordonnier prend la suite, et s'interroge sur la manière d'accompagner les

étudiant.e.s pour leur permettre d'entrer en réflexivité au moment de l'apprentissage du métier de chercheur. En résonance, Joëlle Le Marec tisse une réflexivité en relation avec les publics des musées et des bibliothèques. Entre-deux, en guise d'interlude ou de suspension, je m'interroge sur ce que nous sommes en train de faire, dans ce livre et dans les espaces réflexifs. Au cœur de sa pratique, Claire Placial se penche sur l'intérêt réflexif des retraductions, comme autant de visages d'un même texte. Enfin, je boucle pour questionner la réflexivité et nos pratiques réflexives individuelles et collectifs, au cœur de l'enjeu de « production » de connaissances.

Par un nouveau pas de côté, les autrices et les auteurs se prêtent alors à des réflexions réflexives sur l'écriture. Anne Piponnier nous embarque dans la poétique du déplacement et de la pensée en mouvement, suivie de Stéphanie Messal qui fait chanter le texte, les mots et la science. A son tour, Baudouin Jurdant questionne l'écriture comme une forme de mise à distance, puis cède la place à Quentin Deluermoz, s'accompagnant de l'axolotl pour explorer les *autres* pratiques et mouvements d'écarts où se déploie la réflexivité. Revenant au contexte situé du carnet de recherche et à son environnement numérique, Julie Henry pense les commentaires comme des espaces relationnels et parfois réflexifs, puis Elena Azofra file la métaphore de la « Villa » retraçant sa construction au fur et à mesure de l'histoire collective du lieu. Enfin, Marie-Anne Paveau nous tire *out of the box* par son éloge illustré de la pensée latérale.

L'ouvrage s'ouvre sur des enthousiasmes, des tissages et des ressources. Benoît Kermoal souligne la respiration et l'effet induit par l'existence d'un espace interstitiel propice à la réflexivité. Finalement, Marie-Anne Paveau élance la réflexivité comme indisciplinarité et nos pratiques comme celles de l'effacement des limites, mais aussi comme reconnexion avec l'humanité de nos gestes, nourris d'émotions.

Nous considérerons la réflexivité dans ce qu'elle nous *fait* et ce qu'elle *fait* à nos recherches, nous la vivons comme un *mouvement*, comme un *déplacement*, qui permettrait d'expliciter la *perspective* selon laquelle l'on se situe, on parle, on entre en dialogue avec autrui. Un mouvement qui peut être celui de la boucle, de la torsion, de la spirale tournée vers l'extérieur, du pas de côté, du décalage. Une perspective qui se construit par une histoire, un parcours, une place que l'on occupe, etc.

La réflexivité comme un mouvement donc, qui *fait* quelque chose : ne serait-ce que par commencer à donner du volume, du relief, des dimensions à une situation. La réflexivité comme un mouvement collectif nous donnant accès à une *réalité élargie*. Comprendre qu'il existe cette façon de voir parmi d'autres, et que si je l'adopte, c'est un choix, celui d'une perspective parmi une diversité. Une conception qui permet d'éviter d'aplanir ce que l'on voit et de passer du cercle à la sphère, en constatant et en prenant en compte la partie nécessairement cachée, hors-cadre, hors vision que le choix d'un *point de vue* induit.

***

Crédit photographique : *« Habiter la terre » par lautrehidalgo, 2018, licence* CC-BY-NC

PARTIE II

LE CARNET « ESPACES RÉFLEXIFS », UNE ACCUEILLANTE MAISON EN LIGNE

Mélodie Faury – « Courant d'air » – Licence CC-BY

Quand le carnet collectif est devenu une maison partagée – Mélodie Faury

Entrer dans les Espaces réflexifs – Marie-Anne Paveau

Une Villa Réflexive pour une grande cuisine – Marie Ménoret

Né de l'émotion – Marie-Anne Paveau

Le temps et le sens d'une écriture numérique. – Mélodie Faury

Conversation, doute et incertitude – Mélodie Faury

Quand le carnet collectif est devenu maison partagée

MÉLODIE FAURY

Les habitant.e.s successif.ve.s ont exprimé combien cette métaphore du lieu habité n'est pas anecdotique.

Dès Mars 2012, les *Espaces Réflexifs* sont devenus pour celles et ceux qui les fréquentent « la Villa réflexive » :

> La nouveauté, le caractère spécial, métaphorique, du terme *maison* et de l'expression *chez nous* est souligné par les guillemets, ressource typographique employée pour remarquer ce caractère. Aux *Espaces Réflexifs*, tout au long de quinze premiers mois de l'expérience, les guillemets de « maison » ont disparu, la *maison* est devenue *villa*, puis *la villa* (un espace signalé par le défini, donc bien connu de la part des participants du discours), #villa ou #VillaReflexive (avec le symbole # qui nous parle des origines dans les échanges sur le réseau Twitter) et finalement *notre villa* (un espace accompagné d'un possessif qui rend compte du sentiment des habitants). (Elena Azofra, 2018)
>
> La métaphore de la #villa n'est pas venue tout de suite, elle s'est imposée et s'est filée au fur et à mesure que se déroulait cette aventure carnetière. Elle est maintenant naturalisée et je pense que pour nous tous ce carnet est *réellement*, dans notre esprit, une maison. Évidemment, chacun son style; j'avoue que j'imagine pour ma part une maison dessinée par Le Corbusier, ou Frank Lloyd Wright, ou encore Alvar Aalto, et décorée par Charlotte Perriand, Charles Eames ou Davos Hanich, oui, vous avez bien lu, l'exceptionnel acteur de *La jetée* était aussi architecte, décorateur et artiste. Et maintenant que je re-parcours le carnet-maison rétrospectivement, la métaphore impose son « pattern » : je ne peux plus relire les billets autrement qu'avec des images mentales de pièces, couloir, salon, cuisine, chambre d'amis, cave aussi, et même extension, jardin, qui ont jalonné

humoristiquement nos commentaires et nos tweets (je crois même que nous avons évoqué la possibilité d'une piscine…). (Marie-Anne Paveau, 4 décembre 2012).

Figure 2 – Compte Twitter des Espaces réflexifs – @Villareflexive – 447 tweets, dont essentiellement des relais de publications des billets publiés sur le carnet de recherche collectif. Ce compte a été automatisé pendant plusieurs années dans ce sens.

La « maison », au fil des mois, se métamorphose, et ces métamorphoses nous parlent des habitant.e.s et de la manière dont elles et ils investissent, habitent le lieu :

> Maison, j'ai dit maison? Oui, et mieux encore, je vous parle de villa! De ces villas grandes et généreuses, de celles qui évoquent cette *dolce vita* des vacances d'été à l'ombre des arbres (des gingkos paraît-il), et ces douces soirées d'hiver passées au coin du feu. Alors, maintenant que nous sommes en hiver, que le feu dans la cheminée crépite et pare nos joues d'un rose flamboyant, je m'en vais vous raconter l'histoire d'un carnet de recherche en ligne qui par le pouvoir magique de ses résidents se transforma en Villa Réflexive… (Stéphanie Messal, 26 décembre 2012).

La *maison* change mais reste la même, et des pages de son histoire se sédimentent au cours du temps. Cette métaphore nous apporte une forme

de convivialité, vient agrémenter avec légèreté les rencontres et le passage de clés d'un.e habitant.e à l'autre, donne un côté ludique à l'arrivée et au séjour dans la *maison*. Mais cela va aussi bien plus loin et induit un respect et de la considération pour ce qui a été construit les mois passés, la créativité d'inventer de nouvelles pièces, la possibilité d'affirmer une spécificité du locataire nouveau, qui vient apporter sa marque, sa pierre, en créant au sein de l'espace collectif, de nouveaux espaces qu'il partage :

Ma Villa Réflexive, quelles vues, quelles perspectives?

D'abord une grande entrée, pour tous les invités,
Sans pièce de réception, étiquette ou recettes,
En guise de salon, une vue sur l'horizon,
La mer pour tout miroir, la marée comme horloge,
À l'heure d'internet, une bibliothèque,
Sons, images, vidéos, disons .. trésoro-thèque,
Une cuisine immense, où tout n'est qu'expérience,
À chacun ses épices, ses auteurs préférés,
Priorité aux restes, aux idées 'gueules cassées',
Elles forcent au recyclage, nous engagent au partage,
Peut-être une véranda, comme un point de passage,
Intérieur/extérieur, un peu chaude avant l'heure,
Protège les jeunes pousses, prolonge les vacances,
Multiplie la lumière, un lieu de bienveillance,
La porte sur le jardin où fleurissent nos semences,
À force de travail, d'attente, de patience,
Rien n'est jamais gagné, rien n'est jamais perdu,
En Villa Réflexive, soyez les bienvenus!

(Cécile Dubernet, 1er mars 2018)

Dans nos pratiques ordinaires et infra-ordinaires de la recherche, et plus spécifiquement de la pensée (ce qui n'est pas toujours la même chose à l'époque de l'hyper-évaluation du chercheur « produisant » et du *publish or perish*), j'aime l'écho de cette « Villa réflexive » avec les mots de George Perec :

> Ce qui se passe vraiment, ce que nous vivons, le reste, tout le reste, où est-il? (Georges Perec, 1989)

> Habiter un lieu, est-ce se l'approprier? Qu'est-ce que s'approprier un lieu? A partir de quand un lieu devient-il vraiment vôtre? (Georges Perec, 2000 [1974], p. 50)

Une Villa numérique où l'on pense au contact les uns des autres

Séjourner pendant un mois dans la *Villa réflexive* revient à résider physiquement et mentalement dans un lieu pour développer un sujet, une question (en 2014 le *genre*, en 2015 *Dire le vrai*, en 2016 les *Résistances*), en présence des autres :

> L'écriture est toujours un acte co-construit dans l'espace de l'Autre. L'auteur n'est jamais seul d'un point de vue éditorial et s'inscrit dans une communauté épistémique qui construit un rapport un tant soit peu similaire au sien à leurs objets communs. La prise, comme l'écriture, est en effet toujours collective. L'écriture est alors un support de coopération ou de médiation collectif [...]. (Muriel Lefebvre, 2013)

La *Villa* est le lieu de partage d'une réflexion en train de se construire, qui se déploie d'autant mieux qu'elle s'élabore dans un espace collectif bienveillant, invitant au décalage et à la pensée libre. La pensée s'expose tout en même temps contribuant à relier les habitant.e.s et celles et ceux qui lisent, parfois silencieusement.

La *conversation silencieuse* (Marin Dacos, 23 juillet 2009) des *Espaces réflexifs* se mesure par un *taux de fidélité* (Marin Dacos et Pierre Mounier, 2010) des lectrices et lecteurs, qui reste relativement stable entre 2,3 et 3,1. Les habitant.e.s viennent souvent avec leur propre lectorat, mois par mois, car elles et ils tiennent elles et eux-mêmes la plupart du temps un blog ou un carnet de recherche sur lequel elles et ils signalent leur résidence

d'écriture dans les *Espaces réflexifs*[1], créant un lien hypertexte, une nouvelle porte d'entrée vers la Villa[2]. Ces liens sont parfois installés de manière pérenne (en plus d'un billet d'information) par les « habitué.e.s » des séjours dans les *Espaces réflexifs*, dans les colonnes de leurs carnets de recherche.

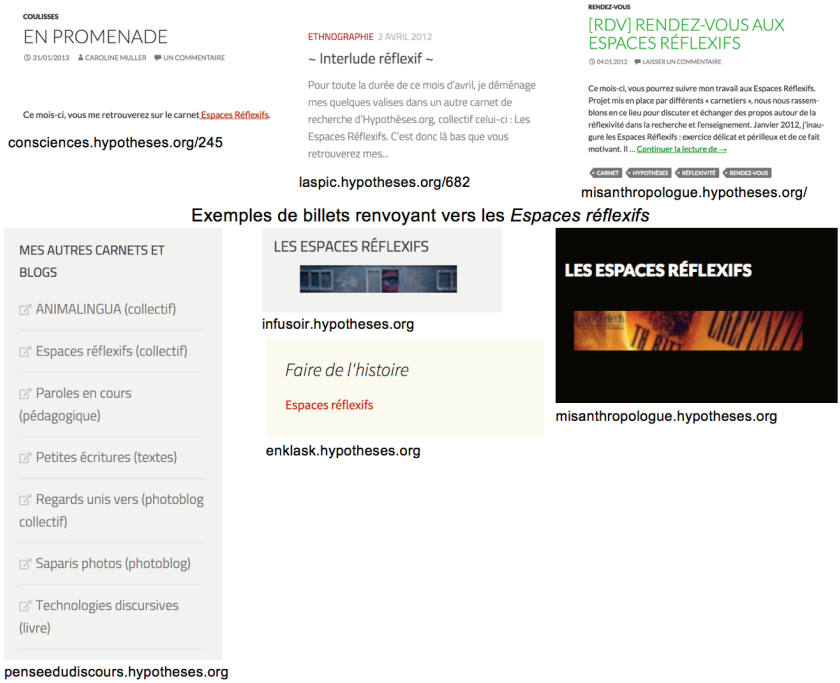


Figure 3 – Exemples de liens cliquables pérennes dans les colonnes structurants les carnets de recherche

1. Exemples : https://consciences.hypotheses.org/245, https://misanthropologue.hypotheses.org/599, https://penseedudiscours.hypotheses.org/8995, https://laspic.hypotheses.org/682
2. Mais l'arrivée de nouveaux lectrices et lecteurs et commentatrices et commentateurs peut aussi simplement témoigner de l'information transmise par l'auteur.e des billets à ses collègues, à ses proches IRL (*In Real Life*).

Entrer dans les Espaces réflexifs

MARIE-ANNE PAVEAU

« tout est possible, on est sur internet, et c'est le lieu du désir »

La métaphore de la #villa n'est pas venue tout de suite, elle s'est imposée et s'est filée au fur et à mesure que se déroulait cette aventure carnetière[1]. Elle est maintenant naturalisée et je pense que pour nous tou.te.s ce carnet est *réellement*, dans notre esprit, une maison. Évidemment, chacun.e son style; j'avoue que j'imagine pour ma part une maison dessinée par Le Corbusier, ou Frank Lloyd Wright, ou encore Alvar Aalto, et décorée par Charlotte Perriand, Charles Eames ou Davos Hanich, oui, vous avez bien lu, l'exceptionnel acteur de *La jetée* était aussi architecte, décorateur et artiste. Et maintenant que je reparcours le carnet-maison rétrospectivement, la métaphore impose son « pattern » : je ne peux plus relire les billets autrement qu'avec des images mentales de pièces, couloir, salon, cuisine, chambre d'amis, cave aussi, et même extension, jardin, qui ont jalonné humoristiquement nos commentaires et nos tweets (je crois même que nous avons évoqué la possibilité d'une piscine…).

1. En référence aux "carnets de recherche" de la plateforme *Hypotheses.org*

Comment les locataires sont-elles et ils entré.e.s dans la villa? Chacun.e avec son style « liminaire ». Mais également avec une sorte de mise en scène provoquée par les attentes des locataires précédent.e.s et suivant.e.s : une sorte de rituel s'est installé, et chaque journée de fin de mois, nous étions plusieurs, comme des gamin.e.s en pyjama guettant le père Noël dans la cheminée, à attendre les douze coups de minuit du premier billet du premier jour… Il y eut parfois des récompenses, parfois des déceptions, mais toujours, à l'installation de l'occupant des lieux, la visite rituelle : le nouveau bandeau, les nouvelles décos (photos, widgets), la touche personnelle du.de la scripteur.e du mois. En écrivant ces lignes je souris devant mon écran, je me souviens d'échanges de tweets drôles et rapides, et je me dis que nous avons passé de bons moments dans cette maison, un peu comme si nous y avions organisé un séjour commun, finalement.

Stéphanie Messal, liminaire des liminaires pour ainsi dire car elle a été la toute première locataire de l'année 2012, s'était appuyée sur une comparaison culinaire : les crêpes[2]. Mais ce sont aussi des miroirs qu'elle a accrochés aux murs, et sous le signe desquels elle a placé son séjour : « Ce n'est pas le fruit du hasard qui m'a conduite à ouvrir ce carnet par le biais des miroirs ». Et plus loin dans son billet : « Je vis en observant le monde sur le miroir de mon œil. La lumière le pénètre et constitue une image dans mon cerveau de ce que je perçois : vrai ou faux, qui peut le dire? Mes expériences, mon vécu, mes sensations font de moi un individu qui perçoit le monde d'une façon unique ».

Quel a été le « style d'entrée » des autres habitant.e.s?

2. « Le premier billet est souvent comme la première crêpe : la forme moyennement réussie n'en altère en rien le goût »

Dans la maison

Nous avons été plusieurs à utiliser le modèle discursif de la maison, de son intérieur. En février, Mélodie Faury commençait ainsi :

> Moment attendu et appréhendé tout à la fois, voici que les portes des *Espaces réflexifs* me sont ouvertes et que je peux m'y promener, m'y installer pour un mois…
>
> Que vais-je y faire? Vais-je revoir la décoration de fond en comble ou au contraire garder la trace de sa précédente habitante ? Elle y a laissé beaucoup de choses, sa couleur, des images et des mots, des sons et des regards, son regard sur la réflexivité. J'essayerai de les accorder, de les articuler peut-être, avec mes propres marques.

J'ai aussi, en mars 2012, filé la métaphore de l'intérieur, en matérialisant en discours une de ses pièces, un peu spéciale, la cave :

> Après Stéphanie Messal et ses miroirs de la magie scientifique, après Mélodie Faury et ces mains qu'elle a mises à la pâte de la pensée commune, j'entre à mon tour dans la Villa Réflexive. Je m'y installe pour un mois, je l'ai agrémentée de quelques « boucles étranges, spirales réflexives et autres tortillons récursifs » et j'ai mis du Bourgogne à la cave pour recevoir les pensées amies. (Marie-Anne Paveau, 1er mars 2012)

Martine Sonnet (2 juin 2012), en juin, y a en quelque sorte transporté son bureau de la rue d'Ulm : « Ce mois de juin la villa Réflexive s'agrandit d'une pièce, mon bureau, et je vous y accueille volontiers », et Morvenna Coquelin, arrivée à la mi-juin, a développé la métaphore vers la colocation, tout en reprenant l'image du bureau :

> Merci beaucoup aux habitants de la Villa de m'accueillir pour une colocation temporaire – une *Zwischenmiete*, dirait-on en Allemagne où la circulation des logements est bien plus fluide – et merci à Martine Sonnet de me laisser poser sur un coin de son bureau mes transcriptions et mes manuscrits, pas trop mités, guère ornés, qui

> furent la grande surprise et le grand plaisir de mon dernier été d'archives. (Morwenna Coquelin, 15 juin 2012)

Benoît Kermoal, qui a eu les clefs en juillet, a décliné le paradigme estival : « C'est avec beaucoup de plaisir mais aussi avec un peu d'appréhension que je commence par ce billet l'occupation estivale de la *Villa réflexive* durant le mois de juillet. » Il a également, après la cave et le bureau, matérialisé à la fin de son premier billet un autre espace de la villa, un espace de circulation qui correspond bien au projet de ce carnet collectif, le couloir : « J'espère que vous trouverez à nouveau plaisir à vous promener dans ces couloirs de la Villa réflexive. » (Benoît Kermoal, 1er juillet 2012)

En septembre, c'est Elena Azofra qui s'est installée : « Septembre, mois de (r)entrée… Rentrée pour presque tous, entrée (à la Villa) pour moi et pour MorFlog. » Elle aussi a adopté le motif de la maison partagée, en notant que certaines décorations y étaient devenus permanentes :

> Nouvelle occupante aux *Espaces Réflexifs*. Me voici arrivée à la Villa, heureuse d'occuper cet espace partagé, mais intimidée par la présence des locataires précédents, toujours très forte et soutenue par les liens permanents qui restent ici. Je remercie Mélodie et Marie-Anne de m'avoir invitée, et Claire du passage des clés. Je me réjouis de participer de cette expérience si enrichissante et d'être présente ici, à la Villa des échos, des reflets, des miroirs, des fantômes… (Elena Azofra, 1 septembre 2012)

Alentour

Mois après mois, la villa a pris de l'ampleur et son territoire s'est étendu. Claire Placial en a discursivement créé le jardin dès août, en décidant d'y planter un arbre :

> C'est il y a plusieurs mois déjà que Mélodie Faury et Marie-Anne Paveau m'ont proposé d'être locataire de la Villa Réflexive. J'ai thésaurisé des pistes et des réflexions; présentées parfois aux

> précédents locataires et au futur invité, mais moment de m'installer dans la Villa, je n'ai pourtant pas de plan bien établi, pas de claire arborescence, mais plutôt des écheveaux de fils rouges mêlés, une collection d'images, de reflets, le compagnonnage de plusieurs amis, de nombreuses lectures, de quelques fantômes. Et un arbre dont je ferai le symbole de la série de billets, et que je plante dans le jardin de la Villa – concrètement, il figure dans le bandeau : c'est un ginkgo biloba. (Claire Placial, 1er août 2012)

Claire a également agrandi la maison en « inventant » la chambre d'amis dans laquelle a séjourné son complice Max Durisotti; voilà une demeure qui s'est matérialisée dans sa textualité même. Mais je suis particulièrement sensible à sa décision de planter un arbre car c'est le premier apport permanent de cette œuvre collective, avant les liens dont Elena notera la permanence en septembre. Le *ginkgo biloba* est toujours là. Installée pour quelques heures dans la villa aujourd'hui, je le vois, de la fenêtre du salon, sous la pluie, résistant et vigoureux. Les locataires de l'automne en ont pris soin. Qui sait, peut-être sera-t-il même accompagné par d'autres végétaux que les visiteurs des années suivantes planteront à leur tour.

Quand Delphine Regnard s'installe en octobre, d'autres espaces apparaissent : l'entrée se matérialise, mais surtout les alentours, et même la gare où Mélodie est venue la chercher, car elle est lourdement chargée semble-t-il : elle a apporté ses livres. La villa est donc située près d'une gare, apprend-on, et l'on s'y rend en train. Un petit côté Poudlard. La fiction réelle s'étoffe :

> “Alors voilà, tu vas vraiment faire cela? Écrire…”. Il me semble me souvenir que c’est ainsi que commence *Enfance* de Nathalie Sarraute. Je ne peux pas vérifier car je viens juste de poser les cartons dans cette villa et le livre est dans l’un d’entre eux. Je suis assise dans l’entrée, n’ai pas osé encore aller plus loin. Je sais que j’ai à respecter l’ordonnancement de ce carnet, bien répertorier mes articles. L’urgence est d’abord de ne pas abîmer ce que j’y trouve. Je n’ai pas osé aller plus loin que l’entrée car les précédents locataires ont laissé des trésors. Mélodie m’a accompagnée jusqu’ici, a réservé elle-même les billets de train (heureusement, il y a un billet retour!), est venue me chercher à la gare, et passera tout à l’heure pour m’aider à faire le tour de la villa. (Delphine Regnard, 1er octobre 2012)

Mais c’est sans doute Raphaële Bertho, dernière occupante en novembre, qui file la métaphore de la manière la plus narrative, inventant même le temps *d’avant* l’entrée dans la villa, dans le cadre d’un véritable petit récit. Il y a d’abord l’invitation : « J’ai reçu l’invitation il y a quelques mois, une jolie carte à la présentation sobre et chaleureuse. Je suis à la fois flattée et enthousiaste, avec néanmoins cette pointe de curiosité qui survient souvent dans de tels cas de figure : Pourquoi moi? » Ensuite, une jolie mise en discours du moment de la « clé dans la serrure », presque cinématographique : « Mais voilà qu’au moment de tourner les clés dans la serrure, les doutes reviennent. D’un coup, il m’apparaît comme une évidence que je ne peux m’installer ici sans procéder à une introspection préliminaire. » « Préliminaire », avant le seuil, donc. Et le petit film continue : « Ma tasse de café à la main, je fais les cent pas dans la cuisine. Par quelle porte entrer dans sa propre biographie ? » Un flash-back ensuite, avec un focus sur le contenu de sa valise, illustré par une photo :

> Des livres et un appareil, c’est aussi ce que j’ai glissé dans ma valise pour venir. Pleine d’appréhensions, j’ai choisi ceux avec lesquels je me sens le plus à l’aise. Mon premier appareil, un Minolta aux multiples défauts, cabossé. Il m’a si souvent accompagnée que j’ai la sensation qu’il adhère à ma main comme à mon œil. Deux livres de chevet, qui chacun à leur manière ont été de grands moments de rencontre avec une pensée, une manière de saisir le monde : en images avec Brassaï dans *Conversations avec Picasso*, et en mots avec les

> fameuses *Mythologies* de Roland Barthes. Et quelques photos évidemment, des tirages que j'ai décidé d'accrocher aux dessus du bureau. (Raphaële Bertho, 1er novembre 2012)

En 2012, ce carnet, ouvert à partir du désir épistémologique et réflexif de Mélodie Faury et de Benoît Kermoal, accompagné d'une énergie qui nous a tous et toutes entraîné.e.s dans ce lieu, est donc véritablement devenu la maison qu'il est aujourd'hui pour l'ensemble de ses locataires[3].

Je viens de passer quelques moments à revisiter les pièces, de la cave à cette chambre d'amis que Claire avait perchée en hauteur. Je longe le couloir, je franchis l'entrée, je ferme la porte, je tourne la clé dans la serrure, je mets le trousseau sous la petite pierre plate au pied des marches pour Mélodie et Stéphanie, je sors en passant devant l'arbre de Claire et je me dirige vers la gare. Je repense à Davos Hanich et je me dis que l'an prochain, qui sait, la maison se prolongera par une jetée, et que notre villa deviendra un peu marine. À moins que ses habitants n'aient envie de la transporter à la montagne, et d'y adjoindre un refuge, là-haut.

Tout est possible, on est sur internet, et c'est le lieu du désir.

***

Billet original

Paveau, Marie-Anne, 4 décembre 2012, « Liminaires. Entrer dans les espaces réflexifs », *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche], consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/?p=3574

Crédits photographiques

1. Casa Curutchet – Modernist house by Le Corbusier, in La Plata, Argentina, Consuelopumara, 2008, Wikimédia Commons

2. Villa Louis Carré par Alvar Aalto, cheminée du séjour, Bazoches-sur-Guyonne (Yvelines), France, Patrick Charpiat, 2008, Wikimédia Commons

3. Sauf Jonathan Chibois qui, en avril, a préféré conserver l'image du carnet : « C'est donc avec plaisir que j'ouvre le quatrième chapitre de ce carnet. »

Une Villa Réflexive pour une grande cuisine

MARIE MÉNORET

« dans la Villa, ça pense, ça dépense, ça repense, ça croise, ça décroise, ça entrelace, ça mâtine; et ça donne et redonne à penser. Et, surtout, ça donne à voir ce qui se passe en cuisine. J'aime bien »

On trouve, quand on allume le poste moderne (oui : ceci est bien un jeu de mots, je suis de bonne humeur aujourd'hui) et qu'on se connecte sur la chaîne Hypotheses.org une initiative que j'aime bien. Je la suis très irrégulièrement mais ce que j'en ai saisi, grâce aux Twittos investi.e.s sur le chantier, ressemble à une alliance entre sensible et rationnel. Bien sûr,

ladite alliance est aujourd'hui mieux entendue, pour ne pas dire devenue une évidence mais quand on aborde un public étudiant en lui rappelant qu'on peut (qu'on doit) faire de la théorie sans faire abstraction de sa propre sensibilité, c'est tempête néo-positiviste sous les crânes. Là, je cause quali.

Il faut dire que l'absence de réflexion méthodologique quasi systématique consacrée aux démarches qualitatives en France, est assez remarquable. Dans la tradition qui m'inspire, pour le meilleur et pour le pire, il est une systématisation de la démarche qui me semble, en l'état des recherches sur les méthodes, la plus aboutie sur le terrain du qualitatif. La *Grounded Theory*, car c'est elle, pose pour principe que ce sont les données qui sont à la base de la théorie, tandis que leur analyse produit les concepts sur lesquels la trame analytique est construite. Tout le monde dira que c'est évident, qu'on découvre l'eau tiède, que bla bla, etc., mais de là à suivre cette velléité, c'est une autre paire de manches. D'ailleurs, des collègues américains sont allés voir si ceux qui se réclament de la GT dans leurs écrits, sorte de sésame de solvabilité dans des chapitres ou paragraphes incontournables de méthodologie, l'explicitent tant dans leur démarche que dans leurs résultats. Ces observateurs se sont accordés sur le fait que bof, bof et que la plupart de ces études étaient plus descriptives qu'autre chose. Mais, d'ailleurs, c'est quoi cette idée de théorie en sociologie?

La *theory*, en américain c'est assurément quelque chose de différent de ce qu'en entend une perception française. La définition littérale de cette notion – le Robert donne 1) « ensemble d'idées, de concepts abstraits plus ou moins organisés » et 2) « construction intellectuelle méthodique de caractère hypothétique (au moins en certaines de ses parties) et synthétique » – reste encore très marquée par un héritage à la fois philosophique et positiviste. La sociologie française garde, la plupart du temps à son insu, cette déférence envers ce classicisme alors même qu'elle a contribué à remettre en cause la conception positiviste des sciences sociales. Alors même qu'elle a constaté en son cœur l'échec d'un grand nombre de théories issues de sociologies scientistes : marxiste, néo-marxiste, fonctionnaliste, structuraliste… Alors même que, selon la dénomination de Merton, elle sait fournir aujourd'hui plutôt des théories à moyenne portée. Alors même que la sociologie compréhensive et, hummm, quelques orientations contemporaines majeures des sciences sociales se sont éloignées d'une conception déterministe de la

vie sociale et ont réhabilité l'individu en insistant sur son autonomie et sur sa capacité à modifier le cours des événements.

N'empêche que. Les définitions les plus répandues de la théorie proviennent du positivisme. Elles considèrent la théorie comme une opération de rapports entre des concepts abstraits qui couvriraient un grand choix d'observations empiriques. Les concepts théoriques y sont des variables opératoires censés mettre à l'épreuve des hypothèses par des expériences réplicables de manière empirique. « La » théorie positiviste cherche des causes, favorise des explications déterminées et souligne la généralité et l'universalité. Ses objectifs sont l'explication et la prédiction, la généralité et l'universalité. Et va donc expliquer dans ta réponse à un appel d'offres, comme je suis en train de le faire en ce moment : ce billet c'est ma récré – que ça ne t'intéresse pas cette option! J'aurai les résultats en juin…

En mettant l'accent sur des objets parcimonieux, ces théories sont souvent élégantes dans leur forme et reluisantes dans leurs déclarations. Cependant, elles peuvent aussi aboutir à des explications assez étroites et réductionnistes avec des modèles d'action assez simplistes. Une définition alternative de ce qu'est une théorie met l'accent sur la compréhension plutôt que sur l'explication, la compréhension atteinte par la théorie reposant sur l'interprétation du « théoricien » du phénomène étudié.

La théorie fondée commence et achève sa carrière avec des données construites, élaborées; à partir d'observations, d'interactions et de toutes sortes de matériaux divers réunis autour du sujet traité. Il faut lire Adele Clarke pour faire le point là-dessus. Un des avantages certains de la théorie fondée réside dans son caractère systématique (cc @mapav8 qui n'aime pas le mot) qui permet, grâce à ses directives explicites, de réduire la part d'approximatif et de non explicite que l'on trouve parfois dans les analyses mais ce, sans pour autant nuire à l'imagination sociologique. De la souplesse. Un des moteurs de la grounded theory est précisément cette « sensibilité théorique » chère à Barney Glaser. Va savoir pourquoi je retrouve dans certains billets un peu foutraques de la Villa Réflexive ce moteur, cette souplesse, cette diversité de matériaux, qui donne envie de faire de la science humaine.

On ne dit pas souvent comment on a procédé pour produire de l'analyse

dans les résultats d'enquêtes qualitatives et « nos » étudiants, s'ils croulent sous les conseils et manuels consacrés au sacro-saint « terrain » sont souvent démunis devant ce qui leur semble, à tort, être une deuxième étape : la production de théorie, d'analyse, d'interprétation. Les principes de la théorie fondée sont clairement énoncés et ce, dans un processus incessant entre terrain et analyse, jusqu'à ce que les données soient saturées. Il y a de ce processus dans la Villa.

Que des questions imparables surgissent, que des vides apparaissent dans les catégories, c'est dans les données qu'il faudra se rendre à nouveau afin d'y répondre ou de les combler. Et ils y retournent les co-locataires. On les voit ou devine à l'œuvre. Maniant balai épistémologique et lingette théorique. Les niveaux d'abstraction et de mise à distance atteints sont parfois conquis sur un processus visible qui démystifie la démarche de l'enquête qualitative en la rendant explicite. Peut-être les travaux définitifs, thèses, rapports, articles seront-ils hélas édulcorés mais nous, on saura que c'était moins lisse que la version finale policée. Polissée. Car il est dur de résister au mythe de observateur impartial et passif qui rassemblerait des données, sans participer bien sûr à leur création, séparant naturellement faits et valeurs : pour tout dire l'existence d'un monde externe séparé des scientifiques, des observateurs et de leurs méthodes.

Parce que cette vieille vision n'a fait qu'agrandir la division entre théorie et recherche sur le terrain, ses résultats ont plutôt eu pour corollaire d'affiner des théories déjà existantes – en évaluant des hypothèses basées, précisément, sur des lois pré-existantes – que de produire de nouveaux savoirs. En séparant théorie et recherche sur le terrain, leurs guides de conduite de recherche ont traité principalement de la façon de procéder à la collecte de données et du rôle du chercheur « engagé sur son terrain » (*sic*) mais peu abordé la question de l'analyse des sommes de données rassemblées. Cela n'a guère évolué d'ailleurs en France. On rencontre toujours des étudiant.e.s, parfois très avancé.e.s dans leur carrière d'apprentissage, qui sont totalement démuni.e.s devant la profusion de données auxquelles ils/elles ont eu accès.

Mais dans la Villa, ça pense, ça dépense, ça repense, ça croise, ça décroise, ça entrelace, ça mâtine; et ça donne et redonne à penser. Et, surtout, ça donne

à voir ce qui se passe en cuisine. J'aime bien. Ça m'intéresse autant (parfois plus) que le joli plat qui arrive sur la table.

***

Billet original

Ménoret, Marie, 7 janvier 2013, « Une Villa Réflexive pour une grande cuisine. », *Damocles* [Carnet de recherche], consulté le 26 février 2018. http://damocles.hypotheses.org/68

Né de l'émotion

MARIE-ANNE PAVEAU

Il faut encore le rappeler : le carnet collectif *Les Espaces réflexifs* est né de l'émotion, esquissée dans le blanc des mots, de l'un d'entre nous, Benoît Kermoal, dans ce billet :

> Pourquoi s'interroger aujourd'hui sur la part personnelle de ma recherche en cours? Je suis passé il y a quelques jours au 48 rue Jean-Louis Rolland; la rue a changé, tout comme la maison. J'y suis passé parce depuis quelques jours, plus rien ne m'attache à cette ville. Mais là devant la maison de mon enfance, j'ai compris que mon travail en cours avait bien plus de rapports que je ne voulais me l'avouer avec mon histoire personnelle. Il faut parfois un choc pour s'en rendre compte. Passée l'onde de choc, le travail de recherche continue et doit continuer. A suivre très prochainement : un compte rendu sur le dernier livre de Philippe Artières et Jean-François Laé, un billet sur le

mutualisme paysan et son histoire et sans doute plein d'autres choses encore!

Billet dédié à Marie (1er mai 1933-1er octobre 2011)

Sur Twitter (on ne redira jamais assez ce que les liens entre nous, locataires de la villa[1], mais bien au-delà avec tous ceux qui constituent le maillage de nos échanges scientifiques, professionnels et amicaux en ligne doivent à ce réseau), un échange se met aussitôt en place en octobre 2011, à propos de la subjectivité du chercheur, de sa position par rapport à son objet, ce que Mélodie Faury propose de placer sous le boisseau de la réflexivité. Un projet commun se dessine, ce sera un carnet, il est ouvert en janvier 2012, les volontaires se manifestent, ou sont activement cherchés, et nous voilà maintenant avec cette belle Villa d'un an d'âge, dont la construction infinie nous réjouit. Mais c'est bien cette émotion-là, dans le billet de Benoît Kermoal, non dite et reconstruite par les lecteurs, qui est l'acte de naissance du carnet. Et l'émotion y est restée omniprésente, sous différentes formes.

Quand je dis émotion, je parle de l'émotion scientifique qui draine et charpente nos recherches. Je parle aussi de l'émotion que, chercheur.e.s, nous prenons le risque d'engager dans notre discours, parce que ce n'est pas rien, au pays de Descartes et sur le continent de Kant, d'oser construire un savoir qui n'oublie pas qu'il est humain, trop humain parfois. J'entends le terme *émotion* dans un sens très large : émotions, sentiments, passions, pulsions même, pourquoi pas? Positives comme négatives. Celles qui montrent que Damasio, qui fut l'un des premiers à défendre une « raison des émotions », a raison. Contre Descartes, contre Kant, et contre une conception prométhéenne du « savoir objectif ». « Savoir objectif », en voilà un oxymore, aussi sûrement que « clarté obscure ».

***

1. Les Espaces réflexifs ont été rapidement appelés "Villa réflexive » par les auteur.es-habitant.e.s et les lecteurs et lectrices du carnet - voir dans cet ouvrage le texte « Entrer dans les Espaces réflexifs" de Marie-Anne Paveau et « La métaphore de la Villa » par Elena Azofra

Billet original

Paveau, Marie-Anne, 11 décembre 2012, « La raison des émotions. Réflexivités affectées », *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche], consulté le 6 juin 2018. https://reflexivites.hypotheses.org/3705

Crédit photographique : « *Mind in Bradford – Emotion Paper Collage.Collages creating designs and symbols, developed from the initial raw sketches of emotions and feelings* », *Artworks Creative Communities*, 2011, *Flickr*, *licence* CC BY-NC-ND 2.0

Le temps et le sens d'une écriture numérique

MÉLODIE FAURY

Comment trouvons-nous – chercheur.se.s et enseignant.e.s – le temps pour écrire sous de nouvelles formes, c'est-à-dire celles des billets et du *microblogging* (Twitter), alors même que l'exhortation à « produire » des écrits est déjà tellement forte dans les cadres actuellement légitimés de l'écriture scientifique? Voilà une question régulièrement posée aux carnetier.e.s de la plateforme *Hypotheses.org*.

Parfois, lorsqu'elle nous est adressée, cette question sous-entend, plus ou moins : « Comment trouvez-vous encore du temps pour *vraiment* travailler? ». En d'autres termes : « Comment et pourquoi le blog scientifique / le carnet de recherche peut-il encore trouver une place dans des pratiques académiques où l'on court déjà après le temps? ». Pourquoi publier sous ces formes-là alors que nous sommes déjà pressés par la logique du publier-ou-périr?

Parce qu'en écrivant dans la Villa, nous n'écrivons pas *pour* publier. Nous écrivons *en* publiant pour partager, échanger, discuter, se décaler, penser, respirer.

Trouver les espaces entre

Un convivium des sciences

« Comment trouvez-vous le temps de blogger et de tweeter? » – Tweet de Mathieu Rouault le 5 décembre 2012

En revenant sur l'expérience des *Espaces réflexifs*, je me pose à mon tour cette même question, en la reformulant un peu, à partir de ma propre *expérience* de carnetière : « Qu'est-ce qui peut pousser tou.te.s ces chercheur.e.s, ayant souvent déjà leur propre carnet de recherche ou blog, à consacrer de leur précieux temps à une écriture qui n'entre pas dans le cadre actuel des écritures qui "vaudraient" quelque chose, tout du moins du point de vue des indicateurs qui évaluent les pratiques de recherche, individuelle et collective? ». Je crois que la réponse réside en partie dans le fait que cette *valeur* de la pratique d'écriture dans les carnets, pour celles et ceux qui prennent du temps à écrire, ne vient pas seulement d'une validation extérieure, mais d'une valeur qu'ils et elles attribuent à cette écriture, du point de vue du *sens* qu'elle prend dans leur pratique de recherche et

d'enseignement[1 2]. Ce n'est pas le cas toujours, bien sûr, on peut aussi vouloir écrire pour être lu.e, pour être visible, reconnu.e de ses pair.e.s, mais je ne crois pas que ce soit la motivation principale de la majorité des habitant.e.s qui se succèdent dans la *Villa réflexive*.

Les *Espaces réflexifs* sont à mon sens un *lieu de savoir* (Jacob, 2014), un lieu de pensée, une sorte de *maison à soi*, à *nous* – au sens de l'espace partagé collectivement pour y penser (Woolf, 2001 [1929]). Un lieu qui n'avait pas d'équivalence avant que nous ne le construisions, virtuellement mais de manière pourtant tangible. L'idée de *convivium des sciences*, développée par Léo Coutellec (2012), qui me parle aussi beaucoup concernant la Villa réflexive :

> Un convivium de science pourrait être ce lieu ouvert où l'on prend le temps de la rencontre et de l'écoute, où l'on partage et se réapproprie des savoirs et des techniques sur le modèle des logiciels libres, où l'on expérimente et bricole, où l'on cherche et transmet en même temps, où l'on défait les hiérarchies entre disciplines, où l'on confronte des idées sans chercher à gagner, où le savoir est lui-même un objet d'étude, où les pratiques sont constamment déconstruites, où la fin ne justifie pas tous les moyens (Coutellec, 2012).

1. « Quand, comme moi et plein d'autres (hypothèses.org) on tient un blog, quand ce blog est alimenté de manière suffisamment rigoureuse et significative pour être le relai et la paillasse principale de notre activité de chercheur, rien dans les rubriques de l'AERES ne permet de valoriser ou de mettre en avant cette activité. » (Ertzscheid, 2012)
2. « – le blog comme source. C'est sans doute le trait le plus fragile et nous sommes quelques-un.e.s à travailler pour que les blogs constituent des sources de savoir scientifique, et soient donc référencés de la même manière que les autres publications. O. Ertzscheid a écrit récemment un billet assez énervé sur cette question, et je ne peux qu'être d'accord avec lui, puisque j'ai moi-même ajouté des rubriques sur ma fiche AERES; mais je ne suis pas sûre qu'elles resteront, puisque les rapports AERES d'équipe sont collectifs, et que nos fiches ne servent pas à l'évaluation individuelle. C'est sur les dossiers de promotion et d'évaluation personnels qu'il faut mentionner nos activités numériques. L'APA et le MLA ont intégré à leur grille les modes de citation des billets de blogs, et de messages sur les réseaux (mais aussi de vidéos sur Youtube, d'images, de pages web et même de cartes). Je remplis désormais à la fin de mes billets la rubrique « comment citer ce billet ». Les blogs sont des sources de savoir et également d'apprentissage. », (Marie-Anne Paveau, 8 août 2012)

Témoignages – Le sens d'une écriture numérique collective

Je suis allée chercher quelques explicitations du sens donné à cette pratique de recherche numérique, collective et interdisciplinaire, chez les premier.e.s habitant.e.s des *Espaces réflexifs*, tout au long de l'année 2012.

Pour Raphaële Bertho (2012) :

> Si le regard de l'autre est primordial et constitutif de ce que nous sommes, je ne voudrais pourtant pas donner à penser ici qu'il doit être la seule jauge de notre travail. Ce mois d'effeuillage de ma pratique a pour ambition de valoriser non la séduction mais avant tout la conversation comme échange constructif. Cette dynamique est d'ailleurs la raison même de ces pages glissées dans le flux des réseaux sociaux, une invitation à entrer dans l'atelier de nos réflexions… (Bertho, 2012)

Pour Stéphanie Messal (2012) :

> L'important est dans ce moment de partage du savoir.

Pour Marie-Anne Paveau (2012) :

> Pour le moment, cette expérience de carnet collectif est l'une des plus passionnantes de ma vie numérique de chercheuse et confirme la richesse tout à fait spécifique de la recherche en ligne : rencontres, dialogues, croisements, liens, collaborations. Si la recherche hors ligne est parfois, même souvent, silencieuse et solitaire (le retour sur nos travaux publiés n'est finalement pas si fréquent, explicitement en tout cas), la recherche en ligne est toujours peuplée des présences, paroles et pensées des autres (Paveau, 2012).

Martine Sonnet (2012) également, était « désireuse […] d'être présente ici » et avait évoqué lors de nos échanges précédents son arrivée dans la #Villa, l'idée de décloisonnement disciplinaire que cet espace lui évoquait. En 2012, je l'exprimais de la manière suivante : « C'est une sorte de décloisonnement qui

s'opère, et une expérimentation d'une écriture particulière et potentiellement riche, encore une fois assez insolite dans nos pratiques de chercheurs. »

Tout au long de l'année 2012 (et des suivantes), cet espace a également été un lieu d'élaboration, une sorte de catalyseur, d'incubateur des réflexions, qui prennent forme et se construisent à cette occasion, par l'écriture. Pour Morwenna Coquelin (2012) :

> Cette colocation ouvre la Villa aux historiens; je me réjouis d'ajouter ce regard aux réflexions déjà menées – Merci infiniment [...] d'avoir accueilli mes ébauches ici.

Et pour Jonathan Chibois (2012) :

> Mon carnet de recherche en ligne je l'écris d'abord pour moi, je l'écris aussi pour les personnes rencontrées sur le terrain – concernées au premier chef par ma recherche -, et je l'écris également pour mes pairs avec qui je souhaite partager mes réflexions en cours et auprès de qui je souhaite être reconnu, enfin je l'écris pour l'ensemble des personnes susceptibles d'être intéressées par la problématique dans une optique de vulgarisation. Quand j'écris sur un carnet de recherche collectif comme ici, j'écris de plus pour un groupe de lecteurs privilégiés, avec qui j'ai le projet de construire à plusieurs voix une réflexion sur un thème unique et choisi (Chibois, 2012).

Pour Elena Azofra (2012), la villa a été l'occasion de croiser les regards, d'échanger autour des mots, d'une langue à l'autre, notamment du faire de cette expérience de traduction permise par la réactivité et l'envie d'Aboubekeur Zineddine (2012) :

> Nouvelle occupante, nouveau regard, nouvelle langue et nouveau motif.
>
> Je me réjouis d'avoir accepté l'invitation de Mélodie et Marie-Anne, qui m'a donné l'occasion de participer de cette expérience enrichissante et d'ajouter un nouveau regard sur le concept qui nous occupe, la réflexivité.

Delphine Regnard (2012) s'est lancée elle aussi dans le mouvement, dans

le « geste », dans « une tentative de réflexion sur le métier de professeur de lettres » et tente l'expérience d'une écriture inhabituelle, parfois inconfortable et difficile :

> Ce qui compte, c'est le geste, m'a-t-elle dit. Benoît, lui, m'a appris comme le chemin est important. Alors, cheminons et gesticulons; « c'est une aventure de l'écriture qui sera l'écriture de l'aventure. »

Tout au long du mois de juillet 2012, Benoît Kermoal a tissé de nombreux liens entre sa propre réflexion et celles qui s'était déployé les mois précédents, donnant corps à un dialogue interdisciplinaire qui m'a paru particulièrement fécond :

> Je voudrais durant ce mois m'intéresser à un aspect que je trouve important dans ma propre recherche en cours, à savoir le rapport que nous entretenons avec notre objet d'étude. […] Mais comment aborder cet aspect dans une démarche réflexive et complémentaire aux précédents travaux de la Villa réflexive? J'essayerai de combiner trois approches. (Benoît Kermoal, 1er juillet 2012); Le projet initial était d'examiner, sous l'angle global et multiforme de la réflexivité, les notions d'engagement et de distanciation dans le champ de l'histoire du mouvement ouvrier et du mouvement socialiste. […] Que peut-on dire d'autre sur ma présence estivale dans ces « Espaces réflexifs »? Paraphrasant Jean-Luc Godard qui affirme qu'on parle toujours de la clé du problème, jamais de la serrure, je dirais tout d'abord que réfléchir à une démarche réflexive en histoire m'a obligé à m'interroger bien davantage sur ma pratique de recherche et sur les outils et conceptions méthodologiques que je peux mobiliser. J'ai un peu l'impression d'avoir mieux compris ce que pouvait être le métier d'historien (Kermoal 2012).

Se situer dans le dialogue interdisciplinaire, s'enrichir auprès d'approches différentes et parfois convergentes : ce sont des motivations pour Claire Placial (2012). Elle explicite ainsi ce que nous faisons en écrivant dans les *Espaces réflexifs* : lier collectivement, par nos parcours et nos spécificités, un travail (inter)disciplinaire avec une démarche épistémologique :

> Il y a l'enjeu de ne pas passer pour ce que l'on n'est pas; il y a en outre aussi celui de savoir ce que l'on est, ou de se demander si l'on est quelque chose; […] Cette Villa Réflexive est un lieu peuplé de miroirs par lesquels nous tentons de comprendre nos habitudes et méthodes scientifiques, de nous représenter nos propres représentations, de nous regarder regardant (à ce titre j'ai été vraiment marquée par le billet avec lequel Marie-Anne Paveau est entrée dans la Villa en février). Mais c'est aussi un lieu qui, parce qu'il garde de mois en mois les traces des précédents locataires, rend tangibles la multiplicité des perspectives sur des objets semblables, ou la parenté des regards et des représentations sur des objets différents. À cet égard, des affinités scientifiques, et humaines se sont créées, qui ont versé un jour nouveau sur la façon dont je considère la traduction et dont j'en parle, non tant d'ailleurs pour la réorienter que pour la consolider et l'affirmer, en en cernant mieux les contours (Placial 2012).

Ces lieux de pensée

Passer du temps à ce type d'écriture, en particulier étant donné l'objectif des *Espaces réflexifs* (interroger nos démarches de recherche et d'enseignement) revient à mon avis à l'expression d'une conviction : il y a un temps incompressible et précieux au fondement de nos pratiques, que l'on arrive à prendre à retrouver, à préserver, tant bien que mal, parce qu'il est au cœur, considère-t-on alors, de ce que l'on estime être important. Et sans lequel notre travail deviendrait même un peu mois *sensé* (Dahan et Mangematin, 2010) : ce temps qui me paraît si nécessaire pour penser notre pratique, notre posture de chercheur.e et d'enseignant.e, les discours que l'on construit et leur articulation en-dehors de l'entre-soi. Ce temps qui redonne une place à l'incertitude, au tâtonnement, à l'ordinaire de la recherche, à l'échange – « improductif » en termes de publication « légitime »-, et qui est tellement source de créativité et d'idées lorsqu'on l'investit. Ce temps nécessaire à la recherche et à l'enseignement. Ce temps qui ne sert à rien si

l'on a pas les espaces pour déployer cette pensée réflexive et critique[3]. Et les espaces numériques font partie des espaces qui nous permettraient, selon la manière dont on les investit, dont on les habite, de retrouver ce temps. Ils ne sont heureusement pas les seuls, mais ils n'en sont pas moins précieux.

> Les *Espaces réflexifs* font partie des lieux numériques où je me sens bien. Et sont l'un de mes lieux de recherches. […] Les espaces numériques peuvent constituer une extension de nos bureaux, une extension de ces espaces que nous occupons en tant que chercheurs. Une extension de nos ordinateurs, qui s'ouvrent sur d'autres pensées, à un lien de distance. Mes espaces de recherches sont finalement ceux qui permettent la rencontre avec d'autres perspectives, d'autres regards, d'autres historicités. D'autres questionnements. Numériquement ou non. Académiques ou non. Dans des proximités plus ou moins fortes. Dans un certain entre-soi ou au contraire à la recherche d'une altérité de réflexion.
>
> Les frontières de nos institutions, de nos disciplines s'en trouveraient pour un peu estompées… Je suis de plus en plus convaincue que le même n'induit pas la boucle, ne permet pas de se décentrer, de se décaler pour mieux comprendre ce que l'on fait, ou justement, ce que l'on cherche à comprendre. Le même permet de creuser le sillon.
>
> Je ne crains pas le désaccord s'il est fécond. Si l'interlocuteur critique prend d'abord au sérieux la perspective de l'autre, sans la réduire à la sienne, ou la ranger sous la sienne.
>
> Le numérique a un réel effet sur ma recherche. Les *Espaces réflexifs* ont eu un effet sur ma thèse. Et le numérique est tout sauf déconnecté de ces autres espaces que j'occupe avec tout autant d'envie et d'intérêt, quand la rencontre et le dialogue avec une autre perspective sont rendus possibles : livres, colloques, réunions, discussions informelles, etc.

3. « La recherche objet de recherche : réflexivité et distanciation critique », Appel à contribution, *Calenda*, Publié le vendredi 13 mai 2016, http://calenda.org/366248

Des espaces ? Des lieux de pensées, *avec* mais pas nécessairement *comme*. (Mélodie Faury, 11 juin 2012)

***

Crédit photographique : *seam par Marc Falardeau, 2011, licence CC-BY*

Conversation, doute et incertitude

MÉLODIE FAURY

Dans la *Villa réflexive*, les locataires s'expriment par l'écriture et construisent chacun.e une trame de ce que l'idée de réflexivité, notre objet commun proposé, suscite chez eux : inspiration par les miroirs, retours aux auteur.e.s, croisement des regards, dialogues ou articulations de voix, boucle vers l'extérieur ou sur soi-même, ré-interrogation des évidences, etc.

Ce qui se trame

Les approches développées s'ancrent souvent dans l'expérience personnelle ou collective d'une pratique de recherche ou d'enseignement, à partir de laquelle les unes et les autres initient un mouvement réflexif, par l'écriture, et par le fait même d'écrire, donc, pour *partager* en ligne une

réflexion sur cette expérience-même. A ces dynamiques, s'articulent des démarches plus conceptuelles sur la notion de réflexivité, souvent lorsque les travaux de recherche des chercheur.se.s de la « #Villa[1] » avaient déjà croisé plus directement cette question. La dynamique réflexive, si elle peut être porteuse, stimulante et générer des questionnements infinis – du méta-, au méta du méta – nous met aussi, individuellement face à ce que l'on n'arrive pas à questionner, à dire, face à ces fameux points aveugles que nous avons tous, sans nécessairement les partager. Ce qui ne m'apparaît pas, à moi-même, peut en effet parfois sauter aux yeux, de l'autre.

Des échanges roboratifs, acceptant le doute et l'imprévu

Donner de la place, à des échanges qui composent notre pratique, qui la motivent, qui l'entraînent, mais qui ne laissent habituellement pas de traces : c'est ce que fait à sa manière le numérique, nous proposant de nouvelles formes d'écriture et d'espaces d'échanges. Donner de la place à l'ordinaire et à l'infra-ordinaire de la recherche (Lefevbre, 2013).

Vais-je réussir à écrire? Que vais-je écrire? Que fais-je en écrivant? Que fais-je ici finalement? A qui est-ce que je m'adresse? A moi-même? Aux locataires précédents et à venir? A tous les autres que je ne connais pas? Qu'ai-je envie de dire? En un mois? Aurais-je le temps ce mois-ci? Suis-je lu? Pourquoi moi? Serais-je à la hauteur?

Ce qui me paraît intéressant dans la réflexivité par l'écriture qui se développe dans certains carnets de recherche et blogs de chercheur.se.s, c'est en particulier ce rapport au doute, constructif et non destructeur. Il ne rend certes pas les choses faciles. Et cela ne signifie pas pour autant que l'on tombe dans des questions existentielles. Le *rapport* au doute et à l'incertitude construit un *rapport* à la science, dans la recherche ou l'enseignement, qui

1. Désignation utilisée sur Twitter, ainsi que « #Villareflexive ».

n'impose pas des faits mais questionne toujours, qui n'estime pas détenir la vérité mais cherche toujours à tendre plus vers elle, à la contextualiser, à partir d'une posture, d'un lieu d'où l'on parle, dans l'esprit des savoirs situés et de l'épistémologie du point de vue ou *standpoint epistemology* (Donna Haraway, 1988 ; Sandra Harding, 1993). Des doutes et des incertitudes qui permettent d'entrer en relation avec l'autre, de s'ouvrir à l'autre, à sa manière de penser, qui permet le décloisonnement, l'interdisciplinaire, sans ce placer soi-même sur un piédestal d'évidences. J'aime et je reconnais un *rapport au savoir* qui laisse la place à ce que nous ne savons pas tout autant qu'à ce que l'on peut savoir par la dynamique de la recherche, et rendant compte de la *manière* dont on sait.

> En tout cas, une chose est sûre : pour ouvrir la voie de la réflexivité, il faut d'abord accepter la question qui est posée par l'autre. Si vous estimez que la question ne se pose pas (pourquoi? est-ce si dérangeant d'avoir à remettre en question ses certitudes?) ou qu'elle devrait être posée sous une autre forme [...], vous pouvez être certain que vous rendez impossible tout démarche réflexive de l'auteur du billet à partir de votre commentaire. Et vous obtiendrez l'effet inverse de celui qui était souhaité : en ne lui donnant pas les moyens de remettre en question ses idées, vous ne lui permettez pas de prendre en considération les vôtres, et donc... vous ne serez de fait pas reconnu comme interlocuteur! En d'autres termes, pour qu'il y ait réflexivité, il faut que les conditions d'un *dialogue* soient réunies; et pour qu'elles soient réunies, il faut déjà accepter de se placer sur un terrain interrogatif commun (Julie Henry, 2012).

> La responsable du programme de réinsertion me rappelle quelques jours plus tard et m'explique que si elle veut m'engager, c'est justement parce que j'ai ces doutes (Raphaële Bertho, 2012).

C'est ce que j'ai retrouvé dans les écrits des habitant.e.s réflexif.ve.s : le doute globalement (à l'échelle du mois) plus moteur que médusant, ancrage d'une forme d'intérêt pour l'*autre* et ce qu'il peut nous apporter, y compris en nous déstabilisant, dans une critique constructive, qui revient à interroger ensemble la perspective que l'on s'est construit, non pas pour en dévaloriser les fondements mais pour les expliciter, les identifier, les partager mieux.

En tant que chercheur.e.s notamment, nous savons bien toute la diversité des pratiques de communication qui composent notre métier : présentation des travaux, conférences, discussions informelles, interpersonnelles ou collectives, au détour d'un couloir, autour d'un café, etc. C'est ce qui se passe aussi dans la *Villa réflexive*, dans ses différentes pièces (Paveau, 2012).

Habiter un lieu collectif numérique et partager les traces de nos conversations scientifiques

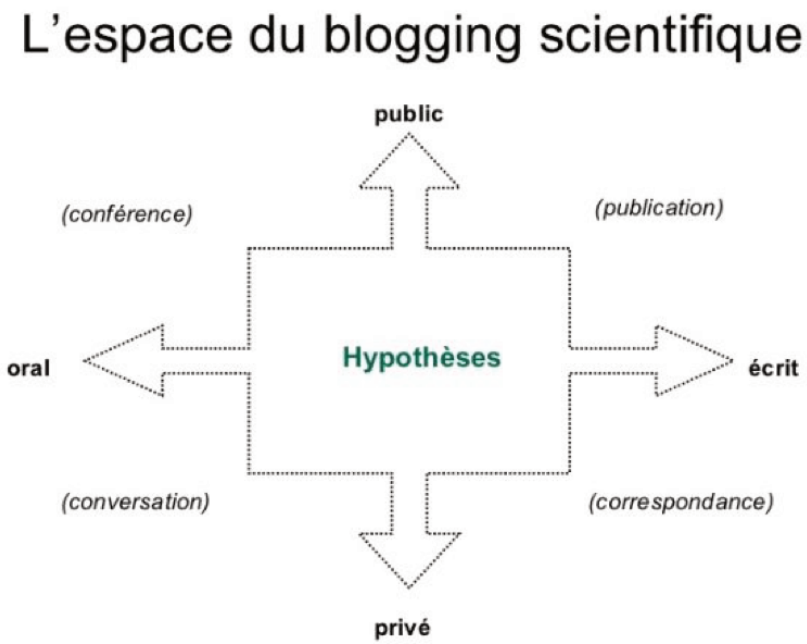


Figure 2 : L'espace du blogging scientifiques, par Marin Dacos (27 octobre 2013)

Entre conversation et conférence, entre échange, partage et exposition, la *Villa réflexive*, comme tous les carnets de recherche ou les blogs de science,

offre la possibilité d'une écriture proche de l'oral, en cela qu'elle réintègre le *sujet parlant*, le « je » (Jurdant, 2006). Elle nous fait ainsi explorer de stimulantes épistémologies et éthiques, ancrées dans le désir et le *care*, des formes d'écriture intégrant l'*autre*[2] et de nouvelles formes d'échanges scientifiques *tracés* et ouverts. Écrire dans un carnet de recherche crée une écriture collective, aussitôt inter-reliée :

> La relationalité est un des traits structuraux des discours numériques natifs, en particulier sur le web. Tout discours produit dans un environnement numérique connecté s'inscrit en effet dans une relation matérielle [...] (Paveau, 2017, 285).

Cette métaphore de la *Villa* exprime en quelque sorte un idéal de la conversation scientifique en ligne (Dacos et Mounier, 2010). Le carnet collectif remplit dès lors un besoin, une nécessité d'échange sur un mode différent du *mainstream academic*. Les auteur.es et lecteur.rice.s choisissent de rompre avec une posture *objectivante* et évaluatrice sur ce que l'on *partage* (la finalité – en tant qu'acteur de l'élaboration collective du savoir) en le publiant (le moyen pour y arriver). Pour que le partage d'une réflexion reste au centre des échanges et de la relation inter-personnelle. Il ne s'agit pas de publier pour être visible ou évalué ou qualifié ou promu (plusieurs autres finalités possibles – en tant qu'acteurs professionnels contraints par les conditions d'exercice de leur métier).

> À la Villa, règne la plus totale indiscipline : les locataires n'ont aucune sagesse scientifique mais passent leur temps à aller voir ailleurs s'ils y sont. C'est ingérable. [...] Comme le dit Michael Lynch (Marie-Anne Paveau, 12 mars 2012), la réflexivité est *ubiquitaire*, elle sort des cadres binaires subjectif/objectif, empirique/méta ou conscient/non conscient. Elle est plutôt de l'ordre du continuum : les gens disent ce qu'ils font, racontent comment ils vivent, décrivent leurs façons de faire. C'est peut-être en cela, que, profondément, la réflexivité est une indisciplinarité. La villa a été en 2012 le rendez-vous des effaceurs de

2. Ce qui pose dans l'écriture des problèmes qui sont traités par les auteur.e.s de textes de vulgarisation scientifique, et notamment : à qui s'adresse-t-on ? Question qui est déjà source de réflexivité. Voir Faury Mélodie (7 août 2012).

> limites et des franchisseurs de frontières. Et j'espère bien qu'en 2013, ce sera pire! (Marie-Anne Paveau, 2012).

Elle est une allégorie – presqu'une ode – numérique de nos pratiques de chercheur.e.s. Nous ne construisons que par le dialogue, avec les travaux, les idées, les amorces et les œuvres de nos prédécesseur.e.s et de nos contemporain.e.s. Dès lors, l'écriture hyper-reliée fait sens dans un espace collectif comme celui-ci. Dès lors l'ouverture, l'*open access* mais aussi l'ouverture à d'autres lecteurs que nos pairs (Mayeur, 2017 ; Mayeur, 2018) fait partie du sens même de notre engagement.

> L'écriture du carnet assume et revendique donc un point de vue subjectif, voire une certaine littérarité, par opposition à des écrits scientifiques perçus comme plus arides. […] la liberté ressentie par les scripteurs s'explique aussi par le sentiment de ne pas avoir d'obligation de résultat. Les impératifs d'argumentation ou de preuve ne sont plus la mesure unique du savoir et la pensée est ainsi libérée d'une forme perçue parfois comme un carcan à sa propre expression (Deseilligny, 2013).
>
> […] le concept de communication scientifique directe, tel qu'on l'a vu défini par Beaudry et qui concerne notamment les écrits de blogs, ne rend pas compte de la médiation des écrits de la recherche par un dispositif qui n'est en réalité pas neutre, mais porteur d'un projet éditorial que sous-tend un projet scientifique (Mayeur, 2017).

La particularité de l'invitation à écrire dans un carnet de recherche comme les *Espaces réflexifs* est multiple : elle s'associe de l'identification d'un lieu préexistant à l'entrée du locataire, défini par un projet collectif de départ, à la matérialité de billets écrits au cours des mois précédents, mais par l'absence d'une « ligne éditoriale » dans laquelle se fondre, ni d'une précision exhaustive sur le fonctionnement de l'espace numérique d'accueil. Elle invite aussi à assumer la *parole située*, pour qu'elle puisse se développer réflexivement, à assumer le « je » dans la recherche.

Alors en effet, pendant ce temps-là nous ne sommes pas en train de

publier « rentable »[3], ni de rentrer dans les cadres d'évaluation existants de nos pratiques de chercheurs, en tant que chercheurs d'abord « publiant »[4] et maintenant « produisant »[5], selon les critères de l'Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (AERES), quoi que… mais nous maintenons autant que possible l'engagement puisque cela fait sens du fait des liens de pensée qui naissent et du fait de toutes ces réflexions, de ces idées qui émergent.

> L'écriture de carnet, dans l'approche de ces carnetiers, renvoie à ce qui est en cours, non figé, à un espace de respiration et de réflexivité inédit; elle ne cherche pas à sceller ou à définir de manière unilatérale, elle propose une réflexion en marche. Par là, elle s'inscrit dans ces « écritures intermédiaires » (Achard, 1994) qui font la science avant d'être publiées via les canaux traditionnels de validation par les pairs (Deseilligny, 2013).

3. A *posteriori*, les habitant.e.s des *Espaces réflexifs* reprennent leur activité de recherche et retrouvent les enjeux de la publication. Ils ont déjà publié dans la villa, nous y avons développé des « bonnes » pratiques de citations. Par exemple, nous faisons figurer la mention « pour citer un billet » en bas, et nous mettons en place des bibliographies-billets. Exemple pour 2012.
4. Critères d'évaluation 2007 de l'AERES.
5. Critères d'évaluation 2012 de l'AERES.

Figure 3 : exemple de conversation au sujet des Espaces réflexifs sur Twitter – tweets de Marie-Anne Paveau, le 3 décembre 2012

Non seulement les carnets de recherche sont des lieux où l'on partage

des idées, à différents niveaux d'élaboration, sous différentes formes, mais ils peuvent être en eux-mêmes des lieux de *pensée*, et *d'élaboration située* d'idées. Le lieu du carnet n'est alors plus réduit à une communication de type *outreach* ou *diffusion des savoirs*, mais devient un réel espace d'écriture et/ou de conversation où les idées de recherche s'élaborent *in situ*, et de manière non déconnectée avec l'activité de recherche IRL (*In Real Life*).

Mais le statut du billet de blog est encore incertain dans nos pratiques normées de recherche. La *forme* billet en tant que tel ne dit rien de sa nature. Ce peut être une citation, une rapide réflexion ou déjà presque un article. Dans les *Espaces réflexifs*, les habitant.e.s font attention aux liens avec d'autres propos que les leurs (sources, citations, liens hypertextes) et à la construction d'un projet éditorial à l'échelle du mois de location[6]. Le lieu *Villa réflexive* reste propice à l'improvisation et à la *sérendipité* (Catellin et Laurent, 2013). C'est aussi je crois ce que les habitant.e.s viennent y chercher : « […] l'écriture du carnet se pose peu ou prou *contre* l'écriture normée circulant dans les espaces institutionnels et légitimés; elle cherche à affirmer sa liberté, à proposer une réflexion et une énonciation subjective inscrites dans un temps t. » (Deseilligny, 2013).[7]

A *posteriori* donc, les habitant.e.s, après avoir partagé généreusement et publiquement des réflexions non aboutis et acceptant le risque de se livrer dans un exercice de pensée, non assuré d'un *résultat*, reviennent parfois à une *logique de publication*[8]. Ainsi, certain.e.s auteur.e.s publient ensuite, des articles ou des livres, à partir des billets des *Espaces* réflexifs–[9]ou plus généralement de leurs carnets de recherche ou blogs, positionnant l'écriture de billets dans un *continuum* d'écritures infra-ordinaires et intermédiaires

6. Ce projet n'est pas toujours tenu mais qui permet à l'auteur.e de structurer et de se projeter de billet en billet.
7. Je remercie Oriane Deseilligny que je cite de plusieurs fois dans cet article, d'avoir si bien perçu, en tant que lectrice et chercheuse, l'élan et la respiration de l'expérience d'écriture des *Espaces réflexifs*.
8. Louise Merzeau différencie la *logique de publication* et la *logique de partage*, qui peuvent se développer dans différents environnements, dont les environnements numériques Voir en particulier son intervention à l'occasion des 10 ans des archives ouvertes HAL. Dans les *Espaces réflexifs*, la logique de partage est première et majoritaire.
9. C'est le cas par exemple d'Alexandre Klein, d'Anne Verjus, Noémie Marignier ou encore de Philippe Hert.

(Latour et Woolgar, 1979 ; Perec, 1989 ; Achard, 1994 ; Lefebvre, 2013) pouvant mener, dans un second temps, à une publication plus classique (article, ouvrage, etc.), au sens plus *légitimé* du terme. Nous expérimentons en 2018 une démarche nouvelle intégrant l'idée même d'une publication numérique, sous forme de livre numérique en *open access*, en amont de l'écriture dans le carnet collectif Les *Espaces réflexifs*[10]. Cela influencera-t-il l'écriture des habitant.e.s ? Sera-t-elle différente ? Plus contrainte et normée[11]? Ou au contraire la liberté de l'écriture que nous expérimentons inspirera-t-elle jusqu'à de nouvelles formes de livres – l'une de nos publications les plus légitimes en tant que chercheur.e.s en sciences humaines et sociales? Car c'est bien à mon sens cette absence immédiate de l'évaluation et cette affirmation de la subjectivité (assumant le « je » dans l'écriture) qui libère l'écriture dans les *Espaces réflexifs* et lui donne sa valeur. Cette liberté est source de réflexivité et d'expérimentations épistémologiques.

***

Crédit photographique : *weaving par The ABB, 2016, licence CC-BY*

10. « Non-appel à communication – Prendre la parole en 2018 dans la Villa réflexive » (25 octobre 2017).
11. Je perçois le risque de la reprise d'ascendance d'une *logique de publication* sur la *logique de partage* (Merzeau, 2015 *op. cit.*) : si l'on oriente l'écriture des billets vers la construction d'un article, on pressent que l'écriture sera moins libre puisqu'elle sera déjà pensée comme devant convenir aux normes de l'article qui sera soumis pour publication. Peut-être l'écriture sera-t-elle alors moins ouverte à la conversation scientifique, comme peut l'être l'écriture du *blogging*, proche de l'oral (voir schéma précédent de Marin Dacos) en tant qu'écriture pouvant intégrer le *sujet parlant* et tenant compte du potentiel lecteur, en tant que textes de vulgarisation (voir les travaux d'Ingrid Mayeur).

PARTIE III

IL Y A RÉFLEXIVITÉ ET RÉFLEXIVITÉ

(Parenthèse : l'épistémologie est souvent perçue comme une espèce de méta-discours transcendant à la pratique scientifique; à mes yeux, c'est une réflexion qui change réellement la pratique et qui conduit à éviter des erreurs, à ne pas mesurer l'efficacité d'un facteur en oubliant le facteur des facteurs, à savoir la situation dans laquelle on mesure les facteurs. Saussure disait : il faut savoir ce que le linguiste fait; l'épistémologie, c'est le fait de travailler à savoir ce qu'on fait.)

Bourdieu, Pierre (1984). *Questions de sociologie*, Paris : Éditions de minuit (p. 130).

Raphaële Bertho©, #Entrelieux

« Je suis votre miroir ». – Stéphanie Messal

« Qu'est-ce que la réflexivité? » – La conversation scientifique – Mélodie Faury

Ce que n'est pas la réflexivité. – Marie-Anne Paveau

Interlude – Marie-Anne Paveau

La réflexivité du chercheur… et celle du clown – Philippe Hert

« Je suis votre miroir »

STÉPHANIE MESSAL

Les miroirs feraient bien de réfléchir un peu plus avant de renvoyer les images.
Le sang d'un poète, Jean Cocteau, 1930

Je suis votre miroir, la Belle. Réfléchissez pour moi, je réfléchirai pour vous.
Le miroir. La Belle et la Bête, Jean Cocteau, 1946

Avec ces gants vous traverserez les miroirs comme de l'eau. Il ne s'agit pas de comprendre, il s'agit de croire.
Francois Périer dans le rôle de Heurtebise. *Orphée*, Jean Cocteau, 1950

Un élément YouTube a été exclu de cette version du texte. Vous pouvez le voir en ligne ici : https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/espacesreflexifs/?p=67

La première écriture ressemble un peu à la première crêpe : la forme moyennement réussie n'en altère en rien le goût. Il y a toujours une première fois et cette première fois va rarement sans quelques doutes : on hésite, on essaie, on trébuche, on recommence… Cette fameuse première fois « éducative », c'est cette nouvelle expérience qui nous en apprend bien plus sur soi et les autres que ce que l'on pouvait espérer. Pour toutes les premières fois, on réfléchit beaucoup. On retourne le problème dans tous les sens avant de se décider à agir. Le temps de la réflexion devient long parfois trop et quand arrive le temps de l'action, on réalise qu'on est très loin de tout ce qu'on avait pu imaginer. Je me suis mise à réfléchir… Et à force de réflexions, j'ai été prise de vertiges. Cette mise en abîme provoquée par des « si », des « pourquoi » et des « comment » qui se font reflet les uns des autres m'a sortie de mes spéculations! Des spéculations proches des divagations où au final l'essence même du sujet s'était transformée en anamorphose et le seul outil nécessaire à sa lecture en était le miroir.

« quoi qu'il en soit, le miroir agrandit les espaces et les rend lumineux »

À propos des miroirs

La symbolique des miroirs est riche et variée : tour à tour passage, fenêtre, révélateur ou encore piège, le miroir est objet mythique et plus encore objet magique. Les contes en ont fait bon usage : de *Blanche-Neige*[1] à *Peau d'Âne*[2] en passant par *La Belle et la Bête*[3], le miroir avait bonne place. Chez la première, il était porteur de la Vérité. Pour les deux autres, il était fenêtre sur le monde extérieur, leur montrant ce à quoi elles n'avaient pas ou

1. Les Frères Grimm.
2. Charles Perrault.
3. Jeanne-Marie Leprince de Beaumont.

plus accès : l'insaisissable… Tout le monde se souviendra aussi qu'il servit de passage dans le seconde volet dédié à la célèbre Alice[4]. Un thème récurrent dans bien des ouvrages et des œuvres comme dans le film *Orphée* de Jean Cocteau. Muni de gants magiques, Orphée, interprété par Jean Marais, avait le pouvoir de traverser les miroirs. Pour Alice comme pour Orphée, il était question de découvrir des mondes imaginaires imaginés où l'illusion n'a de rivale que la poésie de l'espace réflexif devenu espace « expérimentatif ».

Discussion

« Beau billet brillant comme un miroir… J'y lis, avec mon « miroir » personnel, plusieurs manières de décliner la réflexivité dans la recherche scientifique, qui va nous occuper sur ce carnet : regarder ses pratiques à l'aide d'un miroir, c'est-à-dire user d'une surface réfléchissante comme un outil réflexif (un objet, oui); prendre en compte l'image du monde que nous procurent nos sensations (donc pour moi : intégrer nos différents filtres à nos travail sur nos différents objets de recherche), tu parles aussi de perceptions, d'expériences, puis de mémoire, il y a différents concepts disponibles, et effectivement la mémoire a une part dans le processus réflexif; la troisième manière que je crois percevoir, user du miroir comme d'une porte ou d'un passage vers d'autres modes, ne me semble pas relever de la réflexivité, telle que je la pratique en tout cas ».
Marie-Anne, 07/01/2012 à 13:52

Le miroir est aussi piège à oiseaux. C'est au milieu des volatiles qu'est née l'expression fort imagée du « miroir aux alouettes ». Ce qui était objet utile à la chasse s'est transformé en expression populaire. Un piège à « bécasses », une attitude malveillante, un jeu de dupes : le miroir est trompeur à ses heures et par son jeu subtil de reflets, il incline à nous montrer ce qu'il veut bien nous livrer. La vérité est voisine du mensonge! Comment être sûr alors que le miroir

4. *Through the looking-glass* par Lewis Carroll.

de la belle-mère de Blanche-Neige ne s'amusait pas à lui révéler une Vérité… arrangeante (et de ce fait arrangée)?

Enfin dans nombre de civilisations, on confère au miroir des pouvoirs magiques. La divination par les miroirs utilisés en des époques reculées est encore d'actualité. La catoptromancie est réalisée avec l'aide d'une surface réfléchissante : un plan d'eau peut très bien faire l'affaire! Quelques écritures, quelques reflets étrangement bien ou mal placés selon le point de vue et la Vérité peut être révélée, une vérité placée sous le signe de l'interprétation aussi déformée que peuvent l'être ces miroirs qui se veulent divertissants. Les rituels ne s'arrêtent pas à une « voyance sacrée ». Dans les traditions populaires, les jeunes filles célibataires désireuses de découvrir le visage de leur futur époux devaient se placer face à un miroir, bougie en main pendant les douze coups de minuit. Certains écrits disent que le procédé doit avoir lieu à la nuit de *Halloween*, d'autres durant la dernière nuit de l'année. À l'épiphanie, vous pourrez de la même façon vous découvrir à l'heure de votre mort… Il est certain que le miroir fascine autant qu'il réfléchit. Et c'est de cette fascination que le miroir tire tous ses pouvoirs.

> « il se passe toujours quelque chose dans le cadre du miroir, en notre présence ou en notre absence. L'image est en mouvement même de la façon la plus imperceptible »

Les miroitiers d'Art

J'ai voulu avoir l'avis de maîtres en la matière. Qu'en pensent ceux qui façonnent les miroirs? Leur confèrent-ils un quelconque pouvoir? Simple objet manufacturé ou mythes et légendes perpétués?

1. Bernard Pictet

« Je suis venu au miroir par hasard. »

Un miroir, c'est une plaque de verre sur laquelle on vient poser une fine couche d'argent. Jusqu'en 1856, on utilisait un mélange d'étain et de mercure mais les vapeurs étant toxiques, Napoléon III a fait interdire cette pratique. La couche d'argent donne un aspect « *sharp* » et particulièrement net au reflet. Les miroirs au mercure avaient un reflet plus doux. Monsieur Pictet se définit avant tout comme un maître-verrier.

> J'aime cette matière. J'aime l'idée de pouvoir tout faire avec : la déformer, l'éclairer, voir au travers. Tour à tour opaque ou transparente, colorée ou neutre. J'apprécie cette matière pour l'étendue de ses fonctionnalités. J'aime détourner le verre : je m'en amuse.

On aborde le sujet des miroirs. Il est question d'optique. Il m'explique qu'on peut créer tout un jeu d'illusions d'optique grâce au travail réalisé sur les miroirs : anamorphose, lentille de Fresnel, balance des lumières pour les miroirs sans tain, etc. Tout autant de techniques qui rendent le miroir magique. Quant à la poésie du miroir, Monsieur Pictet me dira : « ***La poésie du miroir est celle que l'on met dedans*** ». Et pour lui, sa poésie est celle de l'étonnement et de la surprise.

La conversation se conclura sur *Orphée* de Jean Cocteau. Monsieur Pictet me révèlera le trucage de la scène où Jean Marais traverse le miroir.

> Jean Marais revêt des gants pour pénétrer dans le miroir. C'était nécessaire. Il s'agit en fait d'une cuve pleine de mercure. La scène des mains plongeant dans ce mercure a été filmée à l'horizontale bien sûr. Puis au montage, le film a été redressé à la verticale donnant ainsi l'illusion parfaite du miroir face à Jean Marais.

C'était osé mais le rendu n'en est que plus spectaculaire : que demander de plus à une œuvre spéculaire!

2. Vincent Guerre

Peut-être ce nom ne vous est-il pas inconnu. Vincent Guerre a été sollicité pour la restauration de la Galerie des Glaces à Versailles. Loin du hasard, Vincent Guerre est le seul miroitier encore capable de sauver les miroirs d'antan. « *Le reflet d'un miroir au mercure est velouté, à l'aspect flou.* » N'allez pas croire qu'il utilise du mercure! Cette matière étant désormais prohibée, il a trouvé des astuces, d'autres procédés pour restaurer les miroirs : maquillage, camouflage, tour de passe-passe. Le trou laissé par le temps est la marque du manque. À cet endroit-là, il n'est plus question de reflet : c'est un trou noir comme une perte de mémoire… Alors il faut combler l'espace tout en préservant la beauté de l'altération naturelle. Pour la Galerie des Glaces, 48 miroirs sur 357 durent être remplacés. Mais comment faire pour remplacer l'irremplaçable puisque désormais seul l'argent est utilisable? « *C'est un long travail d'investigation à la recherche de miroirs d'époque.* » Brocantes, antiquaires, salons de vente et autres espaces où se croisent les époques sont ses terrains de recherche.

> J'ai aimé travailler sur le projet de la Galerie des Glaces. La réflexion des architectes de Louis XIV m'a séduit. Ils voulaient mettre les jardins dans la galerie, faire rentrer l'extérieur dans l'intérieur. C'est véritablement un lieu de passage.

Vincent Guerre est antiquaire. Au départ, il aimait surtout restaurer les bois dorés et autres encadrements. Ces cadres forment le contour de tableaux, de photos sous verre mais aussi de miroirs. On répare le contenant et puis un jour on répare le contenu. « *C'est le hasard et l'atavisme qui m'ont*

mené au miroir. » Et malgré la transmission des savoir-faire, il m'apprend que la technique au mercure est quasiment oubliée. Ne se pratiquant plus, elle s'est perdue. Et pourtant, Vincent Guerre restaure ou plutôt façonne les vieux miroirs. Cette activité a pris le pas sur son métier d'antiquaire.

> J'aime l'aspect transversal de ces miroirs. Je passe au travers des époques et de leurs différentes utilisations. C'est un matériau qui passe et qui laisse passer. Il vit et vibre avec la lumière changeante au cours des heures. Le miroir, c'est la rencontre de la lumière, de la transparence et de l'histoire. Tous les jours, je suis à la recherche du reflet pour trouver l'alliance.

Discussion

« Merci Stéphanie de donner naissance de si belle manière aux Espaces réflexifs! Le premier billet n'est en effet pas le plus facile, mais je crois que tu as réussi à nous faire traverser les miroirs d'emblée, et à aiguiser nos envies de réfle(x)tions ? !
Un passage m'interpelle particulièrement :
« Loin d'user les miroirs comme un Narcisse envoûté, Vincent Guerre me répondit simplement qu'il ne le voyait plus. Comprenez que la répétition du geste précis du découpage de verre prime sur la fonction de l'objet. Quand l'heure est à la technique, elle n'est pas à la contemplation. »
Je fais un lien avec nos pratiques de recherches : peut-on être être tout à la fois (et qu'est-ce que cela signifie exactement?) dans l'action, le geste, et dans la réflexivité? Les chercheurs, en sciences humaines et sociales, mais aussi en sciences exactes et expérimentales, comment peuvent-ils être réflexifs concrètement dans leurs pratiques quotidiennes de la recherche? Le temps et les exigences de la recherche (définies par qui?) le permettent-il?
(premières petites réflexions associées ici) », Mélodie, 08/01/2012 à 14:58

Au cours d'une exposition, Vincent Guerre avait installé un stand à la dimension surréaliste entièrement couvert de miroirs et d'écritures. Quelques personnes en furent mal à l'aise au point de venir le traiter de fou! Un psychiatre était venu en discuter avec lui. Dans les cliniques psychiatriques ou dans les cabinets thérapeutiques, il n'y a jamais de miroir. L'effet de son autre est très perturbant. Les psychés sont pourtant des miroirs fort pratiques pour se voir de plain pied. Mais la psyché est fragile et le face à face avec son image perdue n'est pas des mieux perçu… Pour revenir à notre miroitier d'Art, je me suis interrogée sur son travail, en lui demandant si ce n'était pas trop perturbant de voir son reflet dans chaque miroir à traiter. Loin d'user les miroirs comme un Narcisse envoûté, Vincent Guerre me répondit simplement

qu'il ne le voyait plus. Comprenez que la répétition du geste précis du découpage de verre prime sur la fonction de l'objet. Quand l'heure est à la technique, elle n'est pas à la contemplation. Cela ne veut pas dire que Vincent Guerre n'est pas un être contemplatif sinon comment capter le reflet si particulier de ces miroirs de mercure. ***« Le miroir a un pouvoir : un pouvoir évocateur. Chacun y voit ce qu'il veut y voir. »***

Réflexions

Comme précédemment dit, le miroir est un objet symbolique puissant et grâce aux entretiens menés avec les deux miroitiers d'Art, leurs propos appuient cette dimension onirique. Le miroir : objet-passage, porte vers des infinis! Il laisse passer la lumière pour mieux la restituer dans ses images. On y passe des heures à se regarder tout au long d'une vie sans jamais les user. On y voit magie et poésie, temps qui passe et temps qui reste. Objet double du temps d'avant et du temps présent : vieilli et piqué par le temps, il prend sa revanche en réfléchissant nos traits vieillissants. Il se passe toujours quelque chose dans le cadre du miroir, en notre présence ou en notre absence. L'image est en mouvement même de la façon la plus imperceptible. Mais comment savoir sans regarder le miroir? Et c'est peut-être là que se cache sa magie, dans l'insaisissable. Il contient un monde en symétrie axiale identique en tout point au nôtre sans jamais être vraiment le nôtre.

Discussion

« Merci Marie-Anne et Mélodie pour vos commentaires. Concernant ta réflexion sur le geste et la réflexivité, cela me rappelle la discussion en trio avec Yann sur piratepad. Nous avions abordé ce sujet. A la lumière de mes dernières lectures, je pense que la distanciation est l'une des réponses possibles à tes questions. Ensuite notre cerveau se concentre sur la priorité du moment : l'acte, le geste important. Pour exemple, l'anthropologue peut difficilement être à la fois observateur et participant : il est tour à tour l'un ou l'autre. C'est un va-et-vient régulier… Mais je ne veux pas en dire plus pour le moment et j'imagine que c'est un sujet que tu aborderas dans ton mois. :^) », Stéphanie Messal, 11/01/2012 à 22:47

Parcourir la Galerie des Glaces est une expérience architecturale puissante qui ne laisse jamais indifférent. À chaque heure, la Galerie se transforme : claire ou d'or, sa lumière est fascinante. En architecture, l'utilisation des miroirs est particulière. Il reste très peu de cabinets de glaces : ces endroits prestigieux étaient ornés de miroirs magistraux. À l'époque, le miroir était un privilège. Aujourd'hui, les miroirs sont partout à commencer dans nos salles de bain. Le culte du corps y est-il pour quelque chose? Quoi qu'il en soit, le miroir agrandit les espaces et les rend lumineux. Il ne dédouble pas l'espace, il ne le multiplie pas en surface. Il l'agrandit et le rend multiple dans sa perception : il l'ouvre sur un autre point de vue. Nombre d'artistes ont utilisé les miroirs pour la réalisation de leurs œuvres. C'est d'ailleurs avec plaisir que j'ai un jour découvert l'installation de l'artiste japonaise Yayoi Kusama. *Infinity Mirror Room* est un moment de grâce. Plongé dans l'obscurité, l'espace infini s'illumine de pois lumineux. Jeux de miroirs des murs au plafond et de miroir d'eau au sol, les lumières comme des lucioles en sont démultipliées à l'infini. Et notre reflet se perd au milieu de cet espace. Seul le contact de nos pieds au sol nous rappelle que nous touchons terre alors que notre esprit s'est déjà envolé dans l'immensité du cosmos.

Je vis en observant le monde sur le miroir de mon œil. La lumière le pénètre et constitue une image dans mon cerveau de ce que je perçois : vrai ou faux, qui peut le dire? Mes expériences, mon vécu, mes sensations font de moi un individu qui perçoit le monde d'une façon unique. L'accumulation de tous ces éléments formant ce que j'appelle ma mémoire a une influence considérable au quotidien sur la perception de mon environnement. « *Les yeux sont les miroirs de l'âme* » dit-on. Mes sens me renvoient dans un monde qui n'est ni plus ni moins que mon monde.

> Par la sensation je saisis en marge de ma vie personnelle et de mes actes propres une vie de conscience donnée d'où ils émergent, la vie de mes yeux, de mes mains, de mes oreilles qui sont autant de Moi naturels. Chaque fois que j'éprouve une sensation, j'éprouve qu'elle intéresse non pas mon être propre, celui dont je suis responsable et dont je décide, mais un autre moi qui a déjà pris parti pour le monde, qui s'est déjà ouvert à certains aspects et synchronisé avec eux. Entre ma sensation et moi, il y a toujours l'épaisseur d'un acquis originaire qui empêche mon expérience d'être clair pour elle-même (Maurice Merleau-Ponty, 1998).

Si nous pouvions regarder en nous-mêmes, nous serions alors aspirés dans un abîme infini tel deux miroirs en face à face : une terrible confrontation qui n'en finirait plus, hypnotique et mortifère[5]. On peut comprendre alors que l'autre soit notre meilleure psyché, nous offrant une autre vue de nous mêmes, loin des reflets et proche des réflexions.

***

Billet original : Messal, Stéphanie, 4 janvier 2012, « Je suis votre miroir ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 5 mars 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/52

Crédit photographique : *miroir par technoloic, 2007, licence CC-BY*

Remerciements

A Bernard Pictet et Vincent Guerre pour avoir accepté ces entretiens.

5. Mythe de Narcisse dans les *Métamorphoses* d'Ovide.

« Qu'est-ce que la réflexivité ? » - La conversation scientifique

MÉLODIE FAURY

Une proposition de départ, ni fermeture, ni définition définitive

La démarche des *Espaces réflexifs* est résolument de *penser avec*, comme prise dans un mouvement collectif de la pensée qui donnerait à la subjectivité toute sa place, au sein de l'inter-subjectivité.

> **La réflexivité** : serait-ce prendre conscience de la perspective depuis laquelle on parle, avec quels présupposés (postulats, hypothèses), quels aprioris, suivant quelles valeurs implicites, selon quelles normes (notamment de communication) intégrée?[1]

Les habitant.e.s et les lectrice.eur.s des *Espaces réflexifs* sont entré.e.s en dialogue avec cette proposition, comme un instantané qui ouvre plutôt qu'il ne clôt le partage de pensées sur la réflexivité.

1. Cette proposition de définition, ni exhaustive ni fermée, est elle-même très influencée par le questionnement de recherche que je déployais alors dans ma thèse.

Discussion

« Je reprends avec toi cette notion de partage, car qui dit réflexivité dit tendre à l'objectivité. Exercice bien difficile en restant centré sur son moi… La subjectivité est partout! Je ne dis pas que je ne l'aime pas, bien au contraire, et nous ne devons pas faire fi de sa présence. Après tout, elle nous façonne et nous donne notre couleur unique. Pour tendre au mieux vers l'objectivité, le regard extérieur, celui de l'autre sur notre propre façon de faire est des plus utiles. Une autre voix va nous raconter ce que l'on est et nous donner vie sous un autre jour. Je fais souvent appel à mes amis, parents, relations en fonction d'une situation donnée pour avoir un autre avis en plus du mien. Il arrive que l'on me donne d'autres éléments complètement inattendus qui m'ouvrent d'autres pistes ou qui me donnent une réponse si limpide et si claire que je me demande alors comment ne pas y avoir pensé plus tôt. A être trop penché sur le guidon, on en oublie de regarder la route et de contempler le paysage environnant : changeant (tant dans l'espace que le temps).

Je vois la réflexivité comme un moment analytique. Une véritable distanciation de soi. L'exercice n'est pas toujours évident. Mais je me pose face à la situation et je la décline sous tous les angles possibles et inimaginables posant à chaque fois le pour et le contre, les causes et les conséquences, avec des pourquoi, des comment, des hypothèses… et si je n'en trouve pas assez, je contacte l'autre. L'autre et son regard neuf, loin de mon moi!

Des regards qui se croisent mais des regards qui en disent long… Nos yeux sont bavards, paraît-il. Alors continuons cette conversation oculaire, entrecoupée de battements de cils et, loin d'être muettes, laissons nos scripto-voix (pensée pour Marie-Anne) colorer les murs de la Villa Réflexive.'' Stéphanie Messal, 12/02/2012 à 21:49

Discussion

« […] plusieurs choses me viennent en lisant ta définition :

- *« prendre conscience » je suis pleinement d'accord, il y a même pour moi un acte ou même un geste cognitif, actif, au sens où ce n'est pas seulement se rendre compte mais entrer dans un processus de conscience ;*

- *j'aime bien l'énumération : présupposés (des préalables plutôt conscients), a priori (des représentations plutôt inconscientes? vers l'idéologie?), valeurs (des préférences et objets de désir dans le champ éthique), normes surtout communicationnelles (des formats de parole qui sont aussi des formats de pensée) ;*

- *j'ajouterais : des « points de vue » au sens plein que la « standpoint epistemology » féministe donne au terme : un angle qui est une torsion de la réalité (étant entendu que je ne postule pas de saisie transparente de la réalité) mais aussi des « méthodes » (de constitution/sélection des objets et des corpus, de sélection des positions théoriques, mais aussi des interlocuteurs)*

Démêlons l'emmêlé, mais pas trop finalement, la réalité réflexive est aussi un peu emmêlée, un peu beaucoup même!", Marie-Anne, 13/02/2012 à 14:00

Discussion

Benoît Kermoal, le 19 juillet 2012, dans un billet intitulé « Premiers fragments d'une histoire réflexive »

« « prendre conscience de la perspective depuis laquelle on parle, avec quels présupposés (postulats, hypothèses), quels a priori, suivant quelles valeurs implicites, selon quelles normes (notamment la communication) intégrées, qu'il s'agit d'interroger, dont il s'agit de prendre conscience ».

Même si Marie-Anne Paveau souligne avec raison par ailleurs la plasticité de la notion de réflexivité, je trouve que la définition fournie par Mélodie a le grand mérite d'être parfaitement opératoire pour mon interrogation menée ici dans le domaine de la recherche historique. C'est aussi en utilisant les billets de Marie-Anne, les citations qu'elle propose des travaux de Pierre Bourdieu et les déclinaisons des boucles réflexives que j'ai commencé à comprendre combien le thème que j'évoque ce mois est lié à ma recherche. Par des moments symboliquement « circulaires », c'est-à-dire de retours à soi, de retours sur soi, on peut avancer dans la conceptualisation de son propre travail et mener mieux armé sa recherche en cours.

C'est pourquoi cette aire réflexive que représente ce carnet me semble si féconde pour alimenter mon propre travail. En conséquence, même si Martine a bien montré en quoi consiste le travail de l'historien-ne, il m'a paru logique d'aller voir ailleurs, d'aller presque en braconnier vers les autres sciences sociales pour trouver matière à l'exploration d'une pratique historienne réflexive. » Benoît Kermoal, 19/07/2012

Discussion

« Prendre le temps de comprendre d'où part notre interlocuteur et de quoi il parle »
Julie Henry

« La réflexivité comme un mouvement donc, qui fait quelque chose : ne serait-ce que par commencer à donner du volume, du relief, des dimensions à une situation. Comprendre qu'il existe cette façon de voir parmi d'autres, et que si je l'adopte, c'est un choix, celui d'une perspective parmi une diversité. Une conception qui permet d'éviter d'aplanir ce que l'on voit et de passer du cercle à la sphère, en constatant et en prenant en compte la partie nécessairement cachée, hors-cadre, hors vision que le choix d'un point de vue induit. » Julie Henry, 02/2012

Gloria França crée un lien avec ces réflexions dans son billet « Théorie et praxis politique en analyse des discours genrés (2) ».

Et j'ai moi-même poursuivi la réflexion les mois et les années qui ont suivi, grâce à la pensée vivante et généreusement partagée des autres, de mois en mois, d'année en année.

***

Billet original : Faury, Mélodie, 12 février 2012, « Qu'est-ce que la réflexivité? ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 2 mai 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/703

Crédit photographique : *Abstract coloured pencils par Nikk, 2014, licence* CC-BY

Ce que n'est pas la réflexivité

MARIE-ANNE PAVEAU

> « il n'y a pas de réflexivité sans lieu, c'est-à-dire sans espace de jeu, à tous les sens du terme d'ailleurs, entre le chercheur et ses observables (ou objets, informateurs, données, le vocabulaire change selon les disciplines) »

Pendant le mois de mars 2012, dans les *Espaces réflexifs*, je me suis amusée avec mes boucles, spirales et tortillons, mais il n'est évidemment pas suffisant de se promener la tête en bas, d'accomplir des acrobaties ou de simplement s'observer soi-même pour pouvoir parler de réflexivité.

J'ai essayé de montrer à quel point cette notion était plastique, définie différemment selon les disciplines et pratiquée diversement par les chercheurs. Chacun semble avoir sa vérité sur la notion, et les critiques vont bon train, des conceptions de Bourdieu en particulier; mais peu risquent finalement un travail de clarification et de description de la notion (j'évite à dessein le terme de *définition* et surtout la pratique définitoire, qui ne me semblent pas adaptés à cette notion, et qui ont le défaut de normer les concepts).

Pour esquisser le portrait de ce concept étendu, on peut commencer par en *trier* (au sens linguistique du terme, comme on utilise par exemple l'antonymie pour *trier* la polysémie, c'est-à-dire l'ordonner en vue d'un classement des sens) les acceptions et les pratiques, et mettre de côté celles qui ne produisent pas *d'effet* sur la recherche. J'avais signalé au début de cette exploration que mon intérêt se portait sur ce que *fait* la réflexivité, ce qui suppose qu'il s'agisse bien d'une pratique active, et modificatrice.

Je propose quelques remarques sur des pratiques ou dispositifs qui me semblent faussement, insuffisamment ou non réflexifs.

La psychanalyse. L'objet de tous les malentendus

La psychanalyse, depuis sa naissance, est prise sous les feux croisés de la valorisation et de la critique. Elle a toujours fait l'objet des attaques les plus vives et des faveurs les plus ferventes. Actuellement les oppositions se sont radicalisées (écrits d'Onfray, question de l'autisme, etc.) et les rages « anti-psy » fleurissent un peu partout. Elle a cependant fourni un corpus conceptuel très important depuis plus d'un siècle, et une série d'œuvres qui ont très largement irrigué les sciences humaines et sociales (Freud et Lacan bien sûr, mais aussi Anzieu, Bion, Green, Klein, Pontalis, Searles, Torok, Winnicott, pour n'en citer qu'une infime quantité). Mais elle sert aussi d'argument dans des situations très diverses, y compris dans le champ de la réflexivité : on la trouve alléguée comme repoussoir chez les tenants de la science « objective » (« on va pas faire de la psychanalyse, hein ? ») ou comme appui chez ceux qui défendent une réflexivité en première personne (« faire

son auto-analyse »). J'insiste sur ce point de la première personne : je parle ici de l'assimilation de la réflexivité ou de l'autoréflexivité à une psychanalyse *personnelle* et non de l'emprunt analogique aux concepts et au vocabulaire de la psychanalyse dans le cadre de l'analyse du collectif (j'y reviens plus bas).

Le problème est que, dans les deux cas, il ne peut guère s'agir de psychanalyse, pour une raison assez simple qui tient à la notion d'inconscient et au dispositif analytique qui, à l'exception notable de l'auto-analyse de Freud, qui par définition ne pouvait avoir d'analyste, suppose qu'il y ait *deux* personnes, une parole et une écoute, dans le présent de l'interaction et de l'inconscient du sujet. Il me semble que le maniement du lexique de la psychanalyse devrait se faire, dans la recherche, de manière explicitement analogique, ou métaphorique. C'est le cas des usages bien connus que Bourdieu en fait, comme le montre bien un échange avec Jacques Maître dans l'avant-propos de l'ouvrage L'autobiographie d'un paranoïaque et cet article de Vincent de Gaulejac sur la sociologie clinique. Le mieux est donc peut-être de ne faire intervenir ni l'inconscient individuel, fondamentalement insaisissable et parfaitement tacite hors de l'entretien analytique, ni le discours analytique, profondément situé dans l'espace de la séance, dans les pratiques de recherche, au risque d'une contradiction, voire d'une impossibilité dans les termes.

Science sans conscience… certes, mais ça ne suffit pas

On trouve souvent l'appel à la « conscience de soi » et de ses pratiques de pensée et de recherche pour décrire la réflexivité. Cette « conscience » me semble une forme de degré zéro de la réflexivité. Elle est certes nécessaire, mais non suffisante. Les exemples abondent de conscience manquante dans les travaux de recherche et il est toujours plus facile de la pointer chez les autres en détectant leurs biais. On en trouvera un exemple dans cette

discussion[1] un peu raide que j'ai eue avec l'auteur d'un article sur l'euphémisme, où des mots du lexique sexuel et/ou pornographique étaient, en toute bonne foi de la non-conscience, pourrait-on dire, assez peu scientifiquement chargés de sens dévalorisants (le morphème 69 était considéré comme contenant les sèmes /vicieux/ et /inesthétique/). J'ai mis assez longtemps à comprendre que quand l'auteur me disait « nous n'avons jamais dit cela », il ne contestait évidemment pas les mots écrits, mais le sens produit, qu'il ne voyait pas. Et puis il a finalement aperçu que l'ensemble du texte présentait, par son lexique, une vision particulièrement évaluative de la sexualité, dont il n'avait pas eu conscience. Autre exemple : je me souviens d'un colloque au cours duquel un collègue présentait une communication sur la publicité dans la presse féminine. J'avais trouvé son corpus un peu sélectif, car il n'avait retenu que des magazines pour lectorat plutôt urbain et aisé (*Elle*, *DS*, *Marie-Claire*, *Madame Figaro*) et je considérais qu'un corpus représentatif devait comprendre également des publications dites « populaires » comme *Femme actuelle* ou *Prima*. Je lui avais posé la question de son mode de sélection; il avait répondu, un peu perplexe et sans doute agacé : « Eh bien j'ai pris les magazines que lit ma femme ».

C'est un des défauts à mon sens de l'analyse du discours telle qu'elle est pratiquée en France, et je m'inclus dans la critique : nous travaillons sur des corpus « chics », dans une non-conscience partagée du statut socio-culturel de nos corpus. La majeure partie des travaux sur la presse portent sur des journaux comme *Le Monde*, *Libération* et *Le Figaro* (la presse dite « de qualité »), ou des news magazines comme L'*Express*, *Le Point* ou *Marianne*. Les gratuits sont régulièrement absents des recherches, et les analyses du discours sportifs dans *L'Équipe* par exemple, ne sont pas légion. Et je ne parle pas d'autres segments de presse importants qui sont des *terrae incognitae* pour les chercheurs : les magazines de chasse, de pêche, de moto ou d'automobile, qui occupent une place conséquente dans les kiosques. Nous nous affrontons peu aux publications populaires, marginales ou transgressives : je rêve depuis longtemps de travailler sur *Détective*, mais je ne l'ai pas encore fait, c'est vrai. Je soulève régulièrement le problème en colloque

1. Mon interlocuteur m'a demandé depuis de la supprimer, donc on ne trouvera plus que mes interventions

ou séminaire et l'on me regarde toujours comme si j'énonçais quelque chose de déplacé. Aux questions que je pose régulièrement à mes collègues, j'obtiens toujours la même réponse : « Mais nous prenons *Le Monde* ou *L'Express* parce que les énoncés y sont intéressants; les publications de niveau moins élevé sont pauvres, et il n'y a rien à en dire ».

La narration des « histoires subjectives »

Dans le champ des sciences du langage, ce sont surtout les sociolinguistes qui se sont saisis de la question de la réflexivité dans la recherche. On trouvera par exemple dans le collectif *Réflexivité, herméneutique. Vers un paradigme de recherche*, dirigé par Didier de Robillard, un ensemble de travaux sur les postures réflexives des linguistes qui enquêtent sur le terrain. Il y est plusieurs fois question des « histoires subjectives » des chercheurs, et il me semble qu'il y a parfois un recouvrement de la notion de réflexivité par celle de subjectivité. L'histoire subjective, comme la conscience, me semble nécessaire mais non suffisante. Deux articles intéressants posent cette question et permettent de réfléchir à ce risque de confusion entre réflexivité et subjectivité.

Aude Brétégnier prend l'exemple du travail sur les langues à La Réunion, qui tourne bien sûr autour de la question du créole. Dans un article intitulé « Sociolinguistique alter-réflexive : du rapport au terrain à la posture du chercheur », elle explique que l'entrée dans la réflexivité par son « histoire subjective » a été rendue nécessaire par son sentiment d'illégitimité par rapport à son terrain : « […] comment puis-je m'accorder une légitimité à étudier une situation qui m'est extérieure, à interpréter l'expression de rapports aux langues de locuteurs sociaux qui me sont "étrangers" : comment pourrait-on comprendre des expériences que l'on ne partage pas? Comment comprendre sans être le même? » (2009 : 36). Sentiment d'illégitimité construit également par des remarques de ses collègues : « […] parole d'un chercheur rencontré en 1996 devant un ascenseur lors d'un colloque sur les "français en francophonie" organisé au Cameroun : *mais vous, d'où venez-vous? À vous entendre, on ne peut pas vous situer, vous n'avez aucun accent…*

Parole ambivalente, comportant ce que j'identifiais comme une pointe de reproche, de suspicion… Question torturante pour la doctorante que j'étais, aux prises avec des questions de légitimité, de traces, d'appartenances! » (2009 : 38). À partir de « l'histoire linguistique de [ses] familles », de « récits familiaux » et de « souvenirs scolaires » (p. 37), elle propose une « relecture sociolinguistique d'éléments biographiques » (p. 38). Cette idée de relecture disciplinaire permet peut-être de garantir une pratique réflexive qui ne soit pas simplement une description des subjectivités.

Dans le même recueil, Laurence Pourchez, anthropologue, propose un article intitulé « Traditions disciplinaires nationales et réflexivité. Pourquoi l'approche réflexive est-elle si peu valorisée en France? ». Elle propose une réponse plutôt musclée à cette question, expliquant que « les anthropologues français [sont] englués dans un passé disciplinaire davantage marqué par la colonisation et les dérives anthropologiques que cette période a induites » (2009 : 68). Elle appuie son argumentation sur des étapes de son histoire de chercheuse : le début de sa thèse en 1996 à l'EHESS sur la société créole, moment où un chercheur lui conseille une relation sentimentale ou conjugale avec un autochtone pour lui « soutirer contacts et renseignements » (p. 69); un « colloque prestigieux », où « les deux tiers des communications ont concerné les sociétés d'Afrique de l'Ouest » et où elle a « noté la présence de deux Africains dans la salle » p. 76), et où elle se livre à une édifiante petite analyse du discours des intervenants :

> Avec ma voisine, d'origine malgache (comptabilisée au nombre de deux Africains présents dans la salle), nous nous sommes livrées à un petit comptage et à une analyse du discours des intervenants. En une journée, en l'espace de quelques heures (7h en fait, du début des communications, à 9h, à leur clôture à 18h), 24 adjectifs possessifs ont été prononcés, de manière le plus souvent inconsciente par les orateurs : « Alors chez **mes** malgaches… », plus consciente peut-être, par les présidents de séance : « Chère madame, et chez **vos** Serrer, comment cela se passe-t-il? » (2009 : 77; mise en gras de l'auteure).

Et enfin une troisième anecdote, qui, dans un « prestigieux séminaire parisien », oppose il y a quelques années « un jeune conférencier, venant de soutenir sa thèse de doctorat », à un auditeur, « individu au phénotype

africain » (p. 78). Le premier soutient que dans « la société d'Afrique de l'Ouest où il mène ses recherches, où il pratique une *observation participante*, les rites d'initiation liés aux classes d'âge sont inexistants » (p. 78; ital. de l'auteure). Le second explique qu'il est membre de cette société, que cette information est fausse puisqu'il a lui-même été initié. Contestation énervée du conférencier s'appuyant sur des travaux reconnus et extraordinaire réponse de l'auditeur : « si vous pensez que nous déballons, comme ça, toute notre vie et des choses qui doivent être cachées à tous les Blancs qui débarquent chez nous… » (p. 79).

Je restitue assez longuement ces trois anecdotes car elle me semblent bien définir ce que n'est pas la réflexivité, dans sa version radicale : la non-réflexivité, et même, pourrait-on dire, l'anti-réflexivité. Négation de l'efficacité scientifique de la méthode et de la connaissance professionnelle (et non intime) du terrain dans le premier cas; réduction subjectivisante des données et des informateurs dans le second cas : l' »appropriation » par les possessifs empêche de fait la prise en compte de leur altérité, leur contextualisation et surtout l'élaboration de cette sorte de lieu vide entre le chercheur et ses observables, qui est à mon sens le lieu de l'interrogation épistémique-éthique sur l'élaboration du discours scientifique; et enfin, primauté de la légitimité institutionnelle des savoirs empiriques construits sur les données expérientielles des connaissances vécues.

Quelques mots pour la boucler…

J'ai proposé au fil des billets de mars 2012 plusieurs conceptions de la réflexivité. Ma préférence va à la réflexivité éthique que propose l'épistémologie des vertus, articulée sur une conception du savoir comme enquête révisable et non comme corps de connaissances fixées. J'ai, on s'en apercevra, une tendresse persistante pour la réflexion de Bourdieu et sa notion de « réflexivité réformiste », qu'il oppose à la « réflexivité narcissique » dans *Science de la science et réflexivité*. Mais je ne pense pas qu'il existe une conception « vraie » de la réflexivité, et surtout dominante, par rapport à laquelle les autres seraient inefficaces. En revanche, je pense qu'il n'y a pas de réflexivité sans lieu, c'est-à-dire sans espace de jeu, à tous les sens du terme

d'ailleurs, entre le chercheur et ses observables (ou objets, informateurs, données, le vocabulaire change selon les disciplines). J'avais ouvert cette série par la remarque d'un l'enfant qui se demandait pourquoi il ne voyait pas ses yeux : voir ses yeux, cela me semble une condition première de la réflexivité, mais pour cela, un simple miroir ne suffit pas, non plus qu'une narration; il faut *faire* un pas de côté et s'éloigner de ses propres orbites.

Discussion

Haaa, quel plaisir de relire ce billet de bon matin, comme ça à la fraîche sous un beau soleil. :^)
Je vais enfin pouvoir t'écrire ce que je voulais te dire sans en avoir eu le temps…
ICONOCLASTE! Voilà! AH AH AH! C'est le premier mot qui m'est venu en tête, une fois de plus. Je repense encore à la vidéo postée par Geoffrey Dorne : Dominique Sciamma parle de créativité – http://youtu.be/eSufMEczH1Y

Ce fameux pas de côté dont tu parles, c'est aussi notre Alice se retrouvant la tête en bas. C'est changer notre façon de voir les choses. Déconstruire tout ce qu'on nous a enseigné pour observer autrement et ainsi repenser pour reconstruire. L'angle de vue est tellement important. Et le travail de terrain en dit long à ce sujet. Etre observateur, c'est faire tout cet exercice de changement de point de vue : zoom, panoramique, travelling, focus, etc. Et parfois il faut savoir faire preuve de souplesse pour éviter le torticolis. Rester souple oui, voir flexible mais pas non plus malléable comme une chiffe molle mais capable d'adaptation.

Je repense du coup au billet de Philippe Hert et son histoire de clown. Etre un autre oui mais sans jamais se perdre. Avoir conscience d'être soi tout en étant capable d'être l'autre. De là toute la différence avec la psychanalyse oui. C'est un face-à-face de soi à l'autre, de l'autre à soi : nous ne sommes jamais seul sur un terrain mais confronter à tout un environnement qu'il est nécessaire d'appréhender de façon immédiate. Et c'est à ce moment très précis que l'on comprend que tout ce qu'on a appris sur les bancs de la fac ne sert pas à grand chose dans la pratique. Et puis même, nous a-t-on vraiment donné des cours de terrain : non parce que c'est… non pas impossible mais gigantesque, chaque terrain étant un cas unique. Alors, c'est à ce moment qu'il faut réapprendre.

De mon côté, j'ai opté pour l'adaptation et l'acceptation. Ne jamais rester

sur ses positions, ne jamais croire que l'on contrôle la situation, ne jamais se laisser berner par les évidences, ne jamais être prisonnier de toutes les idées reçues : tout nous arrive et nous vise d'une façon inattendue! Laissez venir les choses à soit et pour les comprendre les regarder sous toutes les coutures et pourquoi pas changer de place, faire ce fameux pas de côté et devenir un autre que soi.

La difficulté étant de ne pas se perdre en route et de ne plus savoir qui l'on est. J'ai découvert ce genre de situation dernièrement : c'est dramatique et quand on se perd à ce point, je pense qu'il faut vite sortir de la situation. Le problème c'est qu'une fois égaré profondément dans la forêt, difficile de retrouver la lumière.

Pas la peine de s'infliger des souffrances pour mieux comprendre ce qui nous entoure. Rendre accessible ce qui nous entoure passe par nos sens et ensuite la théorisation. Mais ces théorisations ne tiennent qu'à nous et nous sommes encore à temps de les changer encore et encore. C'est là tout le pouvoir de la créativité. :^) » Stéphanie Messal, 15/04/2012 à 09:12

Discussion

« Merci pour ce billet et pour la série, dont je n’ai pas tout lu, mais dont j’ai lu des choses très intéressantes (et plaisantes).
Vous dites « je rêve depuis longtemps de travailler sur Détective ». En assumant la non-réflexivité de mon propos, il est possible que votre phrase ne soit pas juste une formule, n’est-ce pas?
Je relie cela a votre conclusion dont j’en tire l’enseignement suivant : il est des choses (comme voir ses propres yeux)que n’ont leur place que dans les rêves, dans la littérature, dans l’art… En dehors de la recherche scientifique, en somme.
Ainsi, vous paraît-il correct de dire que la réflexivité est le processus par lequel s’opère la délimitation de la réalité de la science? » Toni Ramoneda, 30/03/2012 à 10:14

> *« merci pour votre commentaire, je ne sais pas si je vais savoir y répondre*
> *pour Détective, non ce n’est pas juste une formule, c’est non seulement « possible » mais c’est même sûr*
> *pour le reste il ne me semble pas avoir écrit que « voir ses propres yeux » n’avait de place que dans les rêves, etc. je n’ai pas mentionné les rêves ni l’art ni la littérature dans ce billet et au contraire je place cette posture au cœur de la recherche scientifique*
> *pour le dernier point il m’est difficile de répondre car je n’ai pas parlé non plus de la « réalité » de la science et je ne sais pas très bien ce que vous entendez par là – j’ai simplement voulu montrer que la réflexivité me semblait une condition nécessaire à la pratique de la science », Marie-Anne Paveau, 30/03/2012 à 12:19*

> > *« Merci de la réponse. Par réalité de la science j’entendais quelque chose du genre « les états de*

choses sur lesquels une démarche scientifique peut se développer en posant des questions et en proposant des réponses susceptibles de modifier ce même état de choses ». Votre formule sur le « rêve » et votre conclusion m'ont amené (mais c'est mon interprétation de votre texte) à l'idée d'un dedans et un dehors de la science que, justement, la réflexivité redéfinirait en permanence (selon chaque contexte culturel, historique, discursif…). Du coup, la démarche réflexive exigerait une approche à la fois réaliste et constructiviste. C'est sur cette contradiction (ou paradoxe ou évolution, je n'en sais rien) que je vous demandais votre avis.
Je ne voulais en tout cas pas vous faire dire des choses que vous n'avez en effet pas dites, j'ai juste essayé (sans grand succès) de vous transmettre ce que m'évoquait votre billet. Merci encore. », Toni Ramoneda, 30/03/2012 à 15:19

***

Billet original : Paveau, Marie-Anne, 30 mars 2012, « Ce que n'est pas la réflexivité. Boucle finale », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 5 mars 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/1568

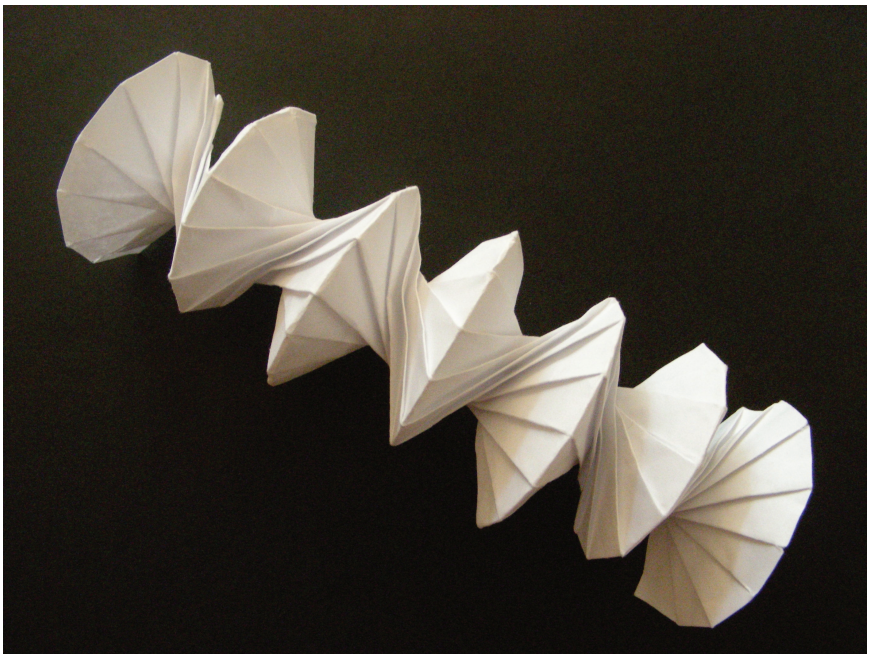
Crédit photographique : loops par Nanimo, 2010, licence CC-BY-NC

Interlude

MARIE-ANNE PAVEAU

« je sais que je suis pris et compris dans le monde que je prends pour objet »

Trois extraits de *Science de la science et réflexivité* de Pierre Bourdieu, paru en 2001. Le sociologue philosophe y situe sa démarche dans le cadre d'une forme de philosophie sociologique (ou de sociologie philosophique ?) de la connaissance.



« M'exposer moi-même »

On ne peut parler sur un tel objet sans s'exposer à un effet de miroir permanent : chaque mot que l'on peut avancer à propos de la pratique scientifique pourra être retourné contre celui qui le dit. Cette réverbération, cette réflexivité n'est pas réductible à la réflexion sur soi d'un je pense (*cogito*) pensant un objet (*cogitatum*) qui ne serait autre que lui-même. C'est l'image qui est renvoyée à un sujet connaissant par d'autres sujets connaissants équipés d'instruments d'analyse qui peuvent éventuellement leur être fournis par ce sujet connaissant. Loin de redouter cet effet de miroir (ou de boomerang), je vise consciemment, en prenant pour objet d'analyse la science, à m'exposer moi-même, ainsi que tout ceux qui écrivent sur le monde social, à une réflexivité généralisée. Un de mes buts est de fournir des instruments de connaissance qui peuvent se retourner contre le sujet de la connaissance, non pour détruire ou discréditer la connaissance (scientifique), mis au contraire pour la contrôler et la renforcer (p. 15-16).

« Je sais que je suis pris et compris dans le monde que je prends pour objet » (p. 221).

Pour porter au jour le caché par excellence, ce qui échappe au regard de la science parce qu'il se cache dans le regard même du savant, l'inconscient transcendantal, il faut historiciser le sujet de l'historicisation, objectiver le sujet de l'objectivation, c'est-à-dire le transcendantal historique dont l'objectivation est la condition de l'accès de la science à la conscience de soi, c'est-à-dire à la connaissance de ses présupposés historiques. Il faut demander à l'instrument d'objectivation que constituent les sciences sociales le moyen d'arracher ces sciences à la relativisation à laquelle elles sont exposées aussi longtemps que leurs productions restent déterminées

par les déterminations inconscientes qui sont inscrites dans le cerveau du savant ou dans les conditions sociales à l'intérieur desquelles il produit. Et pour cela, il leur faut affronter le cercle relativiste ou sceptique et le briser en mettant en œuvre, pour faire la science des sciences sociales et des savants qui les produisent, tous les instruments que fournissent ces sciences mêmes et produire ainsi des instruments permettant de maîtriser les déterminations sociales auxquelles elles sont exposées (p. 168-169).

La réflexivité n'est pas la seule manière de sortir de la contradiction qui consiste à revendiquer la critique relativisante et le relativisme quand il s'agit des autres sciences, tout en restant attaché à une épistémologie réaliste. Entendue comme le travail par lequel la science sociale, se prenant elle-même pour objet, se sert de ses propres armes pour se comprendre et se contrôler, elle est un moyen particulièrement efficace de renforcer les chances d'accéder à la vérité en renforçant les censures mutuelles et en fournissant les principes d'une critique technique, qui permet de contrôler plus attentivement les facteurs propres à biaiser la recherche. Il ne s'agit pas de poursuivre une nouvelle forme de savoir absolu, mais d'exercer une forme spécifique de la vigilance épistémologique, celle-là même que doit prendre cette vigilance sur un terrain où les obstacles épistémologiques sont primordialement des obstacles sociaux (p. 173-174).

***

Billet original : Paveau, Marie-Anne, 5 mars 2012, « Je sais que je suis pris et compris dans le monde que je prends pour objet », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/1160

Crédit photographique : « *Origami Spiral – Spring into action origami* » (*Design by Jeff Beynon*), 2009, *Origamiancy* (*Ancella Simoes*), *galerie de l'auteur sur Flickr*, *CC*.

La réflexivité du chercheur… et celle du clown

PHILIPPE HERT

Art, anthropologie et corps

« je pense qu'il y a des formes de réflexivité qui émergent sur le terrain qui passent par le corps »

Mes recherches ont porté sur la dimension communicationnelle et incarnée de l'enquête de terrain telle qu'elle est pratiquée en particulier en anthropologie. Après avoir fait du terrain dans les laboratoires de sciences, j'ai exploré ce qu'implique de faire un travail de terrain, et notamment quelle y est la place du corps du chercheur. Je pense qu'il y a des formes de réflexivité qui émergent sur le terrain qui passent par le corps, et j'aimerais essayer de le préciser ici.

Le chercheur, vivant

Pour cela, je vais faire un parallèle avec un autre champ de pratique où le corps prend une place importante, à savoir le spectacle vivant. Pourquoi ce parallèle? Il peut sembler assez inapproprié. La démarche scientifique n'a en effet pas grand chose à faire avec la démarche artistique, et on pourrait facilement me critiquer sur ce type de rapprochement. En fait, je ne cherche pas à raisonner sur les liens qui pourraient exister entre art et sciences. Je voudrais simplement partir d'une entrée pratique sur deux types d'activités qui toutes deux sont confrontées à une prise en compte en situation d'un vécu partagé. Tout du moins, c'est le fil conducteur que je vous propose ici.

À côté de mon activité de chercheur en communication (mais est-ce vraiment à côté?) je suis clown en apprentissage. En apprentissage, je précise, de ce que peut être « mon » clown. Comme je ne peux pas m'empêcher de faire de cette pratique du clown un terrain de recherche, je me demande qui l'emportera du chercheur ou du clown… les deux y gagneront je l'espère. La formation se déroule par des stages et des ateliers dans lesquels les autres participants constituent le public, ou sont d'éventuels complices dans une improvisation. C'est de cela qu'il s'agit en clown : l'improvisation, toujours et encore. Le clown travaille toujours ses états émotionnels du moment, au moment où il se présente devant un public.

Pour moi, le clown convoque une forme de réflexivité que n'a pas par exemple l'acteur. Dans le théâtre contemporain ou la danse contemporaine il y a un travail avec les émotions, leur apparition, leur circulation, qu'il s'agit par exemple de pouvoir re-convoquer dans une performance, mais en général (il y a des exceptions!) l'artiste sait ce qu'il va faire sur scène. Tandis que pour le

clown, même s'il ne vient pas sur scène avec rien ni à partir de rien, et il a bien un jeu d'acteur, il utilise néanmoins également ce qui lui vient sur l'instant du public, de la scène, des objets, ou de ses états émotionnels et affectifs.

« oui, le chercheur a un corps qui véhicule un certain nombre d'intentions lorsqu'il interagit »

Aiguiser le regard et le rapport à l'intention

Ce que je trouve très intéressant dans ce type de pratique artistique, est le regard très affûté sur soi que l'on apprend à avoir. Qu'est-ce que je donne à voir, comment ce que je ressens à cet instant est cohérent avec ce que j'exprime, est-ce que mon intention d'exprimer une chose précise correspond à ce que j'exprime effectivement, est-ce que je suis bien présent dans mon intention, est-ce que mon intention n'est pas autre que ce que je crois, comment ce que je perçois est influencé par mon état émotionnel, est-ce que ce que je crois faire et ce que je sais du clown, ou de « mon » clown, se rejoignent? Une quantité énorme de questions se pose confusément à l'apprenti clown qui peuvent apporter doute et incertitude, même aux clowns aguerris. Mais c'est là précisément un des moteurs les plus puissants du jeu de clown. Il traverse des questions existentielles qu'il doit résoudre de manière pratique. Pour cela il a besoin de se construire des outils personnels, qui passent par son corps et par son vécu. Il doit donc faire de son corps un outil qu'il peut mobiliser, non pas pour exprimer des choses sur commande (le beau paradoxe!) mais pour se mettre dans les états émotionnels recherchés, et pour exprimer sans trop de parasitage ce qu'il ressent d'une situation. Plus intéressant encore, dans le jeu du clown, il s'agit pour lui d'être totalement convaincu de son intention (le prétexte au jeu du clown) tout en laissant transparaître toutes les hésitations et doutes quant aux chances de succès, surtout si l'objectif que le clown se fixe est totalement irréaliste. Ce n'est pas le succès qui fait le jeu du clown, c'est plutôt son échec, ainsi que l'espace des possibles qu'il ouvre pour son propre jeu et pour les spectateurs. Il doit

donc être à la fois fortement engagé dans ce qu'il ressent (interne), dans ce qu'il exprime (externe) et garder une part de son attention pour observer de « l'extérieur » ce qui se passe et ce qu'il fait. C'est ainsi que je questionne la réflexivité… clownesque. Ce que cette forme de réflexivité peut apporter à d'autres pratiques m'intéresse au plus haut point, pour, vous le devinez, comprendre quelle est la réflexivité qui s'exerce sur le terrain.

Dialogues de réflexivité

On pourra alors penser qu'analyser en chercheur ce que me fait la réflexivité du clown conduit à une espèce de double réflexivité un peu vertigineuse : la réflexivité du clown en situation d'improvisation doublée de la réflexivité du chercheur qui prend pour terrain la pratique du clown, et qui ont « tous les deux » un regard sur ce qui est en train de se passer et de se vivre. Qu'il s'agisse de la même personne facilite bien sûr les choses. Mais en plus je pense qu'il s'agit en fait de la même réflexivité, en pratique. Le chercheur l'exprimera peut-être avec des mots là où le clown essayera de l'incarner dans son jeu, mais au départ il y a la même compréhension et perception. D'ailleurs le clown peut aussi revenir sur son jeu, analyser et parler de ce qui se joue ou s'est joué, au même titre que le chercheur. Le point est important : cela signifierait qu'il n'y a pas une réflexivité scientifique et une réflexivité « artistique ». Du moins c'est ce que j'expérimente pour l'instant. Si ce point est vrai, alors le travail de la réflexivité en art peut nous aider à explorer la réflexivité sur le terrain, la réflexivité par rapport à la pratique de la recherche… et en particulier peut

Discussion

Cher Philippe
Merci pour ce beau billet (comme vous dites…), doux aux oreilles de l'apprentie clown que je suis…de la même façon que vous opérez un comparatif entre clown et anthropologue, je me demande en quoi une meilleure connaissance de l'homme d'ici et d'ailleurs, pourrait aider le clown à explorer des dimensions culturelles différentes dans son jeu? après tout, nous jouons avec notre corps et notre esprit occidental, mais sans doute trouverions nous d'autres « je » « jeux » , aidés du regard de l'anthropologue? petite réflexion qui demande à être nourrie d'expérience de terrains..pourquoi pas inventer une sortie clown en territoire Gabonais?
Bon voyage au pays merveilleux du poète contemporain qu'est le clown!,
Jocelyne Condat, 05/04/2012 à 10:55

nous aider à comprendre la place du corps du chercheur sur le terrain. Je laisse ici de côté les questions relatives à la scientificité de la démarche, à la valeur épistémique du propos du chercheur et la valeur de témoignage uniquement du propos du clown. Bien entendu, les choses sont plus complexes que cela. Le chercheur revendique une volonté de faire science, comme le dit Baudoin Jurdant (1999) après Isabelle Stengers, là où le clown n'en a que faire.

La réflexivité dans le jeu du clown, dans le jeu scénique de façon générale, passe par le corps : c'est à travers lui que nous sentons, percevons, faisons percevoir. Le corps introduit un ensemble de médiations qui fait qu'il n'y a jamais de communication transparente d'une intention vers un public. C'est donc le corps le vecteur d'expression premier (si on y ajoute la voix, la parole). Cette place laissée au corps, non pas au sens d'une opposition corps/esprit, mais au sens d'une opacité, d'un non-savoir, d'une place donnée au silence, à l'immobilité, au présent, à la faille, permet de dévoiler une vitalité d'être confrontée au doute, au plaisir, à la jouissance, à l'intimité, et à la mort comme limite fondamentale. Ce jeu du clown, et de l'art de manière plus générale, qui invite l'imaginaire, nous connecte à nos êtres intimes et se situe à l'opposé de tendances de nos sociétés de moins en moins tolérantes à l'arrêt, la faille, l'improvisation, l'intimité, la mort ou la maladie. L'art et le clown sont ici une ressource pour ne pas oublier cette part incarnée des humains.

Ce qui paraît ici essentiel pour la pratique artistique le devient beaucoup moins pour la recherche de terrain. Oui le chercheur a un corps qui véhicule un certain nombre d'intentions et de doutes lorsqu'il interagit, et il peut induire des dispositions, tout comme il peut sentir et percevoir des dispositions corporelles des « acteurs » du terrain. Cependant, ce corps percevant, dans toutes les limites que cela suppose, est rarement pris en compte dans l'écriture du terrain. Autrement dit, le chercheur en tant que sujet de connaissance est rarement vu comme étant également l'être incarné avec ses doutes, ses failles, ses limites, son imaginaire, sa part d'improvisation, et à qui une part, peut-être importante, de ce qui se joue sur le terrain échappe s'il reste pris dans une volonté de maîtrise.

Si le clown fait preuve de réflexivité en se laissant traverser par ses émotions et tout ce qu'il perçoit en situation, s'il est comme un livre ouvert sur scène où les spectateurs peuvent lire ce qui l'anime – ou le paralyse – le

chercheur ne fait-il pas également preuve de réflexivité s'il s'ouvre à tout ce qui le dépasse, tout ce qu'il perçoit mais ne comprend pas forcément et qu'il se contente de vivre, de partager, dans une rencontre participante au-delà de l'observation.

En effet, l'enquête de terrain, en anthropologie et ethnologie, est une situation (de communication) où il s'agit non seulement de comprendre ce que vos interlocuteurs vous disent, mais également de vous imprégner d'une situation de vie. C'est ce que l'on appelle l'observation participante, mais qui est aussi souvent une participation observante, et implique donc le chercheur dans son corps, son vécu, son existence. Il y a donc plus que les paroles des autres qui vous aident à comprendre le monde auquel vous vous confrontez et dans lequel vous avez choisi de passer du temps, voire même d'y vivre. C'est donc tout ce que vous percevez, sentez, vivez, qui donne une certaine couleur, une certaine tonalité à votre expérience de terrain, et qui participe de la compréhension de celle-ci. Dans le meilleur des cas, cette expérience sera retraduite dans une écriture (est-ce que l'on peut alors parler d'écriture réflexive?) ou tout du moins pourra permettre au chercheur témoigner d'une expérience en séminaire, colloque, dans les discussions informelles avec ses collègues (d'où l'importance du partage de la parole dans les communautés de recherche…).

Une situation vécue en point aveugle

Pourquoi alors tous ces éléments de perception, qui passent par le corps, et je dirais même par le corps sensible, ne sont pas forcément pris en compte dans la littérature scientifique? Je vois deux raisons à cela. Tout d'abord, parce qu'il semble difficile de donner une place aux affects dans les sciences sociales, et on le comprend aisément : ça n'est pas très scientifique! Le risque de dérive est grand, de prendre par exemple un particularisme ou une valeur personnelle, ou encore une forme de sociabilité particulière comme une réalité objective. Tout cela constitue le b.a.-ba de la méthodologie des sciences sociales. Or en réalité, il ne s'agit pas ici de prendre ses affects pour des faits, même relatifs, mais simplement de rendre compte de ces affects, de les considérer et de savoir les utiliser pour comprendre une situation.

En particulier, la connaissance en anthropologie considère effectivement qu'il n'est pas possible de se passer des affects dans les relations engagées avec ses sujets (Favret-Saada, 2009; Caratini, 2012). Ces affects, s'ils ne

motivent pas l'origine de l'enquête – distance minimale nécessaire! – sont parfois ce qui fait avancer le cours de l'enquête et renvoient à une histoire intime ou partagée. La réflexivité dont il est question dans ce texte prend en compte ces affects, mais elle est quelque peu différente, plus ordinaire, plus en lien avec le simple fait de la présence corporelle dans une situation partagée.

En quoi la réflexivité du clown peut nous aider ici? Le clown est à la fois totalement engagé et détaché, ce qui le renvoie au paradoxe du comédien comme en parle Diderot. Mais il est engagé dans le présent, corporellement, et non pas par rapport à un personnage qu'il joue. En fait il joue son personnage de clown qui est là et réagit à une situation. Le clown « est » dans la vie, et a un non-savoir de la vie. Ce non-savoir nous renvoie à l'incapacité du langage à rendre compte de l'expérience humaine dans sa totalité. Ce non-savoir libère en réalité de l'obligation de savoir, de l'asservissement du connaître, comme le pointe Bataille (1970 : 87), puisque l'inconnu et le non-connaissable sont au cœur même du savoir. Le clown nous en montre la voie. Il témoigne d'un savoir, au sens d'une capacité à agir sur le monde, qui n'est pas à proprement parler de l'ordre de l'interprétation, mais de l'ordre de la conscience qu'il a de sa présence.

En un sens le chercheur pourrait gagner en capacité d'analyse et de traduction, de médiation, s'il prenait peut-être davantage en compte ce type de présence : ce que fait sa présence et ce que la présence des autres lui fait. Bien sûr cette réflexivité qui porte sur la présence ne viserait pas dans ce cas une performance artistique, mais une compréhension mutuelle, par un échange qui n'est pas qu'un échange de paroles, mais d'attitudes, et d'incompréhensions aussi. Car on peut partager des incompréhensions, au lieu de chercher à tout comprendre précisément, c'est peut-être là un point aveugle des sciences sociales. Cependant, prendre conscience de la corporéité ne suffit pas à se libérer des biais qu'elle induit : tout reste à faire. En particulier, apparaissent alors toutes les ambiguïtés dans la manière d'apparaître concrètement à l'autre dans la relation sur le terrain, dans les formes de réciprocité attendues ou non, impliquées dans les gestes, les attitudes, les silences.

La seconde raison selon moi de cette faible prise en compte du corps sur le terrain, est liée au fait que ce n'est pas tant le vécu, partiel, partial,

du chercheur, même présent pendant un temps significatif sur un terrain qui importe pour la recherche, mais bien les témoignages et descriptions des situations vécues par ceux qu'il étudie. Ce sont davantage les affects des autres qui peuvent être un matériau pour le chercheur que ses propres affects.

Mais là encore, faut-il au moins qu'une certaine empathie puisse se mettre en place sur le terrain de recherche, sinon point de partage de cet ordre. On voit bien ici comment ce qui se joue sur le terrain de l'enquête relève de situations de communication, de situations sociales d'échanges, d'interactions, avec toute leur complexité, et surtout de situations qui nous amènent vers ce que Jacques Rancière appelle le partage du sensible. Ce partage du sensible est une condition politique de la rencontre, de l'échange social, il pose « l'égalité de n'importe quel être parlant avec n'importe quel autre être parlant » (Rancière, 1995 : 53). On le voit, l'enjeu ici est de rendre compte de ce qui passe inaperçu dans la rencontre – de l'ordre de la présence corporelle – non pas pour y poser une interprétation savante, mais pour y faire entendre des savoirs et des non-savoirs incarnés.

Discussion

Cher Philippe,

Un grand merci pour ce très beau billet! Tu nous donnes par ce biais accès à une autre acception de la réflexivité, comme « regard sur les émotions et affections que l'on est en train de vivre » : non pas introspection abstraite et conceptuelle, mais réceptivité à son propre vécu … et ouverture à d'autres émotions possibles!
Cette idée d'ouverture à des vécus moins normés et normatifs rejoint des réflexions que nous avions eues dans le labo junior, lors de la venue du clown Ludor Citrik (alias Cédric Paga) : une émotion suscitée est-elle moins authentique? Comment se vivre aussi par son corps, et non seulement par sa pensée? Etc. Mais le fait de rattacher ces questions à une autre forme de réflexivité est vraiment très intéressant et ouvre à de nouvelles perspectives vraiment enthousiasmantes! Comme un regard sur soi qui n'est pas une perte pour le vécu, mais plutôt un enrichissement à même la pratique… La pratique clownesque serait-elle une forme de dialogue avec soi-même, avec son vécu, avec ses émotions?

Et merci également de nous rappeler que le chercheur est aussi un corps (l'idée d'une recherche « incarnée », comme le dit joliment Mélodie!), en interactions avec d'autres corps (ceux de ces collègues – le contexte d'échange – et ceux qu'il observe); une grande richesse à expérimenter de ce côté, avec d'autres formes de dialogue à inventer (ou à percevoir, simplement!)…
J'aime beaucoup la conception que tu nous apportes du clown comme engagé et détaché tout à la fois. J'ai le sentiment d'y

reconnaître l'idée de la « subjectivité élaborée » que je tente de penser dans mon travail : à la fois incarnée, et pas dupe de sa situation singulière. L'idée d'inviter le chercheur à expérimenter d'autres pratiques est ainsi précieuse, parce qu'il y a bien d'autres façons de faire possibles, contrairement à ce que l'on tente de nous faire croire…
Un grand merci, donc, et au plaisir de poursuivre ces réflexions!, Julie Henry, 14/02/2012 à 11:37

L'expérience de la réflexivité

Le Clown peut nous montrer une voie : comme je l'indiquais au début, je ne cherche pas à faire des parallèles hasardeux, mais j'essaye d'utiliser ce que l'expérience artistique nous apprend des situations qu'elle met en scène, qui sont des situations de communication « authentiques » dans le sens où l'artiste livre quelque chose de son expérience vécue sur le moment. La posture du clown peut être un moyen méthodologique pour aider le chercheur à mieux comprendre ce que d'autres situations ordinaires de communications, comme le vécu sur le terrain de l'enquête, ont d'authentique et mieux les analyser réflexivement. Il nous permet ainsi d'éviter de tomber dans les fausses évidences d'une communication transparente, et les simplifications discursives sur l'altérité et le savoir de l'autre. Au-delà de la relation au terrain et aux enquêtés dans la recherche, c'est là toute la relation entre sciences et sociétés qui est en un sens convoqué ; pour que cette relation non-anodine entre observateur et observé ne se transforme pas en procès de savoirs légitimes et moins légitimes.

Le rapprochement peut sembler osé, mais il me semble que l'on a tout à y gagner s'il s'agit de l'analyser en pratique et pas de faire des rapprochement conceptuels trop rapides. Il s'agit pour moi de voir à travers l'expérience, de façon pragmatique, comment la prise en compte réflexive de la présence

sur le terrain, peut aider à analyser et rendre compte de manière peut-être plus complète l'extraordinaire complexité des échanges humains. Le clown en représentation tout comme le chercheur sur le terrain développent des savoirs de la participation, différents mais probablement complémentaires. Cela ne signifie pas que je considère que tous les chercheurs qui mènent des enquêtes de terrain devraient également avoir une pratique du spectacle vivant… Il y a certainement beaucoup de voies possibles. Et si le chercheur suit tant soit peu une voie où il peut expérimenter une certaine conscience réflexive de ce qu'il vit et de ce qu'il exprime, alors on peut dire qu'il est certainement engagé sur son terrain. Car ce qui importe ici est bien d'arriver à produire des interprétations en profondeur, à la fois sur le plan de la compréhension empirique d'une situation et sur le plan de la capacité analytique.

Discussion

Bonjour!

Je vais rebondir sur ce billet bien qu'ayant une peur immense des clowns. Ne me demandez pas pourquoi mais depuis ma plus tendre enfance où mes parents avaient la gentillesse de m'accompagner au cirque, j'étais séduite par les acrobates et les animaux mais les clowns... me terrifiaient! Je les trouvais monstrueux, effrayants, bruyants et idiots aussi. Enfin bref, je ne manquais pas de pleurer à chacune de leur apparition. Ce traumatisme s'est renforcé avec le film « Poltergeist » où le jouet « clown » du petit garçon se cache sous son lit et l'attend dans l'optique de le tuer par étranglement. Autant dire que le clown que ma tante m'avait offert sans aucune malice a fini au fin fond de l'armoire et puis fut donné.

Mais bon, revenons à nos moutons car bien au-delà de la simple image du clown, il y a beaucoup de choses qui m'ont bien plu dans ce billet : l'empathie, l'observation participante, transformation, etc.

Une fois de plus, je risque de faire hurler dans la Villa Réflexive mais je rebondis sur cette notion d'empathie qui me semble plus que primordiale pour devenir un bon anthropologue. L'anthropologie est la science de l'autre et pour comprendre l'autre, l'empathie est l'élément clé. Sans empathie pas d'anthropologue ou alors il passera à côté de quelque chose, de l'essentiel. Entre nous, je ne pense pas qu'on apprenne à devenir anthropologue dans les manuels ou les bancs de la fac et encore moins à faire preuve d'empathie. Je crois que – un peu comme le « nez » (cette personne dont l'odorat est si particulière, si puissante) – on naît « anthropologue ». On demande au nez d'apprendre pendant 7 ans environ de devenir nez. Mais je crois qu'il y a des choses qui ne s'apprennent pas : on l'a ou on ne l'a pas. Ce qu'on appelle le « don ». Pour être anthropologue, il faut être sensible, empathique, curieux, attentif, ouvert, etc. Je ne saurais clairement l'expliquer car cela tient du « senti ».

Concernant la transformation, l'adaptation au terrain et donc cette

observation participante. C'est tout l'art de l'anthropologue : être un caméléon! C'est cette empathie justement qui lui permet de très vite rentrer dans le monde qu'il explore. C'est un peu de l'actorat. On est soi mais dans un ailleurs. On se projette dans un autre univers, un autre milieu. On va en saisir les codes (vestimentaires, langagiers, gestuels, etc.).Par exemple, je suis une femme qui aime être féminine (maquillage, souci du détail, robe, chaussures à talon, etc.) mais sur mon terrain pas question de cela. Mon terrain est un lieu où j'évolue en t-shirt, jeans, baskets, sans make up, sans frou frou. J'aime bien être anthropologue pour cela : j'ai l'impression de pouvoir mettre ma capacité d'adaptation et mes multiples facettes en action, au service de mon travail mais aussi de mon prochain. Car au-delà de la thèse, j'ai toujours fonctionné de la sorte. Je m'adapte au milieu et à mon entourage. Ceci permet une véritable mise en confiance, où les gens vont beaucoup plus se livrer car ils vont se retrouver en nous. (Et à l'inverse, je sais quoi faire pour déranger.)

On discutait justement avec mes collègues doctorants des limites de l'implication de l'anthropologue sur le terrain. Jusqu'à quel degré peut-on aller sur son terrain sans se perdre? On demande à un doctorant de se convertir sur son terrain (religieux). Je lui ai dit de le faire. Après tout, il sait très bien que « ce n'est pas pour de vrai », que c'est un rôle qu'il endosse. Il ferait cette conversion juste pour pouvoir mieux s'intégrer dans le groupe étudié. C'est un peu être acteur. Mais lui, il ne peut pas. Sa religion première le lui interdit. S'il le fait, il sera fautif! Ainsi, il y a donc une limite à son implication sur le terrain : celui de l'éthique, en tout cas de la sienne, mais aussi du mensonge (ou de la tricherie).

Notre corps est notre premier outil de travail, c'est certain! Bien plus loin que le cahier, le crayon, l'appareil photo, la caméra ou le dictaphone, il est le plus important. C'est par lui que l'on perçoit tout! Et on le perçoit par le biais de notre être, de notre façon d'être, de penser et de ressentir. C'est délicat mais tellement intéressant. Et j'avoue qu'en tant qu'anthropologue, il ne me viendrait pas à l'esprit de mettre de côté tout ce que j'ai pu ressentir à certains moments. On nous demande d'objectiver la science mais j'avoue

que je préfère la poétiser (merci Maurice Godelier et Marie-Anne Paveau). », Stéphanie Messal, 16/02/2012 à 11:54

« Oui, tout à fait d'accord avec ça Stéphanie.

Merci aussi à Jeanne Favret-Saada, à Anne-Marie Losonczy, à Sophie Caratini, à Donna Haraway, et j'en passe, pour nous avoir ouvert sur le caractère irréductible de l'expérience de terrain. Tiens, mais je viens de citer uniquement des femmes… est-ce à dire que le terrain de recherche est aussi une expérience sexuée… oui bien sûr elle l'est, comme toute expérience de la vie. Cela semble bien dire que nos conceptions de la recherche de terrain sont encore bien prises dans des cadres que l'on ne questionne pas souvent…

En tous cas, je t'inviterais bien à renouveler ton expérience du clown. Regarde par exemple ce que fait Gisèle Martinez de la compagnie Eponyme à Aix-en-Provence. C'est un clown qui ne fait vraiment pas peur (enfin en général…) », Philippe Hert, 16/02/2012 à 16:40

***

Billet original : Hert, Philippe, 14 février 2012, « Art, Anthropologie et corps : la réflexivité du chercheur… et celle du clown », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 5 mars 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/815

Crédit photographique : *Cedrick Hoffmann, tous droits réservés*

PARTIE IV

ENGAGEMENTS, SUBJECTIVITÉS, POSTURES

Une connaissance scientifique est une connaissance qui n'oublie pas qu'elle est connaissance. Alors qu'une connaissance idéologique, c'est une connaissance qui a oublié qu'elle était de l'ordre de la représentation, qu'elle était effectivement connaissance.

Intervention de Baudouin Jurdant, « Communication scientifique et réflexivité », mars 2009, ENS de Lyon.

Est-ce normal docteur? – Gaëlle Labarta

De la réflexivité sourde… – Yann Cantin

Doit-on être ému-e pour faire de l'histoire des émotions? – Benoît Kermoal

Interlude – Morwenna Coquelin

De quelques fantômes erfurtois – Morwenna Coquelin

Le traducteur et ses lecteurs – Claire Placial

Engagement et distanciation en histoire ouvrière – Benoît Kermoal

Je tue « il » – Stéphanie Messal

« Pourquoi je vois pas mes yeux? » – Marie-Anne Paveau

« C'est cela que je perçois » – Marie-Anne Paveau

Est-ce normal docteur ?

GAËLLE LABARTA

Ou pourquoi faire un doctorat sur les discours normatifs à propos de la littérature?

C'est une étrange sensation que de se mettre à sa table de travail pour rédiger un billet sur ce que l'on pense être déjà pensé. Pourquoi travailler sur la norme ? La norme c'est le cadre, la loi, la barrière qui fixe un seuil entre l'acceptable et l'inacceptable, entre le bien et le mal.

Ma première confrontation avec la norme, remonte, d'après mes souvenirs, à l'école. En découvrant la lecture et l'écriture, l'enfant apprend une norme du français, prescriptive, telle que montrée dans les manuels, les dictionnaires et les grammaires. Cette norme établit le bon et le mauvais français.

« Ceci est une faute. Quelle est la règle ? Quelles sont les exceptions ? »

Peu à peu, j'ai eu la sensation que l'acquisition des bases du français, la « maîtrise » du code était la matière principale qui irriguait toutes les autres. Pourtant, je crois, et j'ai probablement toujours ressenti, que « maîtriser » le code est illusoire. Considérer la langue française comme une immuabilité magique, régie de discipline, de rigueur et d'invariance est faux et surtout insuffisant. Le français, la langue, l'expression, ce n'est pas seulement inscrire correctement les lettres les unes après les autres. En somme, en plus de ce code que l'école entreprend de nous inculquer, il y a un autre code, une autre « matière » qui régit les discours. Parce que bien dire, bien écrire, n'est pas seulement maîtriser une série de règles, d'exceptions et de codes.

Par ailleurs, j'ai eu assez tôt un véritable « sentiment » pour la langue qui

ne se réduisait pas à la correction ou l'incorrection de mes écrits. Pour l'enfant que j'étais, il me manquait la compréhension de la langue comme la porte des sentiments, du beau, du bien dire. Je voulais savoir comment la comprendre pour l'appréhender comme un ensemble véhiculant des émotions agréables ou désagréables, des rejets ou des adhésions. Or, même l'enseignement de la littérature – lieu privilégié de la langue esthétique – ne m'apportait pas ces réponses. C'est finalement une sensation de scission entre le fond et la forme de la langue que j'éprouvais. L'école fait surtout étudier la forme sous toutes ses formes, mais effleure le fond qui fait des discours autre chose qu'un assemblage de mots.

En abordant la linguistique à l'université, j'ai pu entrevoir la manière de faire un premier déplacement par rapport à la langue et à la norme grammaticale. Dans cette perspective, le point d'ancrage restait l'orthographe, la grammaire et la conjugaison mais dans une visée non plus prescriptive mais descriptive. On regardait enfin la « matière » de la langue, ce avec quoi elle vit, ce avec quoi elle est en relation. Cette linguistique fonctionnelle intègre la notion de norme « variable » selon par exemple les situations de communication (vocabulaire, registre de langue, prononciation, etc.) Par exemple, face à ces trois constructions infinitives du verbe *aimer* : Il aime lire // il aime à lire // il aime de lire (Riegel, Pellat & Rioul, 1999), la linguistique descriptive intègrera dans son analyse la variation contextuelle dont elle s'origine (courante, soutenue ou littéraire et vieillie).

Cette manière d'appréhender la langue fut pour moi l'occasion d'une réflexion plus globale. C'est finalement à travers le prisme de l'analyse du discours qu'a débuté mon travail de recherche. Grace à elle, j'ai pu ouvrir une nouvelle porte sur la langue. Le discours est envisagé en tant que production langagière inscrite dans un contexte, dans un « environnement »[1], (qu'il soit langagier ou non). Un énoncé n'est pas « correct » seulement parce qu'il est grammatical mais parce qu'il est adapté à une situation précise.

L'analyse du discours ne voit pas la langue « par elle-même et pour elle-même », pour reprendre une célèbre formule de Saussure (Saussure F. de, Bally C., Sechehaye A., Riedlinger A., & De Mauro T., 1976), mais elle essaye de voir son trajet, son évolution, sa matière mouvante : les situations, la société, la culture laissent leurs empreintes dans les discours. Une langue est liée aux usages qu'on en fait, elle est variable et profondément personnelle tout en étant collectivement compréhensible. Elle est plastique selon les points de vue convoqués, les sociétés, les cultures et les époques envisagées. Ceci n'est pas sans poser quelques questions. Si l'on considère la langue dans ce qu'elle a de contextuel et de subjectif, si les points d'ancrage ne sont plus les lois du code mais d'autres frontières à première vue impalpables, alors comment fait-on pour étudier la langue? Que reste-t-il? Un individu, même s'il est unique, n'en est pas moins un être social qui s'inscrit dans des groupes, dans des règles mêmes implicites, dans des

1. M.-A. Paveau (2009) parle d'« environnement » notamment pour marquer que les discours font partie d'un ensemble, d'un tout qu'il n'est pas possible de réduire à des parties additionnées unes à unes. L'auteure définit la notion dans le cadre d'une linguistique symétrique.

fonctionnements propre à une époque, à un contexte. Il est un élément d'un tout, d'un environnement.

J'étudie l'expression de l'acceptabilité des discours. Ces commentaires sur la langue me permettront, je pense, de mettre au jour certaines normes sociales et langagières qui président à la production des discours. Ces normes sont entendues comme faisant partie du contexte au même titre que les autres données contextuelles de la production des discours. Finalement, ce qui m'apparaissait avant comme une dichotomie fond/forme me semble à présent être un continuum, que les discours normatifs actualisent. Ils disent la ou les norme(s) d'un individu ou d'un groupe. Ils interrogent le bien et le mal à travers des notions comme le beau et le laid, le moral et l'amoral voire le légal et l'illégal. C'est par le langage que l'on peut entrevoir ce qui fait norme à une époque car il dit ce qui « est » mais aussi ce « qu'il est ». C'est grâce à ses commentaires métadiscursifs que l'individu dit sa langue et sa position par rapport à la langue des autres et par rapport à l'usage qu'ils en font.

Ma question est : qu'est ce qui fait qu'un discours est acceptable ou inacceptable au 21e siècle, notamment lorsque l'on met en jeu des notions comme l'esthétique, la morale et le droit ? Le code linguistique et la grammaticalité seront inévitablement convoqués mais ils seront substitués par la notion d' « acceptabilité » des discours. Elle est déjà appréhendée par la linguistique descriptive du système mais elle gagnerait, je pense, à être complétée par une vision de l'acceptabilité des discours « hors système », dans une perspective sociale.

Au terme de ce texte et de cette (re)construction de pensée, finalement impensée, je comprends que toute démarche de recherche prend sa source dans une histoire, dans un chemin et des lieux qui nous imprègnent tout autant que nous en sommes imprégné. J'entrevois que cette démarche de recherche m'amène à concrétiser et à défendre un autre point de vue sur la langue et sur la norme. C'est comme être assise à une table, dressée, et changer de place. C'est en fait un « pas de côté » pour reprendre des mots utilisés par Marie-Anne Paveau dans un billet très inspirant (ici) que j'essaye de faire par rapport à ce système de norme. Ce « pas de côté » qui pour ma part est peut-être tout autant une posture de défense que d'attaque.

***

Billet original : Labarta, Gaëlle, 29 avril 2013, « Est-ce normal docteur? », *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche], consulté le 22 janvier 2019. http://reflexivites.hypotheses.org/4615

Crédits photographiques : *Photo prise par Jean-Marie ADAM, sous le titre d'Atelier d'écriture, 2010, sous licence Créative commons, Flickr; Photo prise par abac077, sous le titre Au jardin, 2009, sous licence Créative commons, Flickr.*

De la réflexivité sourde…

YANN CANTIN

Dans ce monde qui est formaté par le son, quid de la place de celui qui vit dans la sphère du Silence?

Pourquoi faire une Histoire des Silencieux, comme diraient les sourds-muets de la Belle Époque qui usent et abusent du terme *Silencieux* au lieu du *Sourd*?

Pourquoi ferais-je une Histoire des Silencieux si cela n'intéressait personne?

« devenir des fantômes de l'histoire »

De la complexité d'infériorité

Les billets de cette villa sont d'un tel niveau que j'ai l'impression de me mesurer aux Poids Lourds alors que je ne suis qu'un poids mouche. Pourquoi ce complexe d'infériorité qui surgit au grand galop quand je tente d'écrire quelque chose, et qui me bloque parfois?

Pour comprendre, l'Histoire apporte quelques explications sur la spécificité des Silencieux. Je ne ferai pas un séminaire de sociologie, rassurez-vous! Il y a les travaux d'Yves Delaporte et de Bernard Mottez pour cela, en particulier *Les Sourds, c'est comme ça*, pour le premier, et *Les Sourds existent-Ils?* pour le second.

Néanmoins, ce complexe d'infériorité, tous les Sourds (notez le S majuscule) l'ont, à force de se voir rabâcher que les sourds ne peuvent pas faire ceci, ou cela, durant leur vie scolaire. Ainsi, se voit ancré ce complexe qui plonge la plupart entre nous dans la passivité, ou devenir des fantômes de l'Histoire…

Fantôme ou acteur de l'Histoire?

Ainsi, dans ce domaine si particulier de la recherche historique, et en expansion continue, un Sourd qui fait de la recherche historique des Silencieux, quoi de plus classique si l'on prend en compte de l'extrême rareté des historiens sourds? Étant un animal unique, d'espèce rare, je me vois tout le temps sollicité pour faire des interventions de conférence, donner des conseils, apporter une contribution, etc…

Mais, face à cette pression, mon côté complexé surgit, et là, la tentation est grande de tout balancer et de devenir un fantôme.

Or, un historien est par définition acteur, puisque ses actions de recherches vont revivre, comme diraient les Romains, les personnages du passé, plongés dans les limbes du Temps. La croyance des Romains, de l'Antiquité, je le précise, est séduisante à plus d'un titre, puisque, par nos lectures et nos recherches, les Historiens vont revivre ces personnes du passé un temps. Dans mon cas, cela s'apparente à de la restauration de la mémoire du passé, car l'Histoire des Silencieux a été carrément niée un temps, durant les Trente Glorieuses, où la médicalisation croissante de l'éducation des enfants sourds fait passer cette connaissance au dernier plan. Par conséquent, ma recherche comporte

malgré tout une partie militante qui consiste à tenter d'établir la réalité (car la vérité dépend fortement des points de vue de chacun…).

De vouloir établir la réalité, certes, mais laquelle? Celle de montrer que la situation actuelle des sourds n'a pas été toujours le cas dans le passé, et qu'il y a eu des exemples brillants de vies réussies (tout dépend de quelle définition de la réussite). Ainsi, mon travail de recherche, comme ceux de tous les historiens font de nous des acteurs de l'Histoire. C'est à travers nous que nous faisons connaître les fantômes, et que nous guidons à travers le Temps, les réflexions, les pensées, les actions du passé vers le présent.

De la Spécificité des Sourds

Les Sourds, avec le grand S majuscule, visible à l'écrit, mais invisible à l'audio, ou carrément les Silencieux, représentent un groupe spécifique, complexe, à la fois vus comme des handicapés, et comme un groupe culturel. Or, les Sourds ont une vision du Monde, leur propre vision.

Ainsi, apporter la vision des Silencieux permet, à mon sens, d'enrichir la pensée de l'Humanité. Il ne s'agit pas d'étudier un groupe à part, mais justement de voir les relations de cette communauté si particulière avec la Société (notez encore le S majuscule) dans son ensemble. Étudier les réactions de la Société permet de comprendre quelle est la place des Silencieux, et donc, du degré de tolérance de ceux qui sont vus comme différents.

C'est toute la difficulté d'étudier les Silencieux. Sous quelle angle aborder? Celui de la médecine, celui de la linguistique avec la langue des signes (ou le Noétomalalien, mon mot préféré), celui de l'anthropologie, celui de l'Histoire? Pour l'instant, il y a de multiples portes d'entrées, et ce qui manque, c'est une vue d'ensemble, globale de ce qui caractéristique les Silencieux. Mais, cela est loin d'être terminé!

Comment enseigner et transmettre?

Enseigner l'Histoire des Sourds à des étudiants, je l'ai expérimenté. J'ai été souvent gêné par l'impassibilité proverbiale des étudiants entendants face à mes explications. Car, avant d'enseigner à des étudiants, j'ai été formateur auprès du public sourd. Et, c'est carrément l'inverse. Les réactions suivent en fonction de mes explications. Cela m'a fait prendre conscience qu'enseigner l'Histoire aux étudiants sourds, ce n'est pas la même chose que de l'enseigner aux entendants.

Ceci, pour deux raisons. Tout d'abord, les entendants découvrent tout un monde, à la façon des explorateurs, ou carrément comme des touristes pour certains, il faut en convenir. Mais, la plupart des sourds, c'est non pas comme des explorateurs, mais comme des héritiers d'un passé occulté. Et là, tomber dans le piège d'une récupération militante n'est pas loin.

Ainsi, dans une salle d'étudiants sourds, les discussions finissent souvent par tourner autour du « pourquoi a-t-on interdit la langue des signes dans les écoles de sourds? ». En tant qu'apprenti-historien, mon rôle est de veiller à ce qu'il n'y ait pas une dérivation vers des débats anti et pro-oralisme. Car ce genre de débat est un débat hautement sensible, jamais résolu depuis trois siècles!

C'est toute la difficulté de ce genre d'enseignement, et donc, cela m'impose le choix d'apporter une analyse de la réalité, des faits, et d'apporter les points de vue des deux parties. Mais, en tant que Sourd, souvent, je me laisse tenter par ces débats qui sont également passionnants et bouillants.

Conclusion

Je ne sais si ceci est mon premier ou mon unique billet de la Villa Réflexive, mais, je crois que la réflexion de ma place, et de la question de la transmission de ce savoir particulier qu'est l'Histoire des Sourds est loin d'être terminé. Comme c'est un tout nouveau domaine de recherche dans le

paysage universitaire français, c'est ainsi comme un pionnier que j'explore ce territoire, tout en essayant de comprendre la spécificité du monde entendant. Cette exploration est une vraie aventure intellectuelle, car, cela m'impose de m'interroger, et donc de réfléchir sur mon travail et donc, de ce que je vais transmettre.

« Qu'est ce que l'on verra de moi dans un siècle? » Voici ce que cette question fait surgir mon complexe d'infériorité! Fichue question qui me force à m'interroger!

***

Billet original : Cantin, Yann, 1er avril 2014, « De la réflexivité sourde… », *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche], consulté le 2 mai 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/4391.

Crédits photographiques : *Yann Cantin*, *Licence CC-BY*

Doit-on être ému-e pour faire de l'histoire des émotions?

BENOÎT KERMOAL

En revenant en 2013 à la *Villa réflexive*, la première sensation éprouvée en ouvrant la porte est de se dire que les choses ont bien changé depuis juillet 2012. Il faut croire que comme certaines rencontres précieuses, certains lieux peuvent modifier le cours d'une vie. Et en même temps, on doit se dire qu'il ne faut pas s'arrêter en chemin et reprendre les habitudes dans la villa. En 2012, j'écrivais ma thèse ; aujourd'hui je continue de l'écrire, je n'ose plus dire « terminer » tant la perspective de la fin s'éloigne à chaque instant. Mais justement dans ce mois de juillet 2013 passé dans la Villa réflexive, qui sera riche d'écriture, de petites victoires et de moments de découragement, de moments d'émotions tout simplement, il m'a semblé utile d'aborder **la question de l'histoire des émotions**.

La surprise au retour des archives, Nantes, 2013, photo DR.

C'est aujourd'hui un des nouveaux champs historiographiques les plus actifs, peut-être pour le moment davantage à l'étranger qu'en France. Sans trop savoir pourquoi pour le moment, je me dis que l'histoire des émotions peut avoir une importance déterminante dans ma recherche en cours. C'est pourquoi je vais me restreindre à étudier deux objets de ce nouveau chantier de l'histoire, à savoir le rôle des émotions dans les formes d'expression de la culture militante d'une part et l'importance de ces mêmes émotions dans l'étude du phénomène guerrier. Ce sont en effet les deux domaines qui m'occupent plus particulièrement, l'histoire du politique et l'histoire militaire.

Parmi les émotions de base, on peut retenir la peur, la colère, la joie, la tristesse ou encore la surprise ou le dégoût. Mais la gamme des émotions est plus large, plus complexe et l'une peut se superposer sur l'autre. Il faudra donc tenter de voir comment l'historien-ne étudie les émotions comme un objet historique. L'une des règles de ce mois de juillet 2013 que je me suis imposée, car je ne connais pas encore grand chose à ce champ d'études, est de découvrir l'histoire des émotions à travers quelques exemples et d'essayer en même temps d'en rendre compte. Cela oblige à sortir de la discipline *stricto sensu* de l'histoire et d'aller « braconner » dans des domaines plus variés.

Se préoccuper d'un champ historiographique que l'on ne connaît pas vraiment passe par la constitution d'une bibliographie raisonnée et par des lectures nombreuses. C'est une opération longue, parfois déroutante mais aussi exaltante. Commencer à s'approprier des thématiques, des problématiques, découvrir des auteur-e-s, tenter aussi parfois de comprendre et de poser une réflexion personnelle, cela prend du temps. Ce travail souterrain et peu visible en terme d'écriture nécessite un certain aménagement du temps de travail, ce que j'ai fait pour écrire dans le carnet collectif *Les Espaces réflexifs*.

Le titre formule ce qui me préoccupe : **doit-on être ému-e pour faire de l'histoire des émotions ?** Étudier en historien-ne les émotions m'oblige à poser cette question et à en mesurer les enjeux. Comme de nombreuses questions qui touchent à l'intime, le champ historiographique des émotions nécessite une implication du chercheur, il paraît en effet improbable de pouvoir s'exclure de sa recherche, de faire taire le for intérieur du chercheur lorsqu'on aborde de tels objets de l'histoire du sensible. Pourtant, il peut être intéressant, dans une perspective réflexive, de s'arrêter plus longuement sur un tel aspect.

Marie-Anne Paveau a ainsi formulé mieux que je ne pourrais le faire le rôle de l'émotion scientifique dans la genèse et la construction de ce projet collectif. Ce sont d'ailleurs ses réflexions roboratives qui m'ont incité à aborder ce thème de l'histoire des émotions durant ce mois de juillet. Comme point de départ ici, je voudrais m'interroger : de quand date ma dernière véritable émotion dans mon travail de recherche en cours ?

L'émotion des archives

Arlette Farge a brillamment exposé le rôle de l'émotion dans la fréquentation des archives (Farge, 1989). Je crois que si on fait ce long travail de consultation, de prise de notes, de découvertes parfois à l'aveugle des événements du passé, c'est parce qu'il y a une part importante d'émotion à la lecture des ces archives. Se profile sous nos yeux, à travers des vieux papiers ou de vieux souvenirs, l'incarnation du vivant qu'il faut ensuite transcrire en connaissance historique en respectant tout un outillage scientifique.

Ma dernière émotion aux archives fut le fruit d'un hasard. Je voulais consulter un type de dossiers qui m'apporte beaucoup dans la connaissance biographique des militants socialistes qui sont l'objet de ma recherche à savoir les dossiers individuels des personnels de l'éducation. Il faut pour pouvoir les consulter que ces instituteurs ou ces professeurs soient nés il y a plus de 100 ans ; ces dossiers sont souvent très riches, entre rapports d'inspection, enquêtes policières et administratives et comptes rendus de surveillance diverses et variées.

Donc je voulais consulter ce carton d'archives et je me suis trompé de cote : au lieu de pouvoir disposer de dossiers d'instituteurs – j'avais au préalable repéré des noms qui m'intéressaient – j'ai demandé par erreur des dossiers d'institutrices suite à une mauvaise lecture des répertoires. Même si la SFIO dispose de militantes, celles-ci sont peu nombreuses et en dépouillant les liasses de documents, je me suis dit que ce ne serait que du temps perdu une fois le carton d'archives sur ma table. Mais j'ai aussi appris à découvrir de nombreuses informations par hasard, aussi par acquit de conscience, mais surtout parce qu'il me fallait attendre une demi-heure avant la prochaine levée des documents, j'ai survolé les dossiers.

> « les émotions sont à ce moment un peu comme des fantômes du passé. Toujours présentes, mais évasives, entêtantes et presque étouffantes aussi parfois »

Le hasard et l'émotion

Je me suis assez vite arrêté sur un nom connu : l'institutrice Baco. Jean Baco est en effet un des dirigeants de la fédération socialiste du Morbihan avant la Première Guerre mondiale et durant l'entre-deux-guerres. C'est pourquoi j'ai lu plus attentivement le dossier de sa femme. Jean Baco, alors retraité de la marine, et Élisa se sont mariés en juin 1938. Pour le leader socialiste, c'est un remariage après un premier divorce, Élisa, elle était célibataire âgée de 43 ans à l'époque. Dans la biographie du *Maitron* de Jean Baco, on ne trouve rien sur sa seconde femme. Plus tard, lorsque j'ai voulu

savoir si on pouvait trouver d'autres informations sur Madame Baco, je n'ai rien trouvé non plus. Mais cela n'a rien d'exceptionnel, tant les itinéraires que je croise sont souvent à l'image d'une poignée de sable qui passe entre les doigts : à la fin il ne reste que quelques grains coincés dans les doigts, comme il ne reste souvent que quelques bribes de renseignements des vies que je rencontre dans mon travail de recherche. Il faut faire avec.

Le dossier commençait par la fin, et c'est en remontant au fil des années que l'émotion est venue. Pourtant, je n'ai remonté ces années qu'avec réticence et inattention, cette institutrice dans les premières années d'exercice ne semblant pas avoir d'activité syndicale et politique. Et puis je suis tombé sur un rapport d'un inspecteur primaire de Pontivy destiné à l'inspecteur d'académie datant de 1922. L'institutrice avait obtenu un congé pour grippe peu de semaines avant :

> Or, écrit l'inspecteur, une version circule depuis quelques semaines dans Pontivy, mais qui comme toujours dans pareil cas, n'est parvenue jusqu'à moi que lundi dernier, mettant le congé [...] au compte non point d'une grippe mais d'un accouchement [1].

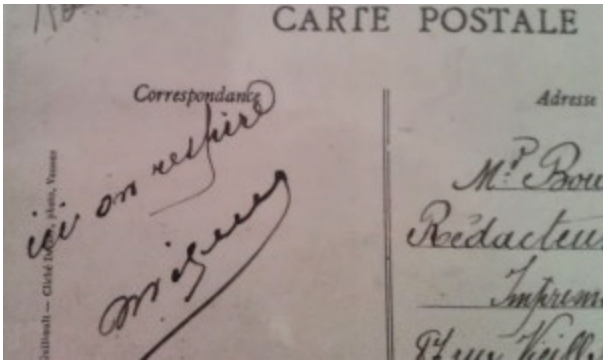
À partir de là on peut lire dans le dossier une histoire à plusieurs voix : les autorités scolaires craignent un scandale, tout comme le sous-préfet. On peut surtout lire l'expression de la domination masculine, le mépris affiché pour cette institutrice qui a accouché clandestinement et a ensuite dû abandonner son enfant, et enfin la volonté de faire taire les rumeurs. La lecture de tels rapports fut éprouvante, surtout lorsque l'inspecteur relate ce qui ressemble davantage à un interrogatoire. Et puis on trouve aussi la voix de l'institutrice qui se défend, qui contre-attaque, qui fait face; elle ne baisse pas les bras, affronte ce monde masculin et dominateur :

> Je ne veux pas méconnaître les règles de la discipline. J'accepte la vérité et la franchise mais je proteste contre la calomnie et crois devoir

1. Archives Départementales du Morbihan, série W : Inspection académique,dossiers des institutrices.

> m'élever contre une sanction imméritée quand des accusations sont faussement portées [2]

C'est tout un système de valeurs qui se révèle ici, le sort difficile des institutrices face à une administration purement masculine, le scandale pour l'époque des mères célibataires, le rôle des rumeurs dans une petite ville provinciale étouffée par le moralisme triomphant.



« Ici on respire » : annotation sur une carte postale de 1910 « La colonie socialiste – Le Grand Air »

Alors oui, à la lecture de ce dossier, l'émotion m'a saisi. Comme quelques heures plus tard lorsque je lisais les démarches de la famille pour retrouver la trace d'un autre instituteur, Joseph Rollo, porté disparu en Allemagne à la fin de la guerre. Comme lorsque je relis actuellement des témoignages de militants socialistes durant la Première Guerre mondiale. Les émotions sont à ce moment un peu comme des fantômes du passé. Toujours présentes, mais évasives, entêtantes et presque étouffantes aussi parfois. Prenant sans doute trop souvent la place des émotions du réel, du présent. Je ne sais pas encore si pour faire de l'histoire des émotions, il faut être ému-e. Mais pour avancer dans ma recherche en cours, il faut faire avec.

2. *Idem.*

Un parcours subjectif en histoire des émotions

L'histoire des émotions semble de prime abord un champ historiographique immense et aux contours mal définis. C'est d'ailleurs ce qui a pu dans un premier temps aiguiser ma curiosité. Et puis rapidement quelques évidences sont apparues en lien avec mon travail de recherche : je m'intéresse en effet à l'histoire du phénomène guerrier, de la violence et de la culture politique socialiste, autant d'éléments qui ont sans aucun doute des liens avec les émotions. C'est pourquoi, j'ai voulu essayer de mieux connaître l'histoire des émotions, mais selon les axes qui me préoccupent. On ne trouvera en conséquence ici qu'un parcours de lectures très subjectif, forcément incomplet, impressionniste mais opératoire pour mon travail en cours.

Définir les contours de l'histoire des émotions

Le flou de l'histoire des émotions

Si c'est un domaine encore nouveau, on peut disposer de quelques travaux qui proposent de mieux saisir les principaux thèmes de recherche. Si cette catégorie d'analyse n'apparaît pas comme telle dans un récent ouvrage qui tente de faire la synthèse des réflexions dans le domaine historiographique (Delacroix, Dosse, Garcia, Offenstadt, 2010; on y évoque plutôt « l'histoire des mentalités» ou encore « l'histoire des sensibilités »), on peut retrouver plus récemment sous la plume de Jan Plamper (2013) une mise au point particulièrement éclairante dans l'ouvrage collectif À *quoi pensent les historiens ? Faire de l'histoire au* XXI*e siècle* dirigé par Christophe Granger. Ce fut pour moi le point de départ des lectures suivantes. Jan Plamper est en effet l'un des plus importants spécialistes de l'histoire des émotions. Auteur d'un livre sur le sujet, pour le moment seulement publié en allemand, il prépare actuellement une recherche sur la peur des combattants durant la Première Guerre mondiale. Autant dire que les travaux de cet historien me semblent être un élément incontournable sur ce sujet. Son article est d'ailleurs la seule synthèse disponible pour le moment en français et Pampler précise d'ailleurs qu'il faut aborder l'histoire des émotions avec précaution :

> L'avenir de l'histoire des émotions s'annonce prometteur, pour peu que les historiens restent en dehors des neurosciences ou y pénètrent équipés de tous les instruments de navigation requis, avec une solide cartographie des lignes de faille et des sables mouvants de ce terrain épistémologique (J. Plamper, 2013, p. 240).

On mesure la portée de ces lignes si on remarque que quelques publications historiques récentes en France incluent les termes *sentiment* ou *émotion*, mais peut-être davantage comme une sorte de slogan vendeur que comme objet d'étude historique, ce qui risque de dilater dans un vaste fourre-tout cette nouvelle catégorie d'analyse[3].

Jan Pampler semble donc être un guide précieux dans la bibliographie concernant ce champ d'études. On peut également lire en anglais cet entretien paru en 2010 où l'historien précise ce qu'il faut entendre par une histoire scientifique des émotions. L'un des interlocuteurs de Pampler dans cet entretien est d'ailleurs également une des plus importantes spécialistes de ce sujet, Barbara Rosenwein, historienne du Moyen Âge et auteure d'un article programmatique précieux « *Problems and Methods in the History of Emotions* ».

La dernière mise au point qui m'a été très utile a été écrite par la directrice du *Center for the History of emotions*, de l'institut Max Planck de Berlin, Ute Frevert. Cette historienne de l'Allemagne contemporaine est en effet l'auteure de *Emotions in History, Lost and found* (U. Frevert, 2011). Tous les problèmes auxquels on peut être confronté lorsqu'on s'intéresse à l'histoire des émotions sont abordés dans ce livre et c'est en conséquence l'ouvrage qui me semble le plus important à lire sur le sujet.

En conséquence, bien que rares soient pour le moment les travaux en français, on peut voir que l'histoire des émotions est un champ historiographique de plus en plus foisonnant. Et la pratique de l'historien-ne dans ce domaine peut en plus être interrogée dans une démarche réflexive comme le souligne encore Jan Pampler :

3. À titre d'exemple, on peut signaler le livre de F. D'Almeida et A. Rowley (2013), et celui d' A. Corbin (2013).

> Pour écrire une histoire des émotions, le propre comportement de l'historien peut lui-même devenir une source importante. Dans quel état d'esprit l'historien trouve-t-il les documents dans les archives? Quelles sont les dimensions sensorio-affectives, haptiques, olfactives, etc., du travail sur les sources? De quelle manière les historiens sont-ils entraînés à neutraliser leurs émotions afin de défendre leurs idéaux d'« objectivité » et de « détachement? Afin de répondre à ces questions, les historiens des émotions pourront s'inspirer des anthropologues qui constituent la référence en termes d'autoréflexivité (Plamper, 2013, p. 239).

Je trouve que cette dernière citation correspond parfaitement à ce que j'essaye imparfaitement de faire en ce moment, d'autant que nouveau champ historiographique oblige, l'histoire des émotions est de plus en plus visible sur Internet.

L'histoire des émotions en ligne

Il est en effet important de souligner ici que de nombreux travaux en cours à propos de l'histoire des émotions se retrouvent en ligne, sous forme de blogs, de carnets de recherche ou de revues. Non seulement c'est un domaine nouveau, mais en plus il utilise également de nouveaux moyens pour rendre compte des étapes de la recherche.

Là encore, plutôt que d'établir une longue liste de sites, je voudrais simplement indiquer quelques références qui me paraissent très utiles à consulter dans ce domaine. Sur la plate-forme *Hypothèses.org*, il y a tout d'abord le carnet en ligne *Les émotions au Moyen* Âge qui me semble le support sur Internet le plus utile sur cet aspect, tant par les diversités des contenus que par les nombreuses réflexions épistémologiques. De plus, ce carnet ne se retreint pas à la période du Moyen Âge et signale de très nombreux travaux sur toutes les périodes historiques. C'est en conséquence un outil indispensable.

Deux autres blogs sont aussi passionnants : tout d'abord *The history of emotions* qui dépend de la *Queen Mary University of London*, et

ensuite *Histories of emotion, from medieval Europe to contemporary Australia*. Tous deux signalent et commentent les principales parutions dans ce domaine, et ils offrent en outre de très précieux outils de réflexion dans l'histoire des émotions.

Enfin la revue en ligne *Passions in Context, International journal for the history ans the theory of emotions* propose plusieurs articles qui éclaircissent les apports de l'histoire des émotions.

On peut enfin ici signaler également l'article qui est très souvent mentionné comme le point de départ de l'ensemble de la réflexion dans ce domaine à savoir « La sensibilité et l'histoire : comment reconstituer la vie affective d'autrefois », publié pour la première fois en 1941 et repris ensuite dans *Combats pour l'histoire* que l'on peut également lire en ligne.

S'écarter aussi de l'histoire pour mieux comprendre

Dans ce champ historiographique, on est très vite confronté à d'autres sciences que l'histoire. En effet, tout ce qui concerne les émotions implique par exemple les neurosciences, mais aussi sans aucun doute la philosophie ou la psychanalyse.

Trois livres de vulgarisation scientifique et un livre de philosophie m'ont permis de mieux comprendre en quoi les émotions pouvaient être une catégorie d'analyse utile pour l'historien-ne.

Le premier livre, *L'erreur de Descartes. La raison des émotions* (A.R. Damasio, 2010) a été écrit par le neurologue Antonio R. Damasio, dont les travaux sur les émotions sont mentionnés à maintes reprises dans mes lectures sur le sujet. D'un abord pas toujours facile pour un chercheur en sciences sociales, ce livre permet de mieux comprendre comment fonctionnent les émotions. Deux autres ouvrages m'ont été dès lors utiles : *Le Sexe des émotions* du psychiatre Alain Braconnier (2000) et surtout le récent *La Vie des émotions et l'attachement dans la famille* de Michel Delage (2013). Ce dernier livre me semble d'ailleurs être le plus facile à lire : écrit par un psychiatre du Service des armées, il a en effet le grand mérite pour moi de reprendre l'ensemble des travaux sur les émotions, de faire des mises au

point claires et il permet en conséquence de mieux comprendre l'ensemble des enjeux.

Enfin j'ai relu pour l'occasion le livre du philosophe Pierre Zaoui (2010), parce qu'il me semble lié à cette thématique d'ensemble. J'essayerai d'ailleurs de le montrer dans le prochain billet.

Enfin, pour finir ce parcours de lectures, très subjectif et encore une fois lacunaire, je n'oublie pas mes deux principaux centres d'intérêt, l'étude du phénomène guerrier et celle de l'émotion en histoire politique.

L'émotion en guerre et en politique

En ce qui concerne le rôle des émotions dans l'histoire du phénomène guerrier, on doit tout d'abord signaler que c'est un domaine de recherches actuellement abordé par l'historien Guillaume Piketty, comme le montre cette très riche bibliographie que l'on peut retrouver en ligne. On y retrouve de nombreuses références très utiles que je tente actuellement d'explorer davantage. Mais plus précisément dans ce domaine, ce sont les travaux de l'historienne Joanna Bourke (1999) qui me sont le plus utiles, au premier chef son livre *An intimate history of killing : face-to-face killing in twentieth century warfare* qui est d'ailleurs le premier livre d'histoire que j'ai lu en anglais il y a quelques années. Elle dirige également des recherches dans le domaine de l'histoire des émotions en guerre comme la thèse de Linda Maynard qui porte sur le thème suivant prometteur : *Emotional interactions between male family members during the First and Second World Wars.*

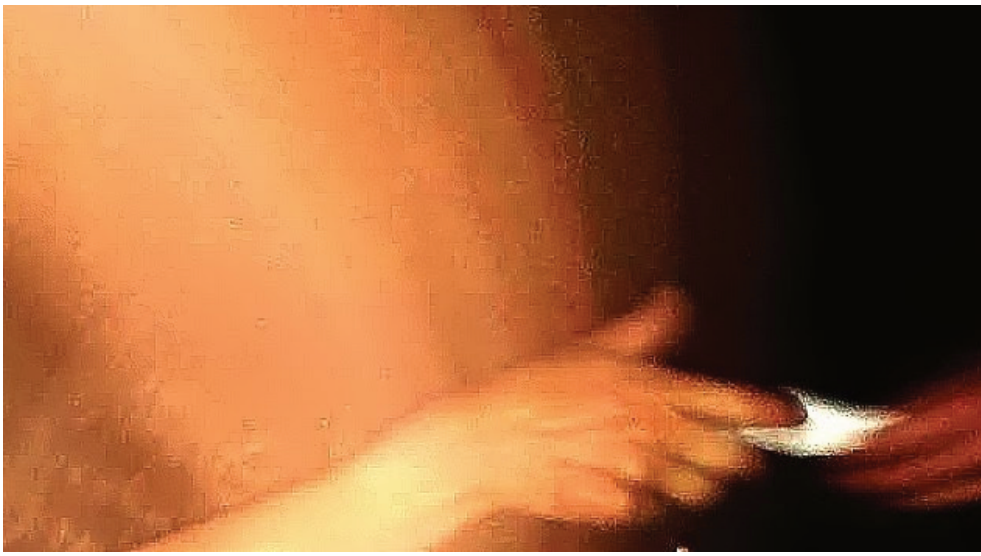
Pour finir, en ce qui concerne le rôle des émotions en histoire politique, ce sont les travaux de Christophe Prochasson qui me servent de guide. Ses deux livres, *L'Empire des émotions* (2008) et *La Gauche est-elle morale ?* (2010) offrent en effet une grille de lecture et un outillage méthodologique très utile dans ce domaine.

***

« se méfier aussi des repentirs, des réécritures, de l'habillage

ampoulé pas toujours forcément nécessaire »

Assis sur des cailloux à regarder des flammes



L'échange : ceci n'est pas un caillou

Je me dis que j'aurais voulu écrire davantage, mieux formuler mes idées, creuser certains exemples choisis. Mais l'écriture pratiquée pendant un mois dans les *Espaces réflexifs* oblige à accélérer le rythme et à se méfier aussi des repentirs, des réécritures, de l'habillage ampoulé pas toujours forcément nécessaire. Tant pis alors pour les raccourcis trop rapides, les répétitions et le flou de certains propos. Cette forme d'écriture est d'autant plus exaltante qu'elle est beaucoup plus libre que dans d'autres domaines plus académiques. Mais surtout, comme en juillet 2012, la réflexion, ici amorcée sur les liens

entre l'histoire et les émotions, se retrouvera sous une forme ou un autre dans le travail de thèse.

Organiser une évasion

Écrire en habitant à la Villa réflexive présente en effet bien des avantages. On y retrouve les lectrices et les lecteurs, habitués ou nouveaux. Cette écriture décloisonnée, ouverte, peut susciter d'ailleurs des réactions, ce qui fut le cas encore cette fois et je remercie vivement celles et ceux qui ont pris un peu de leur temps pour apprécier le travail mené, pour poser des questions ou suggérer des références bibliographiques. Cela permet surtout de s'échapper d'une forme d'écriture qui, elle par contre, est très cloisonnée et peut même mener à une forme d'enfermement. J'ai durant ce mois essayé de mener à bien les deux, et les petits plaisirs ressentis ici ont nourri l'ensemble de mon travail.

En abordant l'histoire des émotions, on s'oblige également à reposer la question des rapports entre le chercheur et son objet d'étude, dans une pratique réflexive sans cesse renouvelée et confrontée à de nouvelles pratiques et à de nouvelles catégories d'analyse. Ce qui peut n'apparaître que comme quelques esquisses parfois peu explicites se révèlent pour moi au contraire être déterminant dans l'élaboration progressive de la recherche personnelle.

À nouveau, interroger ses sources

C'est avant tout la question des sources, des archives qui m'a semblé le plus important durant la réflexion abordée ici. Mélodie Faury m'a d'ailleurs indiqué ce travail sur « *les archives support d'émotions*? » qui examine également cet aspect. Il est en effet inconcevable de passer par exemple autant de temps dans des dépôts d'archives sans se poser la question du *pourquoi*? Mais poser une telle question n'implique pas qu'on soit obligé d'obtenir des éléments de réponse rapidement. De mon côté, cela fait plusieurs fois que je dis autour de moi que j'en ai enfin terminé avec la

consultation d'archives, mais régulièrement je retourne en consulter. Il ne s'agit pas de la peur d'avoir oublié un aspect ou deux, il ne s'agit pas non plus de la volonté d'être complet car, comme l'écrit Lucien Febvre, le terme *complet* est un « beau mot d'enfant, ou de vieux savant »[4]. Sans doute s'agit-il plus simplement d'un besoin difficile à contrôler.

« Comprendre, ramasser, ressaisir » (L. Febvre)

J'apprécie beaucoup les travaux de Lucien Febvre et son sens de la formule : «comprendre, ramasser, ressaisir »[5], c'est une belle définition de ce que j'essaye de faire actuellement en écrivant. J'avais abordé il y a un an la question de l'engagement du chercheur afin de peut-être m'aider à trouver la bonne distance; aujourd'hui je m'interroge sur l'éventuelle possibilité pour l'historien de neutraliser ses émotions pour mener à bien sa recherche. Je ne suis pas sûr que cela soit possible mais l'important est avant tout de se poser la question.

Et si on pense avec Lucien Febvre et d'autres que pour faire de l'histoire, il faut avant tout se plonger dans la vie, il est même certain que la pratique de l'histoire se fait, qu'on le veuille ou non, avec les émotions personnelles du chercheur. Comme ce qui concerne la question de l'engagement, c'est au chercheur de trouver la bonne distance par rapport à ses émotions. De mon côté, il y a quelques temps, assis sur des cailloux à regarder des flammes, j'ai complètement oublié pendant quelques heures la recherche en cours, les archives, l'écriture trop lente ou bien encore les émotions ressenties liés au travail en cours. Sans doute parce que d'autres émotions avaient pris temporairement le relais. Une mise à distance extrême et plaisante pour mieux y revenir ensuite.

***

Billets originaux

Kermoal, Benoît, 1er juillet 2013, « Poser des jalons pour une histoire des

4. https://reflexivites.hypotheses.org/4971
5. https://reflexivites.hypotheses.org/4971

émotions », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/4889

Kermoal, Benoît, 10 juillet 2013, « Doit-on être ému-e pour faire de l'histoire des émotions? », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/4898

Kermoal, Benoît, 28 juillet 2013, « Un parcours subjectif en histoire des émotions ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/4940

Kermoal, Benoît, 29 juillet 2013, « Pleurer Jaurès et les militants socialistes morts au combat », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/4952

Kermoal, Benoît, 30 juillet 2013, « La joie socialiste au temps du Front populaire », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/4963

Crédit photographique : *DR, tous droits réservés.*

Interlude

MORWENNA COQUELIN

21 Jump Street, film réflexif?

> « la réflexivité comme la posture qui consiste à s'observer en train de faire »

La définition de la réflexivité comme la posture qui consiste à s'observer en train de faire m'évoque toujours deux images liées au spectacle. La première, c'est celle du danseur face au miroir, scrutant son corps en mouvement pour en parfaire la position. En cas d'absence du miroir, il y a toujours les ombres portées sur la scène par les projecteurs et qui serviront de repères lors des premières répétitions hors studio, sans les marques habituelles pour se corriger[1]. Mais le chercheur qui se livre à la réflexivité n'a pas pour but premier de se corriger et d'atteindre un modèle préétabli.

La deuxième image, c'est celle qui comédien qui se regarde jouer et cabotine. Le comédien alors ne joue plus : il joue au comédien. Au comédien qui joue, peut-être. L'image est là plus négative encore pour le chercheur : s'agit-il seulement de jouer au chercheur ?

Évidemment, il est des spectacles interrogeant le spectacle même. Et cette réflexion n'est pas l'apanage de « films d'auteur » – ou bien peut-on parler de films d'auteur dès qu'il y a réflexivité, puisqu'elle implique bien un sujet écrivant et pensant, exposant ses pratiques pour les critiquer ? Cette démarche réflexive peut se nicher dans un film parfaitement idiot – peut-être justement parce qu'il est idiot et indéfendable et qu'il faut, si l'on a un peu d'ambition, la placer dans un discours sur le film plus que dans le film,

1. C'est Marie-Agnès Gillot interviewée par Nils Tavernier dans *Tout près des étoiles* (2000) qui évoque ce joli truc de l'ombre repère et correctrice. https://www.youtube.com/watch?v=WjzPKl2NN2M&t=2702s, à partir de la 16e minute.

qui se présente non comme œuvre originale mais adaptation d'une série au postulat de départ difficilement crédible : l'unité de police du 21 Jump Street infiltre dans les lycées des agents ayant l'air particulièrement jeune. Le film de Phil Lord et Chris Miller aurait pu se contenter d'une transposition de la série vingt ans après. Mais les scénaristes, Michael Bacall et Jonah Hill, ont préféré pousser l'absurde et l'associer à une réflexion sur la fabrique du film, en particulier sur l'écriture et la production. *21 Jump Street*, film d'auteur ?

La réflexivité est d'emblée présente : lorsque les personnages sont

convoqués par le commissaire après une arrestation déplorable, on leur annonce leur transfert dans une autre unité :

> *We're reviving a canceled undercover project from the '80s and revamping it for modern times. The people behind this lack creativity and they've run out of ideas, so what they do now is just recycle shit from the past and hope that nobody will notice. (…) – Where do we report to? – Down on Jump Street. 37 Jump Street… wait, that doesn't sound right.*

La scène pourrait figurer un casting et est aussi une présentation du film. La réflexivité est ainsi utilisée en premier lieu comme un élément de critique des défauts d'un cinéma devenu industrie sans imagination.

Elle sert aussi de support au comique en posant un regard interrogateur sur le film de genre, film de *high school* et film policier, dont *21 Jump Street* reprend et souligne les codes et les clichés. On a ainsi l'inévitable scène devant les casiers, la difficile recherche de la cavalière pour le *prom*, le bal lui-même, les groupes d'adolescents, l'arrivée en voiture sur le parking du lycée, en un mélange d'éléments exotiques pour le spectateur français et d'indéniables marqueurs de l'adolescence. La réflexivité est beaucoup plus explicite à propos du film policier : le capitaine en charge de l'unité du *21 Jump Street* est noir, et de mauvais poil, comme il se doit dans tout bon film d'action assurant la représentation de la diversité américaine. Il le dit lui-même, dans une forme de métadiscours :

> *I know what you're thinking. Angry. Black. Captain. It ain't nothing but a stupid stereotype. Well guess what, motherfuckers ? I'm black. And I worked my ass off to be the captain. And sometimes I get angry. (…) What I'm trying to show you here: embrace your stereotypes. Like this guy right here [il montre l'un des deux héros]: handsome, and is probably a dummy. And then this guy [montre l'autre]: he's short, and insecure.*

Les clichés sont ensuite détournés par le décalage entre le physique des héros et les rôles qu'ils sont amenés à jouer au lycée suite à une étourderie : le beau gosse musclé sera l'intello marginal, son acolyte au physique plus, disons, difficile, sera le gars populaire et extraverti, bon sportif, pilier du club de théâtre. L'humour du film repose d'abord sur ce décalage, exprimé par les profs de sport et de chimie, ainsi que certains élèves, qui refusent de croire

qu'ils puissent être – jouer – ce qu'ils prétendent, et soulignent en particulier l'inadéquation entre le physique de Jenko-Channing Tatum et celui du lycéen qu'il est censé incarner. Le commentaire sur les acteurs est aussi l'occasion d'une critique des facilités habituelles de production, et d'un spectateur qui avalera sans ciller que tel acteur de cinq ou dix ans trop vieux joue un lycéen – de toute façon il reste l'artifice. Les dialogues sont ici le lieu d'une réflexivité moins explicite certes mais non moins réelle : les défauts de l'enquête sont les défauts du film. Et l'inadéquation physique devient aussi un ressort comique beaucoup plus premier degré : si l'apparence n'est pas celle d'un lycéen, alors le flirt avec le professeur devient possible[2]. Le détournement est complet lorsqu'à la fin, c'est le héros disgracieux qui embrasse la jolie victime.

« le commentaire introduit une réflexion sur ce qui est en train de se faire, et un décalage, qui sert l'humour : ce n'est pas une redondance mais bien une spirale réflexive »

Le commentaire se fait aussi lors de l'indispensable course-poursuite : après la première, à vélo dans un parc, lors de laquelle le héros se plaint de l'absence de voitures rapides et d'explosion, la seconde, prise dans la circulation dense, sur un pont, semble d'abord plus conforme aux canons. Mais rien ne s'y déroule comme prévu et ce qui devrait exploser en toute logique reste froid, l'explosion venant finalement du véhicule le plus inattendu et *a priori* le moins dangereux. La réflexivité ne se fait pas seulement dans le clin d'œil au spectateur, mais aussi de façon plus explicite avec les commentaires permanents des deux héros sur *ce qui devrait* se passer. Ce qui est bien différent du commentaire de personnages de série télévisée s'expliquant mutuellement des choses qu'ils connaissent pour l'édification du spectateur, ou des Bonga d'Umberto Eco (1987) qui annoncent tout ce qu'ils font et font de tout un spectacle. Ici le commentaire introduit une réflexion

2. Cette question était totalement absente de la série, dont les acteurs avaient à la fois l'âge de leur personnage et le physique fluet des élèves qu'ils devaient incarner, et qui était beaucoup plus sage : la séduction pouvait être présente, mais de façon beaucoup moins outrancière.

sur ce qui est en train de se faire, et un décalage qui sert l'humour : ce n'est pas une redondance mais bien une spirale réflexive.

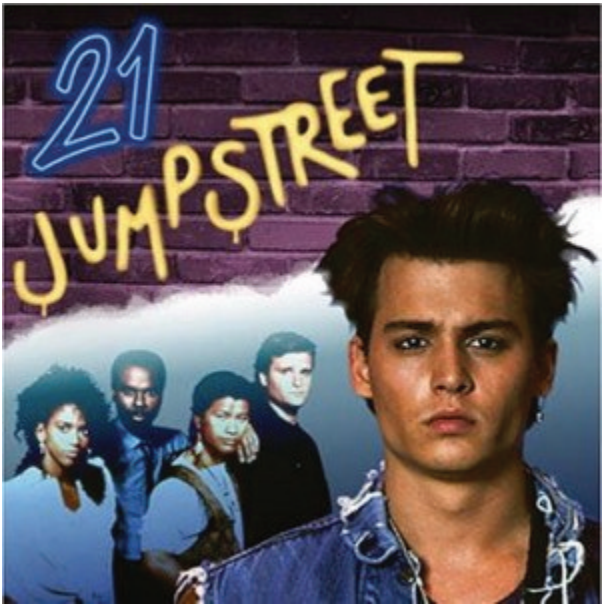
Les personnages vivent leur mission comme un bon film (« *We're like in the end of Die Hard right now, only it's our actual life*! »), et les acteurs et les scénaristes montrent le film en train de se faire, et de dérailler en permanence des voies ordinaires. Le commentaire réflexif est donc fait au carré : les personnages commentent leurs actions mais c'est bien le scénariste et les acteurs qui commentent le film. On peut citer aussi l'interrogation de l'un des deux personnages sur ce moment inévitable où le héros le plus cool glisse sur le capot de sa voiture avant d'y entrer avec énergie : à quoi ça sert ? A rien, mais « *it looks cool* », et cela sert de marque pour prouver que l'on est bien dans un film policier *cool* et *badass*. En montrant la vacuité de ce mouvement – et son impossibilité douloureuse pour le héros normal et bedonnant qu'est Schmidt –, *21 Jump Street* se moque du film de genre et se pose aussi la question de ce qu'il est lui-même : il a les apparences du film policier, mais qu'en fait-il ?

Cette réflexivité s'exerce enfin à propos du jeu des acteurs, d'autant plus que l'intrigue basée sur une infiltration permet de montrer des acteurs jouant des personnages eux-mêmes jouant des personnages, avec plus ou moins de talent. C'est le commentaire de Schmidt-Jonah Hill à Hanson-Johnny Depp : « *you're like an amazing actor, man!* » ; c'est la mise en évidence par ce dernier des artifices, maquillage et prothèses, utilisés ; c'est aussi l'insistance sur la difficulté à devenir autre, douloureuse pour le personnage (« *Do you have any idea how difficult it is* […]? » se plaint-il avant de faire la liste des efforts fournis pour transformer son apparence). Mais cette difficulté même est un écho de la transformation physique de l'acteur, synonyme de rôle à oscar et parfois pratiquée à outrance; comme dans le film où l'un des deux agents sous couverture amène son partenaire à se faire tatouer le pénis « *I just said that to mess with you. […] It looks tough* ». Et c'est dans cette scène que l'on retrouve, un peu, le cabotinage, qui est aussi celui des personnages, lorsqu'eux-mêmes accentuent la mise en abyme : « *If they're cop, I'm DEA* », dit Hanson toujours sous couverture, juste avant de révéler son identité d'officier de la DEA[3].

3. *Drug Enforcement Administration*, organisme luttant contre le trafic de drogue au niveau fédéral.

« s'observer en mouvement n'a pas pour but de se corriger pour atteindre un idéal respectant tous les codes en vigueur »

Ce regard du film sur lui-même atteint son apothéose dans cette scène – aussi apothéose du film policier avec abondance de coups de feu et d'hémoglobine – avec l'apparition des anciens acteurs qui permettent l'ancrage dans l'histoire du spectateur et dans un système d'allusions et de connivence (parfois moins appuyée comme le réemploi du nom d'un personnage mort au cours de la première saison), et posent résolument la fiction en montrant l'évolution des anciens personnages, et une forme de continuité par rapport au monde de la série. Le film n'est pas une fiction située dans notre réalité : c'est la continuité d'une réalité de fiction commencée en 1987 – mais contaminé par *notre* réalité : les changements dans l'organisation, les valeurs et la hiérarchie des groupes sociaux du lycée, déplorables aux yeux d'un des héros, sont par lui imputés avec tristesse à *Glee*. Les deux niveaux combinés provoquent une réjouissante mise en abyme lorsque les personnages de Tom Hanson et Doug Penhall rencontrent leurs successeurs maladroits et s'exclament ravis qu'ils *étaient* 21 Jump Street (« *we were actually Jump Street* »), autorisant par cette formulation le passage du caractère romain du simple commissariat au caractère italique de la série, *21 Jump Street* qui marqua les débuts d'un certain Johnny Depp et le rendit célèbre. Pas le temps d'un échange trop long : les méchants très méchants profitent de ce bavardage pour tuer les anciens de Jump Street, assurant ainsi la rupture entre la série et le film, et symboliquement la possibilité pour ce dernier d'exister pour lui-même. C'est le moment culminant de cette mise en abyme et de la réflexivité qui est fatal aux deux anciens héros des années 80.



21 Jump Street ajoute ainsi de façon inattendue un ressort comique plus subtil que le principal, très gras ; il ajoute aussi une bonne dose d'absurde à un scénario cousu de fil blanc en *n'acceptant pas* ce fil blanc et en le détournant. S'observer en mouvement n'a pas pour but de se corriger pour atteindre un idéal respectant tous les codes en vigueur, mais au contraire d'affirmer l'originalité du résultat et son écart à la norme. La réflexivité inclut ici le spectateur dans un réseau de références qui ont aussi pour but d'interroger ce que ledit spectateur est prêt à admettre en terme d'incohérence (du scénario et surtout de la production en général), de médiocrité, et de recyclage d'idées pas si anciennes. Ce jeu sur l'objet produit, sur l'objet en train d'être produit, et sur le spectateur en train de regarder l'objet, permet de donner une certaine profondeur à un film qui n'est pas qu'un simple divertissement pop-corn, ou qu'une simple reprise d'un synopsis qui a fait ses preuves et rapportera de quoi contenter les studios. Le film devient ainsi conscient de ce qui est en train d'être fait (et les acteurs-scénaristes s'en extraient), en même temps qu'il rend sa dimension subjective à celui qui fait.

Discussion

« Merci Morwenna pour ce saut dans le temps!
Comme tu le dis, la réflexivité me paraît en effet être autre chose que la projection ou le cadrage de soi dans un rôle, dans une posture, une attitude normée ou l'idée que l'on se fait de ce qui devrait être.
Je trouve très intéressante la démarche consistant à saisir un film pour point de départ pour penser la réflexivité ainsi que l'idée du film d'auteur comme celui qui « implique bien un sujet écrivant et pensant, exposant ses pratiques pour les critiquer » (ou pour laisser la possibilité à la critique de s'exercer en de manière située et juste?). Il me semble que ce qui nous touche dans un film, dans une œuvre, et pour nos pratiques de chercheurs, dans une recherche, c'est effectivement de sentir la pensée de celui qui écrit, de pouvoir la situer, d'en sentir la particularité, la dynamique, la construction. Une recherche qui cherche avant tout à être une recherche, selon l'idée préalable que l'on se fait de ce que devrait être une recherche, ne nous emmène pas dans la réflexion de la même manière. Ce qui ne signifie pas bien sûr, et bien au contraire, qu'il n'y ait pas des méthodes, des cadres, de modes de construction pour pouvoir qualifier un travail de « scientifique ». Mais je m'égare un peu par rapport au sujet de ton billet J : il trouve de nombreux échos…

J'aime beaucoup cette idée de « support au comique », que l'on retrouve dans les situations où le discours « méta » (sur la situation, sur ce qui est en train de se passer, sur les codes en jeu) vient désamorcer les codes justement. Dans les relations aux étudiants, j'ai l'impression que cet humour réflexif permet d'aller au-delà de ce qui est spontanément confiné et de libérer la pensée, ponctuellement. De donner une nouvelle profondeur à l'échange…

En tant que spectatrice de ce film, l'intérêt et la réflexion que tu partages se construisent-ils a posteriori ou progressivement au cours du visionnage, ou au cours des désamorçages, mise en abyme et discours méta? Peut-on suivre

la perspective proposée par le réalisateur alors-même que celui-ci la déconstruit en même temps qu'il la présente? Où cette perspective doit-elle selon toi être considérée comme un genre à part entière, c'est-à-dire comme intégrant un discours sur ce qui est en train de se faire en même temps que cela se fait?
En d'autres termes, quelle relation ce type de film entretient-il, ou non, avec les films qui sont a priori (sur le papier, dans le « speach ») du même genre? Et comment le réalisateur présente-t-il son film (je ne sais pas si ce type de traces existent…) : tient-il un discours sur le méta-discours de son film ou est-ce un ressort comique non explicité? Autant de questions lancées qui me viennent à la lecture de ton billet J. »

Mélodie Faury, 01/07/2012 à 16:07

« Oui, le meta, grand ressort des cours… Parce que l'humour, comme la réflexivité, est basé sur la distance et le regard amusé sur soi? Cela dit, c'est souvent perdu pour mes étudiants en fait. Je n'ai eu face à moi que des L1 ou L2 qui souvent sont totalement hermétiques au second degré, en tous cas au second degré sur l'histoire. Les cours, ce sont des cours: donc pas drôles, pas décalés, ennuyeux même. La fantaisie et le décalage déroutent toujours beaucoup les étudiants; et en L1 ou L2 ils sont encore souvent trop jeunes et/ou débutants en histoire pour qu'on puisse vraiment amorcer une réflexion sur les pratiques ou un humour à base de réflexivité.

Pour le film lui-même: la réflexivité était évidente au visionnage, et ce n'est pas du à mon passage dans la Villa – une amie a vu aussi cette posture réflexive alors que ce n'est pas du tout dans ces préoccupations du moment. C'est très très visible en fait ?
Ce que j'ai trouvé plaisant dans 21JS, c'est aussi que la posture meta n'est pas un posture acide ou ironique, cette posture un

peu blasée qui consiste à dénigrer ce qui serait trop populaire.

C'est un parti pris: plus que de faire un film premier degré sur une infiltration, c'est une réflexion sur ce genre de film et sur les conventions qui font que, lorsqu'on va voir « Die Hard », on ne pose jamais la question de la vraisemblance – ou alors on n'aime pas le film.

Je mettrai le film dans la catégorie « daube déjantée » qui certes n'est pas très précise… Comme ces films qui racontent n'importe quoi mais qui le font bien, en se prenant si peu au sérieux que le délire total devient plaisant à suivre – comme « Josie et les Pussycats », comme « Zoolander ». Comme « Le Guide du voyageur galactique », du côté des livres. Il est vrai que j'aime beaucoup le n'importe quoi ?

Le film ne se réduit pas cependant à cette déconstruction et il y a aussi une lecture premier degré, mais ne se prenant pas au sérieux, d'une intrigue à base de policiers idiots et d'infiltration dans un lycée. Ce qui fait aussi qu'on peut apprécier le film au premier degré (les auteurs ne reculent devient aucune outrance, et on rit beaucoup – si on aime le gras) et au second degré (pour le côté meta – et on rit aussi, mais d'un rire un peu plus entendu et flatteur (« ha! j'ai compris! »)).

Le discours sur le film ne met pas en avant cet aspect méta du scénario, du moins pas dans ce que j'ai trouvé (je n'ai fait qu'une recherche rapide), mais pose quand même la question du genre du film: "I wanted this movie to be Bad Boys meets a John Hughes movie. And in order for that to happen, we needed someone with serious action credibility to go along with me – who has no action credibility," (Jonah Hill, scénariste et acteur, http://news.moviefone.com/2012/03/12/

jonah-hill-and-channing-tatum-21-jump-street_n_1339515.html).
Le même parle aussi du film comme d'un film d'action, et d'un « buddy movie », et de la distance nécessaire par rapport à un « conventionnal high school movie », qui ne parle qu'à une génération alors que le décalage vécu par les héros en arrivant dans un lycée où ils n'ont plus aucun repère est le décalage de tout spectateur qui vieillit un peu (http://collider.com/jonah-hill-channing-tatum-21-jump-street-interview/144755/)
Le producteur insiste sur l'intelligence du film (et quand on pense à certaines scènes... le mélange était un vrai défi!! http://www.allocine.fr/article/fichearticle_gen_carticle=18599845.html)
Mais l'aspect réflexif n'est pas réellement explicité en fait. »

Morwenna Coquelin, 03/07/2012 à 21:05

Discussion

« Ce mauvais film pousse en effet assez loin le jeu des références, clins d'oeil et private jokes. Le rôle du capitaine de cette improbable unité spéciale est tenu par Ice Cube (http://en.wikipedia.org/wiki/Ice_Cube), grande figure de l'histoire du Rap et ex membre du groupe N.W.A (http://en.wikipedia.org/wiki/N.W.A), groupe fondateur du genre « gansta rap » (http://en.wikipedia.org/wiki/Gangsta_rap). Ce groupe créa à plusieurs reprises la polémique avec par exemple son titre « Fuck tha police ». Ice Cube fût lui-même au centre de nombreuses polémiques en raison de ses textes radicaux. En 1991, sur son album « Death Certificate » (http://en.wikipedia.org/wiki/Death_Certificate_%28album%29), le titre « Black Korea » traitait des graves tensions qui avaient alors lieu entre la communauté coréenne et afro-américaine suite notament aux émeutes de Los Angeles. Ice Cube fût alors accusé de racisme anti coréen, ce qui explique cet étrange moment du film où il appelle à respecter le christ coréen de l'église QG du 21st Jump Street. Ice Cube passe alors de la figure énervée du capitaine Dobey de Starsky et Hutch (http://en.wikipedia.org/wiki/Starsky_and_Hutch) à celle du James Brown preacher des Blues Brothers (http://www.youtube.com/watch?v=SZVhzVTBDvA). Mais nos deux Slim shady (http://fr.wikipedia.org/wiki/Eminem) ne suivront pas la lumière divine ils se contenteront d'errer dans les couloir du lycée. »
Jean-Christophe Peyssard, 04/07/2012 à 09:32

> *« Merci pour ce complément!*
> *Par contre, j'assume, je n'ai pas trouvé ça mauvais. »*
> *Morwenna Coquelin, 04/07/2012 à 12:50*

***

Billet original : Coquelin, Morwenna, 30 juin 2012, « Interlude – 21 Jump Street, film réflexif? ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 5 mars 2018. https://reflexivites.hypotheses.org/2578

Crédit photographique :*http://www.imdb.com/media/rm2440011008/tt0092312*

De quelques fantômes erfurtois

MORWENNA COQUELIN

Les fantômes sont nés de deux histoires déviées. D'abord, l'envie d'écrire sur les identités différentes apparaissant dans les narrations d'une révolte erfurtoise, l'année terrible de 1509. Sauf que, panique à quelques mois des journées d'étude, il est impossible de faire la communication proposée, et acceptée : il n'y a qu'un texte, repris et repris avec dans chaque manuscrit des mutations plus ou moins grandes. De qui, ce texte ? D'un « je » assez insaisissable, peut-être celui d'un patricien erfurtois parti à Bamberg. Mais la recherche a quelque chose d'un chat, aux vies parallèles souvent, et aux pieds lestes, parfois. Dans le texte et ses variations j'essaie de lire sinon les identités des auteurs, du moins l'œuvre d'un groupe social, le but de ces textes et leur usage. C'est la première histoire manquée, ou plutôt infléchie. On ne trouve jamais vraiment ce que l'on cherche, mais les archives sont le royaume de Serendip.

Je manque une deuxième fois mes auteurs : l'objet de la journée d'étude et la place de l'intervention comme de l'article ne permettent pas de développer les questions d'énonciation qui, associées à une pratique de la reprise et de la modification inavouées, puisque jamais signalées dans les manuscrits, me perturbent. Je ne sais pas qui écrit, mais je repère les niveaux d'écriture. Celui qui parle à l'origine, et celui qui le copie mais n'est ni simple copiste, car il transforme, ni glosateur, car c'est masqué qu'il coupe, change ou ajoute.

Pourtant, les manuscrits reprennent le « je » initial. C'est pour cela que je les ai appelés mes fantômes ; aussi parce que j'imagine volontiers les mânes des scribes médiévaux m'accompagnant aux archives et fronçant les sourcils à chaque lecture erronée.

> « la construction d'un chercheur conscient de lui-même comme gage de qualité scientifique »

Ces sources ouvertes d'abord pour interroger la façon dont on a dit

presque à chaud l'histoire d'une révolte urbaine un peu sanglante, trouvent alors une autre vie pour chercher les traces d'une réflexivité conçue comme la façon de se voir et de se raconter en train de faire.

De se présenter et re-présenter donc, comme il est d'usage au Moyen Âge où l'auteur se montre volontiers, dans les enluminures qui ornent les pages de garde et frontispices, en simple scribe, en Évangéliste ou offrant son texte au dédicataire, prestigieux comme il se doit. C'est ici une forme de travestissement, ce que la réflexivité n'est pas; cependant la représentation, comprise comme présence seconde, pourrait être l'une des formes de la réflexivité (Ginzburg, 1991; Chartier, 1989). N'est-elle pas l'idéal du présent-absent, de cet auteur tout ensemble s'affirmant et s'effaçant derrière son sujet?

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Salluste rédigeant. Le grattoir et la corne à encre suspendus au mur symbolisent son état d'écrivain.
Salluste, *De conjuratione Catilinae. De bello Jugurthino*, début du XVe siècle, BnF, Lat. 9684, f. 1.

Les sources que j'évoquerai ici ne sont pas tout à fait médiévales : elles furent écrites au XVIe siècle. Ce sont des sources qui m'accompagnent épisodiquement depuis mon travail de thèse mais avec lesquelles j'entretiens un rapport particulier : elles furent pour certaines ma porte d'entrée vers le moyen haut allemand; pour d'autres une bouffée d'air et d'anecdotes après une longue plongée dans les sources principales d'un abord plus aride. Elles ont en commun de contenir des traces d'un regard de l'auteur sur lui-même et sur son œuvre.

« le regard du "je" sur lui-même en tant qu'il occupe une certaine place sociale »

Se montrer au travail, asseoir son autorité

Dans une chronique conservée à Erfurt et écrite probablement dans le premier quart du XVIe siècle, on trouve une trace de l'auteur se montrant et se regardant écrire dans le récit de « l'année terrible » d'Erfurt, nom donné par l'historiographie depuis au moins le XIXe siècle à plusieurs mois de révolte urbaine entre juin 1509 et janvier 1510. Le soulèvement est provoqué d'abord par la situation économique catastrophique de la ville : les guerres perdues contre l'archevêque de Mayence et le duc de Saxe ont entraîné le paiement de très lourdes amendes, financées par la mise en gage de territoires urbains et la multiplication de taxes indirectes sur le pain, la bière et le vin. Lorsque le Conseil refuse de présenter les livres de comptes, une partie des bourgeois s'emparent de ce prétexte pour tenter d'accéder au pouvoir, en utilisant à leur profit le mécontentement des masses. Le manuscrit le plus ancien relatant les événements conservé aux Archives municipales d'Erfurt date de la première moitié du XVIe siècle. Son premier intérêt, du point de vue de la réflexivité, c'est cette déclaration :

> Alors j'ai demandé avec grand zèle à des hommes vieux et dignes de foi, qui m'ont ainsi dit [...][1]

L'auteur se montre au travail et décline sa méthode. Est-ce l'homme renaissant quittant la symbolique et les codes pour se montrer lui-même, nu, agissant et enquêtant? Non plus un texte absolu mais le produit d'un individu? Depuis Hérodote, dont le livre s'intitule littéralement *Enquêtes*, l'enquêteur est la figure de l'historien... Ici l'auteur, qui ne donne jamais son nom, se montre en action de manière incomplète : la lecture des chroniques montre qu'à ce questionnement de témoins il a ajouté le travail en archives (il inclut ainsi un acte d'accusation dont, à l'évidence, il a l'original sous les yeux[2]) et la participation directe aux événements :

> Nous autres bourgeois partirent alors avec [la charrette du condamné], et comme nous arrivions à la Porte Krampfer, nous fîmes place [...][3]

Mais le travail de compilation d'autres sources, de commentaire[4] et de compréhension de l'événement transforme cette mémoire personnelle en document « historien ». L'auteur cependant passe sous silence une partie des processus utilisés pour faire du discours un discours critique – il est impossible de développer ici, mais il l'est, du moins en partie et implicitement[5]. Il s'agit moins pour lui de signaler la mise en place d'une méthodologie particulière et la conscience de cette méthodologie, que de manifester des pratiques garantes de vérité :

1. Anonyme, *Erfurtish-thüringische Chronik* 1300-1510 [titre donné par un archiviste], Stadtarchiv Erfurt [StAE] 5-100/4, f. 257. Un autre texte, datant du dernier quart du XVIe siècle, insiste également sur cette dimension de l'auteur comme enquêteur : « je vous écris des choses extraordinaires que j'ai collectées dans la seigneurie de Thuringe », anonyme, *Eine Chronica über doringer land*, StAE 5-100/16, f. 78-78^v^.
2. StAE 5-100/4 f. 314-314^v^.
3. StAE 5-100/4, f. 315-315^v^. A moins qu'il ne s'agisse du discours des hommes « vieux et dignes de foi » ici retranscrit sans démarcation par rapport au discours du chroniqueur, et donc totalement approprié
4. Le chroniqueur ne se prive pas d'apostropher son lecteur et de donner son avis.
5. Je me permets de renvoyer à l'article publié à l'occasion de journées d'étude organisées à l'Université de Caen, « L'"année terrible' d'Erfurt et sa mémoire : trouble, division et défaite au fondement d'une nouvelle identité urbaine ? », *Les Cahiers du* CRHQ, 4, « L'écriture et la mémoire des révoltes et des révolutions », S. Haffemayer (dir.), 2013, https://halshs.archives-ouvertes.fr/hal-01018400.

> Qu'aucun homme ne le croie pas. Je dis cela en vérité; de cela je ne veux rien laisser de côté[6].

L'important n'est pas la scientificité des processus, mais les autorités dont elles se réclament. La critique évoquée plus haut n'est en effet pas la « critique des sources » mais la critique des acteurs et l'inscription du récit des événements dans un discours plus général de condamnation d'une révolte et de valorisation des nouvelles élites politiques. Ce procédé est ancien, et n'est pas gage de vérité : lorsque Tacite prétend tenir ces sources de témoins fiables, c'est toujours pour donner des informations dont on peut aujourd'hui largement douter de la véracité.

L'auteur a donc choisi ce qui lui paraissait propre à caractériser son rôle et surtout à le légitimer. Il s'agit encore d'une mise en scène, d'une affirmation de soi comme historien, et de soi comme crédible. Ce n'est pas l'aspect « scientifique » qui est choisi, ni l'ensemble des pratiques, mais deux qualités essentielles aux yeux des hommes du Moyen Âge, même finissant/fini : l'expérience directe du témoin interrogé, et surtout l'appui sur un témoin fiable car âgé. Le chroniqueur erfurtois se présente, à l'instar de ses prédécesseurs, comme tributaire des autorités antérieures qui rendent le discours respectable et inattaquable : il vise d'abord à construire une autorité.

Le regard porté sur ses pratiques par le chroniqueur n'est donc pas de la réflexivité au sens où ce n'est pas une interrogation globale, ni porteuse de caractéristiques scientifiques au sens moderne. Il vise à construire une figure fiable, et à fermer la discussion. Et c'est paradoxalement justement en cela qu'il me semble se rapprocher de la réflexivité : la construction d'un chercheur conscient de lui-même comme gage de qualité scientifique.

Lui, moi, je

Le « je » du chroniqueur peut donc affirmer une réflexivité décalée : non pas le regard du « je » sur lui-même en train de penser, mais le regard du « je » sur lui-même en tant qu'il occupe une certaine place sociale. Ce n'est

6. StAE 5-100/4, f. 259 et f. 261-261^{v}.

pas totalement étonnant, finalement, puisque ce « je » lui-même est un écran, et l'endossement d'une identité autre.

Qui est-il, en effet ? On ne le sait pas : il n'est jamais nommé. Il est pourtant très présent dans la transmission de la mémoire urbaine : sur les quinze chroniques du XVIe siècle conservées aux Archives municipales d'Erfurt – elles ont échappé au grand mouvement d'édition du XIXe siècle allemand – douze le reprennent[7]. Et presque toutes conservent ce « je » enquêtant. A première vue, point de problème : la copie est le mode ordinaire de transmission des textes : ce récit a eu du succès[8]. Sauf que la copie est l'occasion d'un glissement et d'une appropriation du discours originel par le copiste-compilateur, de façon encore très médiévale.

Et ici la question de la réflexivité touche d'abord à mon travail : à l'intérêt du détail, et de la confrontation, pour trouver dans la variation et dans l'écart des éléments significatifs. Pour s'éloigner aussi de la fascination pour la chronique, source plaisante à lire, et dispensatrice d'informations qu'il convient certes de recouper, mais d'informations tout de même. Non : c'est la façon même d'écrire qu'il faut, avant tout, interroger.

Ce qui pose question ici, ce n'est pas la copie d'un « je » étranger, car c'est le sort des textes copiés et recopiés que de passer sous différentes couvertures. Ce qui pose question, c'est le fait que le texte n'est jamais annoncé comme anonyme et parfois compris dans un recueil portant un nom d'auteur/compilateur (ou peut-être, il est vrai, de possesseur). Ce qui pose question, c'est que les modifications du copiste-compilateur ne se distinguent pas du texte de départ, contrairement à la glose et aux commentaires qui se présentent traditionnellement dans les marges et les intervalles ou d'une autre couleur. L'espace de la page est habituellement très soigneusement divisé et les niveaux de discours très explicites. Ce n'est plus le cas dans ces chroniques.

Deux hypothèses : le lecteur du XVIe siècle est abusé par la présentation

7. StAE 5-100/4, 8, 9, 11, 12, 14, 16, 17, 18, 20, 71, 89 et 91.
8. On en a conservé une centaine de manuscrits de ce texte, connu sous le nom d'Erfurter Bürgerchronik. L'une des variantes a été éditée dans Friedhelm Tromm, *Die Erfurter Chronik des Johannes Wellendorf (um 1590) : Edition - Kommentar – Untersuchung*, Köln, Böhlau, 2013.

et attribue faussement le « je » ; ce même lecteur connaît le texte et sait qu'il s'agit d'un anonyme ancien. La deuxième hypothèse est tout à fait plausible, compte tenu de la circulation des textes, qui semblent avoir constitué une base pour l'éducation politique des nouvelles élites urbaines.

L'auteur initial n'est donc jamais mentionné, ne serait-ce que sous la mention « anonyme ». Le texte existe indépendamment d'un auteur dans neuf manuscrits, soit les trois quarts : la première main est effacée de la transmission. Dans le dernier quart, le « je » conservé dans la chronique est assumée par un compilateur qui appose son nom et s'approprie ainsi le texte. Dans deux manuscrits[9] le nom peut s'appliquer à l'ensemble du recueil et à un travail de compilation. Mais dans le dernier[10], qui ne contient que la chronique, le nom apposé devient donc aussi celui du « je » qui parle sans autre mention d'identité. Dans les neuf autres versions enfin, le « je » est trompeur et permet à un auteur second de s'avancer masqué, tout comme le premier s'abritait derrière les hommes « âgés et dignes de foi ».

Une identité diluée et recomposée, plutôt, dans laquelle on lit bien plus le copiste que l'auteur de départ : chaque manuscrit ou presque présente en effet une version différente du récit. Celui-ci est tantôt allégé et coupé, tantôt enrichi de commentaires, tantôt raturé, tantôt enfin réécrit avec des formulations plus ou moins percutantes. L'anonyme qui a enquêté et vu est recopié par des scribes qui laissent ainsi, dans la variation, des marques de leur identité et des indices sur l'époque de la copie, leurs opinions – et sont ainsi bien plus sûrement connus et singularisés que s'ils avaient laissé un simple nom, qui aurait pu faire écran à une comparaison parfois fastidieuse. La fonction-auteur (Foucault, 1969; Jacques-Lefevre et Regard, 2001) est ici d'abord imperceptible, et réside dans l'absence de toute indication : le texte semble exister non pas certes de toute éternité mais depuis 1509, indépendamment de tout parti. Il se veut l'expression fidèle, unique et indépassable des événements.

Les notations du chroniqueur sur sa pratique ne permettent pas seulement de dessiner une méthode, réelle et poursuivant la construction

9. StAE 5-100/11 et 17.
10. StAE 5-100/89.

médiévale de l'autorité du texte. Elles permettent surtout de fondre tous les discours en un seul, en mêlant différentes identités sous un même sujet grammatical. Le « je » conservé dans quasiment tous les manuscrits (sauf celui qui opère les corrections les plus significatives) est en réalité accompagné d'un autre sujet, véritable auteur du nouveau texte recomposé. Ces modifications montrent le peu de cas qu'on faisait de l'auteur initial puisqu'elles sont parfois considérables au point de changer la perception de l'événement relaté. Ce n'est pas anodin. L'auteur individuel est établi au XVIe siècle et ce choix d'un anonymat, d'un auteur qui n'est qu'un bourgeois parmi d'autre, permet justement d'effacer l'individu au profit du collectif bourgeois. Les modifications visent à construire une interprétation de la révolte et à en juger les protagonistes.

Dans un seul cas enfin, ce « je » disparaît[11]. Le compilateur de ce manuscrit se distancie par ailleurs totalement de la communauté en révolte : « nous » est systématiquement barré et remplacé par « les Erfurtois ».

L'auteur est donc un mirage grammatical insaisissable et seul le discours compte, non celui qui le tient, qui n'est convoqué que dénué de toute substance, et pour simplement asseoir une autorité. Certes la fonction-auteur ne suppose pas la création originale, mais du moins l'affirmation de celui qui écrit.

> « la réflexivité est impossible puisqu'il n'y a pas de sujet pour l'opérer ni sur qui l'opérer »

La réflexivité est alors impossible puisqu'il n'y a pas de sujet pour l'opérer ni sur qui l'opérer. Elle suppose une prise de conscience de soi, de ne pas être dupe de soi-même et de se reconnaître pleinement auteur. Les conditions de sa possibilité ne sont donc pas présentes dans les chroniques erfurtoises du XVIe siècle – pas plus d'ailleurs que dans une écriture positive de l'histoire.

Mais la réflexivité est sans doute plus que l'interrogation sur soi au travail.

11. StAE 5-100/11 : la présence d'un nom en page de garde n'est donc pas en conflit explicite avec le « je » originel : au contraire, la désapprobation du copiste s'est marqué dans l'effacement du premier sujet.

En interrogeant les pratiques d'écriture, elle permet de souligner la singularité de celui qui écrit et se décrire au travail permet d'être conscient de soi. Elle a besoin d'une représentation de soi comme auteur, mais elle constitue *aussi* une forme particulière de cette auto-représentation de soi comme auteur, absente des chroniques erfurtoises. Non qu'elles soient encore pré-modernes : des auteurs se représentent comme auteur bien avant le XVIe siècle. Le problème est d'ailleurs moins de savoir quand est né le sujet que d'observer les représentations culturelles d'un moment et d'un lieu donnés : l'absence d'auteur auto-représenté n'est pas un obstacle au succès de ces chroniques, qui disposent d'autres signes de validité (l'appel à une autorité extérieure notamment) et sont produites par et pour l'élite urbaine qui garantit ainsi leur diffusion. L'auteur est présent dans un texte même lorsqu'il s'en affirme absent au nom de l'objectivité – ici l'impartialité affichée de textes qui sont au contraire des programmes de gouvernement –, de la science, de la convention rhétorique ou pour laisser place à un auteur divin. Les auteurs ici apparaissent par les réagencements, même minimes, et le décalage qui finit par exister entre le « je » qui énonce l'individu qui a réellement pris la plume pour chaque manuscrit.

Fantômes, ai-je appelé mes chroniqueurs passés, sans trop réfléchir – justement. Comme une boutade, et sans plus penser que dans ces fantômes se trouvait un autre fantôme, écho du texte originel. Mais sans corps et sans substance, un fantôme a-t-il encore une identité propre ? Ou bien son « je » est-il totalement dilué, ectoplasmique ? Et le discours du passé, repris et repris, perd-il lui aussi toute identité ? Me voilà à vérifier ce qu'est un ectoplasme : littéralement, une forme au dehors. Un autre, un autre discours, manifesté et extériorisé par un médium. Mais on en vient, dans les chroniques, à ne plus distinguer immédiatement le medium et l'ectoplasme, le discours et son support (ici un autre discours réinterprété). Cependant, tout comme l'ectoplasme résiste rarement à l'épreuve mais peut impressionner (le spectateur à défaut de la pellicule), le discours second ne parvient pas totalement à se cacher derrière le truchement et l'artifice du discours principal, mais réussit dans un premier temps à se servir d'un autre sujet pour donner un aspect plus solide à ses interprétations, tout comme les tournures impersonnelles ne cachent jamais bien longtemps le chercheur sujet, quand bien même il voudrait limiter le « je » à l'espace spécifique de la réflexivité.

L'auteur et ses doubles

Ce sujet intervient parfois dans un prologue où il présente ses intentions. C'est ainsi le cas de l'auteur de la *Chronique sur le pays thuringien* [footnote] Stadtarchiv Erfurt 5-100/16, manuscrit anonyme, dernier quart du XVIe siècle.[/footnote] qui commence par deux feuillets de commentaires sur l'utilité de transmettre l'histoire, même récente, en se référant aux écrits d'Aristote. Ainsi sa chronique permettra-t-elle d'assurer, par la connaissance des événements récents, la vertu et la sagesse du lecteur :

> Aristote le Maître le dit, les choses récentes sont riches aussi, mais elles ne sont pas si enseignées que les anciennes. […] En les anciennes ont trouve le bon sens et les vertus, elles apportent le bon conseil, et personne ne doit les ignorer. […] C'est pour cela que l'on écrit moult histoires de princes, comtes, nobles et villes […] afin d'enseigner leurs origines. Elles sont particulièrement utiles aux princes […][12].

L'auteur entre alors en scène : c'est par son action que les faits sont connus, compilés et transformés en enseignement. C'est le seul moment de la chronique où l'on trouve la première personne, d'abord au pluriel et immédiatement après au singulier : l'auteur est bien un individu qui se manifeste comme tel. Ce qui ne l'empêche pas de proposer une lecture très subjective des événements (c'est particulièrement visible dans le récit de la révolte erfurtoise), mais toujours en s'abritant derrière la troisième personne. L'acte d'écrire, en revanche, est sien :

> Nous allons prouver [l'utilité de l'histoire récente] avec la plus grande amitié, en particulier je ne veux pas exagérer. Je vous écris à propos des merveilles que j'ai collectées dans la seigneurie de Thuringe. Pour que je puisse en tirer le meilleur pour toutes les autres bonnes choses, j'ai résolu de compiler ce petit livre que je vous destine [le dédicataire est inconnu, c'est peut-être simplement le lecteur en général] sans

12. StAE 5-100/16, f. 78, je traduis.

> malice, et que je laisse maintenant aller [...]. Puisse ainsi ce petit livre vous être d'une certaine utilité[13].

Le « je » disparaît encore souvent derrière « l'écrit », « le livre », qui semble ainsi doter d'une force propre, comme dans la *Chronique régionale de Hesse et de Thuringe* de Wiegand Gerstenberg[14] :

> De même ce présent livre est composé de nombreux et anciens écrits, histoires et chroniques, dont il a sélectionné les meilleures fleurs et qu'il a mis ainsi dans cette petite somme. Ces histoires des papes, évêques, empereurs [etc.] et autres histoires remarquables sont ainsi mises ensemble dans le but de suivre le bon exemple et d'éviter le mauvais, comme il a été écrit avant. En outre ce livre est issu aussi des chroniques et écrits ci-après [suit une liste de textes][15].

13. StAE 5-100/16, f. 78-78^{v}.
14. 1457-1522. La chronique est achevée en 1506.
15. *Landeschronik von Thüringen und Hessen bis 1247 und von Hessen seit 1247*, H. Diemar (éd.), *Die Chroniken des Wigand Gerstenberg von Frankenberg*, Marburg, 1909, p. 2-3.

si se commence en cel endroit ou il dist Salemon Jay
or zc? Et la tierce & derenierre partie se commence
en cel endroit ou il est escript. Cy ensuiuent les lamen
tacions &c. Et premierement commence le dit
prologue par ceste maniere cy Ecclesiasticus. Eructauit

Eructauit cor meum verbum bonum dico ego o
pera mea regi Tresshault et tresnuissant
prince et mon souuerain seigneur naturel.
De par celluy par qui tous roys regnient & sonc sonneur
victoire et loenge vous soit tousiours donnee & octroiee
en ce present siecle cy et apres la fin en la vie perdurable
aussy a toute vostre noble generacion & a tous autres
de vostre noble sang Amen. Je. S. le mendre de

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Dans cette enluminure tirée des *Lamentations* de Pierre Salmon (vers 1409), on a la mise en image de ce mouvement écrit dans les prologues : c'est bien le livre qui « parle » par le phylactère et non l'auteur : la mise par écrit permet ainsi de se déprendre de soi-même. Cependant, les paroles inscrites dans le phylactère sont encore celles de l'auteur : « Tes entrailles seront rassasiées par ce livre. »
Pierre Salmon, *Réponses à Charles* VI et *Lamentations*, BnF, fr 23279, f. 1v.

C'est dans cet espace très réduit du prologue qu'apparaît toute la subjectivité de l'auteur. C'est aussi cet espace que d'autres auteurs utilisent parfois pour donner leur nom : les prologues permettent ainsi de séparer la mention de l'auteur, ses ambitions et méthode, du reste de l'écrit (la séparation est rendue visible par l'usage d'intertitres). Le discours historique n'est pas le lieu de la réflexion sur le discours ou son auteur. Les chroniqueurs cités ici ne se présentent pas comme « *auctor* », celui qui fait autorité, mais plutôt comme « *actor* », celui qui a fabriqué le livre. Ils décrivent très concrètement leur travail. C'est peut-être là aussi qu'on pourrait trouver quelques traces de réflexivité : dans l'individu qui se reconnaît comme tel et qui évoque l'acte même d'écrire autant, et parfois plus, que la dignité que son travail lui a conférée, ou les éléments compilés et étudiés. C'est bien le « faire », et la manière de faire, qui importent.

« l'auteur est présent dans un texte même lorsqu'il s'en affirme absent au nom de l'objectivité »

Mais les chroniqueurs erfurtois de l'année terrible ne proposent pas de prologue : leur intention est tout autre. Empruntant à la tradition médiévale de la construction d'une autorité textuelle sans lien avec l'auteur qui tient la plume et aux développement humanistes qui, à l'instar de Jean Bodin, font de l'histoire un récit de persuasion, ils cherchent avant tout à édifier à édifier par la compilation de lectures précédentes et de témoignages inattaquables.

Ces fantômes sont moins des ectoplasmes et des traces d'un autre âge que d'un double compromis : celui résultant de la tension entre celui qui écrit et celui qui copie le texte, toujours en l'amendant (et parfois de façon

significative), et celui découlant de l'intention des auteurs d'afficher un discours d'autant plus efficace et légitimant qu'il renvoie à un individu de plus en plus lointain et flou, et par là même capable d'endosser toutes les individualités. Le copiste-commentateur s'efface et reste anonyme car il importe moins de revendiquer une individualité que de construire une autorité ; les textes ici évoqués font en effet partie d'une entreprise de construction et de légitimation d'une domination politique. En outre la variété et la multiplicité des avis ne seraient que la reprise de l'éclatement de la commune en 1509 alors qu'il faut réaffirmer l'unité de la ville. L'autorité, celle du texte et celle des hommes qui l'écrivent, le lisent et le font circuler, l'emporte sur l'autorialité[16] dans ce projet d'écriture particulier, peu propice à la réflexivité malgré une énonciation à la première personne du singulier.

16. Bibliographie médiéviste sur ces questions ici : http://atelmed.hypotheses.org/106

Discussion

« merci de ce billet du dernier jour...
c'est toujours passionnant de voir comment des disciplines différentes traitent le même objet, en l'occurrence ici le « je » – j'appelle ça les « parallèles épistémiques » et c'est bien un thème de la #villa – bien sûr je ne peux lire ce billet qu'avec l'arrière-plan de mes approches de linguiste, mais j'ai été très intéressée par les différentes métaphores que vous employez pour désigner ce « je » du chroniqueur et je note plusieurs points d'échange et de discussion intéressants : vous pouvez par exemple à partir de l'histoire et d'une préoccupation référentielle (enfin c'est comme ça que je vois les choses), parler de « mensonge » pour le « je »; la linguistique verrait les choses du côté de l'instance énonciative, et ne poserait pas forcément les choses en termes de vérité, c'est la fameuse exclusion de l'axiologie des sciences du langage, qui est discutable d'ailleurs : rien n'est vérité ou mensonge, il y a des paroles qui surviennent; vous parlez très joliment de « fantôme » et aussi de « mirage grammatical » où nous parlerions justement d'instance, de forme énonçante, qui est par définition toujours la même, puisque tous les individus se saisissent de ce pronom pour prendre la parole – et qui est très réelle, car elle est matière langagière et possibilité de l'énonciation, énonciation qui « sert à vivre » (benveniste) – le « je » comme personne (« vraie » personne » dit encore benveniste) sous le regard du linguiste, et comme comme « fantôme », « ectoplasme » ou « mirage » sous celui de l'historien – l'énonciateur d'un côté, la question de l'auteur de l'autre – deux approches qui pourraient faire l'objet d'un bon échange réflexif – à suivre? »

Marie-Anne Paveau 30/06/2012 à 10:05

> *« Merci à vous!*
> *« Mensonge »... Oui, le terme est sans doute mal choisi et je m'y montre plus positive et moralisante que je le voudrais. Un texte, une source, n'a pas de « vérité » absolue...*

Je me demande aussi dans quelle mesure cette accusation que je fais aux sources ne vient pas d'une certaine perplexité et d'un désappointement face à des sources que je pensais d'abord plus variées et explicites, avec des identités différentes et affirmées (avec les traces des trois partis de la révolte, et de la Réforme).

Cette rencontre du mensonge et du discours me fait aussi penser à un texte de J.P. Minaudier que j'aime beaucoup et dans lequel il parle d'une langue présentant des variations dans les formes verbales, qui indique la façon dont on a connaissance d'un événement, et sur lesquelles ont peut donc jouer pour raffiner le mensonge.

Pour les échanges et croisements, oui, mille fois oui! La linguistique m'est encore très étrangère mais il va bien falloir que je m'y intéresse plus sérieusement, puisque je veux étudier autant ce qui est dit dans mes sources, que la façon dont elles le disent, et que je ne vais pas pouvoir le faire très longtemps de façon impressionniste et sans quelques outils précis. J'ai l'impression que c'est un peu le luxe des historiens d'emprunter à droite et à gauche pour servir leur propos, en n'empruntant pas toujours très précisément d'ailleurs. Je ne sais pas trop encore quelles sont les questions que posent les linguistes au langage, et s'il est étudié pour lui-même ou pour ce qu'il dit de celui qui parle, ce qui serait plutôt mon objectif: le prendre comme un acte social et en essayant de voir ce que les manières de dire révèlent de celui qui parle, et des manières de penser la société (en l'occurrence, la ville). Ce que j'ai présenté ici étant finalement un aspect secondaire de mon travail sur ces chroniques (http://www.stmoderna.it/Calendario/DettagliEvento.aspx?id=3213), mais qui m'a passionnée. »

Morwenna Coquelin, 01/07/2012 à 18:29

« en fait je ne portais pas du tout de jugement de valeur sur l'emploi de « mensonge », au contraire il m'intéresse beaucoup

car il pose la question de la référence, qui distingue certaines disciplines les unes des autres – le problème de fond me semble être celui de la nature et même de l'existence de la réalité – la linguistique a été trop longtemps constructiviste, et de son côté l'histoire peut-être trop « réaliste »

je ne connais pas jp minaudier et je veux bien que vous me donniez les références

je vous conseille de mon côté : Weinrich H., 2005, The linguistics of lying and other essays, University of Washington Press (p. 3-80 : « The linguistics of lying », traduction de Linguistik der Lüge, 1966). c'est le seul linguiste qui ait abordé la question du mensonge, qui est exclue des sciences du langage censées ne s'occuper que de l'ordre du langage justement : pour lui, le mensonge est dans la mise en texte, ce qui semble rejoindre ce que vous dites de minaudier

discussion à prolonger... »

Marie-Anne Paveau, 02/07/2012 à 07:56

> *« Non, c'est bien moi qui le porte! Il y a bien un phénomène de référentialité qu'on peut étudier, mais il y a aussi dans ce que je disais et dans ma manière d'aborder ces source, du moins au début, une certaine illusion de la source « transparente ». Or la source est construite, qu'elle soit narrative ou de la pratique.*
>
> *Le texte de Minaudier (historien et traducteur de l'estonien) est un essai où il évoque sa passion des*

langues et présente un certain nombre d'exemples (http://www.les-oies-du-capitole.fr/spip.php?article27). Il renvoie, à propos des évidentiels, à Alexandra Aikhenvald, « Evidentiality », Oxford UP, 2004.

Merci pour la référence! Cette idée de « la mise en texte » à étudier me paraît rejoindre les préoccupations des historiens… »

Morwenna Coquelin, 02/07/2012 à 09:14

***

Billets originaux

Coquelin, Morwenna, 15 juin 2012, « Fantômes, 1 – Se montrer au travail, asseoir son autorité ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/2394

Coquelin, Morwenna, 27 juin 2012, « Fantômes, 2 – Lui, moi, je ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/2545

Coquelin, Morwenna, 30 juin 2012, « Fantômes, 3 – Se regarder au travail, se reconnaître soi-même ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/2394

Le traducteur et ses lecteurs

CLAIRE PLACIAL

« un échange à établir avec un destinataire absent »

Dans le carnet de recherche collectif les *Espaces réflexifs*, Mélodie Faury publiait en 2012 un billet intitulé « Interdisciplinarité : la réflexivité par soi et par l'autre ». Elle y exposait les réflexions d'un article co-écrit avec Barthélémy Durrive et Julie Henry. Un extrait de ce texte me semble faire écho à ce que je m'apprête à écrire au sujet du lecteur :

> Par rapport à nos expériences antérieures de réflexivité, faire précéder le « retour » à soi par un « détour » par le point de vue de l'autre nous en effet semble permettre d'éviter un double écueil : d'une part la tentation introspective de prétendre se passer de l'autre pour s'autosaisir directement, d'autre part la critique extérieure (objectivation unilatérale ou opposition frontale entre disciplines), peut-être trop facile. Ainsi, une « ouverture » réflexive aux autres nous semble permettre de laisser l'initiative au « je », tout en l'engageant dans un point de vue extérieur » (Durrive, Faury et Henry, 2012).

Le terme *détour* m'intéresse particulièrement ici, dans la pluralité des figures qu'il permet. Détour suivi de retour, dans une perspective de « boucle » réflexive; mais aussi détour qui serait une variation, un excursus hors du chemin linéaire[1]. Une figure de l'altérité, le traducteur en côtoie continuellement : celle de l'auteur. Quand cet auteur est mort depuis deux siècles, nous pouvons certes avoir le sentiment qu'il répond, mais le dialogue que nous entretenons avec lui est fortement intériorisé.

Mais les « autres » par les points de vue desquels nous pouvons effectuer le « retour à soi » sont multiples, outre l'auteur. Il y a, dans le cas des retraductions, les points de vue des autres traducteurs ; et plus généralement les propos des autres traducteurs. Il n'est pas rare de se trouver des affinités traductives avec des traducteurs dont on ne saurait par ailleurs examiner le travail faute de lire les langues dans lesquels sont écrits les textes qu'ils traduisent.

1. *By indirections find directions out*. Une traduction possible, proposée par Maxime Durisotti, pourrait être « trouver l'issue par des voies détournées ». La figure du chemin et du détour est très présente dans les *Affinités Electives*, roman auquel j'empruntais mes images liminaires au début du mois.

Et, plus directement, il y a les lecteurs, lecteurs cibles et lecteurs réels.

> « La destination de la traduction à un certain type de lecteur oblige le traducteur [...] à conceptualiser leur pratique, à en déterminer les visées, et les modes de visée »

Pour qui traduit le traducteur?

Pour qui traduit-on ? Voilà une question que je n'aime guère me poser en traduisant, et dont je n'aime guère penser qu'il est impératif d'y répondre avant que de traduire quoi que ce soit. Pour autant il ne faut sans doute pas évacuer la question, d'abord parce qu'il existe des contextes dans lesquels la prédétermination d'un lectorat et de ses attentes est capitale, et aussi parce que quand bien même on ne vise pas un type de public particulier il n'en reste pas moins que l'on a sans doute, d'une façon ou d'une autre, des figures de lecteurs à l'esprit.

A *priori*, la définition du lecteur cible semble une possible porte d'entrée vers un travail réflexif du traducteur : en effet, partant de la question du destinataire de la traduction, se pose celle des visées et des méthodes de la traduction. Encore que la définition des attentes et des capacités du lectorat peut ne pas être systématiquement assortie d'une évaluation critique des visées de la traduction. Les traductions de la Bible sont un bon terrain d'observation de la définition de lecteurs cibles, puisque la justification éditoriale de la publication d'une nouvelle traduction de la Bible ne peut pas être celle du manque de traductions accessibles. Quand il y a une nouvelle traduction de la Bible, c'est souvent qu'il y a une nouvelle définition de la manière de traduire, qui va singulariser la nouvelle traduction, et justifier son existence. Une des nombreuses possibilités passe par la définition primordiale d'un public non lecteur de la Bible, et la définition subséquente de moyens linguistiques de se faire entendre de ce public. C'est ce qui est au cœur de la traductologie prescriptive développée par Eugene A. Nida, dans le cadre des missions évangéliques, s'appuyant sur le développement d'une linguistique

behavioriste et communicationnelle, visant l'adéquation de la réponse du lecteur (*reader's response*) à celle du lecteur ou de l'auditeur du texte source au moment de sa rédaction (Eugene Nida, 1947 ; E. J. Brill, 1964; E. J. Brill, 1969). Avant Nida, le traducteur « pour les idiots » qu'est Castellion conçoit également sa traduction à l'aune d'un impératif communicationnel. « Idiots » pour Castellion en 1555, ne signifie pas imbécile, mais non spécialiste : Castellion traduit pour que monsieur Tout-le-monde puisse lire la Bible, et il utilise de ce fait et pour cette raison un vocabulaire exempt d'emprunts au grec et au latin, entre autres traits linguistiques qui tranchent sur la traduction à son époque.

« alors que je pense nécessaire l'adaptation du contenu aux personnes que l'on a concrètement devant soi, je ne pense pas qu'il en aille ainsi de la traduction »

Où est la réflexivité ici ? Sans doute dans le fait que la destination de la traduction à un certain type de lecteur oblige le traducteur, du moins ceux que je viens de citer, à conceptualiser leur pratique, à en déterminer les visées, et les modes de visée. Et que de ce fait même, elle suppose une conscience que la traduction proposée est une parmi plusieurs traductions possibles, et la meilleure possible *pour un public donné*. En l'occurrence, dans les cas de Nida et de Castellion, et dans la plupart des cas où un public spécifique est visé par la traduction, c'est un travail sur l'intelligibilité du texte traduit qui va être réalisé, au moyen d'une réflexion de l'importance d'adopter une syntaxe claire, et un lexique simple.

La définition d'un public cible n'est pas la seule façon de prendre en compte l'existence du lecteur, et les figures des lecteurs sont pour le traducteur bien variées, même lorsqu'il s'en défend, sans doute. Un cas spécifique, qui me vient à l'esprit au moment où j'écris, est celui de l'exercice de la version. Le candidat ou l'étudiant a alors des objectifs pluriels, celui de traduire correctement un texte, et celui d'obtenir une bonne note, ce qui sera possible s'il satisfait le lecteur, non selon des critères subjectifs de goût, mais selon des critères d'évaluation spécifiques à l'exercice : il s'agira en effet de

rendre compte de la compréhension grammaticale et sémantique un texte en langue étrangère, et également de produire un texte dans un français irréprochable ; l'expérimentation, les hésitations, les justifications, n'ont pas droit de cité.

Parenthèse. On entend parfois qu'il y a autant de façons de traduire qu'il y a de traducteurs ; mais chaque traducteur a aussi des façons de traduire qui peuvent s'infléchir selon le texte (littéraire, technique…) et le contexte (qui lit le texte, et pourquoi ?). En d'autres termes, si je devais traduire un texte de Heine pour une version de concours, je ne m'autoriserais pas les néologismes que je m'autorise sinon.

Cette distinction entre modalités du traduire est-elle à ce point dépendante du contexte ?

Contexte et lecteur cible : l'initiation du mouvement réflexif chez le traducteur

Déterminer le contexte et le lecteur cible d'une traduction est essentiel si l'on se place dans une perspective d'analyse historique des traductions. Pour les textes littéraires, une traduction réalisée pour une édition critique donnera lieu à un autre livre qu'une traduction publiée en poche. Mais à vrai dire l'usage d'une traduction entraîne plutôt une modulation des péritextes que de la traduction elle-même : les notes seront davantage développées dans une édition critique par exemple. Je ne suis pas certaine que la traduction en elle-même soit fondamentalement différente. La possibilité de l'utilisation des notes du traducteur, plus grande dans une édition critique que dans une édition de poche, rend néanmoins possible la glose des solutions de traduction, et de ce fait l'adoption de solutions très littérales, pouvant sembler peu lisibles. Mais écrivant cela je me perds dans des considérations sur l'usage visé, et perd de vue le lecteur visé.

Si je perds de vue le lecteur visé, c'est sans doute en bonne part à cause du fait qu'à viser des lecteurs cibles hypothétiques, j'ai le sentiment de tirer dans le vide, ou dans le noir. Sait-on jamais quels seront les lecteurs ? Faut-il qu'on se les imagine, qu'on s'adapte aux attentes de lecteurs plus furtifs encore que les fantômes bien connus de nos auteurs ?

Le destinataire absent

Je me faisais la réflexion suivante, en écrivant ce billet. J'ai le plus grand mal à adapter ma traduction aux attentes et aux habitudes d'un lectorat avec lequel je n'ai pas de contact direct. Je lisais dans le carnet de recherche « L'Infusoir« , chez Mélodie Faury, un billet intitulé « Où est l'autre ? adresse et réflexivité dans l'écriture ». Elle y revient sur une formation professionnelle focalisée sur l'écriture journalistique, proposée par Bertrand Labasse, dont elle résume les propos ainsi :

> Il présentait l'acte d'écrire comme l'une des tâches mentales les plus exigeantes qui soient, dans la mesure où elle demande de composer avec :
>
> – un échange à établir avec un destinataire absent;
> – des conflits à régler à chaque seconde;
> – une linéarisation de sa pensée;
> – une négociation sociale avec celui à qui l'on s'adresse

Ces enjeux sont sans doute également présents dans la traduction, encore que selon des modes différents puisque l'on n'est pas l'auteur du *contenu* du texte traduit. C'est ici surtout la formule « destinataire absent » qui retient mon attention (ainsi que les « conflits à régler chaque seconde » sont le lot du traducteur ; Maxime Durisotti en parlait dans la note introductive de sa traduction de « La moissonneuse solitaire ») Et je vois de ce fait une différence tout à fait sensible entre d'une part la pratique de la traduction et de l'écriture, qu'elle soit scientifique ou personnelle, et d'autre part l'enseignement. Quand on enseigne, on a le public devant soi, on sent les mouvements d'attention, on sent quand ce qu'on dit fonctionne et quand cela ne fonctionne pas, et on ajuste. On peut arriver avec un certain contenu à vouloir transmettre ; il arrive que le contenu se transforme en cours de route quand le cours fait se déplacer certaines problématiques ; en tout cas la façon dont on va exposer le contenu dépend très fortement du retour – pas toujours verbalisé et explicite – que l'on a du public. Et de toute façon enseigner n'est pas parler seul : il y a du répondant – même l'aphasie adolescente est une forme de répondant. Donc là, oui, il faut négocier ferme avec le destinataire présent.

« la publication en ligne permet une interaction avec les lecteurs des traductions qui est un des moyens les plus flagrants d'effectuer le retour réflexif après le détour par le point de vue d'autrui »

Je me suis employée à dire, dans mes billets dans les *Espaces réflexifs*, qu'il n'y a pas de traduction absolue, d'en soi de la traduction. Je ne crois pas non plus qu'il y ait d'enseignement absolu. Une des meilleures leçons que j'aie reçues en matière d'enseignement, c'était ce que disait Michel Charles à propos des leçons de concours : il n'y avait pas une unique façon de faire cours sur un même sujet, et le même sujet devait pouvoir être traité en une heure devant des élèves de sixième comme en un semestre en séminaire de recherche.

Et pour autant, alors que je pense nécessaire l'adaptation du contenu aux personnes que l'on a concrètement devant soi, je ne pense pas qu'il en aille ainsi de la traduction.

On peut rattacher cela aux propos de Schleiermacher :

> Ou bien le traducteur laisse le plus possible l'écrivain en repos, et fait se mouvoir vers lui le lecteur; ou bien il laisse le lecteur le plus possible en repos, et fait se mouvoir vers lui l'écrivain[2].

Si tant est qu'il faille prendre position dans une telle vision dichotomique des choses – sans doute qu'un moyen terme est possible, ne serait-ce que parce qu'il y a négociation permanente dans la traduction – je pencherais, pour la traduction littéraire, pour la première solution : ne pas adapter le ton, le vocabulaire, à un « destinataire absent » à qui on supposerait des habitudes et des capacités auxquelles il faudrait adapter le texte français, mais plutôt supposer du lecteur français une adaptabilité – partant du principe qu'on fait

2. F. Schleiermacher, *Sur les différentes méthodes de traduction*, conférence donnée à l'Académie royale des sciences de Berlin le 24 juin 1823, traduction d'Antoine Berman, qui cite Schleiermacher dans *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, 1984, p. 235.

son possible pour que le texte français soit intelligible, sensé, de la même façon que le texte traduit est lui-même intelligible et sensé.

Ce qui, dira-t-on, est une façon de prendre en compte le « destinataire absent ». Mais sans savoir le sentiment d'avoir à bousculer l'écrivain, de lui passer un costume qui n'est pas le sien pour qu'il puisse avec nous aller dans le monde policé[3]. Mais sans viser de lecteur type qui serait justement un type, une fiction, un lecteur Monsieur ou Madame Tout-le-monde non incarné en monsieur ou madame Untel, le traducteur a toujours des lecteurs à l'esprit.

La double énonciation

Retournons dans les archives des *Espaces Réflexifs*. Dans un des derniers billets d'avril 2012, Jonathan Chibois, dans un billet intitulé « Le Carnet Réflexif. Être lisible plutôt qu'être lu » s'interrogeait sur les destinataires des billets. Il écrivait ceci :

> Mon carnet de recherche en ligne je l'écris d'abord pour moi, je l'écris aussi pour les personnes rencontrées sur le terrain – concernées au premier chef par ma recherche -, et je l'écris également pour mes pairs avec qui je souhaite partager mes réflexions en cours et auprès de qui je souhaite être reconnu, enfin je l'écris pour l'ensemble des personnes susceptibles d'être intéressées par la problématique dans une optique de vulgarisation. Quand j'écris sur un carnet de recherche collectif comme ici, j'écris de plus pour un groupe de lecteurs privilégiés, avec qui j'ai le projet de construire à plusieurs voix une réflexion sur un thème unique et choisi.

Il reprenait ensuite une formule que j'avais utilisée dans un commentaire et que j'avais empruntée au vocabulaire du théâtre. Écrire un carnet de

3. Je m'aperçois écrivant cela que, si je pensais à l'essai de Montaigne sur les cannibales – je ne mettrai point de haut-de-chausse à des écrivains qui n'en portent pas – Heine quant à lui, dans la préface à la traduction de 1834 des *Reisebilder* prône une traduction *wörtlich*, mot-à-mot, et écrit : « je ne crois pas qu'on doive traduire le sauvage allemand en français apprivoisé » (la traduction de la préface française est anonyme, revue par Heine).

recherche relevait de « la double énonciation » : on s'adresse à plusieurs types de lecteurs à la fois. Au théâtre cela désigne le fait que le personnage s'adresse aux autres personnages en même temps qu'au spectateur. Appliquer cette formule à l'écriture en général ne peut l'être que par analogie, mais il y a quelque chose d'intéressant dans ce concept de double énonciation.

Il y a d'une part les « destinataires absents », inhérents à toute publication, littéraire, scientifique, technique : le public vers qui on lance les textes en les publiant, en ne les conservant pas dans un tiroir (ce qui n'exclut pas du reste que les textes qui restent dans les tiroirs aient été conçus sans l'imagination d'un possible lecteur à venir). Il faut alors sans doute s'efforcer de se rendre « lisible », pour que, si tant est qu'on ait quelque chose à dire on puisse être lu – dans le cas des traductions : pour que notre auteur soit lisible en français.

Il y a d'autre part les destinataires, non présents, mais réels. Autant j'ai le plus grand mal à me représenter les destinataires absents, autant j'écris, voire je traduis, en me représentant très concrètement certains lecteurs, que je vais m'abstenir de nommer ici, mais dont je suis sûre que certains se reconnaîtront. Il en va un peu différemment pour la traduction que pour l'écriture dont on est l'auteur premier, puisque le propos n'est pas celui du traducteur, la construction de l'ouvrage, le choix des images, le choix des termes mêmes, sont dus à l'auteur. La marge de manœuvre du traducteur est moindre. Et pourtant. La représentation que le traducteur se fait des lecteurs est susceptible d'influer sur son travail.

L'éditeur peut faire figure de relecteur premier – de fait, c'est son rôle que de relire et que de soulever les problèmes que pose le texte français. L'intériorisation de la figure de l'éditeur peut induire une adaptation de la façon de traduire, quand bien même on n'aurait pas reçu de lui de consignes.

Repenser sa pratique par le frottement à celle d'autrui

La publication en ligne permet une interaction avec les lecteurs des traductions qui est un des moyens les plus flagrants d'effectuer le retour réflexif après le détour par le point de vue d'autrui, dans la mesure où la possibilité de commenter les traductions en ligne les expose à la critique. Où,

en l'occurrence, comme le déplorait Marie-Anne Paveau dans un billet daté de 2011 de son carnet *La Pensée du discours*, au silence des lecteurs. Sans doute nombreux sont ceux qui n'en pensent pas moins, et qui ne commentent pas. Mais quand commentaire il y a, les critiques formulées poussent au retour sur les textes. Si elles corrigent des erreurs factuelles, la traduction en est améliorée. Si elles s'inscrivent en faux contre la traduction dans son ensemble ou dans ses détails, à nous de faire la part des choses. Certains commentaires peu amènes m'ont poussée à d'une part m'interroger sur ce qui les fondait : le texte avait été vite traduit, vite publié, il était améliorable ; mais par ailleurs, j'ai tendance dans ces cas à défendre mes choix de traductions, comme étant mes choix, non la vérité ; ce qui me pousse d'autant à approfondir la pensée du traducteur comme sujet de la traduction. Du reste jusqu'ici les commentaires sur les traductions à proprement parler ont été rares. Peut-être est-ce qu'il est moins facile d'argumenter ou de prendre position sur une traduction ? En tout cas les commentaires sur les billets des différents carnets n'ont pas été sans influence sur ma façon de revenir ensuite à la traduction, en général là encore parce que, frottant ma pensée à celle d'autrui, j'étais amenée à repenser ma pratique.

Mais ce sont également les amis, les proches, qui lisent les traductions, qui influent directement ou, sans doute plus souvent indirectement. Sur le choix des mots, parce que nous piquons telle formule à Untel, ou que voulant lui faire un clin d'œil dont il est du reste fort peu probable qu'il l'aperçoive (encore que), nous utilisons tel mot plutôt quel tel autre qui aurait également convenu. Mais aussi dans la perception que nous avons de la visée de la traduction – rendre lisible un texte étranger aux lecteurs de notre langue.

Ici un sentiment tout bête. Je voulais traduire Heine primordialement parce que j'aime les *Reisebilder*, que j'ai de l'empathie pour leur auteur, que le ton est ferme, que je ris à cette lecture. Pas spécialement en ayant un public en vue. C'était moins le résultat qui m'importait que le compagnonnage avec le poète. Et puis… je donne à lire des bouts de Heine à mes amis, j'ai confié cinquante pages pour relecture et critique à un ami qui ne lit pas allemand, et a aimé les quelques bribes de Heine qu'il a lu jusque là. Je me dis qu'il lui fallait une traduction, et je suis heureuse que ce soit par la mienne qu'il lise Heine. J'ai au moins ce lecteur cible-là.

Détour par l'autre et par soi

Mais puisqu'il s'agit de faire par le biais du détour le retour sur soi. Le premier lecteur de la traduction, c'est le traducteur lui-même ; qui est juge et partie, en l'occurrence, puisque c'est lui qui est le premier garant que ce qu'il écrit est lisible. Je lis ainsi chez Delisle ces propos de Sylvie Durasanti : « Le traducteur doit se dédoubler pour être son premier lecteur – et son plus sévère censeur ». Il est périlleux d'expliquer cette phrase prise en dehors de son contexte. Sans doute cette traductrice qualifie-t-elle ainsi l'effort que doit faire le traducteur afin de s'assurer de la lisibilité de son texte ; par exemple en relisant in extenso la traduction, afin de revenir sur les points qui semblent maladroits ou inintelligibles.

Mais j'irais plus loin. Si le traducteur est aussi le premier lecteur de la traduction, c'est aussi parce qu'il est le mieux à même de produire le texte qu'il voudrait lire. M'avaient marquée ces mots de E.M. Good, auteur d'une nouvelle traductions du livre de Job :

> *Does the world need another translation of Job? The question can be answered in the affirmative only on grounds that (1) this translation is better than, or as good as, others; or (2) this translation is necessary to what follows it. I cannot make the first claim with a straight face, though I think mine is better in some respect than others. I can make the second claim. Only one translation always agrees with me: my own. That is the only excuse for attempting it, and it may be my translation's sole virtue and major fault* (Good, 1990).
>
> Est-ce que le monde a besoin d'une nouvelle traduction de Job ? On ne peut répondre à la question par l'affirmative seulement si (1) cette traduction est meilleure que les autres ou aussi bonne ; ou (2) cette traduction est nécessaire à ce qui la suit. Je ne peux affirmer la première chose la conscience tranquille, même si je pense que la mienne est meilleure que d'autres d'un certain point de vue. Je peux affirmer la seconde chose. Il n'y a qu'une traduction pour être en accord avec moi : la mienne propre. C'est la seule excuse que j'ai pour en tenter une, et il se peut que cela soit a seule vertu et la plus grande faute de ma traduction. (Je traduis)

***

Billet original : Placial, Claire, 26 août 2012, « “Un échange à établir avec un destinataire absent” : le traducteur et ses lecteurs » *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/2984

Crédit photographique : *Detours par* XoMEoX, 2017, *licence* CC-BY

Interlude

MARIE-ANNE PAVEAU

Critique – Sainte colère et rigoureux désaccord

« que fait la réflexivité? »

Jusqu'à présent, j'ai présenté le difficile concept de réflexivité sous divers aspects, en particulier disciplinaires. J'esquisse à partir de maintenant la silhouette de la réflexivité telle qu'elle me semble en mesure de *faire* quelque chose, c'est-à-dire d'avoir un *effet* sur nos théories, nos méthodes et nos pratiques de recherche.

La boucle réflexive implique entre autres une compétence critique : critique de ses propres positions et méthodes dans le but de les modifier, mais aussi critique des positions, méthodes et résultats des autres. Cette question de la critique est… critique, les interprétations en étant souvent radicales et extrêmement négatives : la critique est souvent perçue comme une attaque agressive.

J'entends par critique l'expression du désaccord argumenté, après prise en compte par la lecture ou l'écoute, puis examen, des positions de l'autre. En ce sens, toute *situation* de son propre travail dans le concert des autres est nécessairement critique : parce que mon travail est singulier, il est différent et cette seule différence constitue une critique; parce que mon travail propose une nouvelle lecture ou une autre lecture, il implique un désaccord qui constitue aussi une critique; parce que mon travail s'appuie sur ce qui ne me paraît pas convaincant chez d'autres, il implique une remise en cause qui constitue une critique. Les connaissances n'avancent pas dans l'accord consensuel et le développement du *mainstream*; elle se renouvellent dans ces « pas de côté » souvent scientifiquement impertinents qui permettent d'inventer de nouveaux chemins et cheminements.

Dans *Science de la science…*, il y a un passage un peu particulier où P. Bourdieu, menant, dans l'un des passages entre crochets de l'ouvrage, une analyse réflexive de ses émotions scientifiques négatives, décrit les raisons et manifestations de ce que J. Tompkins appelle la « sainte colère » dans la recherche scientifique. Dans la postface extrêmement intéressante qu'il rédige pour clore *Le mot qui tue*, actes d'un colloque d'histoire sur les « violences intellectuelles », B. Lahire, son élève, qui sait ce que critiquer (son maître) veut dire, décrit très directement cette impossibilité de la critique dans laquelle semblent plongées les sciences humaines en France actuellement : le désaccord semble peiner à trouver son régime, car, rompant un consensus mondain, il est souvent interprété comme une attaque malveillante.

Ces deux textes traitent, chacun à leur manière, de cette forme de réflexivité qu'est la critique, et me semblent montrer que la critique est une *condition* nécessaire, même si non suffisante, de la réflexivité. Et ces textes sont tous les deux, effets de mes découpages bien sûr, mais aussi propriété discursive de leurs scripteurs, polyphoniques : ils font parler *d'autres qu'eux-mêmes*, ce qui ne me semble ni un hasard, ni un détail.

***

La sainte colère du cow-boy sociologue

♦ Pierre BOURDIEU, 2001, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir éditions, p. 15-16.

Je ne puis pas m'empêcher d'éprouver ici un sentiment de malaise devant ce que je viens de faire [la critique des travaux de B. Latour] : d'une part, je ne voudrais pas accorder à cette œuvre l'importance qu'elle s'accorde et risquer même de contribuer malgré moi à la faire valoir en poussant l'analyse critique au-delà de ce que ce genre de texte mérite, et je crois néanmoins qu'il est bon qu'il y ait des gens qui, comme Jacques Bouveresse (1999) l'a fait à propos de Debray ou Gingras (1995) à propos du même Latour, acceptent de dépenser du temps et de l'énergie pour débarrasser la science des effets funestes de l'*hubris* philosophique; mais d'autre part j'ai à l'esprit un très bel article de Jane Tompkins (1988), qui décrit la logique de la « *righteous wrath* », – que l'on pourrait traduire par « la sainte colère » –, c'est-à-dire le « sentiment de suprême rectitude » (*sentiment of supreme righteousness*) du héros de

western qui, d'abord « injustement maltraité » (*unduly victimized*), peut être amené à faire « contre les méchants (*against the villains*), ce que, quelques instants plus tôt, les méchants avaient fait contre lui » (*things which a short while ago only the villains did*) : dans le monde académique ou scientifique, ce sentiment peut conduire celui qui se sent investi d'une mission de justicier à une « violence sans effusion de sang » (*bloodless violence*) qui, bien qu'elle reste dans les limites de la violence académique ou scientifique, s'inspire d'un sentiment tout à fait identique à celui qui conduisait le héros de western à se faire justice lui-même. Et Jane Tompkins remarque que cette fureur légitime peut amener à se sentir justifié d'attaquer non seulement les défauts ou les fautes d'un texte, mais les propriétés les plus personnelles de la personne. Et je ne cache pas qu'ici même, à travers le discours d'importance (dont une part essentielle est consacrée à dire l'importance du discours […]) ses formules incantatoires et auto-légitimatrices (on se proclame « radical », « contre-intuitif », « nouveau »), son ton péremptoire (il faut être renversant), je visais les dispositions associées statistiquement à certaine origine sociale (il est certain que les dispositions à l'arrogance, au bluff, voire à l'imposture, à la recherche de l'effet de radicalité, etc. ne sont pas également distribuées entre les chercheurs selon leur origine sociale, leur sexe, ou mieux, selon leur sexe et leur origine sociale).

***

Éloge du désaccord

♦ Bernard LAHIRE, 2009, « Remarques sur la perception sociale de la violence », dans Azoulay V., Boucheron P. (dir.), *Le mot qui tue. Une histoire des violences intellectuelles de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Champ Vallon, p. 374-376.

Je voudrais m'attacher à conclure sur ce dernier point en traitant de la différence entre « critique » et « agressivité » dans les univers scientifiques. Par exemple, si aujourd'hui, dans l'univers des sciences humaines et sociales, la critique peut souvent passer pour de l'agressivité ou de la méchanceté (ce qui constitue, tout le monde en conviendra, une régression psychologisante par rapport à l'idéal de discussion critique rationnelle), c'est parce que les acteurs de ces univers ne mobilisent pas, dans les faits (dans leurs pratiques), cette idéal et confondent « polémique » (au sens où Michel Foucault la

définissait, et la rejetait, dans son entretien avec Paul Rabinow) et « usage de l'argumentation rationnelle critique ». Foucault disait ceci :

> Celui qui questionne ne fait qu'user du droit qui lui est donné : n'être pas convaincu, percevoir une contradiction, avoir besoin d'une information supplémentaire, faire valoir des postulats différents, relever une faute de raisonnement. Quant à celui qui répond, il ne dispose non plus d'aucun droit excédentaire par rapport à la discussion elle-même; il est lié, par la logique de son propre discours, à ce qu'il a dit précédemment, et, par l'acceptation du dialogue, à l'interrogation de l'autre […] (1994 : 591).

[…] Exprimer publiquement ses désaccords autant que ses accords avec les thèses de collègues hautement compétents, s'appuyer sur certaines analyses pour en contester d'autres, pointer les lacunes empiriques, les surinterprétations et les contradictions, relever les argumentations défectueuses ou fallacieuses, opérer le démontage des entreprises intellectuelles dont le succès tient essentiellement à l'ensemble des signes distinctifs par lesquels elle se rattachent à une mode intellectuelle, voilà des pratiques qui devraient paraître « normales » dans un univers scientifiquement sain.

Jean-Claude Passeron a parfaitement exprimé cette nécessité de la « polémique scientifique » (qui est le contraire de la polémique politico-intellectuelle rejetée à juste titre par Foucault) :

> Il ne s'agit pas de récuser les vertus de la polémique scientifique. Celle-ci a toujours eu, jusqu'en ses formes les plus virulentes et les plus personnalisées, des fonctions de clarification théorique que les consensus de politesse, multipliés aujourd'hui par la vie de colloque, ont noyées dans cet espéranto diplomatique où l'intervenant commence par affirmer qu'il prolonge la pensée de l'interlocuteur avant de dire le contraire […] (1991 : 139).

Dans l'état actuel des choses, celui qui exerce son sens critique est souvent soupçonné d'agressivité, de méchanceté ou de dureté, et ce, indépendamment de la justesse de la critique. La rigueur intellectuelle est, pour certains, un simple signe de rigidité morale ou psychique, et l'exercice

de la critique est réduit à une entreprise malveillante, voire terroriste. Les mêmes qui pensent cela, et qui sont convaincus que les théories sociologiques ne peuvent pas vraiment s'imposer pour des raisons purement scientifiques, mènent parfois la lutte sur d'autres terrains que le terrain argumentatif ou empirique (investissant les espaces de pouvoir universitaires, administratifs, éditoriaux, les comités de rédaction des revues, etc.).

Et en effet, si l'on est vraiment convaincu qu'il n'y aucune « force intrinsèque » des travaux de recherche menés et publiés, alors c'est avec d'autres armes, moins intellectuelles et plus mondaines ou institutionnelles, que l'on peut vouloir chercher à vaincre l'adversaire. Et l'on peut se demander, au bout du compte, qui est le plus tolérant et le plus vertueux, qui est le plus violent et le plus respectueux des adversaires : celui qui se confronte, à partir de son propre travail, à des adversaires scientifiques à qui il demande des comptes, des précisions, des explicitations, des argumentations supplémentaires ou celui qui sait exploiter la dimension institutionnelle, mondaine et contingente du succès de toute théorie?

***

Billet original : Paveau, Marie-Anne, 15 mars 2012, « Sainte colère et rigoureux désaccord », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 28 septembre 2017. http://reflexivites.hypotheses.org/1433

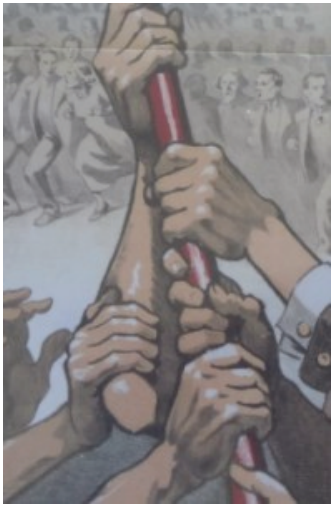
Crédit photographique : *4th of July Fire Dancers par kartografia, licence CC-BY-NC-ND*

Engagement et distanciation en histoire ouvrière

BENOÎT KERMOAL

« j'ai un peu l'impression d'avoir mieux compris ce que pouvait être le métier d'historien »

« Que peut-on dire d'autre sur ma présence estivale dans ces *Espaces réflexifs* »? Paraphrasant Jean-Luc Godard qui affirme qu'on parle toujours de la clé du problème, jamais de la serrure, je dirais tout d'abord que réfléchir à une démarche réflexive en histoire m'a obligé à m'interroger bien davantage sur ma pratique de recherche et sur les outils et conceptions méthodologiques que je peux mobiliser. J'ai un peu l'impression d'avoir mieux compris ce que pouvait être le métier d'historien. Surtout je crois aussi avoir mieux compris par ce moment réflexif ce qu'écrit Philippe Artières dans sa contribution au livre collectif A *quoi sert l'histoire aujourd'hui*? (Laurentin, 2010) : pour lui l'histoire « c'est le contraire d'un monument aux morts, histoire du présent, histoire pour les présents. À quoi sert l'histoire : à rester en vie » (p. 128) (Benoît Kermoal, Juillet 2012)



Affiche de la CGT, mai 1936 (détail)

Je m'intéresse ici à un aspect que je trouve important dans ma propre recherche en cours, à savoir le rapport que nous entretenons avec notre objet d'étude. Le titre choisi pour cet article, « *Engagement et distanciation en histoire ouvrière* », est une claire allusion aux travaux de Norbert Elias (1993). Travaillant sur l'histoire du socialisme et du mouvement ouvrier, je suis souvent confronté aux interrogations mises en perspective par Elias : quelle est la bonne distance à avoir par rapport à son objet d'étude? Comment concilier le nécessaire *modus operandi* scientifique et l'intérêt personnel et sensible que j'éprouve à étudier le mouvement ouvrier? Il s'agit donc ici de s'interroger à la fois sur mon objet d'étude d'un point de vue épistémologique et d'un point de vue politique. L'utilisation des concepts d'Elias sera donc en quelque sorte le « fil rouge », ce qui permettra de dépasser d'éventuelles critiques superficielles à propos d'une pratique « partisane » de l'histoire ou de vouloir chercher dans ce domaine la chimère de l'« objectivité » à tout prix au risque de passer à côté de l'essentiel.

Mais comment aborder cet aspect dans une démarche réflexive et complémentaire aux différentes approches développées dans les *Espaces réflexifs* et dans ce livre liquide ?

« dépasser d'éventuelles critiques superficielles à propos d'une pratique "partisane" de l'histoire ou de vouloir chercher dans ce domaine la chimère de l'"objectivité" à tout prix au risque de passer à côté de l'essentiel »

Lors de mon séjour dans la Villa réflexive, en juillet 2012, mon projet initial était d'examiner, sous l'angle global et multiforme de la réflexivité, les notions d'engagement et de distanciation dans le champ de l'histoire du mouvement ouvrier et du mouvement socialiste. Cet article est l'occasion de revenir sur quelques points saillants de la réflexion menée.

« Revenant d'Éragny, avec toujours cette violente émotion » (Annie Ernaux) : ma part de réflexivité

Interlude 1 : Au départ une photo, la date je ne la connais pas. Tu es au bord d'une route. Je sais qu'on est dans les années 1960, mais c'est tout : aucun autre moyen de savoir la date, je sais, ce n'est pas terrible pour un historien. Je pense par contre que cela doit être autour d'Éragny. À l'époque c'était un petit village où tu habitais, aujourd'hui c'est une commune de l'agglomération de Cergy-Pontoise, plus rien ne doit ressembler à ce que tu as connu. Pourquoi être venu là? Comme beaucoup de Bretons dans les années 1950, il n'y avait pas de travail dans le village où tu habitais, alors partir c'était la seule solution. Mais je ne sais pas grand-chose d'autre. Répondre à la question : pourquoi faire de l'histoire? Peut-être pour partir à la recherche de tes traces. Tu es né une année [...]

La subjectivité de l'histoire

En abordant des parcours d'historiens, de philosophes et de militants, je voulais tout d'abord examiner les rapports qu'ils avaient pu entretenir avec les notions d'objectivité et de subjectivité. Il ressort que ces notions sont incluses forcément dans le travail de l'historien. Il faut y réfléchir, les tordre dans un sens et les retordre dans l'autre, les malaxer car elles sont consubstantielles de la pratique de l'histoire. On ne peut pas se soustraire au monde, se réfugier dans le passé et en ressortir couvert d'un savoir éclairé d'objectivité. Cela implique peut-être que pour bien travailler sur l'histoire du monde ouvrier, il soit utile d'en connaître des bribes de l'intérieur. Mais cela n'implique pas qu'on se mette au service d'une cause, les règles historiques obligeant aussi à une certaine indépendance d'esprit. Les deux attitudes peuvent d'ailleurs être contradictoires. Dans les parcours rappelés, on peut ainsi voir que l'implication militante se fait souvent en début de carrière et qu'ensuite on

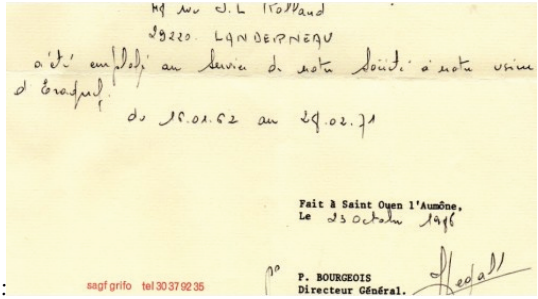
assiste à un désengagement. Mais ce n'est pas forcément le respect des règles de l'histoire savante qui explique ce retrait, peut-être davantage le manque de temps, la lassitude ou la déception.

Interlude 2 :

[…] de crise, 1929, dans une famille de paysans qui ne possédaient pas grand chose. Mais je ne connais pas l'enfance, de tout ça je ne sais rien. À peine peut-être une anecdote ou deux comme celle où tu as été un peu tabassé par un soldat allemand parce que tu ne comprenais pas ce qu'il te disait. Il faut dire que lors de leur retraite, ils n'ont pas hésité à tirer un peu partout dans le village, je sais depuis qu'une de tes cousines a été tuée au bord de la route. Mais tout cela est-ce vraiment vrai? Décidément je ne suis pas très bon comme historien! Établir des faits, vérifier les sources, analyser les documents : oui bien sûr mais la fragilité de ce que je sais est plus présente, il y a trop de blancs, de silences, il faut les accepter, faire avec. Donc tu y étais de 1962 […]

Le second point qui m'apparaît important est que cette question implique aussi une réflexion sur les méthodes à utiliser : il ne s'agit pas seulement de s'interroger sur les présupposés d'une histoire qui serait engagée ou d'une pratique de la discipline qu'on jugerait de l'extérieur partisane, mais bien davantage des conséquences méthodologiques d'une telle implication. La plupart des parcours étudiés mêlent les interrogations sur leur engagement, la construction d'une carrière avec le *modus operandi* mobilisé pour mener à bien leurs recherches historiques ou autres. En contre point, l'évocation des paroles et écrits de militant-e-s montrent que ce type de question est aussi plus largement partagé et n'est pas exclusif d'une pratique de l'histoire savante.

Interlude 3 :


Mr Mme J.L Trollard
29220 LANDERNEAU
a été employé au service de notre société à notre usine d'Erdeven
du 18.01.62 au 28.02.71

Fait à Saint Ouen l'Aumône,
Le 23 octobre 1971

sagf grifo tel 30 37 92 35

P. BOURGEOIS
Directeur Général.

[…] à 1971, moi je suis né après. Cette usine fabriquait du papier, j'ai tellement souvent entendu dire que « tu travaillais à la papeterie ». Je ne sais pas ce que tu y faisais. Plus tard, lorsque j'ai demandé comment je devais appeler ton métier pour remplir tu sais les fiches de rentrée que tous les profs demandent, on m'a dit d'écrire « Ouvrier Spécialisé ». J'étais d'ailleurs fier d'écrire « spécialisé » je me demandais d'ailleurs quelle pouvait être ta spécialité. Plus tard, j'ai compris qu'en fait la définition d'OS impliquait qu'il n'y avait justement pas de spécialisation : « Ouvrier auquel sont confiés soit des travaux courants, qu'il exécute seul ou en assistant un ouvrier professionnel, soit des travaux de séries simples et faciles ou rendus tels par une organisation rationnelle ou des dispositifs appropriés ». Dès que tu as pu, tu es revenu en Bretagne, où tu as continué à être […]

Ce qu'il aurait fallu aussi dire

Poursuivre cette analyse m'oblige à souligner les insuffisances du dispositif mis en place. Cela est dû tout d'abord au manque de temps et à la nécessité d'écrire un billet tous les 3 ou 4 jours. En conséquence, plusieurs points envisagés ne l'ont pas été, et sans doute que dans les itinéraires ou les problématiques exposées, les lacunes sont nombreuses. Il aurait en effet fallu prendre le temps de consacrer une étude au parcours de Georges Haupt[1], à celui de Madeleine Réberioux ou encore relater l'influence d'autres expériences comme celle de l'*History Workshop*. Il aurait fallu aussi élargir une telle problématique à l'étude complexe des rapports entre les historiens et le communisme pour pouvoir prétendre aborder la question de l'engagement et

1. Voir sur cet historien l'avant-dernier numéro des *Cahiers Jaurès*. On peut lire en particulier le texte du cinéaste René Guédiguian : « l'historien au cœur conscient ».

de la distanciation en histoire ouvrière. Mais aussi une telle réflexion devrait s'inscrire dans une plus large histoire sociale des sciences sociales.

Il aurait été nécessaire surtout d'inscrire cette interrogation dans le champ historiographique actuel du socialisme : où en est en effet l'histoire du socialisme aujourd'hui? Pour répondre à cette question, il faudrait évoquer le rôle de l'Office Universitaire de Recherche Socialiste et les débats qu'il a pu impulser dans ce domaine. Il faudrait aussi s'interroger sur les liens qu'entretiennent les historien-ne-s actuel-le-s du socialisme avec leur objet d'étude comme Vincent Duclert a pu le faire dans son excellente préface à son livre *La Gauche devant l'Histoire*. J'ai bien conscience de toutes mes lacunes, et les mentionner ici en donnant quelques liens est sans doute un moyen de se rattraper.

Interlude 4 :

[…] OS dans une autre usine. J'ai mis du temps à être fier d'être un enfant d'ouvrier, cela n'était pas facile en fait, il fallait accepter sans rechigner que le monde n'est pas forcément fait pour soi, que les ouvriers sont chargés de travailler, bosser, trimer : le salaire indiqué sur ce bulletin, je ne sais pas non plus combien cela représente. Non tu as raison, vraiment, je ne suis pas très convaincant comme historien, j'ai encore beaucoup de progrès à faire, mais je m'y attelle rassure-toi. Surtout être ouvrier contrairement à ce que d'autres croient, cela ne veut pas dire être forcément de gauche, communiste, à la CGT, etc. Je ne connais même pas trop tes idées politiques, je pense toutefois qu'on n'avait pas les mêmes. Je sais juste que tu t'es mis en grève en mai 68, comme les autres, parce qu'il le fallait, parce qu'aussi c'était justifié, les patrons, le capital, l'exploitation, tout ça. Et puis comme vous étiez logés par le patron, il n'a pas accepté et il est venu te le dire : fallait choisir, la grève ou être viré de ton logement! Tu es resté dans le logement alors, je ne sais pas ce que tu as pensé à ce moment là, je devine l'air satisfait du patron, je te vois aussi courber l'échine. Il […]

Potlatch sur *Twitter*

Je voudrais d'ailleurs insister sur un autre point important de ma présence de « juilletiste » à la *Villa réflexive* : les échanges consécutifs aux billets

publiés sur *twitter*. Marie-Anne Paveau a d'ailleurs parfaitement expliqué dans le dernier billet publié sur son carnet de recherche *La Pensée du Discours* tout l'intérêt qu'on peut porter à l'utilisation de *Twitter* dans l'élaboration d'un travail de recherche. C'est un effet un formidable espace d'échanges, de réflexions partagées, de partages de connaissances et d'élaboration de problématiques collectives. C'est maintenant d'ailleurs l'occasion pour moi de remercier toutes les lectrices et tous les lecteurs qui ont trouvé de l'intérêt à la lecture des billets. Les échanges ont aussi pour conséquence de faire de mes écrits un travail « augmenté » pour les réflexions faites par d'autres. Et je dois aussi dire que je lis avec une certaine délectation les critiques de ce réseau social qui, selon certains intellectuels comme Loïc Wacquant (voir son entretien dans le numéro de *Philosophie Magazine* de juin 2012), entraîneraient un appauvrissement de la pensée, une agitation cognitive néfaste et serait l'incarnation d'une paresse intellectuelle. Cela nous laisse envisager encore de longs et beaux jours pour disposer avec *Twitter* d'un formidable lieu d'échanges. C'est aussi pour moi un lieu d'apprentissage et de renégociation perpétuelle des notions d'engagement et de distanciation, tant il m'arrive d'y mêler *tweets* au contenu politique et *tweets* liés à mon activité de recherche. Quelques esprits étriqués y ont pu voir la manifestation de mon incapacité à ne pouvoir faire qu'une histoire partisane. J'espère avoir réussi à montrer un peu du contraire durant ce mois de juillet.

Interlude 5 :

[…] faut dire que tu n'y mets pas du tien non plus : je n'ai pas de lettres de toi, pas d'écrits, peu de documents, à peine une signature où on peut deviner ta main tremblotante et ton manque d'habitude, alors évidemment je ne sais pas grand chose. Tu es juste un passant de l'histoire, et tu es passé bien vite je trouve. C'est vrai, je devrais interroger les témoins, reconstituer ton parcours, retrouver tes traces, remettre la main sur des documents, autant de choses que je fais par ailleurs pour ma thèse. D'accord tu as raison, je vais le faire, parce que tous ces blancs, toutes ces questions sans réponse, tout ton passé que j'aurais bien mal à relater, c'est aussi ce qui m'a fait faire de l'histoire : mener […]

Interlude 6 :

l'enquête, trouver une trace puis une autre. Parmi le peu de documents qu'on a gardé de toi, c'est étonnant, il y a tes papiers militaires. C'est un peu comme pour les militants qui ont vécu la guerre de 14 sur lesquels je travaille : j'ai souvent juste quelques renseignements trouvés dans les archives militaires et j'arrive toutefois à reconstituer leur parcours. Donc pour toi, cela devrait être plus facile, il y a ces papiers militaires et puis quelques autres archives, il y a aussi encore des témoins, il y a des traces, je devrais donc réussir à pouvoir le faire. Avant cela, il me faut terminer la thèse, apprendre encore le métier d'historien, manier les sources, l'écriture, trouver aussi la bonne distance, ne pas se laisser submerger par les sentiments, la fatigue ou le découragement. Pourquoi le faire? Par nécessité.

Regarder en historien

Discussion

« Bonjour,
j'ai apprécié votre mise en perspective du texte inédit de Lucien Febvre et de l'analyse de Jean Lecuir. La conscience de ne pas « être complet » vous honore, mais il est regrettable que sur la question de l'attitude de Lucien Febvre pendant l'occupation allemande, vous citiez la très mauvaise querelle faite à Lucien Febvre par Philippe Burrin et quelques autres qui n'avaient ni vérifié leurs sources ni cherché à compléter leurs informations. Lisez à ce sujet la très éclairante postface de Denis et Elisabeth Crouzet d'un autre inédit de Lucien Febvre, tout récemment édité : Nous sommes des sang-mêlés. Manuel d'histoire de la civilisation française, ed. Albin Michel, 2012, 392 p. Lisez ce texte étonnant et oubliez la méchante polémique qui a causé bien du tort à la mémoire de Lucien Febvre. »

Brigitte Mazon, 05/07/2012 à 22:09

« Bonjour
Merci beaucoup pour votre commentaire et pour vos précisions. Je n'ai pas encore lu le livre que vous évoquez mais je vais m'empresser de le faire . En ce qui concerne la polémique née du livre de Burrin,vous avez raison mais comme j'ai commencé à lire L.Febvre au moment de la sortie de « La France allemande » lorsque j'étais étudiant (peut-être que c'est d'ailleurs à cause de cela que j'ai commencé à lire un livre qui m'a beaucoup marqué: »combats pour l'histoire ») j'ai cru devoir l'évoquer rapidement. Merci encore pour votre lecture attentive. »

Benoît Kermoal, 06/07/2012 à 12:45

Discussion

« encore un bien passionnant billet…
je ne connaissais pas cette édition des lettres de rl par ak, sa préface est un bien joli texte – « comme si l'un était plus vrai que l'autre » pose très directement la question de la vérité historique, c'est intéressant
je trouve que toute ton interrogation rejoint bien le « postdualisme » qui s'installe depuis une quinzaine d'années et qui remet en cause les grands dualisme, et en particulier celui entre émotion et raison, à partir de damasio essentiellement, mais il y a pas mal de travaux dans différents champs sur la prise en compte des émotions dans les activités rationnelles – et ce que tu dis, prudemment, de la prise en compte de l'intime, me semble bien entrer dans cette approche et j'imagine que ça pose de redoutables problèmes méthodologiques : comment « vérifier » la validité d'une source « intime »? il faut déplacer les critères, je suppose, et donc avoir un répertoire de critères de vérité variés – est-ce que les historiens français acceptent ces différents régimes de vérité? en tous cas les linguistes, peu ou même pas du tout!
je suis un peu sceptique sur la définition de la pluridisciplinarité (je l'ai lue comme ça) donnée par fd à propos des sources orales – je la trouve un peu légère : comment l'historien va-t-il se former en psychologie, en archivistique, en linguistique, sociologie, etc. je trouve sa description un peu prométhéenne, et je préfère l'idée d'un travail collectif : rassembler une équipe avec ces compétences – je suis pour la pluridisciplinarité de la recherche, mais non pour que le chercheur se fasse passer pour ce qu'il n'est pas (mais je radicalise peut-être à partir d'un petit extrait)
j'aimerais bien que tu fasses un billet, ici ou chez toi, sur ton expérience avec les témoins déportés, à laquelle tu fais allusion, et en particulier sur ce que tu dis de ton écoute difficile (nouveau dispositif dans la #villa : la commande de billet…) »

Marie-Anne Paveau, 27/07/2012 à 07:37

« Merci Marie-Anne pour ton commentaire qui me permet

d'approfondir encore ma réflexion. Concernant le livre de R.Luxembourg, je dois dire que c'est une lecture vraiment intéressante,et écouter A.Grinberg a quelque chose d'assez magique je trouve. Pour ce que tu dis de la citation de F.Descamps, je dois reconnaître que je suis d'accord avec toi : je l'ai d'ailleurs plus mis ici comme un programme d'ensemble de ce qu'il faut mobiliser comme compétences et je ne trouve pas non plus qu'en historien on puisse tout faire , cela renvoie à l'idée » impérialiste » de l'histoire où il suffit d'emprunter quelques mots et quelques concepts pour faire de la sociologie, de la linguistique, etc. Et donc c'est vrai qu'un travail collectif et des échanges, ce serait une bonne solution. C'est d'ailleurs une chance qu'offre cette villa réflexive car de mon côté je vois de nombreux points communs de réflexion et également des façons de voir différentes et enrichissantes. Enfin en ce qui concerne la rédaction d'un billet à propos des quelques expériences d'entretiens avec des personnes déportées, je dois dire qu'il me y réfléchir : c'est surtout une forme d'apprentissage de l'entretien qui s'est faite après coup. Je croyais naïvement en étant étudiant qu'il suffisait de préparer des questions, de bien organiser un déroulé de l'entretien pour avoir des réponses intéressantes et un » bon » entretien. Je n'avais pas mesuré assez stupidement que cela ne pouvait pas se passer comme cela tant cela impliquait des émotions, de la part du témoin mais aussi de mon côté. Or, je n'avais pas forcément » prévu » cela. Bref en théorie j'avais parfaitement préparé mes entretiens (en lisant beaucoup sur les entretiens ou sur le contexte historique) mais dans la pratique cela ne s'est pas du tout passé comme prévu. Le coût » émotionnel » n'est pas mesurable, il m'a fallu un peu de temps pour conduire ensuite des entretiens moins mauvais. Mais en répondant rapidement ici, je me rends que tu as sans doute raison : je devrais peut-être essayer de revenir dans un billet sur cette expérience! »,

Benoît Kermoal, 27/07/2012 à 09:36

***

Billets originaux

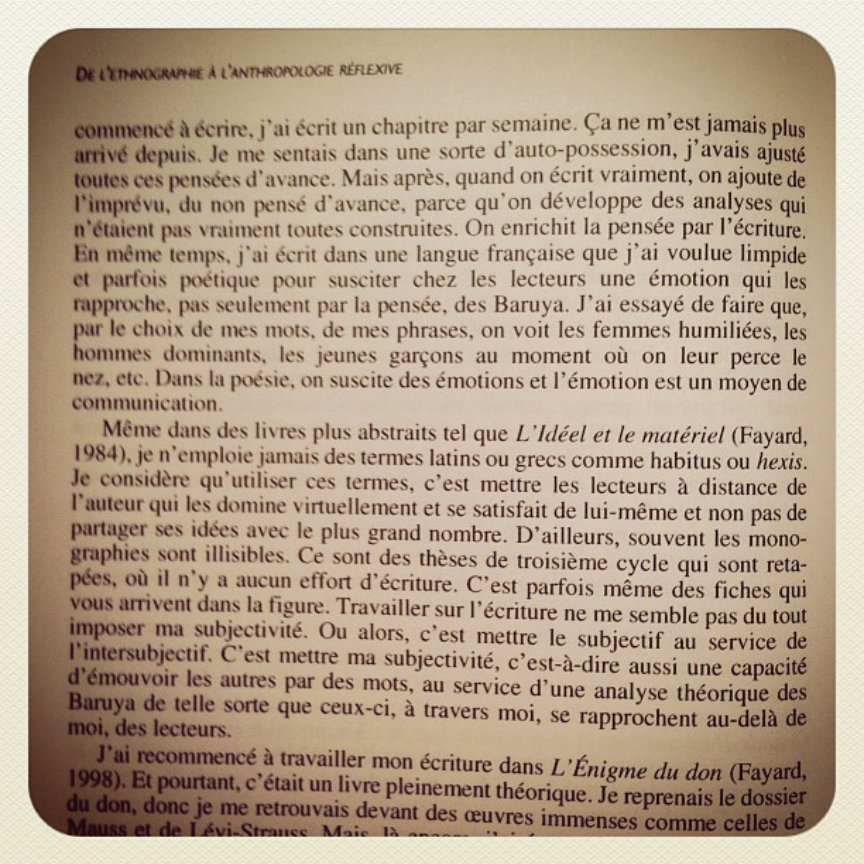
Kermoal, Benoît, 1er juillet 2012, « Comment trouver la bonne distance? », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/2610

Kermoal, Benoît, 29 juillet 2012, « “Revenant d’Éragny, avec toujours cette violente émotion” : ma part de réflexivité », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/2770

Toutes les photographies : *coll. particulière, droits réservés.*

Je tue « il »

STÉPHANIE MESSAL



DE L'ETHNOGRAPHIE À L'ANTHROPOLOGIE RÉFLEXIVE

commencé à écrire, j'ai écrit un chapitre par semaine. Ça ne m'est jamais plus arrivé depuis. Je me sentais dans une sorte d'auto-possession, j'avais ajusté toutes ces pensées d'avance. Mais après, quand on écrit vraiment, on ajoute de l'imprévu, du non pensé d'avance, parce qu'on développe des analyses qui n'étaient pas vraiment toutes construites. On enrichit la pensée par l'écriture. En même temps, j'ai écrit dans une langue française que j'ai voulue limpide et parfois poétique pour susciter chez les lecteurs une émotion qui les rapproche, pas seulement par la pensée, des Baruya. J'ai essayé de faire que, par le choix de mes mots, de mes phrases, on voit les femmes humiliées, les hommes dominants, les jeunes garçons au moment où on leur perce le nez, etc. Dans la poésie, on suscite des émotions et l'émotion est un moyen de communication.

Même dans des livres plus abstraits tel que *L'Idéel et le matériel* (Fayard, 1984), je n'emploie jamais des termes latins ou grecs comme habitus ou *hexis*. Je considère qu'utiliser ces termes, c'est mettre les lecteurs à distance de l'auteur qui les domine virtuellement et se satisfait de lui-même et non pas de partager ses idées avec le plus grand nombre. D'ailleurs, souvent les monographies sont illisibles. Ce sont des thèses de troisième cycle qui sont retapées, où il n'y a aucun effort d'écriture. C'est parfois même des fiches qui vous arrivent dans la figure. Travailler sur l'écriture ne me semble pas du tout imposer ma subjectivité. Ou alors, c'est mettre le subjectif au service de l'intersubjectif. C'est mettre ma subjectivité, c'est-à-dire aussi une capacité d'émouvoir les autres par des mots, au service d'une analyse théorique des Baruya de telle sorte que ceux-ci, à travers moi, se rapprochent au-delà de moi, des lecteurs.

J'ai recommencé à travailler mon écriture dans *L'Énigme du don* (Fayard, 1998). Et pourtant, c'était un livre pleinement théorique. Je reprenais le dossier du don, donc je me retrouvais devant des œuvres immenses comme celles de Mauss et de Lévi-Strauss. Mais là encore, il fal

Photographie d'un extrait d'un article écrit par M. Godelier (2002), prise par S. Messal . Licence CC BY-NC-ND

Au milieu de tout ce que j'ai lu et par-delà tout ce que j'ai entendu, il y a quelque chose que j'ai envie de vous confier car cela me tient vraiment à cœur. C'est un élément important et crucial voir essentiel dans la rédaction

: le choix du pronom. De « Je » à « Il », il n'y a qu'un « Tu », me direz-vous. Et c'est pourtant un véritable enjeu que de choisir sa place pronominale dans la recherche.

> « la place du "Je" est bien souvent perçue de façon narcissique dans le discours du chercheur alors qu'il est le "Je" de l'expérience vécue par soi »

Au cours d'un séminaire, j'ai pu entendre une phrase lourde de sens, jetée comme un boulet de canon : « C'est la troisième personne qui produit le discours scientifique : ce n'est pas le cas avec le "Je" et le "Tu" ». Je suis restée stupéfaite… Je ne suis pas contre l'emploi de cette troisième personne mais je suis contre l'idée qu'on nous l'impose. Peut-être suis-je une véritable novice en recherche[1], naïve au point de croire que ce qui prime c'est le « confort » de soi face à l'écriture et le « confort » de l'autre au moment de la lecture. « Je » ou « Il », quelle importance ! Si le discours est construit, réfléchi, argumenté et donc scientifique, n'est-ce pas là la condition *sine qua non* ? La place du « Je » est bien souvent perçue de façon narcissique dans le discours du chercheur alors qu'il est le « Je » de l'expérience vécue par soi, le « Je » du rapporteur. Le « Nous » peut tout aussi bien prendre des allures souveraines et le « Il » ou « Elle » ne sont pas bien mieux lotis. Parler de soi à la troisième personne peut vite créer une barrière infranchissable et projeter le chercheur à une distance des plus inaccessibles pour le commun des mortels.

Aussi je m'interroge au moment de la rédaction. « Je », « Nous », « Il », « Elle »? Autant de pronoms que de facettes et ne voulant pas me perdre, j'ai définitivement choisi ma place, celle du « Je ». Après tout, sur le terrain, je suis bel et bien présente sans personne d'autre à mes côtés, si ce n'est que mon ombre : est-ce ainsi que je puis justifier le « Nous »? J'en doute! Je suis seule face au terrain, aux autres et à moi-même. L'emploi du « Nous » scientifique se veut celui de la modestie et non celui du souverain. Pourtant, il a des manières un peu « ronflantes » ce « Nous ». J'en viens à trouver que le

1. À l'époque où je rédigeais cet article, j'étais dans mes premières années de thèse.

« Je » a des allures bien plus modestes que le « Nous ». Quant à la troisième personne… Cette personne du discours scientifique, celle qui présume que l'on a pris du recul, de la distance et que l'on est capable de s'oublier au point de se penser un autre, je n'y crois pas vraiment. Je ne voudrais pas me perdre et ne plus être capable de me reconnaître dans ce que j'ai vécu et ce que je suis, et d'autant plus dans ce que j'écris. J'achève ainsi la troisième personne.

Je l'achève aussi par le biais de mes lectures. Je me suis vite rendue compte que les ouvrages dont je me souvenais le mieux étaient ceux écrits à la première personne dans une attitude des plus scientifiques mais avec ce soupçon autobiographique où l'on peut ressentir, saisir l'intensité de quelques émotions. J'apprécie cette proximité que l'auteur entretient avec le lecteur. Je me sens complice de son aventure. Pas celle d'un « Ulysse » ou d'un sorcier fabuleux, bien sûr que non! Mais bien celle d'un ethnologue, d'un anthropologue aux prises avec son quotidien, face à des situations délicates, des instants de détresse, des moments de joie comme de doute, etc. Tout cela se lit au travers de son discours scientifique, le rendant de ce fait parfaitement assimilable, « comestible » car agréable à lire. Et je ne manquerai pas de souligner que j'ai d'autant plus aimé les lire car je retrouvais en eux la part de l'homme[2]. Ce qui est loin d'être le cas dans ces ouvrages à la troisième personne qui la plupart du temps m'ennuient… Rares ont été ces lectures qui m'ont passionnée quand « Il » était le sujet. Je n'arrivais pas à m'identifier ou à me reconnaître. Le discours était souvent celui du cuistre : pompeux à outrance, plaçant tous les mots savants de la terre en une page. Imbuvable, indigeste, proche de l'incompréhensible! C'est un livre qui au final ne sera intelligible que par le « Il » qui a cruellement oublié son « Je ». Un « Il » qui a oublié l'homme qu'il est, l'homme qui s'adresse à l'homme, à l'autre et l'autre… c'est soi!

2. Comprenez ici l'humain.

Discussion

« Très beau texte, qui me donne envie d'écrire, dit-elle rougissante »,
Delphine Regnard, 29/01/2012 à 21:55

« Merci et n'hésite pas à écrire même en rougissant! Hu hu hu!;^) »,
Stéphanie Messal, 30/01/2012 à 15:19

On peut me taxer de lectrice néophyte, de petite liseuse de romans de gare, c'est peut-être bien vrai! Mais je rejoins Maurice Godelier[3] : « *Dans la poésie, on suscite des émotions et l'émotion est un moyen de communication.* » (2002, p. 200). Je repense à une conversation échangée avec une de mes amies. Elle me disait qu'elle s'intéressait à la science mais que la science ne s'intéressait pas à elle[4]. Souvent elle entame des livres mais les referme très vite parce que le jargon scientifique devient rapidement inabordable pour les personnes qui n'évoluent pas dans cette sphère. Elle trouve que « c'est une attitude pédante et prétentieuse » et se sent « rejetée et déçue ». Bien sûr, elle comprend aussi parfaitement que certaines matières ou certains ouvrages soient dans ce registre des hautes sphères et que tout ne puisse pas être accessible à tous mais elle le regrette. Elle aimerait lire plus d'ouvrages scientifiques « passionnants »!

3. Référence de l'ouvrage en première note de bas de page.
4. Et de façon sous-entendue, à bien des lecteurs.

« dans le “Je” se place l’autre, le “Tu”. Je “te” raconte une histoire »

Ce côté passionnant, je le retrouve dans le « Je » que j’aime parce qu’il me raconte une histoire. Dans le « Je » se place l’autre, le « Tu ». Je « te » raconte une histoire, je « vous » relate des faits. Car il est bien question de cela : tout ce que l’écrit contient ne s’adresse qu’à l’autre. Alors bien sûr, cet écrit s’est tout d’abord adressé à nous[5] mais d’une autre façon. En couchant sur le papier notre propos, nos faits analysés, étudiés, digérés, on l’abandonne. Pas dans le sens de le rejeter mais dans le sens de le donner dans une sorte de « lâcher prise ». On s’abandonne à la page, on se libère, on se livre. C’est le « Je » du soi et non du moi! C’est le « Je » qui délivre. C’est le « Je » de l’espoir de l’autre, que ses yeux poseront leur regard sur les mots, les phrases et que ses doigts glisseront sur les pages. Que quelques émotions feront que ce lecteur prendra plaisir ou dégoût à nous lire. Mais là n’est pas le plus important. L’important est dans ce moment de partage du savoir, du partage de l’histoire. Ce moment où l’on donne de soi à l’autre[6] et où l’autre est libre de nous accepter ou de nous rejeter. Ne rien forcer, laisser faire et continuer de donner.

5. Le « nous » est entendu ici comme « soi ».
6. Cet autre sur lequel nous n'avons aucune emprise.

Discussion

« quelle magnifique conclusion pronominale, benveniste aurait bien aimé ce billet, j'en suis sûre! imaginons qu'il le lit, et avec lui tous les linguistes qui s'occupent de « personnes », les vraies, les vivantes, les nôtres, en somme
cette « discrimination » pronominale dans le fantasme du discours scientifique est tellement artificielle : le problème du « il », c'est sans doute sa fonction de masque, ce qu'il permet de cacher, voire de refouler – mais on sait bien que ce qui est refoulé revient toujours, à l'insu de sa... personne – alors, en recherche, mieux vaut peut-être observer ce que l'on voudrait cacher – finalement, qu'importe la personne pourvu qu'on ait la rigueur et la vigueur de l'argumentation
cette réserve sur l'emploi de « je » me semble plutôt d'ordre social et même moral : principe de modestie, de discrétion, bien exposé dans les guides de savoir vivre et parfaitement analysé par bourdieu dans « la distinction » et dans « langage et pouvoir symbolique » : « on ne parle pas de soi », on se met en retrait, on ne se met pas en avant : principe plutôt bien venu dans les relations sociales, où effectivement la colonisation de l'autre est monnaie courante – mais malencontreusement projeté sur la recherche scientifique, où il sert la fabrication, parfois artificielle, d'une introuvable objectivité

ton titre « Je tue « il » »est splendide, et le carnet peut être fier de t'avoir eue comme miroitière éclaireuse : merci! »

Marie-Anne Paveau, 29/01/2012 à 17:18

« J'espérais vraiment que tu laisserais un commentaire parce que je souhaitais que tu puisses nous livrer les quelques références qui me font défaut. En tant que linguiste j'imagine combien pour toi, la place et le choix des pronoms dans l'écriture prennent tout leur sens. Merci pour ces compléments d'information. :^)
Et merci pour ces mots de fin qui me touchent beaucoup. »

Stéphanie Messal, 29/01/2012 à 17:31

Discussion

« Sur cette histoire de « Je », je n'ai rien à ajouter qui ne soit déjà dit… si ce n'est peut-être que reconnaître la personnalité et l'humanité du chercheur, c'est aussi reconnaître l'existence et les affinités avec des individus, sans lesquels le terrain manquerait cruellement de matière première. Une stupide mais fondamentale question de respect des sources. En tout cas, c'est l'argument que – pour ma part – je mettrais probablement en tête de liste.

Mais je retiens dans ton texte surtout une chose : « ces ouvrages à la troisième personne qui la plupart du temps m'ennuient… Rares ont été ces lectures qui m'ont passionnée quand "Il" était le sujet. ». Le caractère iconoclaste de cet aveu ne manque pas de saveur… alors, au diable le « scientifiquement correct »? ? »,

Jonathan Chibois, 30/01/2012 à 15:12

> *« Merci pour ton commentaire.*
> *J'avoue que la franchise est parfois mauvaise amie. Mais je préfère la percevoir comme Montherlant en tant que vertu cardinale (qui certes bien souvent isole).*
> *Je ne dis pas que tous les ouvrages en « Il » étaient ennuyeux mais pour la plupart oui. Bien sûr, il ne s'agit là que de goûts très personnels. Je crois aussi que l'âge et l'expérience jouent un rôle important. Les ouvrages se lisent en leur temps : certains livres lus en terminale avec souffrance ont été agréables à relire aujourd'hui. Les joies du grand âge!;^) »*

Stéphanie Messal, 30/01/2012 à 15:30

Discussion

« Merci beaucoup Stéphanie pour cette générosité dont tu fais preuve dans ces billets du mois de janvier : tu nous as emmenés sur ton dos dans tes réflexions, et j'étais ravie de te suivre.

J'apprécie beaucoup ce billet, qui aborde en particulier la question de ce qui confèrerait ou non la scientificité à notre travail de recherche : l'idée résiste selon laquelle il faudrait s'effacer devant les « faits ». Mais ces faits, encore faudrait-il qu'ils existent par eux-mêmes, au-delà ou en deçà du regard disciplinaire, outillé et dirigé que le chercheur porte sur eux.
Le « Je », par ce qu'il assume de situé et contextualisé, loin d'être narcissique lorsqu'il s'efforce d'être réflexif et modeste, me paraît bien plus proche d'une certaine scientificité que ce « il » ou « nous » qui s'affranchiraient, plus légitimes qu'ils paraissent être, d'une réflexion sur la pertinence même de leur utilisation.
« Choisir sa place pronominale », oui! En tant que choix délibéré, qui pose question et donc qui amène à la réflexion sur ce que nous faisons dans nos pratiques de recherche, et sur le rapport que nous entretenons avec notre sujet, avec notre terrain.

Une belle déclaration au « 'Je' du soi et non du moi »! »

Mélodie Faury, 29/01/2012 à 17:41

> *« Merci d'avoir saisi cette différence entre le « Je » du soi et celui du moi. Je rajouterai juste que le « Je » permet de rester concentré sur sa condition d'homme même en étant chercheur (ou avant même d'être chercheur). Le danger de la distanciation est bien dans la dérive. Et de là à divaguer, il n'y a qu'un pas! Le « Je » permet de se ressaisir, de se resituer dans ce qui a été vécu et pour rebondir sur ce que disait Marie-Anne de pouvoir*

être face à ce que l'on pourrait occulter avec le « Il » ou le « Nous ». »

Stéphanie Messal, 29/01/2012 à 18:02

***

Pour en savoir plus (hyperliens)

Figure du temps discursif par Monique Sassier

Figures du mensonge littéraire : étude sur l'écriture au XXe siècle par Llewellyn Brown

Les enjeux des postures énonciatives et de leur utilisation en didactique par Alain Rabatel

Ghasarian C. (2002). *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive, Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*. Paris : Armand Colin.

Maurice Godelier (2002), « Briser le miroir du soi », in C. Ghasarian (dir.), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive : nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*. Paris, Armand Colin, 193-212.

***

Billet original : Messal, Stéphanie, 29 janvier 2012, « [Face-à-Face] – Je tue "Il" », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 22 janvier 2019. http://reflexivites.hypotheses.org/213

« Pourquoi je vois pas mes yeux ? »

MARIE-ANNE PAVEAU

« si je veux pouvoir construire un *observatoire* d'où je puisse examiner à la fois mes objets et moi-même en train de les examiner, [...] je dois accomplir cette boucle sur (de?) moi-même qui me permette de "voir mes yeux"»

Après Stéphanie Messal et ses miroirs de la magie scientifique, après Mélodie Faury et ces mains qu'elle a mises à la pâte de la pensée commune, j'entre à mon tour dans la Villa Réflexive. Je m'y installe pour un mois, je l'ai agrémentée de quelques « boucles étranges, spirales réflexives et autres tortillons récursifs » et j'ai mis du Bourgogne à la cave pour recevoir les pensées amies. Pour le moment, cette expérience de carnet collectif est l'une

des plus passionnantes de ma vie numérique de chercheuse et confirme la richesse tout à fait spécifique de la recherche en ligne : rencontres, dialogues, croisements, liens, collaborations. Si la recherche hors ligne est parfois, même souvent, silencieuse et solitaire (le retour sur nos travaux publiés n'est finalement pas si fréquent, explicitement en tout cas), la recherche en ligne est toujours peuplée des présences, paroles et pensées des autres (mars 2012).

« Les enfants font pipi dans les pots de fleurs »

J'ai choisi d'ouvrir ce séjour par (sous ?) les yeux des enfants en analyse. Éric Didier est un psychanalyste qui s'occupe principalement d'enfants. Il a publié en 2005 un très joli recueil, *Paroles d'enfants à un psychanalyste*, recelant quelques phrases-bijoux qu'on a envie de collectionner et d'avoir avec soi. Il vient de publier des conférences qu'il a faites en Chine en 2010, sous le titre : *Moi, je laisse faire, je regarde les étincelles*. La première contient un paragraphe intitulé « Pourquoi je vois pas mes yeux ? », où il explique que les enfants mettent l'univers en question, destituent les objets et empêchent que le monde ne soit une donnée non questionnable. Les humains devenus adultes, eux, prennent le monde comme il est, dans son apparente réalité sans faille ni feuilleté. Sans que le mot ne soit jamais prononcé, il s'agit là selon moi d'une parfaite description de la réflexivité, qui apparaît comme une capacité. J'aimerais que cette question soit le fil rouge de mes premières explorations des *Espaces réflexifs* (mars 2012).

> ***Pourquoi je vois pas mes yeux ?***
> S'il y a un trait spécifique au moment de l'enfance, c'est la capacité de s'étonner. On peut parier que la première question qui pourrait être posée par un nouveau-né au moment où il arrive au monde serait *Mais qu'est-ce que c'est que ça ?* Cette question, il va la poser un peu plus tard, quand il sera enfant; il va la poser à la moindre occasion. À l'âge adulte, cette capacité de s'étonner va le plus souvent disparaître, sauf pour les chercheurs et les artistes qui vont, eux, garder ce trait de l'enfance, cette capacité de questionner ce qu'ils rencontrent. Je crois que la très grande majorité des humains se bornent à prendre ce qui arrive comme une donnée incontestable, non questionnable, une

> donnée qu'il faut subir même si on doit s'en plaindre. Un bel exemple d'un questionnement radical d'un enfant, c'est celui d'un ami dont les parents m'ont raconté qu'il n'a pas parlé, qu'il n'a pas prononcé un mot pendant quatre ans. Un jour, à table, il a posé cette question devant ses parents, ce fut sa première parole : « Pourquoi je vois pas mes yeux? » Sacrée question! Les enfants sont d'abord des explorateurs qui vont questionner et subvertir les objets que les adultes ont depuis longtemps appris à voir sous l'angle de leur utilité, ou tout simplement, comme des « évidences ». Les enfants font pipi dans les pots de fleurs. J'ai vu une petite fille qui connectait un casque hi-fi à une bouteille de vin! Destitution de l'objet utile. Elle fait écouter de la musique à une bouteille de vin ou elle fait boire, elle enivre la musique, c'est-à-dire qu'avec deux objets très différents, elle fabrique un nouvel objet. Cela, nous, nous ne savons plus le faire (Didier, 2011, p. 18-19).

Boucles réflexives et métalangage

Pour un linguiste, la pratique de la réflexivité est un peu particulière car elle est inscrite trois fois, pourrait-on dire, dans la constitution même de sa discipline et dans son objet. D'abord, l'objet de la linguistique n'existe pas dans la nature, et, selon la célèbre formule de Saussure, « bien loin que l'objet précède le point de vue, on dirait que c'est le point de vue qui crée l'objet » (CLG 23). Dans les *Écrits de linguistique générale* publiés en 2002, on trouve d'autres formulations intéressantes de cette propriété de la linguistique :

> Voici le sens le plus général de ce que nous avons cherché à établir : il nous est interdit en linguistique, quoique nous ne cessions de le faire, de parler « d'une chose » à différents points de vue, ou d'une chose en général, parce que c'est le point de vue qui seul FAIT la chose. » (Saussure, 2002, p. 201; cap. de l'auteur)
>
> Whitney a dit : le langage est une Institution humaine. Cela a changé l'axe de la linguistique. […]. Les autres institutions, en effet, sont toutes fondées (à des degrés divers) sur les rapports NATURELS des choses […]. Par exemple, le droit d'une nation, ou le système politique, ou même la mode de son costume, même la capricieuse

> mode qui fixe notre costume, qui ne peut pas s'écarter un instant de la donnée des [proportions] du corps humain. Il en résulte que tous les changements, toutes les innovations… continuent de dépendre du premier principe agissant dans cette même sphère, qui n'est situé nulle part ailleurs qu'au fond de l'âme humaine.
>
> Mais le langage et l'écriture ne sont PAS FONDÉS sur un rapport naturel des choses. Il n'y aucun rapport à aucun moment entre entre un certain son sifflant et la forme de la lettre S, et de même il n'est pas plus difficile au mot cow qu'au mot vacca de désigner une vache. » (Saussure, 2002, p. 211; cap. de l'auteur).

Ensuite, l'objet et l'outil du linguiste sont une seule et même matière. Si j'analyse un corpus, qu'il s'agisse de mots, de phrases ou de discours, c'est avec mes mots, mes phrases et mes discours que je vais le faire : ces derniers auront alors un statut métalinguistique, ce qui signifie que des éléments de langage sont mis en œuvre non pour parler du monde, mais du langage lui-même. Dans l'énoncé : « L'expression *carnet de recherche* est utilisé sur la plateforme Hypothèses de préférence à *blog* », les deux segments en italique ne sont pas employés pour désigner des réalités (en usage), mais en tant que mots (en mention). Cette distinction usage/mention est fondamentale dans le discours linguistique et, à l'écrit, l'italique est la marque typographique de la mention métalinguistique. En ce sens, on peut dire que tout le discours de la linguistique est pris dans une réflexivité métalinguistique.

Enfin, cette utilisation métalinguistique du langage est une propriété du langage lui-même (plus exactement : des langues naturelles), qui propose certaines formes de langue et de discours spécifiques à cet usage (en français, des expressions comme « pour ainsi dire » ou « au sens propre » sont des indicateurs de métalangage). Les deux aspects sont distincts et en même temps inséparables : la réflexivité comme fonction du langage, la réflexivité s'inscrivant dans des formes langagières. Dans cet exemple souvent cité, proposé par Jacqueline Authier-Revuz dans son ouvrage *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, on peut repérer deux boucles réflexives ou méta-énonciatives, c'est-à-dire deux formes langagières, qui parlent non de la réalité mais des formes même qui l'expriment :

> Ah, non, changer des bébés toute la journée, moi je trouve ça emmerdant… au sens propre d'ailleurs, enfin, propre [rires], si on peut dire [conversation train, jeunes filles parlant du métier de puéricultrice, oct. 1984].

Ces deux formes sont « au sens propre d'ailleurs », qui constitue une sorte d'analyse sémantique du sens du mot *emmerdant* employé plus haut; et « si on peut dire », pointant la polysémie de *propre* (sens propre, bébé propre). Il y a donc ici comme une boucle dans la boucle, et le contexte ordinaire de l'exemple montre à quel point la réflexivité du langage n'est pas une question intellectuelle ou théorique, mais bien une pratique langagière ordinaire. Jacqueline Authier-Revuz a proposé l'expression de « boucles réflexives » pour décrire ce phénomène de ce qu'elle appelle aussi les « non-coïncidences » du dire :

> C'est d'abord en tant que forme de l'énonciation, modalité énonciative spécifique, dans laquelle le dire d'un élément se fait, doublé de sa représentation, que j'envisage mon objet, même s'il est possible au-delà, de tenter de mettre en rapport , l'émergence, en contexte, de cette « boucle » méta-énonciative du mode de dire avec des facteurs relevant de la « discursivité » ou de la « communication », et des « conduites » et stratégies » qui peuvent s'y inscrire (Authier-Revuz, 1995, p. 25).

Dans l'exemple suivant, le mot *force* est l'objet de trois boucles méta-énonciatives, signalant un dédoublement du dire et une non-coïncidence des mots aux choses (plusieurs mots sont disponibles pour une même réalité) :

> Eh bien, j'ai vu, depuis vingt ans, le monde par son envers, dans ses caves, et j'ai reconnu qu'il y a dans la marche des choses une force que vous nommez la Providence, que j'appelais le hasard, que mes compagnons appellent la chance. [Balzac, Splendeurs et misères des courtisanes, IVe partie, Vautrin au procureur de Granville] (Authier 2008, p. 1).

Trois « noms » sont mentionnés ici, au sein d'une sorte d'analyse lexicologique spontanée : le nom *Providence* attribué à l'interlocuteur, le nom

hasard auto-attribué et le nom *chance* attribué aux « compagnons ». Le dire se dédouble (se détriple ?) en un feuilleté réflexif (le prochain billet sera consacrés à cette question de la réflexivité des langues naturelles).
Les linguistes pratiquent cette triple réflexivité naturelle à leur discipline sans y penser, pourrait-on dire. On peut lui ajouter (en y pensant beaucoup…) la « quatrième » réflexivité, de nature transdisciplinaire, celles de nos « Espaces réflexifs », attachée à la recherche scientifique en général. C'est alors un choix épistémologique, théorique et méthodologique qui modifie le travail et oblige à « voir ses yeux ». La question de cet enfant muet s'ouvrant subitement à la parole est magistrale et formule magnifiquement ce que la pratique de la réflexivité peut avoir d'acrobatique et de périlleux : si je souhaite m'interroger sur mes propres pratiques, mes conceptions et mes arrière-plans, si je veux pouvoir construire un *observatoire* d'où je puisse examiner à la fois mes objets et moi-même en train de les examiner, alors je dois adopter cette position récursive, je dois accomplir cette boucle sur (de ?) moi-même qui me permette de « voir mes yeux ».

« la boucle est une image ancienne de la réflexivité dans plusieurs disciplines et c'est mon image mentale privilégiée de la notion »

Boucles étranges et spirales réflexives

La boucle est une image ancienne de la réflexivité dans plusieurs disciplines et c'est mon image mentale privilégiée de la notion. J'ai souvent dessiné au tableau dans les classes et les amphis, comme beaucoup d'enseignants sans doute, des boucles-flèches (ou flèches bouclantes ?) pour expliquer des phénomènes de retour, en particulier dans les énoncés métalangagiers et métadiscursifs qui traversent très fréquemment les textes. La « boucle réflexive », c'est aussi une notion mathématique très concrète, dans la théorie des graphes, dont on trouve de nombreuses illustrations. Il

y a donc une imprégnation cognitive forte de cette image pour figurer la réflexivité.

Ce sont les raisons pour lesquelles j'ai choisi ce thème visuel de la boucle pour habiller le carnet *Les Espaces réflexifs* pendant mon séjour en Mars 2012.

Mais j'y ajoute celui de la spirale, qui me semble une variante significative de la boucle. La boucle revient au point de départ en ayant parcouru un cheminement qui transforme ce point de départ en autre chose ; la spirale ne revient pas véritablement au point de départ, elle avance en retours successifs vers un autre point, en général vers le haut, mais comme elle ne sort pas

de son erre, on peut dire qu'elle n'aboutit nulle part, et qu'elle ne quitte finalement pas son point de départ. Mais dans les deux cas, une transformation s'opère par retour et cheminement et le point d'arrivée est *différent*. La spirale est en effet une sorte de « boucle étrange » (*strange loop*), selon l'expression de Douglas Hofstadter qui la définit ainsi :

> Le phénomène de Boucle Étrange se produit chaque fois que, à la suite d'une élévation (ou d'une descente) le long d'une échelle hiérarchique quelconque, nous nous retrouvons, à notre grande surprise, au point de départ (Hofstadter, 1985, p. 34).

À ces boucles et spirales se sont ajoutés, par la sérendipité de la recherche en ligne, des tortillons et tournicotis divers et variés.

En tout cas, dès les premiers mois de l'année 2012, la Villa réflexive a déjà occasionné de jolies rencontres de regard à regard. Je ne sais si je parviens à « voir mes yeux » ; mais j'ai aperçu les yeux de certains autres, et j'ai voulu qu'ils accompagnent les miens.

C'est la nature des cheminements récursifs qui m'intéresse, et la réflexivité est pour moi à la fois une pratique et un objet de recherche. Ma question sera essentiellement celle-ci : que fait la réflexivité? En effet, plus que ce qu'elle est, je cherche à comprendre et à décrire ce qu'elle fait à la recherche et à la pensée, et comment elle le fait. La question semble simple; elle est redoutable, et il faudra plus d'un séjour ici pour y répondre.

Discussion

« Aussi étrange que cela puisse paraître, moi qui ne suis qu'une artiste peintre, obsédé par le sentiment de présence ou le « faire-image » que suggèrent certains arrangements des choses sous le regard, ces histoires me « parlent » singulièrement. Parce que si un tableau met en évidence la travail du regard, c'est aussi une manière de chercher à surprendre le regard dans ce que nous renvoi le monde. »

JL, 02/03/2012 à 22:50

> *« merci de votre commentaire – il me semble qu'un des pouvoirs du peintre est exactement dans ce que vous dites, c'est-à-dire rendre compte du regard dans sa relation avec le monde et non pas des deux séparément – il y a plusieurs manières de regarder la réalité évidemment, on peut par exemple penser qu'elle est saisissable indépendamment du regard qui la contemple, mais pour moi elle est autant dans notre regard que notre regard est dans la réalité »*

Marie-Anne Paveau, 03/03/2012 à 17:59

Discussion

« Chère Marie-Anne,
C'est un plaisir de te voir entrer dans la Villa Réflexive, de pouvoir t'y lire et échanger autour de ces écritures de Mars qui nous emporteront, à n'en pas douter, dans un tourbillon réflexif.

Ce carnet collectif, dans sa concrétisation, est jusqu'à présent une belle surprise, et une expérience dont je n'aurais pas pu deviner l'intensité. Les échanges qui s'y nouent, et qui naissent, hors du numérique tout autant que dedans, sont irremplaçables : ce sont des discussions scientifiques, renouvelées, avec des interlocuteurs connus mais aussi avec de nouveaux regards, rencontrés.
J'aime cette recherche en ligne que tu décris si bien, d'autant plus lorsqu'elle se tisse avec la recherche hors ligne. Et c'est, il me semble, ce que ces Espaces réflexifs font.

« les enfants mettent l'univers en question, destituent les objets et empêchent que le monde ne soit une donnée non questionnable » Je me formulais récemment que la réflexivité m'avait finalement renvoyée à l'âge des « pourquoi ». Elle invite en effet à ne plus rien considérer comme évident, acquis, donné d'une manière univoque. Je saisis donc avec plaisir ce fil rouge de la réflexivité comme « capacité », curieuse de voir où il va nous mener!

Je me permets de rajouter quelques questions à celles, passionnantes, que tu poses déjà : que fait la réflexivité à l'individu? A ses relations aux autres, à sa relation à lui-même, à son identité (ou son être?)?

(La réflexivité comme pratique et objet de recherche, comme je partage cette approche!) »

Mélodie Faury, 01/03/2012 à 00:12

« l'âge des pourquoi, oui – les enfants des années 1970 avaient des encyclopédies, l'une s'appelait « dis pourquoi » et l'autre « comment ça marche » – je viens de voir qu'elle étaient rééditées et toujours vendues – j'ai un souvenir très précis de ces ouvrages et je suis tout à fait d'accord avec toi, l'adoption de la réflexivité rouvre aussitôt et définitivement ces questions – elles sont déstabilisantes et génèrent même une certaine angoisse je pense – la boucle n'est pas si joyeuse que cela, et parfois c'est pénible de rester la tête en bas… »

Marie-Anne Paveau, 01/03/2012 à 18:02

***

Billet original : Paveau, Marie-Anne, 1er mars 2012, « Pourquoi je vois pas mes yeux? », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 5 mars 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/1139

Crédit photographique : « *LooP* », *Brian Fenley*, *2010*, *galerie de l'auteur FENLEYphotographY sur Flickr*, *licence CC*

« C'est cela que je perçois »

MARIE-ANNE PAVEAU

Fais fond sur ce que tu ressens, quand bien même
tu serais le seul à le ressentir (Michaux, *Poteaux d'angle*)

Au début de *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Georges Devereux écrit :

> Une science du comportement authentique existera quand ceux qui la pratiquent se rendront compte qu'une science réaliste de l'humanité ne peut être créée que par les hommes qui sont le plus conscients de leur propre humanité, précidément lorsqu'ils la mettent le plus totalement à l'œuvre dans leur travail scientifique (p. 21).

Cette conception de la science n'est pas la mieux partagée dans nos univers de recherche : je n'ai jamais entendu aucun de mes collègues, et en particulier ceux auprès desquels je me suis formée, présenter l'humanité comme une qualité de la recherche. Pris dans une tradition scientifique objectivisante et dualiste (intellect *vs* affect, et scientificité *vs* humanité ?), nous devons faire un (assez grand) pas de côté si nous voulons que la science soit, réellement et profondément, humaine. En tout cas j'ai choisi de le faire depuis assez longtemps, et donc d'encourir le plus sereinement possible le « mais c'est du journalisme » ou le « mais ce n'est pas de la linguistique » de ceux qui ne savent définir le travail des autres qu'avec des comparants méprisants ou des adverbes de négation. En ce moment, je travaille sur les corps-discours protestataires ou (ré)habilitants des femmes, et je ne vois pas comment je pourrais ignorer les émotions que provoquent mes corpus, en particulier les dedipix du *Project Unbreakable* et, également, la toute récente disparition d'Amina qui me touche à la fois comme chercheuse et comme citoyenne engagée pour la liberté des femmes.

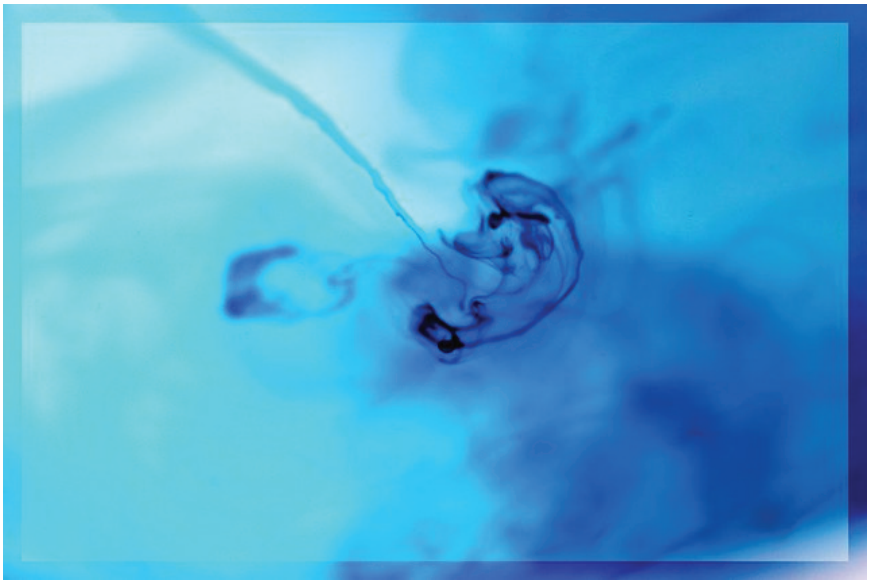
Cette humanité, elle m'a littéralement, et bienheureusement, sauté au visage à la lecture d'un texte de Florence Piron, « Responsabilité pour autrui et savoir scientifique » ; j'en suis restée un peu sonnée, et c'est tant mieux. Jeune

chercheuse travaillant sur la pensée critique des adolescents, elle commence son terrain de thèse par des entretiens avec des jeunes dont les récits violents l'atteignent beaucoup. « Je sombre, je suis épuisée, écrit-elle. Je suis en train de commencer mon « terrain » de doctorat en anthropologie » (p. 1). Vient alors un période de doute : suis-je compétente, se demande-t-elle ? Comment faire, comment travailler à partir de ces récits, comment construire un discours de recherche cohérent ? Et surtout, comment éviter de ne fournir de données qu'aux concepteurs des programmes de « gestion des jeunes », comment rendre, d'une certaine manière, à ces jeunes, ce qu'ils ont donné ? Après quelques lectures, elle fait l'autodiagnostic d'un *double bind* :

> Autrement dit, je me trouvais dans la situation suivante : après avoir vécu un terrain bouleversant auquel mes savantes lectures sur l'adolescence et les méthodes de recherche qualitative ne m'avaient guère préparée, je voulais produire un savoir sur ces jeunes qui réponde de manière satisfaisante aussi bien aux exigences de la communauté scientifique qu'à ce que j'ai appelé par la suite mon « exigence éthique ». Ce que j'ai découvert progressivement, c'est que ces deux exigences constituaient en fait un véritable « double-bind » paradoxal dont je ne pouvais sortir qu'en tentant de les hiérarchiser, d'établir une priorité entre elles. C'est ce que j'ai voulu faire. Ainsi, ma thèse (Piron 1998), tout en exigeant tacitement d'être reconnue comme telle par la communauté scientifique, annonce dès son titre le choix qu'elle a fait en faveur de la « responsabilité pour autrui » (Lévinas 1978), de ma responsabilité pour ces jeunes, ainsi que son pari fondamental : ne pas effacer ni dans son mode d'écriture ni dans ses conclusions « savantes » le lien d'ordre éthique, porteur de multiples ambiguïtés, qui s'était noué entre certains de ces jeunes et moi dès qu'ils eurent commencé à répondre à mes questions en me regardant droit dans les yeux, dès qu'ils m'eurent choisie pour être le témoin privilégié de leur récit de vie, de l'histoire de leurs rapports avec les autres, de l'énoncé tacite de leurs propres exigences éthiques (p. 3).

Sa réponse à ce problème sera le choix, dans sa thèse, de prendre comme objet non pas les récits de ses jeunes sujets, mais le dialogue entretenu avec eux et donc, d'intégrer sa propre voix à sa recherche. Situation à laquelle elle

a du mal à s'habituer, explique-t-elle, d'autant plus que cela l'amène à se voir elle-même sous des jours peu « scientifiques », par exemple manipulant plus ou moins la parole des jeunes. Mais c'est sa position éthique qui prime, et toute la rédaction de sa thèse en sera guidée (Florence Piron est à l'origine d'une passionnante Encyclopédie pédagogique d'éthique des sciences qui explore de nombreuses questions liées à l'éthique du chercheur).



L'expérience de Florence Piron semble illustrer le travail de Devereux. Son livre, écrit en anglais en 1967 et traduit en français en 1980, repose en effet sur la thèse suivante : « L'étude scientifique de l'homme est entravée par l'angoisse provoquée par le "chevauchement" du sujet d'étude et de l'observateur » (p. 16). Cette angoisse est en partie provoquée par ce que Devereux appelle la « contre-observation » : le fait que le sujet observé, qu'il soit humain ou animal (pour l'anthropologue, la seule différence entre les deux est « la conscience de la conscience »), observe à son tour le chercheur et l'empêche donc d'objectiver la cible de son analyse. Contre-observation du sujet et angoisse du chercheur rendent caduc le bel idéal d'objectivité de la recherche

scientifique qui traîne encore dans bien des revues et des laboratoires. Devereux résume cette situation réciproque entre observateur et observé dans une formule : « C'est cela que je perçois ». Quand l'observateur reste étanche et/ou aveugle à la contre-observation de son sujet, il peut dire de manière unilatérale ce « C'est cela que je perçois ». Mais pour Devereux, il lui faut également entendre cette formule prononcé par l'observé qui, lui aussi, perçoit, et entre dans le jeu de l'observation, modifiant le dispositif de recherche et même le chercheur, ce qui donne alors pour le chercheur la formule réflexive suivante : « C'est cela que je perçois. Et, de plus, je perçois que je perçois et je perçois également que le sujet perçoit » (p. 55). Faute de cette explicitation réflexive, on ne peut comprendre que « l'attitude professionnelle tout comme les méthodes et les techniques scientifiques [...] fonctionnent aussi comme des défenses déclenchées par nos données » (p. 153). Moi, mes méthodes de recherche, défensives ? Allons bon, sommes-nous tentés de nous dire, croyant maîtriser parfaitement nos postures par rapports à nos terrains, de quoi devrais-je donc me défendre ? De nos modèles cuturels, précise l'anthropologue, à l'influence desquels nous ne pouvons échapper car ils « nous enseignent *comment* nous y conformer et *comment* nous rebeller contre eux » (p. 192 ; ital. de l'auteur). Mais également de notre « enracinement social » (chapitre XII) ou de notre « modèle-de-soi » auquel nous conférons une valeur universelle (chapitre XIV). Devereux pense aussi que notre personnalité peur affecter les données elles-mêmes : « La structure du caractère, c'est-à-dire l'élément invariant de la configuration psychique de l'ethnologue, non seulement filtre les données qu'il obtient, mais encore détermine certaines des réactions de ses informateurs et même leur degré de production » (p. 283).

L'anthropologue psychanalyste clôt son ouvrage sur cette maxime d'Héraclite : « Les yeux et les oreilles sont pour les hommes de piètres témoins, s'ils ont des âmes qui n'en comprennent pas le langage » (p. 447). Et pour que l'âme comprenne, il faut lui apprendre l'émotion : « L'objectif le plus immédiat en science du comportement doit donc être la réintroduction de l'affect dans la recherche » (p. 223). Pour l'instant, même si le dogme de l'objectivité est désormais bien entamé dans certaines disciplines, c'est encore, en linguistique et dans bien d'autres domaines, faire preuve

d'hétérodoxie sans rigueur voire de marginalité ascientifique que d'intégrer les affects du chercheur aux procédures de recherche.

***

Billet original : Paveau, Marie-Anne, 23 mars 2013, « C'est cela que je perçois », *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche], consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/4435

Crédit photographique : *Sanath Kumar*, « *Art of perception* », 2008, *compte de l'auteur sur Flickr*, CC-BY

PARTIE V

RÉFLEXIVITÉS DANS LA PRATIQUE ET AU QUOTIDIEN

Raphaele Bertho©, #Entrelieux

Bienvenue dans ma vie de bureau – Martine Sonnet

Le regard de l'autre – Raphaële Bertho

Interlude – Marie-Anne Paveau

Entrer en réflexivité – L'enquête et le partage des incertitudes – Sarah Cordonnier

L'émergence d'une condition réflexive : le rôle de l'enquête sur les publics – Joëlle Le Marec

Interlude – Mélodie Faury

Les traductions d'un texte en sont les différents "visages". Intérêt réflexif des retraductions. – Claire Placial

Mais où est la production de connaissances? – Mélodie Faury

Bienvenue dans ma vie de bureau

MARTINE SONNET

Au mois de juin 2012, la villa Réflexive s'agrandit d'une pièce, mon bureau, et je vous y accueille volontiers.

Lorsque j'ai accepté d'occuper la villa en juin – merci à Mélodie Faury, grande ordonnatrice du planning et des changements de décors – j'ai immédiatement pensé que j'y parlerai d'ego-histoire. Première historienne dans la villa Réflexive, c'est en terme d'ego-histoire qu'a résonné pour moi l'appel lancé au partage de nos réflexions sur nos pratiques de recherche.

J'imaginais alors évoquer ici quelques textes et démarches d'ego-histoires, le plus souvent familiales, auxquels j'ai été sensible. Parmi les plus récents il y aurait eu par exemple les livres d'Ivan Jablonka, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, de Mona Ozouf, *Composition française*, un peu plus ancien celui de Michel Winock, *Jeanne et les siens*, ou le texte de Gérard Noiriel à la fin de son *Penser avec, penser contre : itinéraire d'un historien*. Et revenir aussi peut-être aux *Essais* éponymes rassemblés par Pierre Nora en 1987 et pourquoi pas même aux *Souvenirs* d'Ernest Lavisse (réédités en 1988 avec préface de Mona et Jacques Ozouf) dont je garde un bon souvenir de lecture.

Et, puisque je parle néanmoins un peu d'ego-histoire, si vous ne connaissez pas la série de textes d'historiennes publiée dans la revue en ligne *Genre et histoire*, à propos de leurs parcours intellectuels et professionnels, je vous conseille vivement d'aller lire d'un clic, ceux de Geneviève Fraisse (philosophe en fait), Françoise Thébaud, Yolande Cohen, et Cécile Dauphin,

Mais je n'ai malheureusement pas le temps de mettre maintenant par écrit

mes réflexions autour des livres évoqués ci-dessus, notamment parce que juin est un mois chargé dans nos métiers. On boucle des textes, on se réunit, on évalue et on se fait évaluer, on rend compte de nos activités de l'année universitaire écoulée, voire, comme c'est le cas ce mois de juin 2012 à l'Institut d'histoire moderne et contemporaine (IHMC ou UMR 8066 en langage codé) le labo où je suis ingénieure de recherche), on fait le bilan des quatre années écoulées et des projets pour les quatre à venir…

Désireuse néanmoins d'être présente ici, je m'en tire par une petite pirouette : je proposerai un journal-carnet de bord hebdomadaire de mes activités lors de la semaine écoulée. Ecriture et images saisies au jour le jour, mises en ligne chaque week-end si tout va bien. Petites réflexions impromptues sur ce que je fais et comment. Je prends le risque.

Petite précision sur le bureau sous les toits (d'où je vois parfois de drôles de choses) : il y fait très chaud ces temps-ci, la climatisation ne fonctionne pas (elle ne rafraîchit que nos voisins de l'autre bout du couloir, nos collègues de l'Institut des textes et manuscrits modernes – ITEM-, de très bons voisins qui s'intéressent notamment à Proust, à Flaubert et à l'autobiographie. Je suis donc en excellente compagnie sous les toits).

Lundi

Au velux, gris et vue brouillée par la pluie

Au velux, gris et vue brouillée par la pluie. Retour aux affaires courantes, après décompression post journée-séminaire « Femmes au travail, questions de genre, XVe-XXe siècles » de samedi. Je range, bureau réel et bureau-écran, et réponds au courrier en retard, en me demandant pourquoi l'organisation de ce genre d'événement, tâche à laquelle je suis pourtant rompue, me plonge à chaque fois dans un stress générateur de plusieurs nuits quasi blanches. Tout se passe pourtant toujours au mieux, les intervenants sont bien là, l'assistance présente en nombre (entre 12 et 15) et variété disciplinaire idéaux pour de vraies discussions, la technique ordi-vidéo ne nous trahit pas, mais rien n'y fait, j'angoisse. Et comme samedi, outre l'animation de la journée, j'intervenais, s'ajoutait à mon inquiétude le syndrome du « il m'a juste manqué un jour de plus pour faire ce que j'aurais vraiment voulu faire » qui frappe à chaque remise de papier ou exposé oral. Pour le reste, je sollicite – et obtiens – un délai de grâce d'un mois pour l'écriture d'un chapitre dans un ouvrage collectif (sur lequel je reviendrai) qui a pâti de mes préparatifs et réouvre les dossiers concernés. Je mets à jour ma veille scientifique éminemment subjective sur le carnet de recherche accompagnant le séminaire *Femmes au travail*. Plus loin de mon « cœur de métier », sur les bords, je suis très heureuse de la mise en ligne sur le site collectif remue.net littérature, ce lundi, de mon article sur le très beau récit de Yun Sun Limet, *Joseph*, qui vient de paraître aux éditions de la Différence.

Mardi

Après 2 mois de marathon aux Archives nationales pour « fatiguer » (comme dirait Pierre Bergounioux) des cartons de la série F 17 (Instruction publique) devenant indisponibles à partir de fin mai pour cause de déménagement à Pierrefitte-sur-Seine, je prends la mesure du travail post-Archives qui m'attend. J'ai paré au plus urgent en préparant ma communication de samedi, mais au Caran, j'ai fait ces temps derniers des photos par centaines des papiers F 17 concernant l'activité de la Caisse

nationale des sciences entre 1931 et 1939 et les données assemblées là, listes d'allocataires à reconstituer notamment, ne sauteront pas toutes seules dans mes fichiers Excel et Word… La possibilité offerte désormais de photographier librement aux A.N. est une bénédiction (quand je pense à la difficulté d'obtenir sur commande certaines reproductions de plans des pensionnats conventuels parisiens du XVIIIe siècle pour ma thèse, du temps où les archives Ancien Régime se consultaient salle Clisson) mais exige une discipline de fer pour s'y retrouver une fois de retour au bureau. Je gagne du temps depuis que j'intercale systématiquement une photo « d'ambiance » entre les séries de photos propres à chaque chemise dépouillée, le découpage/repérage dans mon i-photo se fait beaucoup plus facilement.

Mercredi

Allant à la BnF par le RER C au départ d'Issy-Val-de-Seine, je voyage dans LA rame – il n'y en a qu'une sur la ligne – habillée Grand Siècle, intérieur pelliculé de reproductions des décors du château de Versailles : un avant-goût pour les touristes qui l'empruntent pour s'y rendre, une diversion décorative pour les usagers quotidiens. Je suis assez époustouflée par le travail des décorateurs, l'ensemble est très réussi et astucieux. Je voyage dans la Galerie des Glaces – *The hall of mirrors – La galeria de los espejos*.

Comme le plus souvent désormais, j'ai réservé une « place virtuelle après 16 h à la BnF », c'est la certitude, y compris en se décidant le jour-même, d'avoir une place dans la salle de son choix et la possibilité de commander ses livres à l'avance. On dispose de 4 heures pour travailler jusqu'à la fermeture à 20 h, c'est calme, les salles se vident petit à petit, la batterie de l'ordi tient tout ce temps là sans chargeur, l'estomac, (sans parler de la vessie) tient aussi : pas de tentation de pause café ni d'expéditions toilettes (au bas mot 15 bonnes minutes dans chaque cas vu la distance). C'est économique à tout point de vue. J'en use ainsi avec ce lieu que je n'aime guère, à chacune et à chacun son mode d'emploi de la BnF.

Jeudi

Corvée administrative de saison, je ne rentrerai pas dans les détails mais cette année le Dossier Annuel d'Activités (DAA) des Ingénieurs, Techniciens Administratifs (ITA) se saisit en ligne, le problème c'est que l'application ne fonctionne que sous Internet Explorer ou une version ancienne de Firefox. Bref je ne peux pas me connecter au système et passe à une autre corvée administrative, quadriennale celle-là encore heureux, le rapport scientifique du labo en vue de son évaluation AERES (Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur), je ne rentre pas non plus dans les détails mais je participe à son élaboration et tente donc de réunir, dans les temps, les diverses contributions à assembler. Diversion très bienvenue le soir : mon invitation à la librairie L'Imagigraphe par le cercle de lecture Les filles du loir pour une rencontre-lecture des plus sympathiques principalement à propos d'*Atelier 62*, mais où il est question aussi de mes autres écrits, historiques ou non.

Vendredi

Obstination sur le DAA auquel je me connecte après rechargement d'une version obsolète de Firefox mais c'est pour constater mon extrême difficulté à me plier dans les cases, en particulier quand il s'agit d'y faire rentrer mes expériences et mes projets – il faut absolument avoir un projet d'évolution professionnelle quand on remplit son DAA. Mais les menus déroulants n'ont pas tout prévu, les nombres de signes par champs de saisie sont limités, et pas de rubrique « publications ». Remplir mon DAA me déprime profondément chaque mois du juin.

***

Lundi

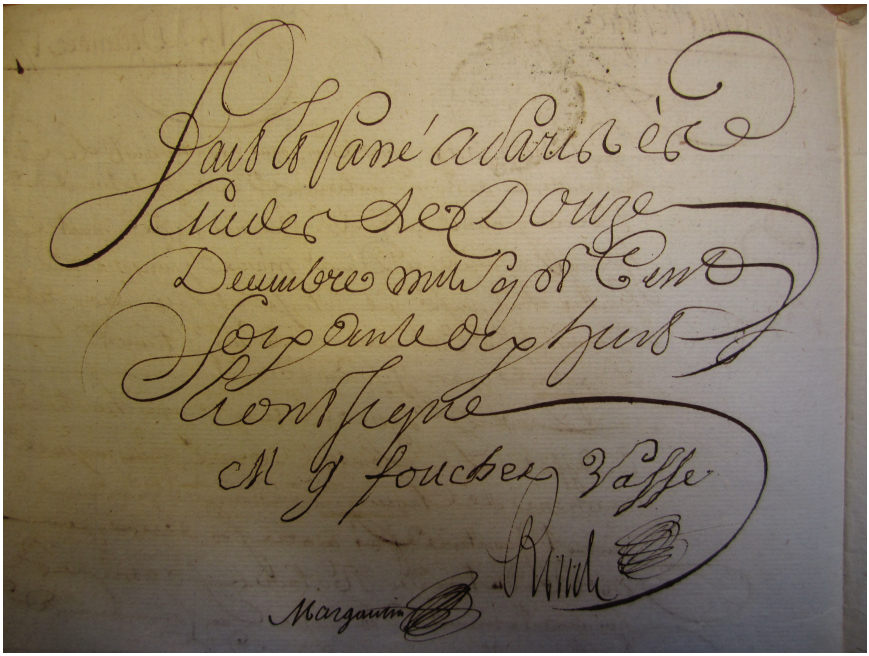
Au velux toujours le gris

Au velux toujours le gris, donc je zoome sur l'arbre qui l'effleure. Le séminaire du labo, organisé aujourd'hui par Claire Zalc, est passionnant. Claire a invité Ivan Ermakoff, sociologue enseignant à l'université de Madison dans le Wisconsin à venir évoquer son ouvrage *Ruling oneself out, a theory of collective abdication* (Duke University Press, 2008). Ivan Ermakoff s'y livre à un travail de modélisation des processus de prises de décisions d'abdications collectives par des groupes renonçant, de leur plein gré, à exercer leur capacité de se défendre. Les cas passés au crible théorique par le sociologue sont les votes de pleins pouvoirs par le Reichstag à Hitler en 1933 et par les parlementaires français à Pétain en juillet 1940. Claire a également convié Johann Chapoutot, historien contemporanéiste à Grenoble 2, à ouvrir la discussion à partir des questions nées de sa lecture fouillée de l'ouvrage. Tout ce qui se dit là est hautement intéressant, stimulant et décloisonnant. Je n'interviens pas, ne me sentant pas de taille à, mais j'en prends de la graine.

Mardi

Aux Archives nationales, je consulte des actes conservés dans le fonds du Minutier central des notaires parisiens. Il s'agit d'inventaires après décès et de testaments concernant des maîtres et maîtresses de musique ayant enseigné leur art au XVIIIe siècle, j'y cherche ce qui pourrait concerner leurs élèves et y trouve notamment des listes de familles débitrices de leçons non payées au moment du décès du maître ou de la maîtresse. Mon chapitre d'ouvrage collectif en retard concerne l'éducation musicale des filles au XVIIIe siècle. Ce qui m'émeut toujours dans les documents notariés c'est la juxtaposition au bas des actes des signatures : il y a celles, alertes, des hommes de loi, et celles, appliquées, de leurs clients. Par exemple, quand le 12 décembre 1778 Marie-Geneviève Foucher, épouse de François Vasse maître-horloger rue Saint-Etienne-des Grès, rentre en possession des biens de sa cousine germaine Louise Dubreuil, fille majeure, maîtresse de clavecin

décédée le 24 novembre précédent dont elle est l'héritière cela donne (AN MC LXXIX 213).



Marie-Geneviève est certes moins rompue au maniement de la plume que les sieurs Rendu et Margantin, mais elle signe d'une graphie qui mêle relative assurance et léger tremblement. A Paris, dans ces années pré-révolutionnaires, les femmes d'artisans qui sont aussi le plus souvent filles d'artisans ont fréquenté les petites écoles bien implantées dans la ville et ont acquis là des savoirs de bases – lire, écrire, compter – mis en pratique dans l'atelier ou la boutique du père puis du mari. Louis-Sébastien Mercier dit cela très bien et cite même précisément les épouses des horlogers.

Mercredi

À la BnF, je suis interloquée par l'affichette, probablement consécutive à un regrettable accident, disposée à côté du monumental lecteur de microfilms que j'utilise pour consulter des annuaires d'abonnés au téléphone des années 1930, en mezzanine de la salle de bibliographies. Je n'avais pas conscience du

danger que je cours depuis des années et des années que je fréquente les bibliothèques.

Jeudi

Le numéro 9 de la revue *Genre & histoire* est mis en ligne et je figure parmi les auteurs au sommaire de ce numéro. C'est la première fois que je publie dans une revue d'histoire nativement et exclusivement numérique, et je dois avouer mon étonnement devant des consignes de forme et présentation de l'article qui ne différaient strictement en rien de celles d'une revue papier. Dommage que les auteurs ne soient pas incités à exploiter les potentialités du support. Sauf erreur de ma part – je n'ai pas encore tout lu – mon article est le seul qui comporte des liens, qui tombent sous le sens puisque j'y fais allusion à des textes disponibles sur Gallica. Le dossier du numéro, suite de celui du n° précédent, est consacré à des écrits de voyageuses. Les articles sont issus d'interventions faites au séminaire « Femmes, histoire, voyages », du groupe « Femmes et histoire » de l'IHMC, entre 2005 et 2008, quand Nicole Pellegrin l'animait, avant que je ne prenne la suite avec « Femmes au travail, questions de genre, XVe-XXe siècles ». Le titre de mon article « L'émoi des demoiselles en voyage. Du voyage dans quelques journaux intimes de jeunes filles du XIXe siècle » est évidemment un clin d'œil à Philippe Lejeune et à son beau livre paru en 1993, *Le moi des demoiselles, enquête sur le journal de jeune fille*, auquel mon texte doit beaucoup.

Vendredi

Au matin la belle surprise. Pendant la nuit Morwenna Coquelin, la jeune historienne médiéviste dont la Villa attendait la visite, est passée par ici, et pas toute seule : avec un chroniqueur rencontré à Erfurt, conscient de l'inscription de ses écrits dans l'Histoire et par tant soucieux de leur légitimité comme de son autorité. Au moins deux bonnes raisons pour lui de se montrer au travail. Moi je cours aux Archives, parce que du 18 juin au 7 juillet le Caran sera fermé en raison de la mise en service d'un nouveau système informatique et qu'il me reste quatre actes notariés concernant des maîtres de musique à voir. Côté lecteurs c'est la panique des veilles de fermeture. Côté personnel, il semble que l'on s'inquiète aussi; à la machine à café je dépanne en monnaie quelqu'une de la maison qui est en stage de formation à ce nouveau système et se plaint que cette formation est trop théorique, loin des demandes concrètes des lectrices et lecteurs qu'elle aura elle-même à initier au nouvel outil. De mes quatre minutes notariales, l'une retient tout spécialement mon attention : la convention établie le 4 septembre 1727 par un marchand boulanger du faubourg Saint-Antoine avec un organiste de paroisse pour que celui-ci enseigne pendant trois ans l'orgue et le clavecin à ses deux filles, Marie-Marguerite et Jeanne, Marie-Marguerite devant à terme pouvoir être embauchée comme organiste dans un couvent parisien. Si la perfection suffisante n'est pas atteinte, l'organiste devra continuer ses leçons, mais le boulanger ne déboursera par un denier de plus que les 300 livres du forfait convenu devant notaire. De retour au bureau, je mets la main à la bibliothèque sur le livre de Steven L. Kaplan, *Le meilleur pain du monde : les boulangers de Paris au* XVIIIe *siècle*, pour voir si par hasard ce boulanger y ferait une apparition. Hélas, l'absence d'index des noms cités me complique la tâche, pas de *pomme F* pour naviguer dans les 766 pages du livre… (Illustration ci-dessous : une (parmi tant d'autres) liasse du minutier central des notaires parisiens).

***

Lundi

Au velux très léger mieux

Au velux très léger mieux : j'ouvre un peu plus grand. Ce qui ne va pas mieux, c'est que deux semaines sur les quatre du mois de juin ont déjà passé sans que je me reconnecte à Sirhus pour tenter d'y loger les 4 fiches sur 5 qu'il me reste à renseigner – pour parler formulaire – avant que mon DAA soit soumis à toutes les validations nécessaires. Donc je m'y colle et copie-colle autant que je peux. Mais 4540 signes pour raconter tout ce que j'ai fait depuis un an c'est court, et Sirhus coupe sans prévenir ni pitié (ceci est un zeugme à l'attention de Benoît Melançon collègue dix-huitiémiste québécois qui en est collectionneur) tout ce qui dépasse. Sur ma fiche, les activités d'expertises en font les frais : obligée de reprendre depuis le début et de comprimer drastiquement. Et je n'en suis qu'à la fiche 2.

Mardi

C'est la saison : des chaises surgissent dans tous les couloirs et sur tous les paliers de l'école normale supérieure. Chaises mises à la disposition des candidats admissibles à l'issue des épreuves écrites aux concours d'entrée et

qui attendent, devant les portes closes des salles réquisitionnées, leur heure de passage à l'oral. Et chaque année je ne peux m'empêcher de penser qu'à leur âge je ne savais pas que cette école existait et qu'au lycée, l'année du bac, je n'avais même jamais entendu parler des classes destinées à préparer ce concours. Au tout début des années 1970, au temps où le célèbre *ascenseur social* voulait bien prendre encore quelques passagers, à celles et ceux embarqués au rez-de-chaussée, toute l'information utile pour s'orienter dans les étages ne parvenait pas forcément.

Mercredi

Arrivée hier au bout du bout des fiches à onglets du DAA – sauf que mes besoins en formation ne m'apparaissent pas avec une netteté qui me permettrait de les exprimer et d'établir entre eux un ordre de priorité – j'oublie un peu mon cas personnel et passe au rapport quadriennal de l'unité mixte de recherche à laquelle j'appartiens; rapport auquel avec deux autres collègues ITA je prête la main. Autant dire que les jours de cette semaine 25 se suivent et se ressemblent dans leur monotonie administrativo/technocratico/évaluative. Après deux piqûres de rappel, les fiches individuelles attendues de ma vingtaine de collègues sont quasi toutes arrivées, ce qui permet de lancer la relecture destinée à y instiller un minimum d'uniformité, notamment dans les rubriques bibliographiques dont les opus

recensés doivent être codés, de l'ACL – le *nec plus ultra* : article dans une revue internationale ou nationale avec comité de lecture répertoriée par l'AERES ou dans les bases de données internationales – à la malheureuse PV – publication de vulgarisation.

Jeudi

Toujours dans le quadriennal, et le souvenir tout frais de mes lectures aux Archives nationales des rapports envoyés par les allocataires de la Caisse des sciences à l'appui de leurs renouvellements de bourses m'aide heureusement à prendre une certaine distance à l'égard de l'exercice auquel je me livre. Me reviennent les tournures des lettres accompagnant l'envoi de ces rapports au Directeur de l'enseignement supérieur – Jacques Cavalier de 1926 à 1937 -, les unes empreintes d'une extrême et scrupuleuse déférence, les autres au ton beaucoup plus désinvolte. Le 14 avril 1933, un chargé de recherche en sciences naturelles présente ainsi son rapport :

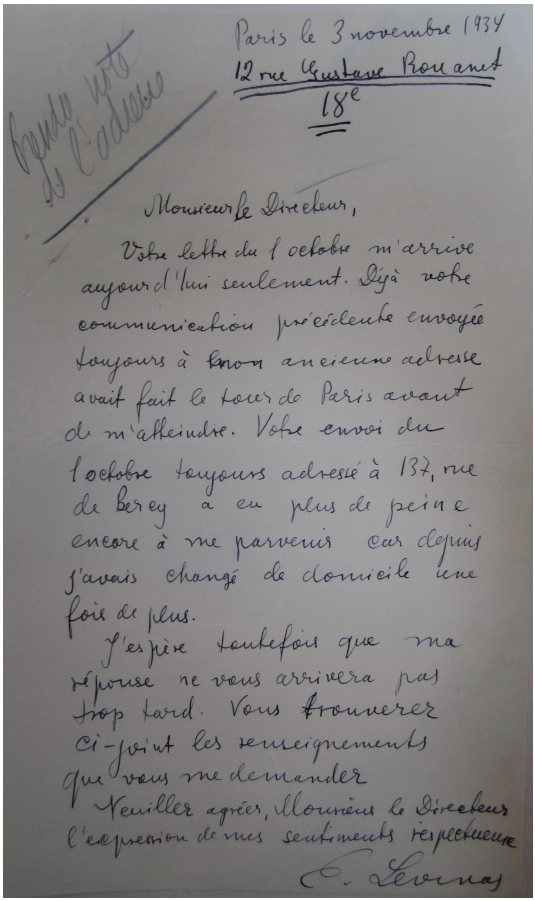
> Monsieur le Directeur,
>
> Je vous remets ici une copie de mon rapport annuel pour la Caisse des Sciences, que je viens d'établir au moment de partir quelques semaines au Maroc pour rechercher les bulbes qui me manquent. Je vous renouvelle encore tous mes remerciements pour la bienveillance que vous avez voulu me montrer. En particulier, je viens de recevoir l'avis de la subvention qui m'est accordée par la Caisse des Recherches. Je vous en remercie bien vivement : je suis très heureux de pouvoir ainsi m'outiller en vue des cultures expérimentales en montagne qui me semblent d'un réel intérêt. […]

Quand le 20 octobre 1934, une boursière en sciences sociales étudiant notamment le naturisme explique sans façons qu'elle ne peut obtempérer :

> Monsieur,
>
> Étant actuellement dans les bois et n'ayant pas de machine à écrire à ma disposition, il m'est impossible de vous faire parvenir avant le 1er novembre la liste dactylographiée que vous me demandez. […].

Le 3 novembre 1934, le philosophe Emmanuel Levinas s'exaspère quant à lui que la Caisse des sciences ne parvienne pas à prendre note de ses

changements d'adresse : lettre reproduite ci-dessous (AN F17 17458, de même que les extraits cités).



Paris le 3 novembre 1934
12 rue Gustave Rouanet
18e

Monsieur le Directeur,

Votre lettre du 1 octobre m'arrive aujourd'hui seulement. Déjà votre communication précédente envoyée toujours à ~~mon~~ ancienne adresse avait fait le tour de Paris avant de m'atteindre. Votre envoi du 1 octobre toujours adressé à 137, rue de Bercy a eu plus de peine encore à me parvenir car depuis j'avais changé de domicile une fois de plus.

J'espère toutefois que ma réponse ne vous arrivera pas trop tard. Vous trouverez ci-joint les renseignements que vous me demandez

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur l'expression de mes sentiments respectueux

C. Levinas

Vendredi

Séminaire « *Femmes au travail, questions de genre*, XVe-XXe *siècles* », dernière séance de l'année et probablement dernière avant changement de formule et de thématique puisque le cycle était conçu pour trois ans. 2012/2013 sera une année de transition. Séance qui, comme les précédentes – Simon Psaltopoulos et Juliette Rogers sont nos 45e et 46e intervenants – se

déroule dans une convivialité des échanges intellectuels qui fait du bien après une semaine de codages et classifications du savoir. Le travail scientifique c'est aussi, et heureusement, encore cela : des discussions qui ne rentrent dans aucune case pré-remplie.

***

Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi

Au velux saisir le bleu quand il s'en présente

Au velux saisir le bleu quand il s'en présente. Cette semaine je ne fais pas le détail : j'essaie de consacrer le plus de temps possible à écrire ce chapitre d'ouvrage collectif dont j'annonçais ici même fièrement, semaine 23, que ma *deadline* avait reculé d'un mois. Reculé pour mieux sauter et nous y sommes. Je dirais seulement que l'ouvrage collectif en question, sur les femmes et la musique, France et Italie, entre Renaissance et Romantisme, est issu de deux événements auxquels j'avais participé : à Naples, en janvier 2010, une session du Congrès de la Società italiana delle Storiche, organisée par Caroline Giron-Planel, et à Versailles en mars 2011, une journée d'étude du Centre de musique baroque, organisée par Catherine Deutsch. Dans les deux cas, aux côtés de musicologues, j'intervenais comme historienne de l'éducation, pour évoquer les pratiques musicales dans l'éducation des filles au XVIIIe siècle. J'écris donc un texte sur la base de ce que j'avais présenté, deux interventions qui étaient complémentaires. Mais pour moi, parler et écrire sont deux choses radicalement différentes, donc je reprends quasiment tout à la base puisque je parle toujours avec juste un fil conducteur et des notes sous les yeux, jamais de texte écrit à l'avance qu'il me suffirait de faire surgir, d'un clic, de l'ordinateur quand on me le demande pour publication. D'où mon retard à rendre ma copie, sans compter qu'il me faut fondre les deux interventions en 50 000 signes maxi et qu'entretemps j'ai complété mes matériaux. Aux Archives Nationales, après avoir (avec quelques difficultés) pu consulter une thèse de l'école des Chartes, inédite, de 1978, consacrée aux maîtres de musique parisiens du XVIIIe siècle (je ne comprends pas, d'ailleurs, qu'une

thèse soutenue dans une école nationale dont les élèves sont fonctionnaires ne soit pas librement accessible), m'a lancée sur de nouvelles pistes, et ce matin même (j'écris vendredi soir), j'étais encore au département de la musique de la BnF, rue Louvois.

Et puis, c'est la fin du mois, je remercie mes visiteuses et visiteurs et referme la porte de mon bureau. J'ai bien apprécié le séjour à la villa réflexive et en souhaite d'aussi heureux aux locataires à venir.

***

Billets originaux

Sonnet, Martine, 2 juin 2012, « Bienvenue dans ma vie de bureau », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 6 juin 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/2311

Sonnet, Martine, 10 juin 2012, « Aperçus vie de bureau, semaine 23 », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 6 juin 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/2338

Sonnet, Martine, 17 juin 2012, « Aperçus vie de bureau, semaine 24 », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 6 juin 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/2365

Sonnet, Martine, 24 juin 2012, « Aperçus vie de bureau, semaine 25 »,

Espaces réflexifs [carnet de recherche], consulté le 6 juin 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/2461

Sonnet, Martine, 29 juin 2012, « Aperçus vie de bureau, semaine 26, prendre congé », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 6 juin 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/2516

Crédits photographiques : *Toutes les photographies sont de Martine Sonnet – Tous droits réservés*

Le regard de l'autre

RAPHAËLE BERTHO

> « saisir la manière dont ces expériences s'entremêlent, afin d'examiner la façon dont chacune de ces postures nourrit les autres »

Par où commencer?

J'ai reçu l'invitation il y a quelques mois, une jolie carte à la présentation sobre et chaleureuse. Je suis à la fois flattée et enthousiaste, avec néanmoins cette pointe de curiosité qui survient souvent dans de tels cas de figure : pourquoi moi? Avec une autre question tapie dans son ombre : Qu'attend-on de moi? Et évidemment l'éternelle incertitude : serai-je à la hauteur? J'accepte néanmoins, car je suis persuadée que l'expérience sera passionnante. J'ai envie de parler d'images, d'échanges, de rencontres. Prendre un mois pour parler de cet apprentissage permanent des autres et de soi que constituent la recherche et l'enseignement.

Elina Brotherus, Le Miroir, 1972

Mais voilà qu'au moment de tourner les clés dans la serrure, les doutes reviennent. D'un coup, il m'apparaît comme une évidence que je ne peux m'installer ici sans procéder à une introspection préliminaire. Il ne s'agit pas de m'allonger sur le divan de Freud, mais de tenter de répondre à la question de Foucault : « D'où je parle? Quelles sont les conditions de mon propre discours? ».

Ma tasse de café à la main, je fais les cent pas dans la cuisine. Par quelle porte entrer dans sa propre biographie ? Car elles sont toujours multiples. Quand la question se pose, la réponse est orientée par la situation d'énonciation : d'un côté je suis chercheuse, là enseignante, d'un autre encore photographe. Mais ici l'exercice est différent, tout du moins je le souhaite. J'aimerais pour une fois tenter de me présenter d'une façon moins parcellaire, saisir la manière dont ces expériences s'entremêlent, afin d'examiner la façon dont chacune de ces postures nourrit les autres.

Pour me débarrasser de ces curriculum vitae pré-formatés, j'entame un

retour en arrière, avec la volonté d'examiner mon parcours sous un angle inédit. Des bribes me reviennent, des souvenirs épars. Avec un point commun néanmoins : c'est soumis au regard de l'autre que l'on apprend sur soi. Ce n'est pas un hasard si, la première fois que je me suis confrontée à cet exercice biographique, à l'occasion d'une exposition d'un travail commun avec une amie, nous avions résolu la question en nous confiant mutuellement la rédaction de la biographie de l'autre. Nous étions ainsi devenues chacune le miroir de l'autre.

D'autres souvenirs jalonnent ma réflexion. Comme cette discussion mouvementée avec un photographe venu me tirer le portrait il y a quelques années pour un article au sujet du vote écologique. Lorsque que je comprends qu'il a l'intention de me faire poser une fleur à la main, pieds nus, devant un drap qui masque ma bibliothèque, je me rebiffe et refuse ce stéréotype. Du coup je suis obligée de prendre position et d'expliciter « qui je suis ». La situation me contraint à une synthèse qui finit par me surprendre moi-même : s'il veut faire mon portrait, c'est avec mes livres et mon appareil photo!

Et l'Iphone, partenaire indispensable de mes prises de notes quotidiennes…

Des livres et un appareil, c'est aussi ce que j'ai glissé dans ma valise pour venir. Pleine d'appréhension, j'ai choisi ceux avec lesquels je me sens le plus à l'aise. Mon premier appareil, un Minolta aux multiples défauts, cabossé. Il m'a si souvent accompagnée que j'ai la sensation qu'il adhère à ma main comme à mon œil. Deux livres de chevet, qui chacun à leur manière ont été de grands moments de rencontre avec une pensée, une manière de saisir le monde : en images avec Brassaï dans *Conversations avec Picasso*, et en mots avec les fameuses *Mythologies* de Roland Barthes. Et quelques photos évidemment, des tirages que j'ai décidé d'accrocher audessus du bureau.

C'est une série que j'ai réalisée il y a quelques années déjà, intitulée *Regardez*. Ces clichés sont pour moi une amorce en image de l'atelier de réflexion que je souhaite mener durant le temps de mon séjour. Le principe de ces mises en scène est d'inverser la distribution attendue des rôles :

l'œuvre n'a pas d'existence propre et autonome, elle n'est visible qu'à travers le spectateur, son attitude, l'attention qu'il lui porte. Par une sorte de transposition de cette proposition, c'est ici la posture de l'enseignante et de la chercheuse que je voudrais interroger sous le prisme de l'échange et du dialogue avec autrui. Placer mes pratiques sous le regard de l'autre, et finalement laisser sans doute cet autoportrait se dessiner au fil du temps et des billets.

Raphaële Bertho, Regardez, 2005

« Pour trouver un terrain d'entente et de dialogue avec le groupe sans être dans une contrainte permanente, j'ai décidé de me référer à un autre espace d'apprentissage que celui de la classe : celui de l'atelier. »

L'espace de l'atelier

Début novembre correspond depuis l'année dernière à ma rentrée d'enseignante. Jusqu'à la fin janvier la saison des ateliers audiovisuels bat son plein. Une nouvelles année, de nouveaux groupes d'étudiants, et toujours le même challenge : celui d'installer un espace de travail enrichissant et serein.

Comment intéresser une classe? Comment créer une dynamique? Comment mettre en place une évaluation adaptée? Pour ce faire, pas de recettes toutes faites, chacun à sa manière. C'est bien là un domaine où on apprend beaucoup de l'expérience : de l'expérience des situations, mais aussi de l'échange avec les autres, avec les collègues comme avec les étudiants.

Pour ma part mes premières expériences ne se sont pas faites à l'université mais dans le cadre d'une classe de réinsertion dans un collège, qui bénéficiait en parallèle des enseignements classiques de mathématique et de français de cours d'ouverture autour de la vidéo ou de la photographie. Le récit de mon arrivée là-bas est assez révélateur. En effet, à l'issu de l'entretien d'embauche, je finis par refuser le poste. Cela me semble une responsabilité trop importante, les enjeux pour ces jeunes gens sont grands et je ne pense pas être à la hauteur d'un tel projet. La responsable du programme de réinsertion me rappelle quelques jours plus tard et m'explique que si elle veut m'engager, c'est justement parce que j'ai ces doutes. J'accepte de rester quelques semaines à l'essai, je reste plus d'un an.

Cette expérience fut pour ma part fondatrice dans l'apprentissage de la relation d'enseignement. Pour la plupart les élèves arrivent tout juste en France, et certains n'ont pas véritablement fréquenté l'école auparavant. Travailler avec eux m'a fait comprendre l'amplitude des acquis nécessaire à l'instauration d'une relation prof-élève telle que nous la pratiquons en France : apprendre à demander la parole, apprendre à ne pas bouger de sa place

sans en avoir la permission, apprendre à ne pas discuter les consignes, etc. Pour trouver un terrain d'entente et de dialogue avec le groupe sans être dans une contrainte permanente, j'ai décidé de me référer à un autre espace d'apprentissage que celui de la classe : celui de l'atelier. Un espace que j'avais moi-même expérimentée en tant qu'étudiante dans les cours de pratique à l'université. Il permet d'installer une circulation horizontale du savoir dans une relation d'échanges toujours enrichissante.

Fondamentalement, ce que j'ai appris alors c'est avant tout le fait que les doutes et les questionnements sont les garants d'un travail d'enseignant de qualité. Préparer un cours, c'est tenter de mettre en place un parcours d'apprentissage en partant nécessairement des présupposés sur les connaissances des étudiants ou élèves, d'anticiper leurs réactions. Or on peut se tromper, dans un sens comme dans l'autre. Une année nous devions mettre en place un cours sur l'usage des outils internet dans la valorisation d'un projet culturel. Avec mon collègue, nous étions alors partis du principe que ces étudiants « *digital natives* » se saisiraient de fait des blogs ou de Twitter, pour nous rendre compte en cours de route qu'il n'en était rien : nous avions surévalué leur aisance, et nous devions revoir radicalement la structure générale du cours. A l'inverse, je me suis déjà laissée surprendre par la motivation d'un groupe. Ayant mis en place un système de notation, souple je comptais sur le fait que les étudiants, ayant le choix de rendre un travail chaque semaine ou deux dans le semestre, opteraient pour la plupart pour la seconde solution. Prise à mon propre jeu, j'ai passé quelques nuits blanches à corriger les trente copies hebdomadaires!

En dehors des constats que l'on fait sur le moment, je tente de dégager à chaque fin de cycle un temps afin d'offrir l'occasion aux étudiants d'une critique constructive du cours, en choisissant de préférence un moment où il n'y a plus d'enjeu d'évaluation. En effet, j'estime que ces derniers, pour avoir été avec vous dans la salle de cours tout au long de l'année, sont des interlocuteurs formidables pour apprécier votre travail. Évidemment, il ne s'agit pas de tomber là dans la démagogie, en se pliant aux exigences des uns et des autres. Mais tout cours est perfectible, et ils savent pointer les faiblesses ou être force de proposition. C'est ainsi que, sur leurs recommandations, j'ai fait débuter la pratique plus tôt dans l'un de mes cours cette année. Et effectivement, le résultat est probant!

Une dernière étape est celle de révéler les limites de ses connaissances devant les étudiants. Cette dernière posture est en partie inhérente à l'espace de l'atelier qui m'est cher. En effet, ce dernier implique une certaine déprise de l'enseignant au profit d'un échange qui peut être effectivement déstabilisant. En effet, la figure de l'enseignant est souvent celle de l'omnipotence intellectuelle, celui qui sait tout ou tout du moins devrait. Or pour ma part, je suis convaincue qu'il faut savoir assumer son ignorance sur telle ou telle question. D'un part, car cela permet, *a contrario*, d'assoir sa connaissance sur les autres sujets. D'autre part, car cela permet d'entrer dans la dimension de l'enseignement la plus intéressante me semble-t-il, en mettant à jour le processus de la recherche des connaissances. C'est finalement là l'enjeu de l'enseignement en général : celui de l'acquisition d'une indépendance intellectuelle.

La mise en place d'une relation riche dépend ici non pas de la confiance en soi de l'enseignant, mais avant tout de sa confiance en son interlocuteur. Si cette affirmation peut sembler banale, il ne me semble pas vain pour autant de la réitérer, tant les discours pessimistes sur les étudiants, leur capacité ou leur niveau, ont cours dans le cercle professoral. Or un bon enseignant est d'abord celui qui respecte ses élèves, non?

Points de vue

L'enseignant est un animal solitaire. S'il travaille sous le regard de ses élèves, c'est souvent à l'abri de celui de ses pairs. On échange, certes, sur les méthodes pédagogiques ou l'organisation du temps de travail. On se raconte les petits imprévus ou mésaventures qui ont marqué les cours, les échanges que l'on a pu avoir, les impressions que nous ont laissées tel ou tel groupe, tel ou tel étudiant. Mais on reste souvent le seul narrateur, libre d'interpréter à sa guise les évènements.

L'expérience de se voir « raconté » par un autre que soi-même est du reste toujours étrange, mais jamais inintéressante. L'occasion s'est présentée pour moi il y a quelques années, lorsqu'une amie enseignante m'invite à faire une intervention de quelques heures auprès de ses élèves de terminale autour d'un travail photographique. En effet, quelques mois plus tard elle narre ses

deux années passées dans un lycée de la banlieue parisienne dans un ouvrage sensible et passionnant *Qui a peur de la banlieue?* (Judith Revel, 2008). Me voilà donc « croquée » au détour d'un chapitre :

> Dans deux classes techniques, j'ai fait venir une amie photographe. Je suis terrorisée parce qu'elle est très jeune (à peine quelques années de plus que les élèves) et jolie – je crains les réactions. Quand elle arrive, le brouhaha est intenable, les remarques fusent et sont à la limite du tolérable. Il lui suffit de trois phrases et d'un sourire pour recadrer tout le monde. Elle est née à trois kilomètres d'ici, elle est chez elle. Je suis au fond de la salle, je ne bouge pas, je ne parle pas, je laisse faire. Elle présente aux élèves une série de photographies en noir et blanc, grand format, qu'elle a réalisées sur des adultes sans-papiers dans une commune voisine. Le travail a été précédé par toute une période de dialogue avec les sans-papiers eux-mêmes – c'est un peu, dit-elle, un travail commun. Un détail frappe en particulier les élèves : les hommes représentés sur les clichés n'ont pas de tête. On ne voit que leurs corps, leurs mains, leurs gestes. La jeune photographe explique la difficulté de représenter un sans-papier en image tout en évitant que cette image puisse servir par la suite à une procédure d'identification, ou le mettre en danger. Elle ajoute : « Et puis ces hommes n'ont pas de papiers : pour la loi, ce sont des ombres, ils n'existent pas. Donc je leur ai coupé la tête. » Elle demande alors aux élèves de classer les treize grands clichés dans l'ordre qu'ils préfèrent et d'imaginer des légendes à chacune d'elles, comme en prévision d'un « accrochage » dans une galerie. Peu à peu, les élèves commencent à parler et à jouer avec les photographies. Ce qui surgit, ce sont des récits de vie – la leur, celle d'un voisin ou d'un ami.

Clandestin #12 par Raphaële Bertho

> À la séance suivante, la jeune photographe amène en cours plusieurs appareils photographiques. Ce sont les siens : certains sont extrêmement coûteux. Elle explique calmement que sans ces boîtiers, elle n'est rien – et que cela vaut très cher : plusieurs mois d'un bon salaire. Puis elle demande aux élèves de réaliser des portraits ou des autoportraits, tout de suite, en classe. Les gestes des élèves, d'habitude saccadés et larges, imprécis et patauds, se font délicats et attentifs. Ils manipulent le matériel professionnel avec fascination et respect. La plupart des photographies qu'ils prennent ont pour point commun un cadrage sans tête ou sans mains.

Je dois dire qu'en découvrant cette description, mes réactions ont été multiples. D'abord l'émotion, la fierté d'avoir été intégrée à ce récit. Car l'auteur de ces lignes, Judith Revel, est une personne que je respecte et admire depuis mes premiers pas dans le monde de la recherche. Être ainsi associée à son propre parcours était plus que je n'en demandais!

Puis dans un second temps, cette sensation étrange d'un décalage entre son propre souvenir et le récit ici livré. S'il ne s'agit pas tant ici de moi que de la réaction des élèves à mes propositions d'atelier, je ne peux m'empêcher de saisir les éléments qui me concernent. Lorsqu'on regarde une photographie de groupe, on se cherche toujours en premier lieu, comme pour évaluer la fidélité du rendu à l'image que l'on se fait de soi-même. Et la conclusion est toujours la même : on ne se reconnaît pas! Car l'écart entre la vision des autres et la nôtre est définitivement irréductible.

Mais finalement, plutôt que de tenter de rétablir ici ma propre vérité sur tel ou tel point, je relis avec émotion et amusement ces quelques lignes, acceptant les déformations comme un fait intéressant en soi : il s'agit de l'image que je renvoie. Et plutôt que de m'en distancier violemment, je préfère m'interroger sur ma participation, volontaire ou non, à la construction de ce personnage.

Florilège

Les florilèges, en matière d'enseignement, reviennent chaque année pour égrener les fautes drolatiques trouvées sur les copies. Perdu au milieu de centaines de copies, et souvent assommé de fatigue, difficile de résister à l'envie de narrer ces aberrations qui se sont glissées dans les lignes des étudiants stressés (ou tentant le tout pour le tout pour masquer un déficit de connaissance sur le thème). Si certaines sont effectivement mémorables, c'est un autre recueil que je voudrai esquisser ici : celui des épisodes les plus marquants de ma courte expérience d'enseignement.

Un détour par les souvenirs qui ne se veut pas ici nostalgique, au contraire. Car ces rencontres, ces échanges font partie intégrante de l'enseignante que je suis aujourd'hui. Ils constituent un parcours d'apprentissage et d'expérience qui me présente tout autant voire plus que mon CV ou ma photo d'identité.

Ces moments restent en mémoire car ils marquent une rupture avec la routine du cours. Soit parce qu'ils questionnent fondamentalement notre posture d'enseignant, soit parce qu'ils signent la réussite ou l'échec de nos efforts. Entendons-nous bien, quand je parle de réussite ici, il ne s'agit pas

de la moyenne des résultats au partiel, évaluation arithmétique qui n'est finalement rien de plus qu'un indicateur de la capacité des étudiants à répondre aux exigences universitaires. Or l'enjeu de l'enseignement est ailleurs me semble-t-il. Il s'agit avant tout d'accompagner les étudiants dans l'acquisition d'une indépendance intellectuelle. De ce point de vue, les petites victoires, celles qui nous portent, prennent des formes aussi variées que diverses. Elles ont toutes néanmoins un point commun : ce moment où l'on voit la personne se construire, où l'on sent qu'une étape a été franchie.

L'une des situations à laquelle j'étais sans doute le moins préparée était le plagiat. En lisant la copie d'une étudiante il y a quelques années, je reconnais peu à peu les mots, les tournures de phrase : il s'agit d'un de mes articles, décomposé puis remodelé, en partie amputé, mais néanmoins je le reconnais. Je suis abasourdie et en colère devant ce qui ne peut, pour moi, n'être qu'une provocation ou de la pure bêtise. Si je sanctionne cette attitude par une note nulle, elle me questionne pourtant. Je décide d'avoir un entretien avec cette élève. Je lui explique que le plus grave dans tout cela est pour elle de perdre un temps précieux à l'université qu'elle pourrait utiliser à meilleur escient ailleurs. Elle n'est pas partie. Au contraire, je l'ai vu choisir de rester, et s'investir pleinement dans le travail universitaire parce qu'elle avait enfin décidé pourquoi elle était là.

Mais la relation n'est pas toujours interpersonnelle : parfois c'est un groupe qui vous marque par sa dynamique, l'enthousiasme partagé, la connivence qui s'installe au fil des mois. Les premiers souvenirs qui me reviennent ici sont ceux de deux classes que j'ai côtoyées la même année. Les deux histoires ne sont néanmoins pas parallèles. Avec les premières[1], nous avons préparé une année durant une soirée de projection de films et une exposition portant sur la guerre d'Algérie. L'ambition du projet, sa durée, son sujet : l'ensemble a sans aucun doute contribué à tisser des liens particuliers avec ces jeunes gens. Rien de tel pourtant avec les autres étudiants que je suis cette année-là. Pas de grands projets ou de circonstances exceptionnelles. Et pourtant ce groupe de trente jeunes gens vont nettement sortir du cadre, de par leur motivation et leur volonté de savoir, de connaître, de découvrir.

1. je m'autorise le féminin pour une classe qui ne comptait que 2 garçons pour 33 étudiantes

Ils renversent peu à peu la dynamique ordinaire, celle où l'enseignant doit s'évertuer à intéresser ses auditeurs. Ils sont assidus et curieux, me collent à la moindre hésitation sur une date ou approximation sur un auteur, et me désarçonnent parfois par la pertinence de leurs questions! C'est avec grand plaisir que je les ai accompagnés durant cette année-là, en connivence avec ma collègue de l'époque.

Pour conclure, je me dois d'effectuer une volte-face. En effet, j'ai ici transgressé ici les lois de la hiérarchie généalogique en citant mes cadets avant mes aînés. Mais j'ai été moi-même l'élève, et le suis encore. Je dois beaucoup à ces enseignants passionnés devenus pour moi des modèles, chacun à leur manière. Le premier d'entre eux est sans aucun doute ce professeur de Paris 8 de mes premières années de fac, aux amphis mémorables et à la dégaine improbable : le simple fait d'arriver à suivre ses raisonnements relevait pour moi parfois du défi. Il m'a appris à me plonger dans les écrits des théoriciens les plus ardus, à prendre un véritable plaisir dans cette gymnastique intellectuelle qu'est la recherche. Il s'avait aussi saisir avec finesse ses étudiants, leur envie et leur capacité, et poussait chacun au meilleur de lui-même, à sa manière. Durant ces mêmes années, j'ai appris à voir véritablement les images, à les questionner sans relâche, lors des ateliers de pratiques. Puis c'est en tant que collègue que j'ai appris et partagé l'engagement sincère et persévérant en direction des étudiants. J'ai eu la chance de rencontrer ces enseignants aguerris qui font bénéficier de leur expérience tout en vous soutenant dans vos projets, aussi ambitieux et impossibles qu'ils puissent paraître.

Enfin je ne peux décemment pas tourner cette page sans mentionner ces ami.e.s et complices, celles et ceux de ma génération, qui sont des interlocuteurs si précieux dans le travail, dans l'enseignement comme dans la recherche.

« pour construire des liens aujourd'hui, il nous fallait presque faire connaissance une seconde fois, réapprendre l'une de l'autre »

Et après?

En prenant un verre avec une ancienne étudiante hier, j'ai réalisé que j'avais oublié de mentionner l'« après », ce qui se passe une fois le temps du cours terminé. Le plaisir que l'on a à recroiser nos anciens étudiants, à suivre leur parcours, à les voir évoluer et s'affirmer dans le milieu professionnel. Et le plaisir ultime : celui de devenir leur collègue, de travailler avec eux.

C'est la première année que cela m'arrive. Quelques mois après mon arrivée à Bordeaux, je m'aperçois, heureux hasard, qu'une ancienne étudiante a ouvert sa galerie dans le quartier où se trouve mon IUT. Je suis ravie de la revoir, curieuse de savoir ce qu'elle est devenue depuis l'université, ce qui l'a amenée ici. Un peu anxieuse aussi. Car ce n'est pas si facile de transformer la relation prof-élève, où chacun finalement joue un rôle social, en une relation d'échange d'égal à égal entre deux individualités. Hier c'était la troisième ou quatrième fois que l'on se voyait depuis notre reprise de contact, et le sujet est venu s'immiscer dans la conversation. D'abord en évoquant le temps de l'université, la vision que chacune pouvait avoir de l'autre, comme une façon de se débarrasser définitivement de cette distance intrinsèque au rapport d'enseignement. Puis en constatant que pour construire des liens aujourd'hui, il nous fallait presque faire connaissance une seconde fois, réapprendre l'une de l'autre. Je dois mentionner ici qu'en fait nous avons le même âge ou presque. En effet, j'ai commencé mes premières cours assez tôt dans mon cursus, et mes premiers étudiants, dont elle fait partie, avait le même âge que moi voire était plus âgés. Peut-être le fait que je ne sois pas son aînée facilite-t-il la connivence? En tous les cas nos échanges sont chaque fois plus détendus et amicaux, l'« ancienne étudiante » devenant au fil de ces rencontres une « actuelle camarade ».

Enfin ma grande joie, je l'avoue, c'est de lui confier les clés de l'espace de l'atelier : la semaine prochaine elle prend ma place pour quelques heures et vient présenter son travail à mes étudiants d'aujourd'hui… Et collègues de demain?

***

Billets originaux

Bertho, Raphaële, 1er novembre 2012, « Par où commencer? ». *Espaces*

réflexifs [carnet de recherche], consulté le 6 juin 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/3401

Bertho, Raphaële, 14 novembre 2012, « L'espace de l'atelier ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 6 juin 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/3444

Bertho, Raphaële, 19 novembre 2012, « Points de vue ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 6 juin 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/3453

Bertho, Raphaële, 21 novembre 2012, « Florilège ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 6 juin 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/3469

Bertho, Raphaële, 22 novembre 2012, « Et après? ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 6 juin 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/3473

Interlude

MARIE-ANNE PAVEAU

La réflexivité est un sport de combat

L'expression *pas de côté* m'est familière, je la situe dans le discours ordinaire de la psychanalyse, tant du côté des analystes que des analysants : parvenir à faire un pas de côté par rapport aux transmissions, aux normes, aux assujettissements de l'inconscient, aux déterminismes de la névrose, c'est l'un des principaux objectifs d'une analyse. *Pas de côté*, c'est la formulation d'une réflexivité spatialisée, par le déplacement de nos pieds sur le sol de notre existence. Le pas de côté, qui peut être un tout petit pas, est en effet celui qui nous décroche de la contrainte, qui nous fait trébucher dans le vide, seul lieu où l'on peut, de l'avis de mes propres petits pas, rencontrer la liberté de vivre et de penser. Le pas de côté m'évoque également la figure de Michel de Certeau, qui nous a appris, lui qui a accompli tant de déplacements, que le meilleur regard sur le monde n'est pas forcément le plus direct et le plus scrutateur. Luce Giard, dans la présentation du premier tome de *L'invention du quotidien*, rapporte qu'il désignait ainsi la manière d'inventer l'histoire : « faire un pas de côté ».

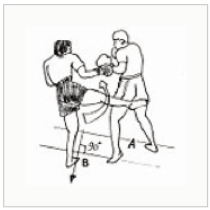
En travaillant un peu cette expression pas de côté, je me suis aperçue qu'elle désignait un placement du corps en boxe :

> Un pas de côté, (en anglais, *side-step*), dans les sports de combat, est un placement du corps hors de l'axe d'attaque adverse par déplacement d'un ou de deux appuis. Certains spécialistes parlent également de « décalage » (un pied en dehors du couloir direct d'affrontement) et de « débordement » lorsque l'on sort du couloir direct d'affrontement.
>
> On parle également de « pas de diagonale » lorsque le déplacement s'effectue sur un axe oblique (article *Pas de côté (sport de combat)* de Wikipédia).

(B) évite le direct adverse grâce à un appui extérieur de décalage

Après un appui extérieur de décalage, (B) riposte en uppercut

(B) porte un Contre sur la jambe d'appui par décalage sur l'avant (pas de diagonale)



Après un débordement de l'adversaire, (B) riposte en circulaire de la jambe extérieure

La réflexivité est donc bien un sport de combat, dans lequel l'adversaire est la linéarité des assentiments disciplinaires, le confort des chemins confortables du *mainstream*, la soumission au discours du maître. Le pas de côté, en même temps qu'il délinéarise notre pensée, nous apporte l'insécurité : si elle nous autorise une vraie pensée, alors accueillons-là comme l'invitée de nos travaux.

Si je suis entrée dans la villa d'un bon pas, et plutôt droit, puisque les lieux me sont connus, c'est de côté, de biais, en diagonale ou latéralement que j'ai envie d'envisager pendant mon séjour les rapports que nous, humains chercheurs, nous entretenons avec les êtres et les choses dont l'observation constitue ce qui est appelé la science humaine et sociale. Après les boucles et spirales de l'an dernier, j'ai choisi les géométries perturbées et les obliques pour décorer la villa cette année ; elles m'ont fait découvrir des photographes inconnus, et leurs paires d'yeux soutiendront mes regards de côté. Certeau et Feyerabend m'accompagnent, et Michaux, vieux complice des marges, doublera mes pensées de ses poteaux d'angle.

Les expressions musicales de Stéphanie Messal ont fait entrer en janvier les émotions dans ce lieu de pensée collective, suivies des charmantes formes brèves de Caroline Muller en février, convaincants et colorés morceaux de sa vie de chercheuse. Il me semble que ce sont deux genres de discours nouveaux qui ont animé la villa ces deux derniers mois, et je suis très sensible à ces inventions qui sont sans doute liées à cette forme particulière d'affection intellectuelle qui lie les locataires de ce lieu magique, et très certainement

permises par Internet, « le seul outil qui fasse de la liberté d'expression autre chose qu'une pétition de principe », selon Laurent Chemla avec lequel je suis profondément d'accord.

Ma manière de faire en mars sera d'essayer de ne jamais quitter cette position du pas de côté, position acrobatique, combative, instable; cela implique des sorties de route incessantes, mais dont l'objectif est de mener quelque part. Où, je ne sais pas encore. C'est bien l'incroyable privilège d'habiter cette villa que de se réjouir de cette ignorance.

***

Billet original : Paveau, Marie-Anne, 1er mars 2013, « Prélude. La réflexivité est un sport de combat », *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche]. http://reflexivites.hypotheses.org/4229

Crédit photographique : *Alain Delmas*, 1999, *Illustration de l'article « Pas de côté (sport de combat) » sur Wikipédia*, *Wikimedia Commons*, *CC*.

Entrer en réflexivité - L'enquête et le partage des incertitudes

SARAH CORDONNIER

L'accompagnement des recherches des autres est l'une des nombreuses activités qui forment le quotidien des enseignant.e.s-chercheur.e.s. Il s'exerce auprès d'étudiant.e.s avancé.e.s, de doctorant.e.s, mais aussi, dans une certaine mesure, de collègues dont on relit les textes ou discute les propositions, ou encore d'étudiant.e.s de Licence que l'on confronte pour la première fois aux attendus de l'enquête.

Cet accompagnement de la recherche qui est au cœur des apprentissages des savoir-faire des sciences humaines et sociales, ne fait pas l'objet d'un discours formalisé, mais plutôt d'une acquisition « sur le tas », constituée essentiellement par l'imitation, par l'accumulation d'expériences et par des discussions informelles. Le caractère artisanal de cette transmission est précieux et il me semble qu'il faut le préserver. Mais, pour autant, j'aimerais m'efforcer ici de partager une réflexion visant à rendre plus explicites les processus qui, au-delà des cas singuliers, contribuent à l'activation d'une compétence réflexive propre aux sciences humaines et sociales. Pour ce faire, je m'appuierai sur une expérience d'enseignement qui m'a marquée, notamment parce qu'elle relevait d'une double incertitude : la mienne et celle des étudiant.e.s. Au moment où je commençais mon activité de maître de conférences et alors que j'étais encore une enseignante novice, j'ai dispensé pendant plusieurs années un cours d'initiation aux méthodes des sciences sociales. J'y ai accompagné des étudiant.e.s de premier cycle pas à pas, ou du moins d'assez près : il s'agit d'une expérience répétée (plusieurs fois par an pendant plusieurs années) ayant donné lieu à des centaines d'interactions écrites et orales (publiques), et ayant laissé une trace documentaire conséquente (plus de trois cents dossiers produits par les étudiant.e.s). Entre, d'un côté, la diversité des intérêts des étudiant.e.s et, de l'autre, l'uniformité du dispositif, ce moment particulier des premiers pas de l'acquisition des savoirs de l'enquête ou de leur transmission me semble être un moment privilégié pour comprendre comment la réflexivité spécifique aux sciences humaines

peut être acquise et constituée en outil par une pratique à la fois individuelle et partagée.

Cet enseignement ne durait qu'un semestre (en réalité trois ou quatre mois) et il était relativement isolé dans un programme essentiellement consacré aux apprentissages théoriques. Aussi, il m'avait tout de suite semblé que l'intérêt n'était ni de parler successivement de différentes méthodes comme autant de recettes, ni d'envoyer les étudiant.e.s sur un terrain nécessairement trop restreint pour recueillir sans motif des « données » que l'on n'aurait pas vraiment le temps d'exploiter. De ce fait, j'avais décidé de demander à chacun.e de choisir « n'importe quel thème qui les intéresse » et, de là, de les amener à élaborer et à présenter un dispositif méthodologique, puisque l'identification des méthodes qui pourraient être utilisées suppose d'avoir identifié des hypothèses, elles-mêmes organisées et articulées par un questionnement général – la fameuse problématique [1]. Mon objectif était ainsi d'amener les étudiant.e.s à prendre conscience, d'abord de la grande différence entre une méthode et un mécanisme, ensuite du fait que tout objet, même le plus farfelu en apparence, mérite d'être examiné et peut l'être, et enfin du fait que cet examen ne manquait pas de révéler très rapidement la grande complexité et le nombre des paramètres à prendre en considération pour prétendre apporter le moindre élément d'explication… Les étudiant.e.s devaient alors, avec mon aide, tenter de « domestiquer » autant que possible le

1. « L'établissement de la problématique » est, me semble-t-il, assez lié à la réflexivité dont il constitue souvent un point aveugle, comme en témoignent ces considérations de Berthelot : « X [le point de départ de l'interrogation] se donne – à l'issue de ce que nous considérerons, par simple facilité, comme une première phase, mais dont tout chercheur sait qu'elle peut se poursuivre durant toute la recherche et intervenir même parfois, *in fine*, de façon déterminante – à travers une collection, souvent énorme, d'énoncés, et parfois d'objets, diversement structurés. Cet ensemble, souvent imparfaitement circonscrit, jamais véritablement achevé, toujours partiellement arbitraire dans ce qu'il retient et exclut, est l'objet d'un premier travail analytique, d'une première mise en forme, qui, dans les manuels, reçoit parfois le nom de "problématique" ou de "construction de l'objet". Terreur des étudiants de maîtrise ou de thèse, la problématique ne s'apprend pas. Elle s'affine dans la discussion, s'impose parfois dans un rapport de magistrale autorité. Elle ne se décompose pas en un ensemble d'opérations standardisées. Incapable véritablement de dire comment il faut opérer ("apprenez à poser les bonnes questions" déclarent les enseignants les moins versés dans l'humour noir) ni comment les choses se passent – les "problématiques" inscrites au frontispice des thèses achevées sont souvent des reconstructions académiques *ex post*, appelées à disparaître des éditions ultérieures – l'analyste est en situation bien difficile (Berthelot, 1996, p. 26).

problème pour qu'il finisse par entrer dans le format attendu pour l'évaluation à la fin du semestre.

Réflexivité profane et compétences réflexives spécialisées

J'aimerais maintenant réfléchir *a posteriori* à quelques aspects de ce travail avec les étudiant.e.s, pour en discuter certaines conséquences touchant à la réflexivité. Une réflexion sur les différentes acceptions du terme me permettra de situer la démarche que j'avais choisie pour cet enseignement et d'en réfléchir l'intérêt à la fois pour les étudiant.es et pour une meilleure appréhension de ce que recouvre la réflexivité.

Le terme *réflexivité* tel qu'il est sollicité dans les textes de sciences humaines me semble le plus souvent recouvrir de manière indifférenciée deux acceptions qu'il serait important de distinguer : la réflexivité en tant qu'outil des chercheur.e.s en sciences humaines et la réflexivité « tout court », une réflexivité générique. Les pratiques que l'on peut qualifier de réflexives ne se distinguent pas formellement selon qu'elles relèvent de l'une ou l'autre de ces

deux acceptions, mais leur statut diffère, ainsi que leurs usages, leurs finalités et les manières de les observer.

Si l'on s'en tient à la définition générique de « réflexion se prenant elle-même pour objet », la réflexivité est thématisée, observée et problématisée dans des recherches posant que si le chercheur ou la chercheuse produit des connaissances, est doué d'intentionnalité et fait preuve de réflexivité, il en va de même pour les individus et les collectifs auxquels elle ou il consacre son enquête. Au même titre que d'autres aspects de la vie sociale, la réflexivité peut alors constituer un point d'entrée dans l'analyse, par exemple lorsque l'on observe sa mise en œuvre dans des situations localisées.

À cette réflexivité au sens générique s'ajoute, dans les sciences humaines, le fait que la réflexivité est également un outil du chercheur, que l'on peut et doit rattacher à la méthodologie au même titre que la problématisation, la logique de l'argumentation, les méthodes utilisées pour recueillir des données empiriques, etc. C'est tout autre chose puisqu'il s'agit alors d'une compétence spécialisée, non seulement incorporée par le chercheur au long de sa trajectoire[2], mais également consubstantielle à un état historique de la pratique scientifique. De surcroît, plus la compétence spécifique des chercheur.e.s est grande et plus le caractère scientifique de leurs pratiques est « invisible » : « Il en va des choses de la science comme de celles de la cuisine : les recettes sont indispensables à qui veut réussir un plat, même et surtout une fois qu'oubliées et assimilées, elles s'intègrent aux routines des initiés » (Berthelot, 1996, p. 8[3]).

2. On voit bien l'imbrication des deux types de réflexivité, mais aussi la particularité de la réflexivité scientifique, dans la citation suivante (surtout dans les passages soulignés) : « Une habitude intellectuelle, savante, qui suppose le plus haut degré de réflexivité n'en est pas moins mise en œuvre pré-réflexivement dans les raisonnements quotidiens des chercheur.e.s. Un savant peut se servir sans s'en rendre compte, sans plus avoir à y penser, sans aucune nécessité particulière de réflexivité – et c'est ce qui lui permet d'aller très vite dans son raisonnement – des habitudes spécifiques de réflexivité. Être réflexif (sur un point, devant une situation, une œuvre, à propos d'un objet, d'un énoncé…) ne signifie pas mettre réflexivement en œuvre sa réflexivité, car celle-ci provient d'habitudes contractées (incorporées) dans l'*exercice scolaire prolongé, la conversation familiale ou mondaine, la lecture d'ouvrages scientifiques ou philosophiques*, etc. » (Lahire, 2005, p. 89).
3. L'observation des usages des sciences humaines en dehors des pratiques professionnelles des chercheur.e.s est, de ce fait, particulièrement épineuse : les usages sont d'autant plus conséquents (dans les deux sens du terme) qu'ils résultent d'un « nourrissage » important, d'une fréquentation dense des productions

Il est donc assez difficile d'évoquer la réflexivité dans les pratiques de chercheur.e.s en sciences humaines, de la prendre pour thème ou simplement d'y prêter explicitement attention, sans la « dissoudre » de ce fait même. Observer la réflexivité est ardu puisqu'il s'agit d'une compétence acquise sur le long terme (elle ne se voit donc pas à l'œil nu), et susciter un discours à son propos peut être vain[4] puisqu'elle a essentiellement un caractère pratique bien qu'elle soit aussi au fondement des cadres intellectuels, cognitifs, collectivement mis en place et réactivés dans le champ scientifique.

Mon enseignement constitue alors une occasion assez rare de « voir » la réflexivité, ou plus exactement la mise en place d'un processus réflexif, grâce notamment à deux circonstances positives et même cruciales : mon accompagnement assez « serré » lors de plusieurs petites évaluations écrites et orales et la relative – voire totale – inexpérience des étudiant.e.s en matière de recherche, qui les met en situation d'incertitude et les amène à commettre des maladresses qui dessinent en creux les « contours » de la réflexivité[5].

scientifiques, de nombreuses productions scientifiques; mais celles-ci sont alors amendées les unes par les autres et par les interrogations des usagers, trouvent des synthèses qui ne se traduisent pas nécessairement par des citations ou des registres discursifs que l'on pourrait facilement identifier (Cordonnier, 2011).

4. Voire contre-productif, si l'on suit Bourdieu lorsqu'il écrit : « C'est parce que nous sommes impliqués dans le monde qu'il y a de l'implicite dans ce que nous pensons et disons à son propos. Pour en libérer la pensée, on ne peut se contenter de ce retour sur soi de la pensée pensante qu'on associe communément à l'idée de réflexivité; et seule l'illusion de la toute-puissance de la pensée peut faire croire que le doute le plus radical soit capable de mettre en suspens les présupposés, liés à nos différentes affiliations, appartenances, implications, que nous engageons dans nos pensées » (Bourdieu, 2003, p. 23).
5. En aucun cas mes propos ne visent à dénigrer les étudiant.es, bien au contraire : il serait absurde de leur imputer une méconnaissance pour laquelle ils ne portent aucune responsabilité et, par ailleurs, ils se confrontent avec vaillance à l'incertitude, ce qui est tout à leur honneur.

Incertitude et processus réflexif

De cette situation en quelque sorte « expérimentale », on peut retenir plusieurs aspects d'inégale importance.

Du fait des caractéristiques mêmes de la réflexivité comme outil du chercheur, la « transmission » de cette compétence dans le cadre d'un enseignement est assez complexe. D'ailleurs, mes ambitions initiales n'étaient pas explicitement orientées vers cet objectif qu'il m'aurait été difficile d'expliciter en ces termes mais que, d'une certaine façon, j'ai pourtant atteint.

L'incertitude est assez présente dans cet enseignement. Je n'avais bien sûr pas « prévu », d'instaurer, sur un mode un peu sadique, une situation d'incertitude; mais je n'avais pas non plus prévu ses effets positifs, qui m'ont amenée à conserver délibérément le dispositif que j'avais mis en place à tâtons. Peut-on lier « l'avènement » de la réflexivité de type scientifique à une certaine, quoique relative dans ce cas, mise en danger? Mise en danger pour les étudiant.e.s, certes, et c'est le principe même de ce travail qui impose,

contrairement à la plupart des évaluations de leurs performances (pour lesquelles la réponse attendue est à puiser dans un corps de savoirs circonscrit, de développer un questionnement avant que de délimiter son champ de pertinence parmi d'autres possibles. Mais mise en danger pour moi aussi, d'abord la première fois que j'ai dispensé cet enseignement sans savoir si les choix faits a priori pourraient être mis en œuvre, et ensuite face à chaque étudiant.e, à chaque thème choisi à propos duquel il faut que je réagisse, sans avoir, la plupart du temps, de connaissances particulières à son propos. L'incertitude répétée et partagée tout au long du semestre me semble fondamentale en tant que déclenchement du processus réflexif. D'ailleurs, on peut mettre en doute l'existence d'une réflexivité « de routine » si cette incertitude disparaît de l'espace cognitif du chercheur confirmé.

Je considère que les pratiques et démarches des étudiant.e.s sont réflexives lorsqu'ils et elles parviennent à se détacher de deux modes de questionnement qui, presque systématiquement, sont au principe de leurs premières propositions : un mode normatif en appelant au jugement et/ou à la « nouveauté » et un mode « scientiste » consistant essentiellement à penser qu'une « solution » préexiste à leur interrogation et doit être découverte[6] (à l'inverse, dans mon expérience, les étudiant.e.s n'inscrivent jamais d'emblée leur raisonnement dans un registre qualitatif, pragmatique ou constructiviste par exemple). Là encore, la prise de conscience des limites de ces modes de questionnement passe nécessairement par une « épreuve » collective : la présentation publique du travail en cours, qui permet de tester les limites de ses propres démarches et de constater que ces limites ne sont pas propres à chacun.e mais largement partagées. Je crois que l'acquisition d'une compétence en sciences sociales consiste à s'éloigner de ces deux travers, normatif et scientiste. Ainsi, dans le cadre de mon enseignement, la réflexivité

6. Procédé qui n'est pas inconnu, ni au sein de collectif, ni pour chaque chercheur. Comme le remarque Devereux, « l'approche segmentaire fournit, bien sûr, des données vérifiables; mais la question est de savoir si ces données sont *pertinentes* par rapport à ce qu'on est supposé explorer. L'acoustique est une branche importante de la physique et les sillons d'un disque peuvent être mesurés avec une grande précision; il reste à prouver que de telles données nous apprennent quoi que ce soit d'intéressant sur un quatuor à cordes de Mozart. Une telle réduction stérile des données à l'inessentiel n'est pas de la méthodologie, mais de la défense contre l'angoisse. Elle ne résout pas le problème de l'objectivité; elle se contente de l'escamoter » (Devereux, 1980, p. 216)

peut être définie comme la capacité de prêter attention à un objet de telle sorte qu'il soit à la fois délimité, circonscrit, et maintenu dans sa complexité.

Il en découle que la mise en œuvre d'une démarche d'enquête consiste à proposer des dispositifs d'analyse médians, moins catégoriques que les prises de positions tranchées, moins rassurants que les « résultats validables », notamment quantitatifs, d'abord recherchés par les étudiant.es. Si l'on ajoute à cela le fait, finalement pas anodin, que « tout » est susceptible d'être pris pour objet par les sciences sociales, je dirais que la réflexivité a à voir avec plusieurs formes de désenchantement[7], qui ne doivent cependant pas conduire à une posture cynique ni à une trop grande confiance dans ses propres capacités à arraisonner le réel.

Réflexivité située et éthique dans l'enquête

Enfin, et je sors là en partie de mes observations pour entrer dans une réflexion plus spéculative, je poserai que la réflexivité est un processus cognitif, mais aussi éthique.

Si l'on admet ce qui précède, la réflexivité est liée à plusieurs formes de responsabilité du .de la chercheur.e (en herbe ou non). Je pense à des responsabilités au moment même de l'enquête et non aux questions plus générales touchant aux résultats et à leur usage. Il s'agit, parmi d'autres, de la responsabilité vis-à-vis de son propre questionnement, que le.a chercheur.e doit construire, prendre en charge et défendre sans attendre l'avis d'un.e évaluateur.trice présumé.e omniscient.e; de la responsabilité vis-à-vis des modalités de production des connaissances qui ne peuvent être mécaniquement reproduites d'une enquête à l'autre; et particulièrement de la responsabilité vis-à-vis des enquêté.e.s. Sur ce point, les savoirs de sens commun sur l'enquête se manifestent très régulièrement, et pas de la manière la plus heureuse. En effet, la plupart des étudiant.e.s prévoient *a priori* de réaliser « un questionnaire » qui résoudrait toutes leurs difficultés, l'enquêté.e

7. Désenchantement souvent thématisé, notamment par Bourdieu, à propos de la diffusion des résultats des sciences sociales, qui me semble devoir être étendu à la production de ces résultats.

étant conçu.e, dans une perspective à la fois « manipulatoire » et utilitaire, comme une sorte de vache à lait, passif.ve détenteur.trice standardisé.e d'une liste d'informations qu'il faut et que l'on peut lui soutirer.

Si tout se déroule bien, les étudiant.e.s renoncent ensuite à cette idée ou l'amendent pour se focaliser sur ce que les enquêté.e.s peuvent apprendre au.à la chercheur.e à condition qu'il ou elle prenne au sérieux, symétriquement ses propres connaissances et ignorances et celles des enquêté.e.s. D'une certaine façon (et probablement est-ce là en partie le fait de mes propres positions et de ma propre conception de la recherche), à mesure que les étudiant.e.s mettent en place une manière plus réflexive d'appréhender la production de connaissances en sciences sociales, ils et elles développent aussi un plus grand intérêt pour le caractère heuristique de la prise en considération de la réflexivité dans les pratiques sociales et des enquêté.e.s en tant que producteur.trice.s de connaissances.

***

Billet original : Cordonnier, Sarah, 21 février 2012, « Acquérir l'outil réflexif? », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/974

Crédits photographiques

marcella bona, certains droits réservés (Creative Commons)

emdot, certains droits réservés (Creative Commons)

L'émergence d'une condition réflexive : le rôle de l'enquête sur les publics

JOËLLE LE MAREC

Dans mon habilitation à diriger des recherches, en 2002, je tentais de déployer les trois registres dans lesquels j'ai été amenée à éprouver puis essayer de maîtriser la mise en œuvre empirique d'une réflexivité qui ait de réels effets sur le questionnement, sur l'enquête, sur l'analyse, sur les théories, mais aussi sur les choix d'organisation de la recherche, sur la partage entre ce qui est vécu comme la contrainte et analysé après coup comme une condition de la production des savoirs, et ce qui est assumé comme un choix qui opère comme une contrainte choisie. J'avais à l'époque identifié en premier lieu l'espace et le temps d'une recherche individuelle relativement programmée et homogène (même si ces formulations peuvent être critiquées) du type de la thèse, en second lieu le fil discontinu et rarement analysé d'une suite d'opérations de recherches plus ou moins collectives, plus ou moins décidées ou acceptées, et en troisième lieu la dynamique du programme de recherche collectif. C'est sur ce dernier point, le développement d'une réflexivité collective, que je travaille le plus actuellement.

Mais je parlerai ici de la manière dont la réflexivité a été et continue d'être un opérateur de compréhension vivante d'un phénomène que je trouve aujourd'hui très largement minoré et sous conceptualisé dans les sciences sociales : le public, la condition d'être membre du public, la compréhension de ce dont il s'agit.

En effet, le public reste la notion à propos de laquelle j'ai le plus de mal à partager avec des collègues, excepté dans certains cas où je ressens une sorte d'intercompréhension dans l'effort de chercher des prises sur un phénomène altéré par quantités de représentations très simplistes qui ont le grand défaut d'atténuer la force de l'énigme et donc le caractère nécessaire du questionnement. Ce phénomène est en effet un peu un défi pour les sciences sociales : la plupart des approches cherchent à objectiver des phénomènes qui peuvent avoir un effet sur le cours des choses. Le public agit comme quelque chose qui permet au contraire que tout ne s'inscrive pas, n'advienne pas, pour permettre à des potentialités de la relation sociale et du rapport aux institutions de rester constamment disponibles. Le public rend par exemple constamment vivante, sinon manifeste, l'existence de rapports de confiance dans la mesure où l'activité principale du public consiste à s'en remettre aux intentions d'autrui à votre égard, y compris dans l'enquête. C'est pourquoi, pour moi, comme pour certains collègues et doctorants le public est un phénomène social moins aussi important à penser que le pouvoir ou la pratique.

Au moment de la thèse, je me suis tournée vers les théories de la communication pour tenter de comprendre ce qui se passait dans les enquêtes que j'avais menées auprès des publics des musées et des bibliothèques, et qui excédait fantastiquement ce que je pouvais en anticiper en partant des travaux disponibles. Il s'est agi d'une démarche réflexive au sens où l'interrogation sur le sens du public est née des relations d'enquête, sur lesquelles j'étais amenée à revenir sans cesse pour explorer l'évidence que quelque chose s'était passé, au-delà de la rencontre dans l'enquête qui fait l'objet par ailleurs d'une littérature très importante et fascinante.

Mais au-delà de la richesse de la rencontre, l'enquête active un rapport social qualifié, mais qui tire son sens de peser le moins possible sur les protagonistes. Les enquêtés, personnes constituées en membres du public et qui se constituent explicitement comme tels, font directement vivre un type rapport entre sciences et société avant même que ne soit interprété le premier énoncé tiré de l'enquête. En effet, l'enquête en sciences sociales a besoin de la collaboration d'innombrables individus qui acceptent de donner quelque chose pour qu'un savoir puisse être construit par des personnes a priori créditées d'être de bonne foi, sérieuses, intègres : les chercheurs.

La première injure faire au public, est celle qui consiste à lui dénier sa compréhension de la nature du rapport d'autorité auquel il se soumet. La critique de la violence faite au public dans l'enquête est parfois aussi déloyale que le serait la critique faite à un frère ou un ami qui se soumettrait a priori à votre point de vue ou votre désir. Elle est faussement émancipatrice car elle ne s'énonce pas pour le public mais contre un ordre académique, et dans l'indifférence de ce que cet ordre académique doit à la collaboration discrète et confiante d'innombrables individus.

Une seconde injure consiste à célébrer sans cesse la capacité du public à être acteur, découverte moins passif qu'on ne le croit. Cette promotion insistante des capacités méconnues d'un public dont on tient absolument à montrer qu'il n'est pas passif dans sa relation à ce qui le constitue comme public (une instance de production), est une manière d'avouer le malaise que suscitent les attitudes qui consistent à mettre en jeu la confiance dans autrui pour que la délégation de pouvoirs ou de compétences permette à une autorité de s'exercer, mais aussi à une liberté de s'éprouver.

La réflexivité est le retour sur une relation qui tire son sens d'une capacité d'effacement des personnes, qui est la caractéristique, temporaire et située, de la condition de membre du public. Cette condition consiste dans de très nombreux cas à se rendre témoin pour autrui de quelque chose dont on ne bénéficie pas directement (même si une tendance actuelle pousse à faire du public un ensemble d'usagers bénéficiaires). Elle consiste à activer des potentialités en se mettant à la merci d'autrui : elle donne à l'autre, investi de la confiance, l'occasion d'honorer celle-ci.

Elle est compréhensible dans la relation, en situation, et dans la mesure où le chercheur reconnaît grâce à l'autre ce qu'il a lui-même un jour cherché à laisser advenir en collaborant, en laissant être, en étant témoin et membre d'un public.

Elle active une dimension fondamentale de la vie sociale qui est l'acceptation d'une dissymétrie forte à condition que celle-ci soit locale et justifiée. Cette dissymétrie permet de déployer dans d'autres temps et d'autres espaces que le moment et le lieu où l'on est public (et public enquêté), le sens de ce qui se produit, elle assure des devenirs possibles, grâce au sacrifice d'une affirmation immédiate d'existence.

Qu'on me comprenne bien : il ne s'agit nullement de faire l'apologie du mineur, du discret, du faible, de l'usager, du dominé. Le phénomène du public est sans arrêt caché par son insignifiance ou pire, par l'approche dite « compréhensive » qui n'accorde une attention à des pratiques sociales que pour autant que celles-ci semblent nécessiter des porte-paroles compétents.

Il s'agit, par une attention à ce qui se joue dans l'enquête auprès des publics, de comprendre certains phénomènes sociaux qui consistent non en la positivité d'un dire ou d'un faire observable, mais dans la soustraction et l'effacement de ses propres capacités d'action ou de paroles pour laisser le champ maximal à des potentialités.

Ce qui me surprend : c'est que l'on ait pu élaborer des théories du fonctionnement social qui mettent l'accent avant tout sur le calcul d'intérêt, la négociation, la mobilisation d'un capital, sachant que ces théories, pour être énoncées, ont parfois mobilisé très fortement l'enquête qui pourtant infirmait empiriquement par sa seule existence, ces mêmes théories qu'elles ont servi à produire.

Pour moi, la capacité réflexive est, dans l'enquête, l'attention portée à ce qui aurait pu se dire et qui ne se dit pas, l'attention aux marges de liberté données à l'enquêteur, la reconnaissance au moins locale de son autorité presque absolue, et par retour, l'ouverture permanente exigée, sur un plan politique et ethnique, par ce qui est activé dans l'enquête.

Discussion

« je ne suis pas sûre de bien discerner ce que vous entendez par « public » et j'aurais eu besoin d'exemples, mais je suis frappée par la dimension éthique de votre analyse – je n'aurais pas utilisé le terme « d'injure » ni celui de « déloyal », que je trouve trop chargé sur le plan moral justement, dans un contexte scientifique (autrement ils me vont très bien), mais je suis d'accord pour penser la relation chercheur/objet, ici, cette notion extraordinairement plastique et chargée idéologiquement, de « public », sur le plan moral (comme les philosophes moraux et les philosophes de la connaissance, et à la suite d'ogien et de canto-sperber, j'emploie indifféremment « morale » et « éthique »)
cette sorte de position de surplomb du chercheur sur cette entité décrétée « basse », le public me semble à la fois d'ordre politique, social, moral : c'est la position des détenteurs du savoir et d'une supposée distance verticale par rapport à l'ordinaire du monde – je suis vraiment d'accord avec ce que vous pointez : la nécessité de reconnaître, avec un certain étonnement, aux « gens » leur activité, comme si leur passivité était « taken for granted »
une association, parce que ce que vous dites rencontre beaucoup de choses du côté des études post-coloniale,s du féminisme, etc. : le génial livre de g spivak : « les subalternes peuvent-elles parler? » (eh bien oui elles peuvent …) : http://bit.ly/yciltQ »

Marie-Anne Paveau, 20/02/2012 à 19:06

> *« Merci pour ce commentaire, vous avez tout à fait raison pour ces termes moraux certainement excessifs dans un contexte scientifique. C'est pour marquer un peu le trait. Je vais essayer de prendre un peu de temps pour détailler ce que j'entends par public et que j'avais essayé de détailler dans un livre : une condition particulière que chacun peut assumer à certains moments, dans certains espaces, en particulier dans des espaces institutionnels.*

Je vais lire le livre de Spivak net je vais vous lire aussi! »

Joëlle Le Marec, 20/02/2012 à 23:30

***

Billet original : Le Marec, Joëlle, 20 février 2012, « L'émergence d'une condition réflexive : le rôle de l'enquête sur les publics », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 5 mars 2019. http://reflexivites.hypotheses.org/1003

Crédit photographique : *lecercle, certains droits réservés (Creative Commons)*

Interlude

MÉLODIE FAURY

Des regards qui se croisent… numériquement

Quel est le statut de ce qui se joue ici? Dans ces billets, dans ce carnet de recherche, dans les commentaires? Le définir reviendrait-il à le figer?

Sommes-nous en dehors des enjeux « habituels » de la recherche? Le seul dont nous considérons la valeur ici, serait-il de donner à penser, à réfléchir, à (nous) interroger? De croiser les perspectives?

Sommes-nous totalement inconscients ou insouciants? Que faisons-nous des enjeux d'évaluation, de publication, de propriété intellectuelle, des enjeux disciplinaires? Je pense que ces questions, quand bien même elles jouent parfois à être invisibles, tout du moins au premier regard, sont centrales dans nos activités numériques de chercheurs, qui se pensent en permanence.

En témoigne un exemple, celui de la journée Science sociales 2.0, parmi de nombreux autres. Les chercheurs qui utilisent des outils numériques peuvent bien sûr être réflexifs sur leurs pratiques (et se rencontrent souvent « en vrai »)!

Les carnets de recherche nous donnent le choix quant à la manière de donner à voir une recherche « en train de se faire ». La succession des mois dans les *Espaces réflexifs* le démontrera à elle seule. Dans quelle mesure reflètent-ils nos conceptions même de la recherche? Le laisse-t-on apparaître dans ce que l'on cache, ce que l'on choisit de montrer, les formes que l'on adopte, que l'on privilégie, les liens ou les frontières que l'on dessine? Que met-on dans le cadre et dans le « hors-cadre »?

Discussion

« j'aime beaucoup ce billet ouvert à tous les vents de nos questionnements, et qui me semble avancer de nouveaux formats pour une écriture de recherche reconnue comme telle – en l'état actuel de l'évaluation, les billets de la villa réflexive, pour la plupart, ne correspondent évidemment pas aux formats imposés – mais quelle est l'instance qui les impose : la recherche, que je conçois comme un exercice réfléchi (!...) de la pensée, ou l'institution, qui garantit des lieux et des réseaux de reconnaissance, de gratification, voire de sanctification? on sait que l'intitution de l'impensé n'a pas son pareil pour se faire passer pour la recherche avec la pensée, c'est même comme ça qu'elle nous assujettit tou.te.s – notre villa, pourtant, propose d'autres chemins de pensée et de discours, qui, je l'espère, sous la pression de la recherche en ligne, de notre amitié scientifique, de l'intelligence collective, et des inventions des chercheurs qui arrivent dans le « champ », forcera les limites de l'institutionnellement correct, et en même temps, fécondera cette correction (et je dois taper « alimen affaire » pour valider mon commentaire, c'est un présage) », Marie-Anne Paveau, 10/02/2012 à 20:43

***

Billet original : Faury, Mélodie, 10 février 2012, « Des regards qui se croisent… numériquement », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/614

Les traductions d'un texte en sont les différents « visages ». Intérêt réflexif des retraductions

CLAIRE PLACIAL

Réflexif : « c'est quand on se pose des questions sur la façon dont on travaille »

Préambule : Je passe cette semaine avec une enfant de sept ans très curieuse et très vive, qui est intriguée de me voir écrire constamment – elle préférerait que j'aille dans la piscine avec elle – elle m'a demandé de lui lire ce que j'écris, j'ai obtempéré, et ai donc lu « Traduire un texte qui a déjà fait l'objet d'une traduction dans notre langue induit presque nécessairement une démarche réflexive ». J'ai expliqué *réflexif* : « c'est quand on se pose des questions sur la façon dont on travaille ». Elle a dit qu'elle, elle réfléchissait quand elle faisait des maths et que même quand elle dessinait, elle réfléchissait. J'en ai profité pour expliquer le principe des traductions avec la métaphore du dessin, qui du reste me permet d'enchaîner ce billet au précédent, sur la traduction au miroir. Je lui ai dit que si sa sœur, moi et elle dessinons le même cheval, le cheval reste toujours identique, mais on aura trois dessins différents. De même pour la traduction. Si elle, sa sœur et moi traduisons le même texte allemand – c'est une petite Strasbourgeoise, ce qui me rend la métaphore plus aisée – ce sera toujours le même texte allemand, mais nos trois textes français seront différents. Et tous diront quelque chose de différent, de même que nos trois dessins diront des choses différentes : que le cheval est grand, qu'il est brun, qu'il mange de l'herbe. La somme de nos trois dessins dira davantage sur le cheval qu'un seul dessin. Au passage elle nous apprendra des choses sur nous-mêmes : elle est impressionnée par le cheval parce qu'il est grand, je m'intéresse à ce que mange le cheval parce que j'aime bien manger. C'est une explication simplifiée : l'enfant a sept ans. Mais somme toute c'est de cela qu'il sera question aujourd'hui : la somme de plusieurs traductions dit davantage d'un texte qu'une traduction unique.

Traduire un texte qui a déjà fait l'objet d'une traduction dans notre langue induit presque nécessairement une démarche réflexive. Lorsque l'on traduit un ouvrage pour la première fois le but de la traduction est relativement clair : si l'on traduit, mettons, les romans de Toni Morrison, c'est pour que les lecteurs francophones ne lisant pas l'anglais puissent lire les romans de Toni Morrison. Si en revanche on retraduit les *Affinités Électives* de Goethe ou *Paradise Lost* de Milton, ce n'est pas pour que les lecteurs puissent accéder à une traduction de l'œuvre étrangère : il en existe plusieurs bien diffusées dans le commerce. Pourquoi alors retraduire ?

Ce n'est pas cependant la question à laquelle je tenterai de répondre. Je voudrais plutôt, dans ce billet, m'interroger sur la façon dont effectuer une re-traduction d'un texte déjà traduit encourage le questionnement réflexif du traducteur ; et sur la réflexivité induite par la coexistence dans une langue données de plusieurs traductions d'un même texte. Quelques esquisses tout de même en guise de départ : pourquoi retraduire ?

Pourquoi retraduire ?

Il n'y a pas une réponse unique ; et les éléments de réponse que l'on peut apporter dépendent à la fois des textes, de l'histoire de leurs traductions, de l'état de leur diffusion éditoriale, et des traducteurs eux-mêmes.

*** Parce que les traductions existantes sont insuffisantes**

Insuffisantes là aussi pour plusieurs raisons, du reste cumulables. Les traductions vieillissent plus rapidement que les textes. Certes on modernise dans la plupart des éditions courantes la ponctuation et la graphie des œuvres de Shakespeare ou de Rabelais, néanmoins on les lit dans leur syntaxe d'origine, qui témoigne de la distance temporelle qui nous sépare de ces auteurs, et on les lit en tant que produits de leur époque. Il n'en va pas de même pour les traductions, qui majoritairement glissent un certain oubli une fois qu'elles ont été remplacées par de nouvelles traductions, effectuées, pour certaines, parce que les précédentes étaient rédigées dans un état de langue par trop daté – voire, selon des principes impossibles de nos jours : la traduction des *Reisebilder* de Heine parue en 1834 est incomplète, de multiples passages ne sont pas traduits.

Mais les traductions sont parfois insuffisantes parce qu'elles sont inexactes, ou illisibles. On retraduit alors pour rendre justice à l'œuvre dont

on estime qu'elle est mal servie par sa première traduction (*on* ici : à la fois le traducteur, et l'éditeur)[1].

*** Parce que les traductions existantes sont mal diffusées**

Voilà un argument qui vaut sans doute davantage pour l'éditeur que pour le traducteur d'une nouvelle traduction : lorsqu'une traduction précédente est mal diffusée au point que les lecteurs français peinent à accéder au texte en question, publier une nouvelle traduction est opportun.

*** Parce que le traducteur est affecté de la pulsion de traduire**

Ce dernier point d'autant plus que les retraductions le sont en général d'ouvrages anciens passés dans le domaine public, et sont bien plus rarement œuvres de commandes, et plus fréquemment la résultante de la volonté d'une personne de traduire des textes qu'elle aime. Cela ne suppose pas automatiquement un traduire contre les traductions existantes. Je ne m'étends pas sur la question de la pulsion de traduire, sur laquelle Maxime publiera bientôt un billet. Je me borne à constater que nous autres re-traducteurs traduisons primordialement par désir de réécrire le texte que nous traduisons.

1. Ce qui n'est pas sans poser problème lorsque l'œuvre que l'on veut retraduire est sous droits. On se rappellera peut-être la polémique récente qui a opposé François Bon à Gallimard. Bon a retraduit *Le Vieil homme et la mer* dont la première traduction, de Jean Dutourd, est marquée des habitudes de son temps (1954). Là où la phrase d'Hemingway est économe en lexique et ponctuation, Dutourd enrichit, varie. Son vieil homme y patoise, ce qu'il ne fait pas chez Hemingway. Quelle que soit sa valeur, la traduction de Bon a dû être retirée du site où on pouvait en obtenir un exemplaire numérique, à la demande de Gallimard, qui détient les droits exclusifs de commercialisation. Voir ici : http://www.actualitte.com/justice/gallimard-hemingway-et-publie-net-le-vainqueur-ne-gagne-rien-32131.htm

« c'est dans les moments où la traduction n'est pas évidente que se peut le mieux penser le traduire »

Regard du traducteur sur les traductions précédentes

Quand bien même on ne traduit pas prioritairement contre une traduction précédente, mais pour l'auteur ou par désir de réécrire le texte de l'auteur, il n'en reste pas moins que l'existence de traductions précédentes induit un approfondissement du regard réflexif – dans l'expérience que je fais de la traduction, en tout cas.

Il y a des cas de figure, non systématiques, où – je parle pour moi, je ne suis sans doute pas la seule à faire ainsi – je consulte les traductions précédentes : quand le texte allemand résiste, soit que je comprenne les mots individuellement mais que les référents m'échappent, soit que l'auteur invente un mot qui ne figure dans aucun des dictionnaires que je consulte et que les notes de l'édition critique ne m'éclairent pas, soit que le mot à mot soit illisible en français et que je ne trouve pas de solution pour le contourner sans varier par trop. Pour Heine, je consulte alors la traduction historique de 1834, disponible en ligne, pour deux raisons : je n'ai pas chez moi la traduction récente, et j'estime la traduction récente. Or comme je l'estime j'aurais trop peur d'être aspirée par elle.

Lorsque je traduisais les *Affinités Électives*, j'avais procédé autrement : quand je ne m'en sortais pas (c'était en général chez Goethe non des questions linguistiques, mais des questions de compréhension herméneutique du texte) je regardais une traduction italienne. Je n'étais alors pas incitée à en reprendre les formulations, mais je pouvais voir comment un autre traducteur avait compris la phrase qui m'échappait.

En tout cas, cette référence possible aux autres traductions est réflexive, dans la mesure où il ne s'agit pas de recopier la traduction antérieure. Voire, lorsqu'on la consulte, le mouvement peut-être inverse, non tant que l'on trouve mauvaise la solution adoptée par l'autre traducteur, mais plutôt que, par *refus* de l'attraction qu'on craint d'éprouver, on s'oblige à adopter une solution différente. Peut-être s'inspirera-t-on de sa vision, de sa lecture du

texte : voilà comment il comprend cette image, cela fonctionne, je m'y tiens. Mais alors on trouvera une solution autre pour l'exprimer en français.

Les moments où l'on se réfère à la traduction antérieure sont nécessairement des moments de retour réflexif, des moments de conscience accrue sur le travail que l'on fait, puisqu'ils ont lieu précisément dans les moments où l'on achoppe, où la traduction ne va pas de soi, où l'on est le plus conscient de la nature hybride, impossible de la traduction, puisque le passage à l'autre langue se fait impossible. Georges-Arthur Goldschmidt écrit, et je trouve son image extrêmement parlante :

> L'écriture commence au même endroit que la traduction, là où on gigote désespérément sur l'évidence du sens et où toute expression est impossible (Goldschmidt, 1997).

Du reste c'est dans les moments où la traduction n'est pas évidente que se peut le mieux penser le traduire ; cela à mon sens rapproche la pensée de la traduction de la pensée réflexive des sciences en général – de là à penser la traduction comme une science ou comme un mode de la connaissance, il y a un pas qu'Antoine Berman franchit ; cela fera l'objet d'un prochain billet.

Différents visages d'un même texte

L'intérêt de l'existence de plusieurs traductions d'un même texte est plus vaste encore, en ce qu'il permet d'éclairer le texte de départ, et ce, de toutes sortes de lumières différentes. D'où l'intérêt d'une étude des traductions qui passe par la confrontation de plusieurs traductions d'un même texte. Antoine Berman en propose les bases dans *Pour une critique des traductions : John Donne* (Antoine Berman, 1995), en analysant plusieurs traductions d'une même élégie de Donne.

« la succession des traductions dans le temps est un signe de la vie de l'œuvre traduite »

*** Lumière sur l'histoire d'un texte**

Un des premiers intérêts de la confrontation des traductions d'un même texte, c'est qu'elle nous fournit, pour peu que les traductions proviennent d'époques différentes, un aperçu de l'histoire de la réception française d'un texte étranger, et indirectement, une idée des limites d'une historiographie de la réception. Une histoire, parce que l'on est ainsi amené à percevoir la nature historique de certaines injonctions. Longtemps on a affirmé en France que la traduction de la poésie supposait de choisir entre le vers régulier français et la prose; de nos jours la poésie est le plus souvent traduite en vers libres; le fait qu'il soit possible de situer les deux façons de faire dans une évolution historique générale nous apprend du même coup que ni l'une ni l'autre n'a de vérité autre qu'historique, et qu'il n'y a pas d'absolu en traduction. Je dis les limites d'une historiographie des traductions, parce que le traducteur reste toujours une personne et quelle que soit la prégnance des représentations et des débats de son époque qui influent consciemment ou non sur sa façon de travailler, il reste que le texte produit de son travail n'est pas réductible à la somme des déterminismes. Mais quoi qu'il en soit, le fait même qu'existent d'autres traductions exhibe le caractère relatif et historique de toute traduction : il n'y a pas de traduction définitive d'un texte, même si certaines (la Bible de Luther par exemple) continuent à être largement diffusées. Que la Bible de Luther soit une traduction de référence n'a pas empêché Buber et Rosenzweig de retraduire après lui.

Paul Dehem, auteur d'un ouvrage consacré au texte hébreu du *Cantique des cantiques*, dans lequel il cite un nombre absolument considérable de traductions en français et dans d'autres langues, écrit dans l'introduction de l'ouvrage :

> L'histoire de la Bible et, surtout, celle du *Cantique* sont en partie celles de leurs traductions. Et celles-ci, généralement scrupuleuses et parfois très belles, ne sont que des traductions (Dehem, 2004, p. 12).

Et Antoine Berman écrit ceci, établissant la re-traduction comme une critique, dans un sens qui dépasse celui de la critique comme reproche, de la critique comme travail du négatif :

> Ce qui est important à noter, c'est que critique et traduction sont structurellement parentes. Qu'il se nourrisse de livres critiques ou non pour traduire tel livre étranger, le traducteur agit en critique à tous les niveaux. Lorsque la traduction est re-traduction, elle est implicitement ou non « critique » des traductions précédentes, et cela en deux sens : elle les « révèle », au sens photographique, comme ce qu'elles sont (les traductions d'une certaine époque, d'un certain état de la littérature, de la langue, de la culture, etc.), mais son existence peut aussi attester que ces traductions étaient soit déficientes, soit caduques : on a, de nouveau, la dualité d'un acte critique (Dehem, 2004, p. 40).

Au delà de la « révélation » mutuelle des traductions successives (les suivantes mettant en lumière le caractère historique des premières, et soulignant qu'elles sont bel et bien des traductions et non de parfaits reflets de l'original), la succession des traductions dans le temps est un signe de la vie de l'œuvre traduite. C'est un des points capitaux de l'essai de Walter Benjamin « La tâche du traducteur » (1923) – traduction française en 2000 de « Die Aufgabe des Übersetzers«).

> *Vielmehr nur wenn allem demjenigen, wovon es Geschichte gibt und was nicht allein ihr Schauplatz ist, Leben zuerkannt wird, kommt dessen Begriff zu seinem Recht. Denn von der Geschichte, nicht von der Natur aus, geschweige von so schwankender wie Empfindung und Seele, ist zuletzt der Umkreis des Lebens zu bestimmen. Daher entsteht dem Philosophen die Aufgabe, alles natürliche Leben aus dem umfassenderen der Geschichte zu verstehen. Und ist nicht wenigstens das Fortleben der Werke unvergleichlich viel leichter zu erkennen als dasjenige der Geschöpfe?* (Benjamin, 1923, p. 10).
>
> C'est en reconnaissant bien plutôt la vie à tout ce dont il y a histoire, et qui n'en est pas seulement le théâtre, qu'on rend pleine justice au concept de vie. Car c'est à partir de l'histoire, non de la nature, moins encore d'une nature aussi variable que la sensation et

> l'âme, qu'il faut finalement circonscrire le domaine de la vie. Ainsi naît pour le philosophe la tâche de comprendre toute vie naturelle à partir de cette vie, de plus vaste extension, qui est celle de l'histoire. Et, à tout le moins, la survie des œuvres n'est-elle pas incomparablement plus aisée à connaître que celle des créatures ?[2]

Si Benjamin reconnaît « la vie à tout ce dont il y a histoire », c'est en vertu d'un principe de continuelle transformation du vivant ; l'histoire des traductions, ou plutôt, dans une perspective benjaminienne, la conscience de l'évolution des traductions dans l'histoire est ainsi le signe de la vie des œuvres, « plus aisée à connaître que celles des créatures », notamment en ce que les œuvres survivent (*fortleben* : il s'agit de l'idée ici d'une poursuite de la vie) à leurs auteurs et à leurs traducteurs.

Traducteurs, réjouissons-nous : nous contribuons (même peu, même mal) à la continuation de la vie des œuvres, et à la perpétuation de la trace de la vie de ceux qui les ont écrites. Réjouissons nous également de l'historicité de nos traductions, vouées à une caducité plus ou moins rapide : si d'autres traduisent après nous, c'est que les œuvres aimées continuent de vivre.

2. Traduction de Maurice de Gandillac, ouvrage cité, p. 247

*** Lumière sur les sens d'un texte**

Les œuvres continuent de vivre, et par leur traduction, la connaissance des œuvres progresse et se déploie, ce qui est une des manifestation de leur vie. La comparaison de plusieurs traductions d'un même texte nous montre qu'aucune n'est la traduction ultime et définitive : tout au plus sera-t-elle la dernière en date, jusqu'à la prochaine. Pour autant, toutes ressemblent au texte original, selon des modalités qui diffèrent. Si toutes lui ressemblent, c'est que jusque dans leurs différences, jusque dans leurs contresens, elles se fondent sur le texte de départ dont elles éclairent certaines facettes. En ce sens, plus on lirait de traductions d'un même texte, mieux on connaîtrait ce texte. Paul Dehem, toujours à propos du *Cantique des cantiques*, voit dans la confrontations des traductions un moyen de s'en passer ; quant à lui, il ne veut pas dans son ouvrage consacré à une explicitation du texte hébreu du *Cantique*, proposer de nouvelle traduction, à cause de la valeur relative qu'il accorde à la traduction. Il écrit donc :

> Je m'efforcerai de montrer ce que le texte veut dire. Le résultat idéal serait qu'il soit compris sans le détour d'une autre langue. La méthode idéale serait celle qui fait l'économie de ce détour. En l'occurrence cela multiplierait les difficultés. Il est plus réaliste, en élucidant le texte à l'aide d'autres langues, de le rendre compréhensible sans lui en substituer un autre. Étrangement, des traductions, si elles ne sont pas prises pour l'aboutissement, peuvent aider le lecteur à se passer d'elles et à penser le texte non avec les mots de sa langue mais avec ceux du texte. Des traductions diverses auront cet effet mieux qu'une seule. Je terminerai donc l'explication de chaque vers en citant quelques-unes de celles qui existent et qui font partie intégrante de son histoire et de sa réalité. Elles sont fort bonnes. Il semblerait présomptueux et vain d'en proposer une nouvelle. Elles vont parfois dans des sens différents. Tant mieux. Une traduction est un choix. Jamais ce choix ne s'impose absolument. Même l'intention de l'auteur n'est pas un critère absolu.

Paul Dehem se félicite de ce que les traductions parfois aillent dans des sens différents. Ici, une précision. Je parlais plus haut de la relativité des traductions, cela ne signifie pas pour autant que toutes se valent. Mais il en va de la traduction comme du commentaire de texte : aucun n'est vrai absolument, cela ne veut pas dire que tous soient vrais.

Je reprends l'exemple du *Cantique des cantiques* : certaines traductions que je ne trouve pas justes m'éclairent néanmoins sur l'œuvre traduite, et sur les opinions du traducteur. Ernest Renan voit dans le *Cantique des cantiques* un ancien drame hébreu en cinq actes, narrant non pas les amours de deux personnages, un homme et une femme, mais l'enlèvement par Salomon d'une jeune fille à son fiancé le berger; la jeune fille étant finalement libérée. Drame de l'amour contrarié; fin heureuse et morale; l'amour vertueux et fidèle triomphe de la tentation du luxe. Je trouve cette interprétation injustifiée car excessive, car tirant un texte assez flou et indéterminé dans le sens d'une détermination du sens trop étroite, et du reste l'histoire des milieux bibliques dans lesquels le *Cantique* a été rédigé ne montrent aucune trace de dramaturgie hébraïque, et la construction générique de Renan est difficilement justifiable historiquement. Il n'empêche que Renan appuie son analyse sur un examen du texte hébreu qui n'est pas sans intérêt : il relève la structure dialogique du texte, il relève l'existence de plusieurs appellatifs

masculins là où il n'y a qu'un appellatif féminin. Autrement dit, à mon sens, Renan déduit une conclusion erronée de prémisses justes, et le fait que sa traduction existe (parmi plusieurs centaines de traductions du *Cantique*, dont un bon paquet de fantaisistes, mais intéressantes aussi parce qu'elles sont fantaisistes) enrichit la lecture que l'on peut avoir du texte hébreu, en voyant jusqu'où, partant de ce même texte, ce traducteur a été trop loin.

La même chose vaut *a fortiori* pour les traductions qui trouvent plus objectivement (c'est-à-dire historiquement, linguistiquement) leur justification dans le texte source. Le même texte peut tout aussi légitimement donner lieu à des traductions formellement très divergentes. Le *Cantique des cantiques* a été traduit en prose, en vers libres, en vers réguliers, avec ou sans utilisation de signes typographiques distinctifs pour délimiter les prises de parole : ce sont autant de choix qui peuvent être défendus, et qui éclairent, à cause précisément des divergences assez grandes, la façon dont il est difficile d'assigner à ce texte un genre littéraire déterminé à l'aune des critères génériques modernes et occidentaux, et d'y distinguer de façon uniforme les prises de paroles des différents personnages.

Le but de Paul Dehem, en citant abondamment les traductions très diverses du *Cantique des cantiques*, est de donner à lire, entre les lignes divergentes des traductions, l'original.

> Le texte à déchiffrer sera mon point de départ. Mon point d'arrivée sera le même texte si possible déchiffré. La traduction, les traductions serviront à le faire comprendre, non pas à le faire oublier.

Ce que souhaiterait Dehem, c'est susciter chez le lecteur de son livre la curiosité pour le texte original :

> Celui qui lit le *Cantique* dans une traduction accepte de ne lire qu'une traduction, donc autre chose que l'original. Il se tournera vers celui-ci s'il veut savoir comment l'auteur s'est exprimé et comment il a respiré. Il est bon qu'on lui communique cette curiosité-là, et il me semble que la comparaison de plusieurs traductions, surtout si elles divergent, est aussi propre à la lui inspirer qu'une traduction perfectionniste et révolutionnaire [...].

Le fait qu'il s'agisse dans cet ouvrage d'un texte biblique, quand bien même ce n'est pas dans une perspective au premier chef religieuse que son auteur l'aborde, participe sans doute de cette sacralisation du texte source, et du statut paradoxal accordé par l'auteur aux traductions, qui n'ont de réelle valeur qu'en ce qu'elles sont une voie d'accès au texte original, mais qui ne sauraient se suffire à elles seules. Pourtant, pour bien des lecteurs – *a fortiori* pour les textes de la Bible hébraïque, rédigés dans une langue que peu de lecteurs maîtrisent – la médiation de la traduction est nécessaire, et même si l'on peut appeler de ses vœux le fait que le lecteur conscient de « ne lire qu'une traduction » se tourne vers l'original, il y a fort à parier que ce souhait ne trouvera une réalisation qu'extrêmement congrue.

Sans aller aussi loin que Dehem, on peut toutefois retenir l'intérêt certain de la lecture de plusieurs traductions – deux suffisent déjà pour induire chez le lecteur une forme réflexive de la lecture, consciente de lire une traduction et non l'original, consciente que ces deux traductions sont deux représentations de l'original.

Peut-être cette conscience, du point de vue du traducteur qui est lui aussi lecteur de traductions, peut-elle contribuer à relativiser la portée de sa tâche : il s'agit bien sûr de rendre justice au texte que l'on traduit, de le rendre lisible dans notre langue d'une façon qui lui ressemble le plus qu'il est possible. Mais nous ne ferons jamais qu'une traduction parmi d'autres possibles, et le lecteur ne perdra pas à lire d'autres traductions que la nôtre, dont il se peut qu'elle ne soit la meilleure qu'à nos yeux et à ceux de notre époque. Au contraire la multiplicité des traductions palliera l'insuffisance de chacune prise isolément.

J'aime à me figurer la multiplicité des traductions selon l'image talmudique des multiples interprétations de la Torah qu'Alexandre Safran évoque en ces termes dans sa préface à l'ouvrage de David Banon, *Le Bruissement du texte* :

> Chacune des Dix Paroles qui retentirent sur le Sinaï se divisa en soixante-dix langues[3], dit le Talmud, et selon le Zohar[4] chaque Parole de Dieu fut transmise par la voix et la voix s'amplifia en soixante-

3. TB Sabbat 88b
4. Zohar II 146a

> dix voix, en « s'étendant », *paross*, et en se laissant « interpréter », *paroche* (les verbes *paross* et *paroche* ont la même racine, ce qui signifie que l'« interprétation » fait sortir le sujet interpellé de son élément limité afin qu'il s'étende, prenne des dimensions incommensurables…) Et le Zohar de continuer : « et la voix s'adressa à chaque juif, le prit comme témoin et lui dit : "accueille-moi et accepte tant et tant de *mitsvot* de la Torah…" puis elle revint et déposa un baiser sur sa bouche; c'est ainsi qu'il faut comprendre par les mots du *Cantique des cantiques* : "qu'il me prodigue les baisers de sa bouche" » Et le Tikkounei HaZohar[5] renchérit, en disant : « Une voix est sortie des Paroles (de Dieu) et se scinda en soixante-dix voix, qui correspondaient aux soixante-dix visages »[6]. Dès lors, « la Torah a soixante-dix visages », ce qui veut dire que soixante-dix modes d'interprétation conviennent à la Torah. (Safran, 1993, p. 23)

Je sors du contexte religieux talmudique dans l'utilisation que je fais *in petto* – et maintenant ici – de cette image. Ce que le Talmud et le Zohar disent de la multiplicité des langues dans lesquelles est traduite la parole divine, de la multiplicité des interprétations qui sont autant de *visages* du texte sacré, je le dis des traductions. Les traductions sont autant de *visages* du texte traduit, et la difraction du texte originel en une multitude de textes seconds ne va pas dans le sens d'une diminution de son être, mais plutôt dans celui d'une augmentation.

Pour revenir à la notion de réflexivité : le lecteur de multiples traductions, le traducteur retraduisant un texte déjà traduit, sont au cœur d'une démarche réflexive, puisque leur lecture ou leur pratique de la traduction se fait en conscience de ce que la traduction est une représentation parmi d'autres possibles du texte source ; par ailleurs, ce recul sur leur pratique a pour prolongement un possible questionnement sur le texte, sur la nature du centre du texte-polyèdre dont chaque traduction, chaque lecture, serait une des faces.

***

5. Tikkounei HaZohar 22 (24a)
6. Otiot de Rabbi Akiva

Billet original : Placial, Claire, 21 août 2012, « Les traductions d'un texte en sont les différents "visages". Intérêt réflexif des retraductions », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 12 mars 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/2976

Crédits photographiques

– « *Babel détail 6* », 2013, *Chris Murtagh*, *CC BY*

– « *Différents visages* », *Photo Claire Placial.*

Mais où est la production de connaissances ?

MÉLODIE FAURY

Ce texte a une origine multiple : il est né d'une journée doctorale qu'il évoque, de discours ambiants sur l'interdisciplinarité, d'un billet écrit par Barthélemy Durrive, d'une discussion avec Marie-Anne Paveau, d'une autre avec Julie Henry, lors de la préparation d'une séance que nous avons proposée en février dans le cadre du laboratoire Junior « Enquête sur l'homme vivant », sur le thème « La valeur de la recherche repose-t-elle sur sa neutralité à l'égard des valeurs? », et j'oublie nécessairement certaines de ses sources…

Il est aussi, d'une certaine manière, un reflet d'un billet de Baudouin Jurdant (http://reflexivites.hypotheses.org/888)

Journée doctorale. L'occasion de découvrir la profondeur des questionnements des doctorants, de faire connaissance, les uns avec les autres et avec des problématiques.

Nous avons tous des sujets très différents et pourtant la cohérence entre nous est évidente, au-delà de l'influence des travaux et des approches développés par notre directrice de thèse, nous partageons un intérêt commun pour les pratiques culturelles, les pratiques de communication, les pratiques de recherche, les rapports au savoir, selon une approche communicationnelle, parfois hybridée avec d'autres perspectives.

Une unité donc, mais aussi des différences notables, et une diversité (bienvenue) de conceptions de la pratique de recherche, de la place de la thèse dans nos parcours professionnels, en tant qu'étape, fin en soi ou encore intermédiaire vers d'autres métiers que ceux de la recherche (parfois selon un principe de réalisme).

Quels sont les enjeux de nos thèses ?

Selon le point de vue que l'on adopte, la thèse revêt plusieurs raisons

d'être : pour le doctorant, pour le directeur de thèse, pour le laboratoire où elle est soutenue, pour le champ dans lequel elle s'inscrit.

Pour le doctorant[1] se mêlent des enjeux d'apprentissage, de reconnaissance, de défi personnel, d'acquisition d'une démarche, d'une légitimité dans un domaine de recherche, par la soutenance et les publications associées à la thèse. Selon qu'il privilégie l'un ou l'autre de ces aspects, ce qui lui importera « avant tout » dans son travail de recherche différera vraisemblablement.

S'agit-il de se construire une démarche, une méthode, un objet de recherche ? S'agit-il de produire des connaissances ?

Ces objectifs sont-ils incompatibles les uns avec les autres ?

1. Quelle que soit la discipline, des différences notables existent, notamment entre sciences exactes et expérimentales, et sciences humaines et sociales.

Quels sont les objectifs d'une thèse (d'un stage en laboratoire)?

Réponses d'étudiants en Master Recherche première année de biologie

Pour le doctorant : De l'obtenir => contrat, soutenance; Bourse; Avoir des résultats => papiers => Poste; Crash-test / 1er lâcher sans filet; Familiarisation; Automatismes; Commencer à être inventif; Fin des études, dernier diplôme; Apprentissage; Début de la carrière; Savoir-être / Savoir-faire; Faire de la recherche; Exposer ses résultats; Communiquer, découvrir diversité; Comprendre expériences; Spécialisation

Pour le directeur de thèse : Avoir un esclave, main d'œuvre; Fidéliser, enrôler; Transmettre son savoir, enseignement personnalisé; Autre regard sur ses recherches; Monter des projets nécessairement avec thésard; Délégation, répartition des tâches; Reconnaissance; Entretenir axe de recherche

Pour le maître de stage : Investissement; Amener vision globale; Donner envie de faire de la recherche; Enseignement théorique et pratique; Partager ses intérêts; Mise au point de protocoles par les doctorants

Pour la communauté scientifique : Nouvelles recrues; Production de résultats sur 3 ans (long terme); Test, évaluation des futurs chercheurs; Investissement, motivation disponibles; Formation professionnelle; Regard neuf, large; Circulation de savoirs et de techniques, échanges; Review

Que signifie « produire des connaissances »?

Journée doctorale, donc. Face à la présentation de l'un des doctorants, interrogeant spécifiquement dans son travail, d'un point de vue réflexif, la relation anthropologique de l'enquêteur avec les enquêtés et avec son terrain, l'une de mes collègues se retourne vers sa voisine et s'exclame « Mais où est la production de connaissances? ». L'émotion que j'ai alors ressentie en l'entendant, n'est pas liée exclusivement à son intervention spontanée, mais bien à ce qu'elle exprimait d'une conception de ce que « doit » faire la recherche, qui excluait d'autres modes d'interrogations « valables ». Non pas qu'il fût nécessaire que nous soyons d'accord l'une avec l'autre sur ce que

nous faisons dans notre travail de recherche[2], mais bien parce que son interrogation ne semblait pas laisser la place, justement, à d'autres façons d'envisager la recherche, aux différents choix possibles qu'il me semble important de laisser co-exister. Son exclamation semblait dire : « Je ne vois pas l'intérêt, donc ce n'est pas intéressant. Et qui plus est, cela ne correspond pas à ce que l'on attend de nous ». Je suis bien consciente que je risque de surinterpréter largement ce qu'elle voulait dire : je ne fais finalement que saisir l'occasion qu'elle m'offre pour discuter de réactions fréquemment rencontrées face à des questionnements réflexifs, qui ne semblent pas toujours « productifs ».

« élaborer une méthode, qui ne "produit", au moins dans un premier temps, "qu'elle même", revient-il à élaborer une

2. La question ne se pose pas à mon sens dans ces termes, « être d'accord ou non », mais bien plus quant au sens que nous donnons à notre pratique

connaissance scientifique? »

Faut-il « produire » des connaissances?

Je ne reviendrai pas sur la question du « je ne vois pas l'intérêt donc ce n'est pas intéressant » : Julie Henry l'a admirablement bien traité dans un précédent billet au sujet des commentaires des billets.

Je m'attarderai ici sur « ce que l'on attend de nous », en tant que doctorants, mais plus généralement, de ce que j'en perçois, en tant que (futurs) chercheurs. Derrière l'idée de « production de connaissances », outre l'écho de la Stratégie de Lisbonne et de ses objectifs formulés en termes d'économie de la connaissance, il me semble entendre un critère de valeur quant aux savoirs construits : ceux-ci doivent « idéalement » pouvoir se mesurer, se quantifier. Nos modes d'évaluation actuels sont cohérents avec cette représentation[3], et forgent d'une certaine manière les « règles du jeu » institutionnelles que nous connaissons, et que nous choisissons d'accepter lorsque nous pratiquons la recherche dans ce cadre. Mais cela ne nous empêche pas pour autant de les penser, d'avoir une idée à leur sujet, de les considérer comme un choix, parmi d'autres possibles, si ?

L'évaluation s'effectue selon des critères, des jugements vis-à-vis de ce qui est posé comme désirable, c'est-à-dire selon des valeurs. Si la production de connaissances est posée comme ce que l'on cherche à faire dans nos pratiques de recherche, comment qualifier ce que l'on « produit »?

Dès lors, élaborer une méthode, qui ne « produit », au moins dans un premier temps, « qu'elle même », revient-il à élaborer une connaissance scientifique (sur l'existence même de cette méthode)? Quelle richesse perd-on à souhaiter distinguer les travaux qui participeraient « effectivement » à l'accumulation de nouveaux savoirs, des autres (par conséquent de moindre valeur)? Pour constater l'existence de ces nouveaux savoirs, comment se dote-t-on de critères pour les reconnaître, les identifier?

3. Voir le billet de Baudouin Jurdant qui interroge l'évaluation, qu'il distingue des règles de fonctionnement.

Certains travaux de recherche incluent une dimension épistémologie, réflexive, sur la manière même dont les connaissances sont produites : ce que ces travaux explicitent, formulent constitue-t-il en soi une « production de connaissance » ? Et si… et si jamais nous arrivions à la réponse qu'ils n'en « produisent » pas (au sens dont les évaluations l'entendent), doit-on pour autant en conclure qu'il ne s'agit pas d'une activité de recherche, ou alors que celle-ci se fait au détriment de réflexions et de pratiques plus importantes (plus importantes pour quoi / pour qui? Selon quels critères, quels jugements de valeur ?)?

Quelles sont les échelles de valeur, en termes de registres de scientificité, qui restent implicites dans l'idée que certaines pratiques de recherche « produiraient » de la connaissance et pas d'autres, la plupart du temps celles impliquant un mouvement réflexif qui les empêchent d'être tout à fait « productives », au sens de cumulatives, en cela qu'elles déconstruisent tout autant qu'elles construisent? Ne pourrait-on pas inverser un instant la logique, en nous focalisant non pas sur l'idée de « production » mais de « connaissances », qui plus est de « connaissances scientifiques »?

« quel est le statut épistémologique de ce que la réflexivité construit comme savoirs? »

Qu'est-ce qui confère à la connaissance sa scientificité? Quelle place pour l'épistémologie et pour la réflexivité dans nos pratiques de chercheurs?

Intégrer la démarche réflexive, et donc d'une certaine manière, un certain ralentissement, à la production scientifique revient à questionner, régulièrement, ce sur quoi repose la scientificité de ce que l'on produit, pour mieux la garantir, pour l'expliciter et mieux comprendre ce que l'on est en train de faire.

« La question qui me vient à l'esprit en vous lisant c'est : En quoi cette posture réflexive diffère de la posture philosophique? », question de Jean-Philippe en commentaire du billet du 12 février 2012.

Cette question fait réfléchir : doit-on partir de sa discipline pour pouvoir mener ce type de réflexion? Doit-on la déléguer à une discipline à part entière, la philosophie et plus particulièrement à l'épistémologie? Doit être pris en charge par certains chercheurs et non pas par tous? Est-ce nécessaire? Est-ce que cela doit nécessairement rester « à la marge »? Quelles en sont les conséquences sur la « production de connaissances » disciplinaire si celle-ci n'intègre pas de dimension réflexive?

On revient ainsi à notre question de départ, posée par Barthélemy au sujet de l'interdisciplinarité : **quel est le statut épistémologique de ce que la réflexivité construit comme savoirs?**

Discussion

« deux choses m'ont frappée à la lecture de ce billet : le fait que l'entrée dans la vie professionnelle, ce que le discours sur le doctorat actuel appelle la « professionnalisation », soit absente dans les objectifs de la thèse vus par les doctorants – et la vision assez négative du directeur de thèse (bien plus que du maître de stage par exemple) qui est assez habituelle et qui me semble ressortir autant à des comportements de direction de thèse effectifs qu'à une sorte de culture commune des doctorants ayant construit un stéréotype du directeur de thèse sur la production de connaissance : tout dépend ce qu'on appelle « connaissances », et là aussi il y a beaucoup d'images qui circulent, en particulier celle de la « connaissance pure » qui ne « produirait » rien – on peut aussi penser que la connaissance de la connaissance est une connaissance posture réflexive égale à la posture philosophique : je ne le pense pas, tous les philosophes ne pensent pas que penser soit une activité réflexive, loin de là, et il existe d'ailleurs une réflexion sur la réflexivité en philosophie, qui n'est pas assimilable à une philosophie de la philosophie… »

Marie-Anne Paveau, 20/02/2012 à 18:50

***

Billet original : Faury, Mélodie, 17 février 2012, « Mais où est la production de connaissances? », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 9 septembre 2019. http://reflexivites.hypotheses.org/716

Crédits photographiques

- *Horrigans, certains droits réservés (creative commons)*
- *Photographie : Mait Jüriado, certains droits réservés (creative commons)*

PARTIE VI

RÉFLEXIONS RÉFLEXIVES SUR L'ÉCRITURE

Raphaële Bertho©, #Entrelieux

Pour une poétique du déplacement – Anne Piponnier

L'écriture, il faut que ça chante! – Stéphane Messal

Interlude – Baudouin Jurdant

La lettre et l'axolotl – Quentin Deluermoz

Les commentaires : espace et outil de réflexivité, ou occasion d'exprimer ses marottes? – Julie Henry

La métaphore de la Villa – Elena Azofra

La metáfora de la Villa – Trad. Elena Azofra

Interlude – Marie-Anne Paveau

Pour une poétique du déplacement

ANNE PIPONNIER

« Nous pensons toujours ailleurs », Montaigne

Si la recherche est un parcours d'écriture, de lecture, qui se tisse aussi bien des rencontres que des absences sur lesquelles elle ne cesse de broder, ce parcours s'incorpore et s'écrit tout autant dans les déplacements, réglés, impromptus, qui nous conduisent d'un lieu de travail à un autre, d'une équipe à une autre.

Les temps et moyens de déplacement que le chercheur s'accorde ou parfois subit malgré lui au cours de son activité, sont apparemment chose trop triviale pour qu'on s'y attarde et s'y attache. C'est pourtant précisément une expérience multi-sensorielle dans laquelle l'activité de recherche prend forme et sens, dans une conscience d'elle-même renouvelée.

Participer à des colloques, des séminaires, se rendre à des journées d'étude, rejoindre des rencontres plus ou moins formelles, relativement distants ou éloignés de nos bureaux et domiciles, sont, en effet, l'occasion de faire le déplacement, un mouvement à la fois familier et dérangeant, mais qui, chaque fois, nous engage à plus d'un titre, professionnel et personnel.

Cette expérience sensible que nous avons en partage, je l'ai pour ma part beaucoup expérimentée ces dernières années : elle s'est tant et si bien installée au cœur de mes activités et de ma pratique de recherche, qu'il m'est devenu impossible de la penser sans convoquer de manière plus ou moins consciente ce que l'expérience du déplacement permet de faire émerger, de réfléchir et de partager dans un parcours de recherche. Le déplacement comme espace réflexif en somme, non seulement pour mon activité de recherche mais bien plus encore pour ma façon de penser la recherche en communication.

Se déplacer pour rejoindre d'autres lieux et d'autres chercheur.es, m'apparaît comme un temps de travail sur l'ordre du temps accordé à la recherche et ses conditions mêmes : non pour les gommer et s'en débarrasser au plus vite, dans une logique comptable des ressources (*i.e.* gérer les ordres

de mission, leur prise en charge financière, etc.) mais mesure pour mesure, pour en laisser le poids s'installer et le sens se déposer dans le parcours de recherche. Bref, envisager le déplacement non comme le hors-champ de la recherche, et la disponibilité à se déplacer comme un de ses suppléments d'âme, mais l'un et l'autre comme l'entre-deux dont parle Daniel Sibony, un entre-deux nécessaire pour faire de la recherche, et en particulier de la recherche en communication.

Le terme *parcours*, souvent requis voire réquisitionné dans la restitution de l'activité de recherche prend alors ici toute son épaisseur sémantique.

Dans le travail qui consiste à parcourir des km, à user de multiples transports, pour accompagner le déroulement de journées ou les prendre en cours, arriver en retard, partir trop tôt, il peut y avoir de la lassitude, parfois un peu de découragement, souvent de la frustration, à ne pas être là, plus et mieux. Cependant ce que les déplacements m'ont donné, à travers leur répétition et leurs différences, leurs silences et leurs bruissements, c'est à l'évidence le souvenir des temps privilégiés de la coprésence et de l'échange, mais c'est aussi ce qui peut surgir et rejaillir de la rencontre comme par effets d'ondes ou de ricochets à mesure que l'on s'approche de la réunion (venir à la rencontre) ou que l'on s'en éloigne (quitter la rencontre, repartir).

Cette dynamique du déplacement possède, à mon sens, ses qualités propres : non pas celles seulement de l'ailleurs et de l'altérité offerte, mais celles de donner du relief à des éléments *a priori* insignifiants. Or ce sont pourtant ces éléments épars, par leur caractère éphémère, discontinu, chaotique[1] qui rendent palpables ce qui se trame dans la recherche, ce qui en forme le trajet, cette action de parcourir un espace entre deux lieux, chère à Montaigne.

Passer d'un lieu à l'autre n'est pas toujours une chose facile à gérer. Le temps du déplacement est souvent employé à optimiser un moment généralement considéré comme mort! On peut l'employer à corriger des copies, faire son courrier, parer aux urgences ou travailler à une recherche en cours. Mais quoi qu'il en soit, c'est un espace de transition qui va travailler à

1. Un des séminaires vers lesquels je me déplace régulièrement, fait particulièrement écho, à travers son mode participatif et jusque dans son intitulé même, à ces mouvements de déplacement et de réflexivité dont les écritures portent la trace. Il s'agit du séminaire « Le chaos des écritures », coorganisé à Paris 7 par Y. Jeanneret, B. Jurdant, J. Le Marec, L. Loty.

faire de cet écart un espace privilégié de rencontre entre ce que l'on suspend et ce qui advient, entre ce que l'on quitte et ce que l'on retrouve.

Dans le trajet physique et symbolique qui fait aller d'un lieu à l'autre de la recherche, quelque chose de la recherche se déforme, s'étire ou bifurque, se densifie ou à l'inverse s'efface, parfois provisoirement pour rejaillir ailleurs ou différemment. Le trajet est une tension, chaque fois rejouée, entre le consenti et le contraint (la durée du trajet parfois trop courte, ou interminable suite à des retards imprévus), un horizon d'attentes et des rencontres ou discussions inattendues, entre des focales qui se resserrent ou s'élargissent : se rapprocher d'un lieu comme s'en éloigner font varier les échelles d'appréciation et le regard que l'on porte sur les activités et les questionnements en cours.

> « Faire du déplacement un moment privilégié d'observation de sa recherche, une véritable situation dans laquelle la recherche se trouve tour à tour engagée et mise à distance »

Les effets de déplacement, imperceptibles à première vue, se sont manifestés lorsque j'ai repris les carnets de notes qui ont accompagné cette activité. C'est sans doute dans le travail d'écriture, d'annotations et les effets de mise en résonance et d"intertextualité venus d'autres prises de notes, dans le jeu croisé des références, mais aussi dans le caractère cumulatif et itératif de ce travail (chaque déplacement apportant son lot de notes) que m'est apparue la dynamique propre à ce travail de déplacement et la nécessité de la prendre en compte dans une approche réflexive de la recherche en communication. Faire du déplacement un moment privilégié d'observation de sa recherche, une véritable situation dans laquelle la recherche se trouve tour à tour engagée et mise à distance, pour reprendre les termes de Norbert Elias.

Le rapport à ce double mouvement d'engagement et de distance, le chercheur l'expérimente en particulier dans le rapport qu'il construit à son terrain. Dans le déplacement, il y a quelque chose qui travaille ce qui dans la recherche, toujours échappe et se reconfigure, se laisse momentanément happer et se disperse. Sans aller jusqu'à la considérer comme un autoterrain comme le fait Philippe Hert (2012), l'expérience du déplacement laisse dans la

recherche, me semble-t-il, la trace de ce qui ne devait pas forcément advenir (un lien imprévisible entre des mots, des énoncés ou des objets) mais aussi de ce qui se tenait peut être là à couvert des mots, et que les effets de proximité et d'éloignement permettent de faire resurgir.

La question du déplacement est au cœur des problématiques de l'observation en anthropologie, mais celles-ci s'attachent souvent plus à travailler ce qui est déplacé à travers les postures et habitus du chercheur que ce mouvement même de déplacement. Cependant, dans les études communicationnelles, et c'est sans doute une des particularités de l'espace d'accueil de ce texte[2], il me semble que se creusent en ce moment des approches nées de la volonté d'éclairer le « hors champ » de la recherche pour précisément travailler à comprendre la fragilité de ces clôtures et la plasticité des espaces qu'elle entend délimiter.

Défendre une poétique de la recherche qui prenne en compte ce hors-champ que les déplacements rendent possible : il s'agit là de donner à voir et à entendre, ce que la pratique de recherche sait de nous et que nous ne savons pas encore d'elle, pour reprendre ce que disait dans une si belle formule René Char à propos de la langue.

***

Billet original : Piponnier, Anne, 15 avril 2013, « Pour une poétique du déplacement », *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche], consulté le 6 juin 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/4584.

Crédit photographique : *Four Seconds to City Centre par Evan Lesson, licence* CC-BY-NC-SA

2. Une première version de ce texte a été donnée dans le cadre de la rencontre organisée par J. Le Marec à l'occasion de la clôture du programme de recherche du Cluster « Enjeux et représentations de la science ».

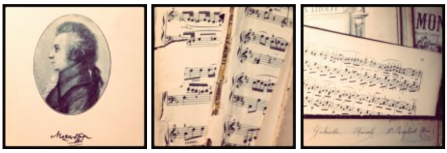
L'écriture, il faut que ça chante !

STÉPHANIE MESSAL

> **« La musique s'écrit autant sur le papier qu'à l'oreille. Elle s'écrit autant sur le papier que dans la pensée. Elle s'écrit en même temps qu'elle se chante »**

La musique se compose

La musique s'écrit sur de belles portées sagement alignées. Elle s'écrit avec une clé, un rythme et des mesures. Elle s'écrit de rondes, de blanches, de noires, de simple, double, triple ou quadruple croches, de triolets, entre lesquels reposent quelques soupirs, demi et quart pour certains, et pauses. Elle s'écrit autant sur le papier qu'à l'oreille. Elle s'écrit autant sur le papier que dans la pensée. Elle s'écrit en même temps qu'elle se chante. Elle s'écrit en même temps qu'elle s'inspire… On parle de composition. Il n'est pas si loin le temps où nos dissertations s'appelaient encore des compositions. Oui, on compose en musique comme en écriture… comme en bien d'autres matières : images peintes ou photographiques, le tableau se compose dans le cadre; repas divin ou de tous les jours, les plats se composent au gré des ingrédients plus ou moins secrets et les assiettes sont composées… Composer, c'est tout l'art des « bricoleurs », des « inventifs », des « créateurs », des « faiseurs »! « Je vais composer avec ce que j'ai! » Le résultat obtenu est au choix époustouflant ou décevant mais dans tous les cas inattendu, surprenant. La musique se compose donc de toutes ces notes, des notes de musique bien sûr mais qui s'écrivent elles aussi dans les marges quand la mélodie traverse la pensée fugace : elle s'écrit fébrile dans un coin de page, de feuille, de papier… Elle se note à la va-vite quand l'inspiration monte et bat son plein… Elle s'écrit avec les notes sur les lignes et c'est ainsi qu'elle se compose… en harmonie.



Les portées se superposent au gré des instruments : une ligne, deux lignes, trois, quatre, cinq, six, etc., et voilà qu’un orchestre surgit! C’est tout un cortège d’hommes et d’instruments qu’il s’agit désormais de diriger en bon chef d’orchestre qu’il se faut être! Il faut insuffler le feu de la création en soufflant sur les braises de l’âme. Car s’il arrive que le chef d’orchestre soit le compositeur de l’œuvre, il s’avère régulièrement que ce ne soit le cas. Le chef d’orchestre doit par son talent de guide faire ressurgir toute l’émotion originelle qui émane de l’œuvre, tout du moins, il tend au mieux à en faire ressurgir l’essence… Il est ici comme le conteur, celui qui nous fait vivre les histoires, les contes en tout genre, jouant de sa voix, de son visage et de son corps. Une voix changeante pour chaque personnage, une voix mouvante au gré des émotions, un visage tour à tour ouvert ou fermé, bien souvent grimaçant, le tout parfois agrémenté de gestes amples et fous pour simuler des actions charnières, temps forts du roman. J’aimais écouter ma mère et ma tante narrer *Les Contes de ma mère l’Oye* de Charles Perrault ou ceux de Hans Christian Andersen. Et à mon tour, je pris beaucoup de plaisir à faire vivre plus qu’une simple histoire dans ma bouche, mais tout un monde magique et irréel sous le regard fasciné de ma petite cousine…

Le chant des mots qui se posent

Qu’en est-il de l’écriture? L’écriture n’est-elle pas destinée à la lecture? Certains ont déjà écrit à ce sujet à la Villa : Baudouin Jurdant invité par Mélodie Faury qui elle-même en raconte beaucoup sur son propre carnet de

recherche, ici et là[1]. Il y eu aussi Jonathan Chibois, en avril 2012… L'écriture engendre la lecture. Celle-ci naît dans le creux de la main au moment où le crayon s'active, ou la touche s'enfonce. L'écriture s'inscrit, et la lecture agit comme un révélateur.

Depuis que j'écris[2], je ne peux m'empêcher de procéder à une relecture de ces phrases ainsi inscrites sur papier ou à l'écran. Vous aussi, j'imagine, procédez à cette lecture consciencieuse qui vise à vérifier outre les quelques fautes d'orthographe et de grammaire, le sens du propos : sa cohérence. C'est une relecture qui la plupart du temps est… silencieuse. Cette relecture est muette, vous êtes le seul à entendre le son de votre voix se propageant dans votre tête. Et encore, parfois quand j'écoute ma voix muette, je n'y trouve aucune correspondance à ma voix sonore. Mais enfin, quoiqu'il en soit, comme on nous l'a si bien appris à l'école : « Vous lisez dans votre tête! » Quelle curieuse expression que voilà pour peu que l'on y prête une quelconque attention. C'est quoi lire dans sa tête? Y-a-t-il quelque chose à lire dans la tête? Je dois rentrer dans ma tête pour lire? En terme de réflexivité, je trouve cette formule bien à propos. Mais lire dans sa tête ne revient-il pas à s'isoler de la mélodie du texte? Je ne sais pas pour vous, mais je trouve que ma voix intérieure a beaucoup moins de puissance et beaucoup moins d'amplitude, de tonalités et de couleurs que ma voix extérieure. Je crois qu'à force de rester enfermée, elle n'ose plus vraiment s'exprimer. Car rappelons-le, lire dans notre tête, c'est avant tout pour ne pas déranger son voisin. Nous comprenons parfaitement que cela deviendrait une cacophonie insupportable si tout le monde se mettait à lire en même temps : je n'ose imaginer les heures de pointe dans un métro où chacun dégainerait sa lecture du soir et irait de sa plus belle voix chatoyante! Nous comprenons cela tous parfaitement, et il en va ici du respect de tout un chacun. Mais à la maison… Vous arrive-t-il encore de lire à haute voix? Que ce soit pour faire la lecture à votre entourage ou pour vous-même quand vous avez le loisir de la solitude?

1. Mais il faut arpenter les couloirs de son carnet pour en ouvrir chaque porte et en découvrir un nouveau champ.
2. Oui, très jeune, je me suis sentie l'âme d'une écrivaine… Ma mère a précieusement conservé tous ces débuts de romans avortés. Je crois qu'un seul d'entre eux a fini par aboutir, sûrement parce qu'il était destiné à une autre personne.

« Après tout, chanter n'est jamais que mettre quelque nuance dans sa voix, jouer avec les tons et les rythmes qui sont déjà existants dans notre façon de discuter. Elles ne sont qu'accentuation! Au final, chanter c'est parler et parler c'est chanter »

Mes meilleurs moments de lecture se font à haute voix, je vous l'avoue. Quelle explication donner à cela? Ce n'est pas tant pour écouter le son de ma voix : une simple conversation suffit à cela et une mélodie que l'on chante sous la douche remplit tout aussi bien cette fonction. Il s'agit plutôt de découvrir la musicalité de la phrase, la musicalité du discours. Et je peux vous dire qu'il y a des textes qui sonnent vraiment très mal à mon oreille alors que d'autres me transportent littéralement. Je crois que comme la musique, l'écriture (comprenez ici celle des mots) est une mélodie. Après tout, chanter n'est jamais que mettre quelque nuance dans sa voix, jouer avec les tons et les rythmes qui sont déjà existants dans notre façon de discuter. Elles ne sont qu'accentuation! Au final, chanter c'est parler et parler c'est chanter[3]! Alors le texte qui s'écrit sur une page est comme des notes se posant sur une partition. Je me demande souvent si les auteurs d'ouvrages scientifiques et/ou littéraires s'interrogent sur la musicalité de leur écriture au moment de coucher les mots sur la partition? Toujours est-il que je lis à haute voix. Je lis quand je suis seule mais je lis aussi à mon ami mais uniquement avec son accord (il est en effet très important en musique de s'accorder) : je ne voudrais pas le déranger dans ses affaires. C'est quelque chose qu'il trouve très appréciable : il me dit que je lis bien. Mais c'est quoi lire bien? « C'est parce que tu ne lis pas de façon monotone : tu rends le texte vivant par tes intonations ou encore par les pauses que tu fais. Du coup, ça le rend intéressant et je l'écoute avec plus d'attention. » Peut-être que c'est quelque chose de l'enfance qui est resté inscrit en moi : avoir entendu des contes et avoir été à mon tour conteuse. Je vous avoue qu'il n'est pas aisé de conter tous les ouvrages car, comme je vous le disais quelques lignes plus haut, certains textes sont particulièrement dissonants… Ces textes-là, et même si je ne devrais pas le

3. Je pourrais ici faire tout aussi bien référence au Rap ou au Slam.

dire, sont trop inaudibles à mon oreille et ça me porte au cœur : c'est sûrement pour cela que je les qualifie d'imbuvables, proches de me donner la nausée. Je ne remets absolument pas en cause le travail de l'auteur. C'est, vous le comprenez bien, une perception très subjective, une question de goût. Ce qui peut déplaire aux uns, siéra aux autres. Et heureusement pour nous, les choix musicaux sont variés! Il en va de même pour les textes. Je n'ai pas envie de me forcer à lire ou à écouter une œuvre avec laquelle je ne résonne pas à l'unisson. C'est ainsi que se font la plupart du temps mes choix de lecture.

Qu'en est-il de ma thèse? De ce travail d'écriture régulier? Il faut que ça chante! Voilà, ce que je me dis à chaque nouvelle page rédigée. Et pour chacune d'elle, une relecture à voix haute s'impose. Là, je sens qu'il y a comme un « couac », une fausse note. Et ici, il manque une note pour que la mélodie soit plus en harmonie avec le reste du morceau. Alors, je rajoute des mots, j'en enlève, j'en remplace par d'autres, etc. Je compose. Et je reprends ma lecture à voix haute. N'allez pas croire que je considère que ma thèse est une œuvre musicale magistrale! La plupart du temps, je considère mon texte « propre ». Rares sont ces moments où je me complimente sur l'ingéniosité mélodieuse d'une phrase. Mais ces moments-là me comblent de bonheur. Si je dois écrire 10, 50, 1000 pages ne serait-ce que pour une seule phrase harmonieuse, alors oui, je suis prête à faire cela. Car lorsque chacun de ses mots vibrent de leur essence dans le son de la voix, que la phrase se met à tinter de sa douce mélodie et que le sens en devient harmonie, c'est le cœur qui s'embrase. Et c'est cet effet-là que je ressens à la lecture de certains ouvrages.

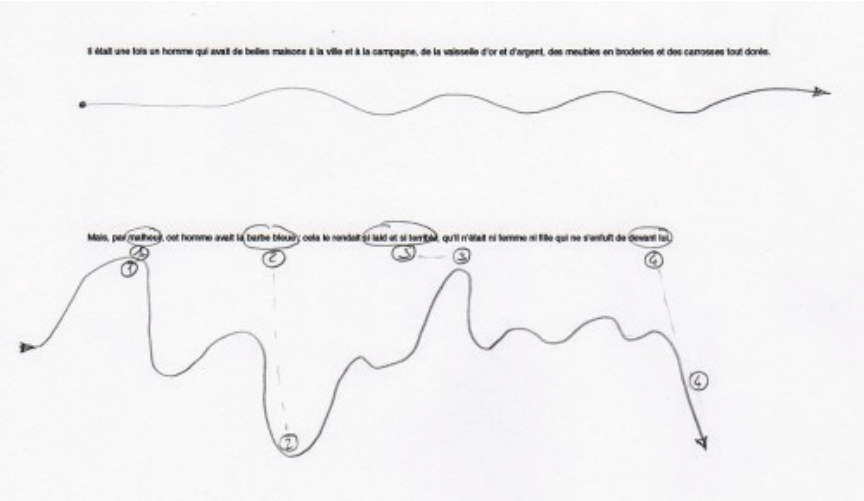
Comment savoir si ce qu'on écrit est mélodieux? Je ne saurais vous dire. Je crois qu'une fois de plus, c'est une affaire de goût mais aussi et surtout une question de sensibilité. Est-ce que ma pratique du piano et du chant lyrique m'y a aidé? Sûrement. Quand je visualise une phrase composée de mots, je la perçois comme un phénomène ondulatoire. Cette onde se propage en continue de façon constante. Bien sûr, la lecture serait très ennuyeuse si cette constance n'était pas parfois agrémentée de quelques pics qu'ils soient placés en haut ou en bas, selon que l'on veut signifier un heureux évènement ou au contraire une situation dramatique. Je devrais peut-être essayer de vous montrer cela avec un exemple.

Un conte enchanté

Je prends pour extrait les premières lignes du conte de « La Barbe Bleue »[4] par Charles Perrault.

> Il était une fois un homme qui avait de belles maisons à la ville et à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderies et des carrosses tout dorés. Mais, par malheur, cet homme avait la barbe bleue : cela le rendait si laid et si terrible, qu'il n'était ni femme ni fille qui ne s'enfuît de devant lui.

Voici un petit schéma pour illustrer la musicalité de ces deux phrases par une onde (n'hésitez pas à cliquer dessus pour avoir plus de lisibilité).



La première phrase décrit la situation fort agréable et plutôt aisée d'un homme dont on ne sait rien encore. Aussi, la description se lit-elle avec un ton

4. Sûrement un de mes contes préférés, si ce n'est mon préféré, mais j'hésite avec tous les contes d'Andersen.

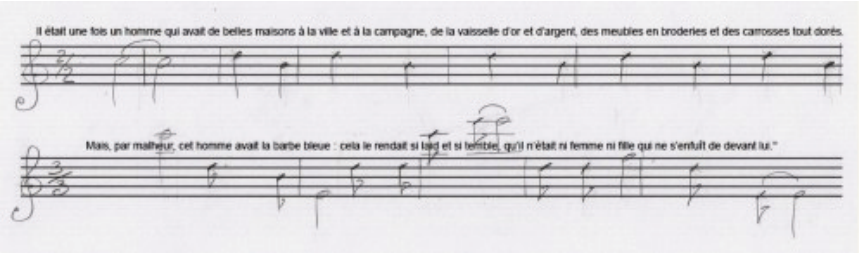
calme engendrant de ce fait, une onde aux courbes assez plates, représentant ainsi une forme de calme. Mais à la deuxième phrase, tout change. D'abord, on nous parle de « malheur » alors tout de suite, le ton se fait plus dramatique et surpris à la fois parce qu'avec la description précédente, on ne s'attendait pas à tomber nez-à-nez avec le malheur, d'où un pic vers le haut. Ensuite, on découvre que le malheur de cet homme est d'avoir une barbe bleue. J'imagine qu'à cette époque, le bleu n'était pas vraiment en vogue en terme de mode capillaire[5]. Donc, c'est sûr, ce ne devait pas être facile tous les jours. Et puis ce « eu » de bleu, couplé à ce « eu » de malheur à quelque chose de « monstrueux ». C'est pourquoi, alors qu'arrive cette étrange sensation de peur (qui rime avec malheur), le pic descend soudainement. Mais il remonte parce que, deuxième effet de surprise, non seulement d'être affublé de cette barbe unique en son genre, cela le rend très laid et terrible en plus. Non, vraiment, ce n'est pas de chance! Cela aurait pu lui conférer un quelconque charme, mais il n'en est rien! Le pic remonte alors parce que aussi malheureuse que puisse être cette nouvelle, elle n'en reste pas moins inattendue. Enfin le pic s'enfonce dans les méandres des profondeurs, lorsqu'au final on découvre que de toutes jeunes femmes ou filles s'enfuient devant lui… Mélange de consternation et d'inquiétude qui provoque cette chute vertigineuse. Mais enfin, il ne s'agit là que d'une barbe[6]! Mais en même temps, est-ce que derrière cet amalgame de poils ne se cache pas un personnage des plus mystérieux… voire inquiétant[7].

> « mais où reprendre son souffle? Dans le creux d'une virgule, dans l'assise d'un point, dans le lit que nous offre les trois petits points de suspension… »

Pour vous donner une petite idée, je vous ai retranscrit ce passage sur une partition. Que les musiciens me pardonnent car j'ai sûrement fait bien des fautes! Et pour ceux qui ne connaissent pas l'écriture de la musique, ceci est

5. C'était bien avant l'arrivée du Punk et des Lolitas aux cheveux multicolores.
6. Ah, on me dit dans le public : « Mais enfin, pourquoi ne se rase-t-il pas? D'autant plus qu'il a l'air d'en avoir les moyens! » Excellente question mais qui n'est pas à propos aujourd'hui.
7. C'est ici que vous pouvez insérer cette petite musiquette de l'intrigue, souvent signifiée par les onomatopées suivantes à l'écrit : « Tin tin tiiin »…

pour vous. Ne vous souciez pas de savoir à quelle note correspond sa position sur la portée : le propos n'est pas là et d'ailleurs je n'ai pas cherché à signifier cela. Non. Avant tout, je cherchais à vous montrer le rythme ainsi que les variations de tonalité, celles-ci étant signifiées par la position des notes sur la portée : plus elles sont hautes, plus le ton monte et plus elles sont basses, plus le ton baisse. La première phrase se lit sur un rythme binaire, très simple, comme une balade : les temps sont simplement marqués comme le tic tac régulier d'une horloge. A la deuxième phrase, nous passons sur un rythme ternaire. Le rythme ternaire est le rythme du drame, celui qui donne une profondeur plus sourde aux événements. Je vous renvoie à l'article de Florian Caullery à propos du Black Metal, style musical qui use et abuse de ce rythme qui tombe bien à propos car, comme vous pouvez le lire, nous venons de faire le grand plongeon dans la mélopée du malheur[8].



J'espère qu'avec cet exemple, vous aurez à votre tour mieux saisi ce que j'entends par musicalité de la phrase et ma façon de m'en représenter sa mélodie par une onde plus ou moins oscillante à chaque moment clé et instant charnière où se tient le nœud de l'intrigue. Je n'ai pas vraiment eu le temps de représenter les silences sur cette partition. Mais je ne voulais pas embrouiller l'esprit du lecteur avec cela, d'autant s'il ne connaît pas le solfège. Mais notez toute l'importance de la ponctuation qui joue dans ce texte le rôle de ces pauses et de ces soupirs en musique. Ils marquent la respiration plus ou moins

8. Petit clin d'œil à ce film qu'est La mélodie du bonheur.

posée, ou au contraire haletante et saccadée : mais où reprendre son souffle? Dans le creux d'une virgule, dans l'assise d'un point, dans le lit que nous offre les trois petits points de suspension… Oui, décidément, être tenu en haleine, c'est vraiment une histoire de souffle! Combien d'histoires et de lectures ne nous ont pas coupé le souffle? Et sans cette respiration, sans ce passage du souffle dans l'air, le son pourrait-il être?

Est-il possible d'apporter la même puissance musicale à un ouvrage scientifique? Je le pense, oui, et d'autant plus après la lecture de *Tristes Tropiques*. Mais je l'avais découvert avant avec Marcel Mauss ou Laurent Olivier ou Gaston Bachelard ou encore Jean Baudrillard… Peut-être que vous-même avez perçu cette musicalité de l'écriture dans certains livres? Et je suis certaine que ces livres-là vous ont marqué bien plus que d'autres parce que, un peu comme ces chansons qui se retiennent si vite, leur gimmick a su capter votre oreille de lecteur.

***

Billet original : Messal, Stéphanie, 23 janvier 2013, « L'écriture, il faut que ça chante! ». *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche], consulté le 6 juin 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/4060

Crédit photographique : *Stéphanie Messal, licence CC-BY*

Interlude

BAUDOUIN JURDANT

Écriture/lecture

« Au moment même où je me relis, je deviens un autre, un lecteur plus ou moins impitoyable pour l'auteur qui vient d'agir »

Questions sur la réflexivité

Est-il possible de lire ce qu'on écrit au moment même où on est en train de l'écrire? L'un des conseils que les professeurs de français donnent à leurs élèves, c'est évidemment de « se relire » après le point final de leur essai. « Se relire » : n'est-on pas ici en pleine réflexivité? L'usage d'une forme réfléchie implique qu'ils se sont déjà lus auparavant et que cette première lecture était sans doute contemporaine de, conjointe à, voire contiguë à : l'acte même d'écrire.

J'écris. C'est l'affaire de ma main qui trace chaque lettre. Suis-je en train de lire ces traits noirs sur fond blanc que ma main trace de façon quasi automatique, c'est-à-dire sans y penser, ou plutôt en pensant à toute autre chose? Certes, à peine l'ai-je écrite cette phrase, que je me mets aussitôt à la… relire. Exprime-t-elle correctement l'idée qui s'est présentée à mon esprit? Cette idée était légèrement indistincte, un peu vague et je m'aperçois que sa formulation nécessite quelque précision supplémentaire. Les mots eux-mêmes, tout en en disant plus que ce que j'en attendais, en disent également moins. Il faut que je complète, que je revienne sur eux, que j'en sélectionne d'autres qui me semblent plus adéquats, mais par rapport à quoi peut-on juger de leur adéquation plus ou moins parfaite, plus ou moins correcte? Je relis ce que je viens d'écrire, non pas ce que je viens de lire mais bien ce que je

viens d'écrire. Étrange! Est-ce bien de cela qu'il est question? Ne vais-je pas déchirer l'ordinateur, le chiffonner en maugréant : non, ce n'est pas encore ça. Au fond, j'écris et j'espère que, quand je me relirai justement, j'accepterai ce que j'ai écrit comme quelque chose qui valait la peine d'être écrit. Mais de quel point de vue et pour qui? D'abord pour moi certes, mais en tant que lecteur ou auteur? Cette acceptabilité change-t-elle selon la posture que je prends : auteur ou lecteur?

L'écriture peut-elle être réflexive? Peut-elle s'approprier elle-même en tant qu'écriture ou bien est-elle obligée, irrévocablement obligée, de passer par la lecture pour se repenser dans un après-coup qui autorise toutes les petites trahisons de détail qui font qu'il ne s'agira plus que de ce qui passe par moi pour penser en moi.

Au moment même où je me relis, je deviens un autre, un lecteur plus ou moins impitoyable pour l'auteur qui vient d'agir. Ce lecteur est déjà un étranger. Il se demande ce que cet auteur a bien pu vouloir dire quand il a écrit. Mais il s'agit là d'une illusion. Mon premier lecteur c'est-à-dire moi-même, n'est pas un étranger. Certes ce qu'il a écrit va lui paraître quelque peu étrange. Autrement dit, l'étranger, en l'occurrence, c'est l'auteur, celui qui

meurt aussitôt après avoir écrit, celui qui se cache derrière le texte. Le texte est son tombeau.

***

Billet original : Jurdant, Baudouin, 11 février 2012, « Écriture/lecture : questions sur la réflexivité », *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche], consulté le 26 février 2018. https://reflexivites.hypotheses.org/575

Crédit photographique : *writing par Erich Stüssi, licence* CC-BY-SA

La lettre et l'axolotl

QUENTIN DELUERMOZ

« Pour l'heure, la réflexivité, telle que je la comprends, ou aimerais l'éprouver, c'est cela : une pratique exigeante et créative de l'histoire, fondée sur ses matériaux et ses possibilités propres. Un espace de rencontres, de débats, de conflits, de braconnages, d'expérimentation et de conscience des limites »

Ouvrir la porte, découvrir le lieu

> Merci encore aux propriétaires de la villa de m'avoir convié à ce séjour. J'arrive un peu tard, j'ai pris de le temps de préparer mes affaires, de réfléchir.... sur le réflexif. Cela commençait peut-être mal ! Le nom de la villa me convenait bien, je m'y sentais à l'aise. En même temps, un je-ne-sais-quoi me trottait dans la tête.

Attaquons. Depuis une vingtaine d'années, l'histoire et les sciences sociales en général – je suis historien – ont pris franchement leur « tournant réflexif »; l'ont assumé plutôt, tant la mise à distance des objets et des méthodes leur sont au fond consubstantielle. Mais il est vrai que les trentenaires et quarantenaires d'aujourd'hui ont grandi à l'ombre du « tournant critique » des années 1990; ils ont suivi des cours d'historiographie, ont été invités à lire les ouvrages des autres disciplines, à prendre en compte les implications de leurs opérations d'analyse, à s'interroger sur les enjeux de leur écriture, voire sur leur « rôle social », au moment même où celui-ci paraissait s'effilocher sans retour. Les vertus de cet effort réflexif, tel qu'il a été encouragé, sont patentes : les chercheurs historiens, restons-en à eux, savent mieux interroger leurs méthodes, leurs sources, les attentes académiques et politiques, les représentations sociales de leur temps voire les plis de leurs personnalités; ce, pour pénétrer plus avant dans la complexité

des sociétés du passé et des manières de voir, de vivre ou de sentir des hommes et des femmes de ce temps, puis pour faire connaître et transmettre cette réalité qui n'est plus, ou qui demeure, mais différente. Ce détour par un lointain, en retour, aide à mettre à distance nos propres grilles d'appréhension, à les enrichir, les déplacer, pour ouvrir des espaces de liberté intellectuelle et d'analyse critique… L'histoire, depuis ses archives, c'est-à-dire depuis son grain, « fait jouer », abrase, fracture nos évidences. Elle historicise le monde, le rend moins naturel, en un effort toujours plus dur puisque ses propres méthodes doivent à leur tour passer par cette sorte de râpe… Je ne parle pas ici des débats entre chercheurs, ni de la question de savoir si cette exigence est toujours remplie, ni des formes de mise en scène parfois comiques de l'injonction réflexive ou transdisciplinaire, pas plus que je ne veux entrer ici dans la question de la situation de l'université aujourd'hui ou celle de la manière dont ce geste peut et doit circuler dans l'espace public. Peut-être aborderai-je cela plus tard : la maison semble vaste. Pour l'heure, la réflexivité, telle que je la comprends, ou aimerais l'éprouver, c'est cela : une pratique exigeante et créative de l'histoire, fondée sur ses matériaux et ses possibilités propres. Un espace de rencontres, de débats, de conflits, de braconnages, d'expérimentation et de conscience des limites. Des « espaces réflexifs ». Soit. On y est. Ainsi du moins vois-je à présent cette villa.

Certains – je me fais grâce des notes de bas de pages, on peut je crois tomber un peu la veste et défaire le nœud de cravate ici –, certains, donc, évoquent depuis ce constat, ou un constat approchant, l'idée de travailler sur la réflexivité des acteurs, voire, pourquoi pas, sur leurs « espaces réflexifs » partagés et personnels. Voilà que les villas se multiplient dans la villa, qui paraît du même coup s'agrandir sur un mode tout carrollien. Leur idée, à ces chercheurs, est de se pencher sur la façon dont les acteurs et actrices donnent sens et justification à leur monde, puis de s'intéresser à la manière dont ce tissu de sens, de contraintes et d'opportunités plurielles qu'est une « société » se précipite et se révèle dans leurs actions : il y a alors toujours quelque chose à découvrir. Qu'y a-t-il en effet dans la tête de cette paysanne du Lotary qui, en 1869, après avoir échappé à une tentative de viol commise par un domestique, vient demander publiquement une réparation financière – symbolique surtout, bien sûr – aux maîtres de son agresseur? Plus loin de nous (du moins le croit-on), qu'y a-t-il dans celle des massacreurs de la

Saint-Barthélémy? Comment se pense le monde dans un monde chrétien? Et qu'est-ce que cette « modernité » qui pourrait être issue du XVIe siècle et se caractériserait par de nouvelles formes de distanciation entre soi, les autres et le monde – une « réflexivité », qui aurait son histoire? Et si tel est le cas comment pense-t-on et vit-on le monde ailleurs? Les fils sont multiples, saisissables, toujours surprenants; le chercheur est descendu de son tabouret; on lui a dit, un sourire en coin, que la réflexivité n'est pas son seul apanage; il a vu à côté de lui, habillés un peu différemment, des amis; la réflexivité, alors, est partout. La villa immense.

> « l'historien devait mettre en œuvre une optique dite "compréhensive". Le mot [...] rappelle au chercheur qu'il est fait lui aussi de chair, de sang et, comme tout un chacun, de bêtise »

Mais où sont les murs? C'est mieux avec les murs. J'ai toujours aimé, sans savoir pourquoi, l'idée que l'historien devait mettre en œuvre une optique dite « compréhensive ». Le mot suggère quelque chose de direct, simple et bricolé. Il vise l'explicite, mais aussi les profondeurs, les non-dits, les routines, l'incorporé, l'inconscient, les espaces troubles; il pose la question de savoir comment les approcher, si l'on peut, comment les dire, si l'on peut; et rappelle au chercheur qu'il est fait lui aussi de chair, de sang et, comme tout un chacun, de bêtise. On voit alors les murs, les fondations mal finies, les flaques d'huile aux reflets irisés et les replâtrages hâtifs. L'histoire paraît toute aussi sérieuse, tout aussi sociale, mais moins assurée, plus riche, et plus complexe à défricher. Mue par un doute, tendue vers quelque chose à agripper, à saisir. Une phrase, lue par hasard chez un auteur que j'aime bien, m'obsède au vrai depuis que j'ai reçu cette invitation; ce « je-ne-sais-quoi » qui me taraude. On lit dans une note de L'*ombre d'une chance*, de William Burrough, au moment de décrire la propagation d'un mal mystérieux :

> Savants, techniciens, programmeurs informatiques, mathématiciens et théoriciens avaient été virtuellement annihilés par une pestilence sélective connue comme le Mal Réflexif (ou la Grosse tête).
>
> Le Mal réflexif se caractérise par l'isolation du cortex cérébral de toue motivation. Que fait un ordinateur, à défaut de programmeur

> pour le programmer ? Rien. Et c'est ce que font les victimes du Mal Réflexif, en répétant sans fin les mêmes formules et théories, tels des disques rayés. Contre le virus, notre prédilection est l'immunisation… immunisation… immunisation… Arme arme arme… prédilection prédilections prédilection…
>
> Faute de motivation, incapables d'accomplir les plus élémentaires fonctions… S'habiller, manger… marinant dans leur urine et leurs excréments… Doivent être nourris à la cuiller […] personne pour ceux qui ne peuvent ni ne veulent s'occuper d'eux mêmes.

Ou des dangers du « mal réflexif »… À trop penser sur nos pensées, et sur des pensées de chercheurs ou d'auteurs en particulier, il y a un risque, sans doute, d'assécher le mouvement de l'enquête, de réduire les curiosités, de considérer comme ample ce qui ne l'est pas vraiment : « objet légitime » et « champ historiographique » à l'horizon! Sans la rugosité des documents, sans la vigueur des méthodes, sans l'élan d'une question, la réflexivité peut bien s'autodétruire, tourner en boucle : au lieu d'inviter à sortir, elle encastre dans des réduits, au lieu de rendre disponible, elle éloigne. La villa ne risque-t-elle pas de devenir prison, toute de miroirs aux reflets autosatisfaits? Il ne faudrait pas en tout cas qu'elle soit trop propre et bien rangée. Mais c'est à moi de faire attention, puisque ce sont mes questions. Il y faut sans doute une dose de kitsch et d'exigences banales. Un peu de littérature pulp, de BD, de télé, un cri d'enfant, un souvenir incongru, un juron de voisin qui résonne dans le salon. De la musique, un verre d'un alcool un peu fort. La tête tourne déjà de toutes façons, et la maison avec, à réfléchir sur la réflexivité. Mais cette ivresse n'aboutit pas nécessairement à ce morceau de fonte froide qui vous appuie sur le front; elle est, pour l'instant, transport, sortie de soi, invitation au voyage. La réflexivité au carré aboutit à sa négation, mais celle-ci n'est pas forcément pestilence sélective ou retour au point de départ. Elle peut être créative, mise à distance contrôlée et assumée, révélatrice d'opportunités. On voit alors, tout ensemble, l'intention de savoir, la multiplicité des temporalités, les désirs cachés du chercheur, le foisonnement de l'écriture historienne, ses frontières créatrices, sa nécessaire ouverture au monde et sa portée critique… La discipline devient pratique, les autres sciences sociales des compagnes de route, le jeu sérieux, la trace et l'archive un don, la villa une recharge d'énergie. Nous y voilà. La villa est bien là, grande ouverte, davantage habitée.

L'électricité fonctionne, chasse les courants d'air froids qui parcourent encore les couloirs. Reste à découvrir les différentes pièces, voir ce qu'on peut y faire *d'autre*.

La lettre et l'axolotl

> Quelque chose me liait à eux, quelque chose d'infiniment lointain et oublié et qui cependant nous unissait encore.

Telle est la citation complète, tirée d'une nouvelle de Julio Cortazar, « Axolotl », qui a inspiré le nom de cette villa pour le mois de novembre. Lue il y a longtemps déjà, elle m'avait marquée. Et le temps passant, je trouve qu'elle cerne une bonne part de la démarche historienne : comprendre des mondes et des sociétés passées, autres, mais qui restent en même temps proches ; d'une part parce qu'elles sont toujours humaines, et d'autre part parce qu'elles demeurent reliés à notre présent par d'infinis et parfois inattendus fils invisibles.

Pour ce travail de va-et-vient entre présent et passé, entre passés et présents, pour dégager les manières de vivre, de faire et de penser des hommes et femmes d'autrefois, tous les moyens sont bons. La documentation peut être abondante, partielle ou très lacunaire, émergeant alors sous forme d'épave; qu'importe, il suffit de s'adapter; quant aux méthodes, elles peuvent relever selon les savoir-faire du croisement des faits, des approches herméneutiques, de l'analyse des représentations, de l'ethnographie du quotidien, des trajectoires biographiques, des réseaux et portraits de groupes, des approches institutionnelles, de la statistique économique, des reconstitutions techniques ou d'une modélisation du social… Il m'a toujours semblé qu'opposer frontalement une approche à l'autre, selon un partage tenu pour acquis – le plus souvent science/littérature ou social/culturel – relevait d'une perte de temps. Sauf à ce que la confrontation soit réellement constructive, qu'elle invite à aller au-delà ou à suggérer des articulations créatrices. Mais toutes, au fond, une fois bien menées, adaptées aux questions et aux sources disponibles, sont mobilisables pour la quête de l'axolotl. Un historien américain venu de l'histoire sociale quantitative, puis passé à l'histoire culturelle qualitative, William Sewell Jr, a fort bien décrit cet état de choses et la conception du social que cela peut sous-tendre dans un ouvrage que je pense important, et malheureusement non traduit : *Logics of History*. Mais ce n'est pas de cela que je voulais parler ici.

En évoquant Cortazar, je songeais plutôt à traiter aussi d'écriture en général et de celle de l'histoire en particulier. Toutes considérations, certes, qui vont ensemble. Quoi qu'il en soit, ce travail d'écriture implique un certain nombre de règles d'organisation du propos (plan, avec parties et sous-parties), un type d'écriture (démonstrative) et un mode d'administration de la preuve (signalé par les citations, les tableaux et graphiques, les notes de bas de page, etc.). Ces éléments sont indispensables à la nature de la démarche historienne, c'est vrai. Mais on sait aussi, et depuis longtemps, ce que ces écrits, nos écrits, peuvent avoir en plus de cela d'académique. Articulés aux logiques du champ universitaire et à la volonté de reconnaissance des pairs, ils impliquent une écriture jouant parfois son propre sérieux et sa quête d'objectivité. Ce phénomène a été décrit ailleurs, et mieux. Mais il pose un problème de réception des travaux par le public non universitaire, fait d'autant plus dommageable que l'intérêt pour l'histoire et l'explicitation historique

reste au fond important. Cela pose également un problème plus strictement scientifique de restitution des réalités passées et des effets de cet ordre d'écriture. Celui-ci est aussi un cadre de représentation du réel, avec sa perception implicite, certes pas toujours aussi figée, à propos du temps, des faits, des causes, du sérieux et du vraisemblable. Ce problème est vif lorsqu'on étudie par exemple des situations révolutionnaires où l'historicité de l'évènement, le foisonnement des situations, l'ouverture des possibles et les relations troublées entre les mots et les choses semblent en contradiction avec ces cadres du récit historien. De plus en plus d'articles et d'ouvrages évoquent ce contraste, en appellent en conclusion à la mobilisation d'une autre forme narrative pour rendre compte et donc analyser convenablement de tels moments – Et puis rien.

> « une écriture à plusieurs niveaux de référence, entremêlés, qui s'adressent aussi bien à l'historien, au philosophe, qu'au citoyen ou au lecteur passionné d'histoire »

La situation vaut pour bien d'autres thèmes, la révolution n'est qu'un exemple. Certes, il existe de grandes tentatives où la mise en récit est outil de compréhension. Il existe aussi de grandes écritures historiennes – celle de G. Duby et A. Corbin – où se mêlent clarté du propos, administration de la preuve, citation, travail de démonstration, approche poétique permettant de traduire les expériences disparues, et de procurer un plaisir de lecture. Bref, une écriture à plusieurs niveaux de référence, entremêlés, qui s'adressent aussi bien à l'historien, au philosophe, qu'au citoyen ou au lecteur passionné d'histoire. Plusieurs historiens y arrivent encore, et la bibliothèque, au fond du couloir, est vaste; mais reconnaissons que c'est là surtout un horizon d'attente.

Comment faire, alors? Quelques pistes, destinées autant au problème de la réception qu'à celui de l'analyse. Il me semble par exemple que les historiens ne se sont pas assez emparés de l'image; non pas de l'image comme voie d'accès sympathique à un public nourri de télévision et d'Internet, mais bien de l'image, pour ce même public, comprise comme un type de narration, avec ses contraintes et ses opportunités spécifiques. Elle est alors sans doute adaptable aux exigences du travail historique et promettent probablement

des mises en relation et des pistes d'analyse pertinentes. Le cinéma, avec le « regard caméra » d'A. de Baecque, mais aussi le documentaire ou la bande dessinée offrent sans doute de beaux territoires à explorer. Il existe bien sûr des précédents, et de plus en plus en BD par exemple. Toutefois, en la matière, je ne songe pas tant à de beaux « romans graphique », qui tendent à mimer les modes d'expositions savants, journalistiques ou littéraires, qu'à des genres plus anciens et stéréotypés en apparence, tels les *comics* américain : sériels, plus directs, moins soucieux d'exposition de soi, et moins chers. J'aime bien pour cela les séries d'Alan Moore (V *pour Vendetta*, *Promethea*, *Watchmen*) : elles montrent que l'on peut parfaitement combiner grand public, narration sophistiquée, ironie politique, mise en abyme du support médiatique et intelligence du discours. Certes, n'est pas Alan Moore qui veut, on le sait bien.

Autre possibilité, travailler les formes de mise en ordre du récit ou la matière même de l'écriture. Rien de nouveau là non plus, dira-t-on. Bon. Ça suffit ces rappels…. Oui, beaucoup a été étudié et proposé depuis le « retour du récit » des années 1980. Mais il reste beaucoup à faire. D'où ces quelques « rêves d'histoire », à la P. Artières, à partir de trois ouvrages :

- *Marelle*, du même Cortazar. Le livre se caractérise par ses sauts entre chapitres et sa volonté de « désécrire » : c'est-à-dire, tel que je le comprends ici, de se débarrasser du poids des conventions littéraires : pour retrouver le « swing » de l'écriture; chercher une voie d'accès à la complexité de l'expérience du monde; rendre visible la « marelle » des existences, ces cases orientées de la terre vers le ciel qui guident nos actions quotidiennes. Soit, appliquée à l'histoire, une écriture fragmentée, collusive, articulant les registres de discours et les niveaux d'analyses, laissant une marge d'action au lecteur, et soucieuse à son tour de « désécrire » la marelle instituante des savoirs. Ce, sans rien perdre des exigences de la recherche.

- *Lanark*, d'Alasdayr Gray, un des fondateurs de « l'école de Glasgow ». Le roman raconte les passages entre deux mondes, l'un trop réaliste, l'autre trop fictionnel, d'un jeune homme amnésique qui est en réalité un peintre en difficulté dans l'un et un héros dans l'autre. À partir de ces miroirs, l'ouvrage joue avec l'écriture romanesque : images en tête de chapitre, rencontre avec le créateur, foisonnement réaliste et débordement de

l'imaginaire, jusqu'à un chapitre dévoilant dans les marges la part infinie des intertextes. Soit, cette fois, une écriture historienne qui serait plus ironique, mettant en relief les « cadres » du récit usuel (notes, citations, plan, organisation des tableaux, cartes, images, etc.), multipliant la mise en scène des intervenants – historiens, personnages historiques, démarches etc. – et permettant d'épouser formellement les réalités passés, que ce soit leurs part imaginaire ou matérielles, tout en les mettant à distance.

- Le *cut-up* enfin, mis au point par Brion Gysin et William Burrough. Le terme décrit une pratique qui consiste à provoquer la rencontre fortuite de plusieurs textes, ciseaux en main. Elle répond à trois buts avoués (on reconnaîtra l'habitus de la règle des trois ...) : 1°/ assurer l'irruption du hasard dans le travail d'écriture. 2°/ révéler l'ordre des mots, se libérer du langage et déconstruire le tissu d'informations qui enserre le monde 3°/ provoquer des espaces de créativité et de liberté littéraire. Pourquoi ne pas le tenter, à partir de sources et dans ce même but – par exemple à propos les situations « d'indicibles » ou les cas qui font l'objet d'une abondance de discours? Il y aurait à la fois un geste historien, un effet de lecture, des pistes d'interrogations stimulantes, une part d'humour et de mise à distance.

C'est un peu long, encore… Mais voilà quelques des rêves d'histoire, entre la lettre, l'image et l'axolotl. Entre déconstruction et tissages alternatifs, jeu et sérieux. Sans doute peut-on « jouer sérieusement », avec de vrais effets de connaissance, d'interprétation et de réflexivité. Dans cette optique, ces « écarts » ne contredisent pas nécessairement la visée première de l'histoire ou les moyens qu'elle se donne; et ils montrent que les formes que l'histoire adopte aujourd'hui avec évidence ne sont pas neutres non plus. Alors, pourquoi pas?

***

Billets originaux

Deluermoz, Quentin, 16 novembre 2013, « Ouvrir la porte, découvrir le lieu »,

Espaces réflexifs [Carnet de recherche], consulté le 6 juin 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/5333

Deluermoz, Quentin, 27 novembre 2013, « La lettre et l'axolotl », *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche], consulté le 6 juin 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/5351

Crédit photographique : *Ambystoma mexicanum par Ruben Undheim, licence* CC-BY-SA

Les commentaires : espace et outil de réflexivité, ou occasion d'exprimer ses marottes ?

JULIE HENRY

Les carnets de recherche, un formidable outil de réflexivité

Tous les éléments semblent réunis pour faire des carnets de recherche un formidable outil pour la réflexivité. Nous avons ainsi :

1. Un passage par l'écrit…

Il y a toujours, en effet, une différence entre avoir des idées et leur faire passer l'épreuve de l'écrit. Nous avons tous fait l'expérience de belles idées, riches et en apparence cohérentes, qui se sont révélées terriblement décevantes une fois rédigées : parce que leur formulation s'est révélée plus complexe que prévu, parce que des contradictions se sont manifestées, ou encore parce que l'on se dit, en les relisant, « ce n'était donc que cela…! ». C'est ainsi ce que l'on enseigne aux étudiants en philosophie : une fois que l'on a un plan, fût-il détaillé, tout reste encore à faire; et ce qu'il reste à faire, c'est rédiger, au sens de passer à l'extériorité, entrer en dialogue. Dans un premier temps, on se fait donc « interlocuteur de soi-même » par l'écrit, et c'est bien ce que permettent les carnets de recherche : on s'y connecte, on y rédige, et par ce biais, on instaure une première mise à distance avec ses propres idées. C'est comme si le fait de les rédiger nous permettait de les regarder comme extérieures à nous-mêmes, de nous faire spectateurs de notre propre pensée. Avoir de grandes et belles idées n'est donc pas tout : pouvoir les ordonner et les expliciter dans un écrit constitue déjà une autre étape, un pas vers une réflexivité à l'œuvre.

2. ...qui reste non définitif

C'est l'autre grand apport des billets sur les carnets de recherche : on peut y revenir, penser à nouveaux frais ce qu'on y a écrit, écrire un autre billet venant compléter le premier ou y répondre, etc. En d'autres termes, contrairement aux articles à rendre ou aux thèses à rédiger, les billets restent provisoires; il y a ainsi un côté moins intimidant, moins bloquant dans les billets : ceux qui le lisent connaissent leur statut, et nul ne nous fera le reproche de proposer une réflexion encore en cours. Or, c'est là un deuxième élément fondamental de la réflexivité : la possibilité de voir sa propre pensée en train de constituer, et donc de la réorienter, de la nuancer ou encore de la corriger au cours même de sa constitution. En effet, il est toujours beaucoup plus difficile de remettre en question (ou même de soumettre à la lecture, et donc à la critique éventuelle d'autrui...) une thèse déjà constituée que l'esquisse d'une théorie encore à venir. Ce qu'il y a de précieux dans les carnets de recherche, c'est donc qu'ils offrent la possibilité d'une certaine médiation alors même que l'on est encore en cours de réflexion, et donc que cette dernière aurait d'habitude le statut d'une méditation personnelle, sans passage à l'extériorité.

3. L'ouverture aux commentaires

Enfin (et nous en venons à ce qui fait le cœur de ce billet!), les carnets de recherche offrent la possibilité aux rédacteurs de billets de recevoir des commentaires de lecteurs – assidus ou occasionnels. Et cette fois-ci, on n'est plus dans une distance solipsiste à soi-même, dans la posture du rédacteur spectateur de sa propre écriture : on bénéficie enfin de ce regard extérieur si précieux, qui nous permet de voir dans notre réflexion même ce que nous n'avions pas perçu. On citera comme exemple ce regard lucide et bienveillant tout à la fois, qui formule les choses avec une clarté que nous n'avions jamais atteinte, ou encore cette lecture intelligente qui décèle le maillon manquant dans une argumentation qui ne nous satisfaisait pas, sans que nous puissions pour autant mettre le doigt sur ce qu'elle avait d'insatisfaisant ou de non convaincant. En d'autres termes, ce n'est pas tant que nous ayons, dans ce processus de réflexivité, quelque chose à prendre chez l'autre et à intégrer

dans notre texte; c'est plutôt que nous avons beaucoup à y apprendre de nous-mêmes. Et cela ne peut se faire sans le détour par l'autre, non pas qu'il ait raison là où nous aurions tort (ce n'est pas en ces termes que cela se joue, précisément), mais en ce que lui n'a pas « la tête dans le guidon »!

« La question est mal posée… »

Et pourtant, lequel d'entre nous n'est jamais resté bras ballants à la lecture d'un commentaire posté sur son billet, dont l'arrivée est pourtant scrutée et attendue avec impatience? Rien de plus décevant, en effet, que l'absence de commentaire, comme si le billet ne donnait rien à penser… Bras ballants, donc, non pas parce que le commentaire vient critiquer la position qui y est développée (nous sommes bien d'accord : nous avons écrit un billet pour le soumettre à la critique – si possible constructive…), mais en ce que le commentaire en question ne semble pas ouvrir au dialogue mais le fermer, ne semble pas entrer en discussion mais uniquement en polémique. Où l'on retrouve une des caractéristiques qui, à mon sens, *n'entre pas* dans la

réflexivité : la constitution de son propre discours *contre* un autre, faisant unilatéralement face à l'autre, comme un miroir au reflet biaisé et défaillant.

« contrairement à ce que pensent les adeptes de la « libre expression absolue », ce n'est pas faire preuve de liberté, de créativité et d'originalité (pour reprendre les termes mis en exergue comme valeurs de la recherche!) de prendre position contre »

Il ne s'agit pas de dire que toute remarque doit être outrageusement bénévolente, qu'il s'agit de rendre intelligent tout discours, et avant tout celui qui ne l'était pas, ou encore qu'on n'a le droit de poster un commentaire que si l'on est d'accord de bout en bout : il n'y a finalement pas plus dialogue quand on dit seulement « oui » que lorsqu'on dit systématiquement « non »… Mais, contrairement à ce que pensent les adeptes de la « libre expression absolue », ce n'est pas faire preuve de liberté, de créativité et d'originalité (pour reprendre les termes mis en exergue comme valeurs de la recherche!) de prendre position contre – et encore moins, bien entendu, si cette attitude est systématique. Être *contre*, c'est toujours être en réaction, jouer le même jeu, se rendre dépendant de la position contre laquelle on s'insurge.

Mais précisons d'emblée : il y a différentes façons de prendre position *contre* : contre une réponse qui est proposée, dans la mesure où elle ne nous semble pas convaincante? Contre la méthode qui est mise en œuvre, dans la mesure où elle nous semble biaiser le résultat? Ou encore contre le fait même de poser la question, quelle que soit la méthode mise en œuvre pour y répondre? Se demander où se situe notre opposition, c'est déjà entrer sur le chemin de la réflexivité avec soi-même…! Car cela permet de ne pas en rester au désaccord (donc à la seule *ré*action), mais déjà d'entrer sur le chemin du dialogue. « Non » n'est pas un élément de réponse, pourrions-nous dire; mais « je ne suis pas d'accord avec la méthode que vous mettez en place en ce qu'elle trahit des valeurs auxquelles je n'adhère pas » en est déjà un… Et si c'étaient ces valeurs elles-mêmes, qui pouvaient justement être interrogées…?

En tout cas, une chose est sûre : pour ouvrir la voie de la réflexivité, il faut d'abord accepter la question qui est posée par l'autre. Si vous estimez que la question ne se pose pas (pourquoi? est-ce si dérangeant d'avoir à remettre en

question ses certitudes?) ou qu'elle devrait être posée sous une autre forme (nous allons y revenir…), vous pouvez être certain que vous rendez impossible tout démarche réflexive de l'auteur du billet à partir de votre commentaire. Et vous obtiendrez l'effet inverse de celui qui était souhaité : en ne lui donnant pas les moyens de remettre en question ses idées, vous ne lui permettez pas de prendre en considération les vôtres, et donc … vous ne serez de fait pas reconnu comme interlocuteur! En d'autres termes, pour qu'il y ait réflexivité, il faut que les conditions d'un *dialogue* soient réunies; et pour qu'elles soient réunies, il faut déjà accepter de se placer sur un terrain interrogatif commun.

« Mais vous n'avez pas parlé de… »

Et cela nous mène à un autre type de commentaire, que l'on retrouve peut-être plus fréquemment encore dans les questions posées à l'issue des conférences : « Mais vous n'avez pas parlé de… » (ceci ou cela, le contenu importe finalement peu, puisque c'est la démarche que nous interrogeons). Dans ce cas, ce n'est pas une manifestation d'opposition (puisque, de fait, on ne parle pas de ce qui était le sujet du billet!), mais un déplacement de l'objet du rédacteur du billet vers un autre, qui intéresse manifestement plus l'auteur du commentaire. Cela peut donner alors lieu à deux types de réponses, qui sont autant de terme mis à la discussion (qui n'a, à vrai dire, jamais commencé…!) : soit « ce que vous abordez est certainement très intéressant, mais je ne saurais en dire plus sur le sujet », soit « certes, je ne l'ai pas abordé, puisque ce n'était pas mon objet dans ce cadre! ».

> « il y a une différence entre proposer une *analogie* éclairante avec son domaine de recherche, et projeter sans médiation ses objets de recherche »

Ce type de commentaire revient à rapprocher la réflexion de son objet de recherche, à déplacer le sujet vers ses propres intérêts. De nouveau, il nous faut apporter une précision : dans un laboratoire junior (« Enquête sur l'homme vivant ») qui prône une conception de l'interdisciplinarité dans

laquelle chacun parle depuis ses propres compétences, cela pourrait paraître inévitable. Qu'ai-je à dire, en effet, sur un objet excédant mes propres compétences? Et si je ne peux me placer directement sur le terrain de l'auteur du billet ou du conférencier, est-ce à dire que je suis de fait exclu de la discussion? Non, bien entendu, sans quoi il n'y aurait aucune interdisciplinarité possible, ce qui se traduirait par une perte considérable pour la réflexivité. Mais il y a une différence entre proposer une *analogie* éclairante avec son domaine de recherche, et projeter sans médiation ses objets de recherche, rendant ainsi impossible toute appropriation de la part de l'interlocuteur, en lui reprochant, finalement, de ne pas se placer sur le domaine qui est le vôtre (ce qui revient à refuser de reconnaître la pertinence et l'originalité du sien).

Pour revenir à la question des commentaires, reprocher au rédacteur de ne pas avoir parlé d'un certain objet est oublier que le billet est un cadre proposé par l'auteur : pourquoi ne pas chercher alors, dans un premier temps, à comprendre le cadre qui est suggéré, à en interroger le sens, se demandant ainsi ce qu'il pourrait éventuellement apporter comme autre regard à nos propres objets? Dès lors, rédiger un commentaire reviendrait à étoffer sa propre réflexivité, à apprendre des choses sur ses propres idées. Où l'on en vient à une autre grande caractéristique de la réflexivité : la *réciprocité*; comme l'on dit familièrement, « pour parler, encore faut-il être deux »… Être deux, dans le cadre d'un carnet de recherche, cela signifie que la présence de l'auteur du billet doit être reconnue par l'auteur du commentaire; alors ce dernier sera lui-même en mesure d'être reconnu comme interlocuteur, et donc à proprement parler présent dans la discussion. Comme une série de reflets croisés, permettant de percevoir l'autre, et de se percevoir soi-même sous un autre jour grâce à l'autre.

Il y a ainsi deux obstacles symétriques à l'éclosion d'une certaine réflexivité. Le premier, nous l'avons déjà évoqué, en parlant de ses commentaires commençant par « mais vous n'avez pas parlé de… » : c'est projeter ses propres centres d'intérêt sur un billet qui parle en réalité d'autre chose. Cela se traduit par un double échec : échec du côté du rédacteur de commentaire, qui ne s'est pas donné les moyens de percevoir ce que propose le billet / échec du côté de l'auteur du billet, qui n'a pas de retour sur ce qu'il a écrit. Mais il y a également le travers inverse, consistant à dénier à toute

personne non spécialiste de la question le droit d'intervenir. Parce que le fait d'avoir des « discours de spécialistes entre spécialistes » n'est pas plus propice à la réflexivité : cela permettra sans aucun doute de préciser quelque point technique, mais faute de regard extérieur, neuf, naïf sur la question, on ne saisit pas ses enjeux, ou encore les autres conceptions possibles.

Vers une bonne pratique du commentaire?

À partir de là, tout reste à faire, pourrions-nous dire! Certes, on a identifié deux types de commentaires agaçants, en ce qu'ils semblent exprimer les centres d'intérêts de leur auteur, sans tenir le moins du monde compte de ce qui est proposé par celui du billet; autrement dit, on a le sentiment que notre carnet de recherche a été pris en otage par une personne n'en disposant pas et revendiquant néanmoins le droit de s'exprimer (ah, la sacro-sainte liberté d'expression, droit absolu sans devoir réciproque ni limite constitutive…). Mais en quoi pourrait alors consister une « bonne pratique » du commentaire, qui amène ce dernier à entrer en dialogue avec le billet (et à susciter des réponses

constructives) sans pour autant obliger son auteur à adopter sans réserve la perspective de l'auteur du billet? C'est ici que nous en venons à une certaine caractérisation de la réflexivité comme proposition d'une conception *autre*, mais en partant *d'où parle* notre interlocuteur. Nous pourrions ainsi proposer les éléments suivants :

- *Prendre le temps de comprendre d'où part notre interlocuteur et de quoi il parle.* Nous l'expérimentons au quotidien : pas de dialogue sans écoute réciproque. Pour que l'auteur d'un billet puisse être amené à un regard réflexif sur ses propres idées, et pour que l'auteur du commentaire puisse en bénéficier à son tour, il faut déjà que ce dernier prenne le temps de saisir la perspective qui lui est proposée, comme première extériorité à l'égard de ce qu'il va écrire…

- *Mettre en perspective ce qui est proposé à partir de nos compétences propres.* En effet, tenir compte de ce que propose l'auteur du billet n'implique pas de rester exclusivement sur le terrain de ce dernier, et donc de se prononcer sur ce que l'on ne connaît pas! Mais comme nous l'avons mentionné, il y a une différence entre énoncer « ce qu'aurait dû dire » l'auteur du billet, et lui proposer à notre tour une analogie ou une mise en perspective en regard de nos propres recherches.

- *Formuler cette mise en perspective de façon à rendre possible le dialogue.* Il ne s'agit pas plus en effet, dans le commentaire, de jouer la « leçon magistrale du spécialiste »! Pour qu'il y ait réflexivité au sens de multiples réflexions et autres allers-retours entre deux pensées, encore faut-il rendre accessible notre propre conception à l'auteur du billet (éviter le jargon et les « évidences » est par exemple un bon début…), de même que mettre en évidence les médiations permettant de passer d'une perspective à l'autre de façon enrichissante.

- *Être à l'écoute de l'autre regard suscité par ce détour.* C'est là que nous rejoignons ce que peut apporter la rédaction même d'un commentaire bien conçu : faire l'effort, comme dans le cadre d'une interdisciplinarité, de comprendre d'où parle l'autre et de lui proposer les médiations rendant sensibles les échos en nous de ce qu'il propose, permet de beaucoup

apprendre sur soi et sur ses propres idées! La réflexivité suscitée par le dialogue n'est donc pas à bénéfice exclusif de l'auteur du billet.

- *Et… rester ouvert et attendre la réponse de l'auteur*! Si le commentaire s'est révélé enrichissant, éclairant, précieux, l'auteur du billet ne manquera pas de répondre, directement ou indirectement : par un autre commentaire, par la rédaction d'un autre billet, ou encore par un message personnel. Ainsi, puisque la réflexivité est une dynamique sans cesse réitérée et toujours en mouvement, rester à l'écoute de ce qu'elle suscite, pour que se poursuive le dialogue! Et ne pas oublier d'être patient : tandis que la polémique est immédiate et instantanée, il faut du temps, pour que les idées fassent vraiment leur chemin…

Discussion

« Pour une non « scientifique » comme moi, qui ai toujours cette crainte d'être à côté de la plaque, de parler de mes « marottes », justement, ou de ne relancer aucun dialogue, qui pense si souvent que mon silence vaut mieux que mon blabla, bref, pour une béotienne, votre billet si complet, si fouillé, a un effet paralysant. J'ai conscience que ce n'était pas son objectif, mais c'est l'effet produit (peut-être juste sur moi), alors j'ai pensé vous en faire part. N'hésitez pas à supprimer ce commentaire si vous le trouvez inintéressant. »

Alice__M, 04/02/2012 à 08:24

« Détrompez-vous : ce sont très souvent les « béotiens » qui proposent les commentaires les plus intéressants! Précisément parce qu'ils ne sont pas en constante projection de leur savoir, et qu'ils répondent souvent plus directement, en exprimant ce que le billet a suscité en eux. C'est cela qui ouvre si bien à la discussion!
Merci, donc, pour votre commentaire, qui m'amène à réfléchir sur ce que j'ai écrit et sur la manière dont je l'ai fait.
Et désolée d'avoir eu cet effet paralysant, effectivement involontaire : Je me suis lancée sur l'invitation de Mélodie, et comme ce thème m'a donné beaucoup à penser, le billet a pris des proportions imprévues... Peut-être ai-je dépassé, justement, le cadre d'un « billet »!
Je vais y réfléchir...! »

Julie Henry, 04/02/2012 à 08:47

« Je voulais juste ajouter que je vois ce que vous voulez dire avec ce côté « paralysant » d'un discours peut-être en apparence trop exhaustif (et

donc, quelque part, « fermé » ou clos sur lui-même).
Je prends cela comme un signe que nous ne sommes jamais à l'abri des obstacles mis inconsciemment à la discussion, cette fois-ci non pas dans le commentaire, mais dans le billet lui-même!
Et également comme le symbole que l'ouverture à la discussion n'est pas une évidence dans sa mise en pratique, mais plutôt une attention toujours réitérée... »

Julie Henry, 04/02/2012 à 14:17

« Julie, merci pour votre délicatesse.
*Et merci, vraiment, de m'avoir *entendue*. »*

Alice__M, 05/02/2012 à 08:33

Discussion

« Bravo Julie car ce billet est passionnant.
Ma pratique de blog n'est pas exactement la même que celle que vous pouvez avoir. J'allais dire que je n'y fais pas de recherche, mais ça n'aurait pas été complètement exact. Je pense qu'on pourrait dire que je m'y cherche moi-même (et c'est aussi un passionnant sujet de recherche!)
La plus grande partie des commentaires que je reçois sont d'une catégorie que vous ne mentionnez pas vraiment, qui sont peut-être propres à la nature de mes propres billets. On pourrait penser qu'ils ne font pas avancer la réflexion. Mais en réalité ils ont aussi leur utilité : ce sont des commentaires d'encouragement. Qui veulent dire quelque chose comme « Continue ta recherche dans cette voie. C'est un sujet intéressant. » Il faut dire que, comme Stéphanie, la plupart de mes commentateurs sont des amis, ce qui fait que de nombreux commentaires sont avant tout des témoignages de sympathie! Ce qui est intéressant, c'est l'impact de ces commentaires. [Remarque : je prends aussi en compte dans ce que j'appelle « commentaires » tous ceux, plus nombreux finalement, que je reçois sur les réseaux sociaux, ou même parfois, dans des échanges privés au téléphone ou en direct avec ces proches!]
Lorsque je reçois de nombreux commentaires d'encouragement, je suis tentée de prolonger ma réflexion sur le sujet du billet concerné. Alors que j'ai tendance à ne pas poursuivre ma réflexion sur les sujets des billets pour lesquels je n'ai pas eu d'encouragement. C'est humain. (Mais en l'écrivant, je me demande si ce n'est pas un mauvais calcul et si je ne devrais pas, au contraire, m'attaquer courageusement aux sujets traités dans les billets qui n'ont pas eu de commentaire : c'est peut-être justement parce que je les avais mal traités, ces sujets!).
[cette parenthèse confirme bien tout ce que vous écrivez au début de votre billet sur la mise à distance de la pensée, par le passage à l'écrit!]
D'ailleurs, pour revenir aux commentaires encourageants, il y a un jour ou deux, j'ai été frappée, sur le blog d'un ami, de lire, au-dessus du cadre destiné à recevoir les commentaires : « Laissez un gentil commentaire si vous voulez ». Je me suis beaucoup interrogée à ce moment là : « Est-ce que j'attends des commentaires qu'ils soient « gentils »? » et plus largement « Qu'est-ce que j'attends de ces commentaires? ». Votre billet tombe donc à

point nommé pour faire avancer cette réflexion!

Je reçois de plus en plus de commentaires longs, qui sont souvent des récits d'expériences personnelles qui viennent en écho à mes réflexions, le plus souvent issues d'expériences personnelles également. C'est intéressant pour moi, ces récits qui viennent en écho les uns des autres. Parfois, un seul mot de ces récits va me permettre de prolonger ma réflexion dans une direction que je n'avais pas envisagée. Et à chaque fois, ces échos de récits autobiographiques me permettent de me décentrer, de ne pas rester figée dans le nombrilisme, d'élargir mes perspectives!

J'ai remarqué aussi que votre réflexion faisait écho à la mienne, récente, mais bien plus modeste et naïve, sur mon propre blog, dans un billet intitulé « dialogues » ? http://karleyn.wordpress.com/2012/01/19/dialogues/

Bonne continuation dans votre recherche en réseau! »

Karinesperanto, 04/02/2012 à 12:34

> *« Merci à vous pour ce commentaire! Je ne sais pas trop non plus ce que j'attends d'un commentaire en général, mais une chose est sûre : je lis le vôtre avec plaisir!*
> *Je rebondis sur l'idée (j'aime beaucoup cette expression, en forme de « ping-pong réflexif »!) des commentaires d'encouragement, que je n'ai pas évoqués en effet : ils sont à n'en pas douter très précieux, précisément dans cette dimension que vous exprimez bien « "Continue ta recherche dans cette voie. C'est un sujet intéressant.". Je les distinguerais d'ailleurs du « oui » que je mentionne dans le billet : tandis que ce dernier prend acte, comme si le sujet était clos (réaction peut-être provoquée par le côté « paralysant » du billet qu'évoque Alice), un mot d'encouragement est plutôt une invitation à aller plus loin, en*

forme de « il y a encore tant à penser, continuons ensemble! ».
Quant aux longs commentaires en forme de récits d'expériences personnelles, ils comptent parmi mes préférés!! Justement parce qu'ils sont le signe que les idées partagées dans le billet ont fait écho à une certaine réalité vécue (ou imaginée, peu importe), qu'elles ont touché quelque chose. On reproche souvent à la philosophie (discipline dont je suis issue!) d'être abstraite et conceptuelle; alors quand une personne vient vous voir à la fin d'une conférence pour vous dire que vos propos ont touché quelque chose en elle, je trouve que c'est le plus beau et le plus émouvant des « commentaires ».
Merci beaucoup pour la référence à votre billet, que je lirai avec grand plaisir; et je prends comme un signe qu'il soit intitulé « dialogues »...! »

Julie Henry, 04/02/2012 à 14:53

Discussion

« Merci julie pour ce magnifique billet dont j'aime le ton ferme et la précision impeccable, et qui tombe à point pour de nombreuses raisons – j'ai lu le commentaire d'alice et j'ai l'impression de comprendre « l'effet paralysant » qu'elle mentionne : je lis dans ton billet, tout en ayant conscience de mes projections (!), quelque chose de cette parrêsia antique que foucault a reprise dans « le courage de la vérité », et qui produit des effets frappants dans les sociétés de parole policées ou la vérité directe est en général évitée – une parresiaste dans la « villa réflexive » (j'ai décidé unilatéralement et en accord avec moi-même que le carnet « espaces réflexifs » était la villa médicis de la plateforme hypothèses…) : ça me plaît beaucoup!

Le passage par l'écrit que tu évoques au début comme « mise à distance de ses propres idées » a peut-être une valeur générale dans le développement de l'humain : le passage à l'écrit pour les enfants en phase d'acquisition joue absolument ce rôle, et nombre de difficultés à écrire des petits s'expliquent par cette impossibilité de sortir de soi, ou, si l'on adopte une perspective psychanalytique, de la fusion avec le corps de la mère, donc du « même », et, finalement, de la toute-puissance – il y a des travaux passionnants là-dessus, en particulier cet article de marie-alice du pasquier : « l'enfant qui écrit mal ou la difficulté d'accès au symbolique interrogée à travers l'écriture » : http://bit.ly/y1txiH
Autrement dit passer à l'écrit, c'est passer à l'autre, c'est un risque, et nous sommes encore, adultes et chercheurs, toujours plus ou moins pris dans cette difficulté, et tu montres bien que certains ne sortent pas du « même »…

Je suis vraiment d'accord avec ta conception de la réflexivité dans le point 3 : que le commentaire de l'autre nous permet d'en apprendre sur nous-mêmes – je pense cependant qu'il faut pour cela une qualité, je dirais une vertu (intellectuelle), de l'autre, qui n'est malheureusement pas si courante : comme tu le dis : « pour ouvrir la voie de la réflexivité, il faut d'abord accepter la question qui est posée par l'autre », et pour « accepter », il faut d'abord «

entendre »

« il y a une différence entre proposer une analogie éclairante avec son domaine de recherche, et projeter sans médiation ses objets de recherche » : je trouve cette remarque génialement pensée et exprimée
et je suis aussi d'accord avec mélodie : les deux types de commentaires « agaçants » que tu évoques, le « non » et le « il manque », sont des attitudes courantes, dans d'autres espaces de discussion (et d'ailleurs je m'inclus dans la critique car je n'y échappe sans doute pas non plus) – le « il manque » me semble être le pire, parce qu'il implique une vision close, totalisante et parfois totalitaire d'un problème, et moi, c'est ça que je trouve paralysant – et comme elle je pense que ce billet pose, bien au delà du commentaire en ligne, la question du dialogue scientifique et de ses formes : il y aurait plein de choses à faire sur cette question, c'est un point un peu aveugle de nos milieux

retour réflexif sur mon commentaire : je suis tellement d'accord qu'il n'apporte peut-être rien, désolée...;=))) »

Marie-Anne Paveau, 04/02/2012 à 09:41

> *« Si, votre commentaire apporte beaucoup, et je vous en remercie!! Justement, d'ailleurs, par ce « passage à l'écrit d'un autre que soi » : la façon personnelle que vous avez de formuler ces idées m'apprend beaucoup de choses, à la fois apports de vos propres idées, et ... autre expression des miennes!*
> *Merci beaucoup pour la référence de Marie-Alice du Pasquier que vous me proposez : c'est un thème qui me passionne, et j'irai lire ce texte avec grand intérêt. C'est en effet difficile de passer à l'écrit, peut-être plus encore pour les sujets qui nous sont proches (je peine à investir le carnet que je partage avec mon laboratoire junior, et à un autre niveau, on connaît tous le pas qui consiste à entamer un journal intime...). Cela a un côté inquiétant de*

devenir spectateur de soi-même, avec la crainte d'être déçu, ou même de ne pas s'y reconnaître… Mais quelle richesse une fois le pas franchi, quel plaisir de se constituer ainsi progressivement, comme on regarderait un enfant grandir!
Et je partage sinon entièrement votre remarque et celle de Mélodie sur l'élargissement possible de ces réflexions au dialogue (ou « non-dialogue » justement, par moment) scientifique. Il me semble que c'est cette humanité consistant à reconnaître l'autre (son altérité, et aussi la nôtre!) pour pouvoir l'entendre qui fait souvent défaut. Je ne suis pas loin de penser que, dans cette difficulté à reconnaître l'autre, c'est aussi la crainte de se percevoir ensuite soi-même comme autre, de se trouver à questionner ses propres pensées (certitudes?) qui fait obstacle.
Et nous sommes humains, cette crainte est profondément humaine : je ne m'exclus pas de ce danger, et le reconnaître peut aussi inciter à l'indulgence… Comprendre ce qui fait obstacle chez autrui, et l'amener à en prendre conscience avec patience et bienveillance, sans suspecter chez lui de mauvaises intentions, est aussi une belle main tendue vers le dialogue! »

Julie Henry, 04/02/2012 à 14:41

***

Billet original : Henry, Julie, 4 février 2012, « Les commentaires : espace et outil de réflexivité, ou occasion d'exprimer ses marottes? », *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche], consulté le 6 juin 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/316.

Crédit photographique : *Grande Boucle par Raphael Goetter, licence CC-BY-NC-ND*

La métaphore de la Villa

ELENA AZOFRA

Nota Bene : la version espagnole de ce texte est présentée dans le chapitre suivant.

De carnets et de maisons. Les origines de la Villa

C'est dans le temps pas lointain de mon enfance numérique, quand je naviguais dans la mer complexe de *La pensée du discours*, que j'ai entendu pour la première fois parler des carnets de recherche comme de « maisons ». Dans le billet « Le doctorant 2.0. L'Infusoir et l'Enklask à Paris 13 », où Marie-Anne Paveau résumait les points les plus intéressants de la discussion au sein d'un séminaire avec Mélodie Faury et Benoît Kermoal à propos de leurs carnets de recherche, j'ai lu ces mots qui ont attiré mon attention :

> Mélodie Faury compte garder le sien [son carnet après la thèse], le «relooker », en refaire la « décoration intérieure » (nous avons souvent pendant cette séance souligné que **nos carnets constituaient en quelque sorte des "maisons", dans lesquels nous nous sentions "chez nous"**)[1].

La nouveauté, le caractère spécial, métaphorique, du terme *maison* et de l'expression *chez nous* est souligné par les guillemets, ressource typographique employée pour remarquer ce caractère. Aux *Espaces Réflexifs*, tout au long de quinze premiers mois de l'expérience, les guillemets de **« maison »** ont disparu, la ***maison*** est devenue ***villa***, puis ***la villa*** (un espace signalé par le défini, donc bien connu de la part des participants du discours), **#villa** ou **#VillaReflexive** (avec le symbole # qui nous parle des origines dans

1. Les caractères gras, tout au long de ce chapitre, sont de la main de l'auteure; ils ne réflètent pas la typographie du texte original.

les échanges sur le réseau Twitter) et finalement ***notre villa*** (un espace accompagné d'un possessif qui rend compte du sentiment des habitants).

Évidemment, il s'agit d'un espace irréel, un endroit « au milieu de nulle part ou peut-être de partout […], un milieu idéal, rêvé, imaginé par une communauté », comme Stéphanie Messal nous le disait dans « Conte féérique pour Villa réflexive ». Je vais essayer ici de saisir comment le lieu numérique des *Espaces Réflexifs* est devenu villa, maison partagée, et comment les locataires successifs l'ont construite et vécue. Il y a déjà quelques réflexions et quelques analyses ; le retour réflexif de décembre 2012, sur la première année de «co-location» à la Villa, nous a laissé de beaux textes « méta-réflexifs » :

> Décembre sera méta-réflexif ou ne sera pas : réflexif et réfléchissant sur la réflexivité mise en œuvre pendant ces mois créatifs (Marie-Anne Paveau, « À louer 2013 : #villa spacieuse, lumineuse et calme, locataire réflexif bienvenu »)[2].

Mais je voudrais mettre au point les détails de cette histoire que j'ai plusieurs fois mentionnée et qui m'a plu surtout pour la simplicité, le naturel, la spontanéité avec lesquels se développait cette construction collective tellement émouvante. Il y a deux billets, publiés au mois de décembre, que j'ai beaucoup utilisés pour mon analyse de la métaphore : tout d'abord, le superbe « Conte féérique pour Villa réflexive », où Stéphanie Messal nous raconte « l'histoire d'un carnet de recherche en ligne qui par le pouvoir magique de ses résidents se transforma en Villa Réflexive… », et ensuite « Liminaires. Entrer dans les Espaces Réflexifs », où Marie-Anne décrit le style « liminaire » (c'est-à-dire, le style d'entrée) de chaque locataire à la Villa. Un tissu de lien hypertextes prend forme dans ces billets qui visent à expliquer la magie de la Villa; pour moi, les billets du mois de décembre se déroulaient comme des petits cadeaux autour du sapin de Noël.

2. Rien d'étonnant chez les « réflexivistes » que nous sommes…

Naissance et développement de la métaphore de la Villa

« le besoin de s'approprier une réalité très différente de ce que l'on vit ordinairement dans nos vies de chercheurs »

Comment la métaphore est-elle née? Pour mieux comprendre les raisons pour lesquelles nous en sommes arrivés à construire cette Villa, il faudrait mentionner le besoin de s'approprier une réalité très différente de ce que l'on vit ordinairement dans nos vies de chercheurs (« l'étrange édifice collectif » dont nous parle Jonathan Chibois à « [Édito d'avril] De quoi le carnet est-il le miroir? »). D'après la théorie traditionnelle, la métaphore est une figure de style fondée sur l'analogie entre un terme réel et un terme figuré ; l'association se fait sans lien de comparaison et vise à exprimer des connotations ou des sens subjectifs que le locuteur cherche à évoquer.

Mais la sémantique cognitive a remarqué, surtout à partir de l'œuvre de George Lakoff et Mark Johnson, *Les métaphores dans la vie quotidienne*, que les métaphores ne sont pas seulement des procédés stylistiques concernant la création poétique, mais plutôt des formes de conceptualisation du monde, un essai de compréhension des réalités les plus abstraites à travers les images de réalités plus concrètes, donc plus faciles à saisir. La métaphore de la Villa, spontanément surgie dans les textes des rédacteurs des *Espaces Réflexifs*, serait donc une façon de comprendre et de faire comprendre aux autres un phénomène inconnu, une forme d'écriture et de partage-rencontre, d'amitié scientifique, concepts tous difficiles à expliquer. Je ne sais pas si le français utilise le mot savant dérivé du lat. *ineffabilis* (esp. *inefable*), mais je trouve qu'il convient à ce que je veux dire : l'expérience vécue aux *Espaces*, dès les premiers mois, a été tellement différente, tellement émouvante, qu'on n'a su la nommer que par des mots connus qui, au-delà de leur signification dénotative, possédaient des connotations qui permettaient d'appréhender le phénomène dit « Villa réflexive ».

> Certes cette Villa Réflexive est un lieu peuplé de miroirs par lesquels nous tentons de comprendre nos habitudes et méthodes scientifiques,

> de nous représenter nos propres représentations. (Claire Placial, « Au seuil de la Villa – planter un arbre »)

La difficulté pour saisir la réalité des *Espaces réflexifs* a son reflet dans ces mots de Stéphanie :

> Un milieu, un environnement, **un endroit dont on ne peut vraiment définir la forme et les contours** [...]. C'est un milieu donc au milieu de nulle part ou peut-être de partout [...]. Mais c'est un milieu idéal, rêvé, imaginé par une communauté. Et c'est ainsi que d'indéfini, **cet espace se définit** avec le temps et ses résidents. Des espaces idéaux... **plus vraiment indéfinis car habités**. Et en posant ses valises, le résident en dressait le nouveau décor.

Cependant, la consolidation d'une métaphore a besoin d'un partage des sens subjectifs qui y sont associés : ici, est remarquable la naturalité qu'on a perçue dans l'usage du mot figuré (*la villa*) pour faire référence au terme réel (*le lieu numérique*). Même si elle a eu besoin de quelques mois pour s'imposer, le temps d'acceptation parmi les « habitants » a été vraiment très court. On peut documenter tout ce processus dans les billets et les commentaires, comme je vais montrer tout à l'heure, mais je voudrais citer particulièrement quelques étapes qui témoignent de la naissance et de la consolidation de la métaphore :

- 4 février 2012 : « ... j'ai décidé unilatéralement et en accord avec moi-même que le carnet « espaces réflexifs » était la **villa médicis** de la plateforme hypothèses... » (Marie-Anne Paveau, commentaire à Julie Henry dans « Les commentaires : espace et outil de réflexivité, ou occasion d'exprimer ses marottes? »).
- 10 février 2012 : Marie-Anne parle de « billets de la villa réflexive » et tout de suite Mélodie garde l'expression pour la reprendre dans un contexte de métalangage, en écrivant : « un espace que Marie-Anne Paveau qualifie désormais de "**Villa réflexive**" » (« Des regards qui se croisent... numériquement »).
- 1 août 2012 : On trouve le mot ***Villa* dans un titre**, dans le premier billet de la série de Claire Placial : « Au seuil de la Villa – planter un arbre ».
- 4 décembre 2012 : « La **métaphore de la #villa** n'est pas venue tout de

suite, elle s'est imposée et s'est filée au fur et à mesure que se déroulait cette aventure carnetière. Elle est maintenant naturalisée et je pense que pour nous tous ce carnet est réellement, dans notre esprit, une maison » (Marie-Anne Paveau, « Liminaires. Entrer dans les Espaces Réflexifs »).

En somme, plusieurs étapes se sont accomplies en moins d'un an : naissance de la métaphore, intercompréhension, partage, acceptation, consolidation, naturalisation… Un tel phénomène n'aurait pu avoir lieu que par le fort lien du terme métaphorique avec la réalité (ou l'irréalité ?) évoquée.

« Mois après mois, la métaphore de la villa s'est développée avec les images apportées par chacun des locataires, qui ont agrandi la primitive "maison" en lui ajoutant des pièces, des motifs, des petits détails… »

La construction progressive de la métaphore

Mois après mois, la métaphore de la villa s'est développée avec les images apportées par chacun des locataires, qui ont agrandi la primitive « maison » en lui ajoutant des pièces, des motifs, des petits détails…[3]

En janvier 2012, Stéphanie Messal, première rédactrice-habitante, parle déjà de **murs**, un motif qui montre le lien entre la page d'accueil du carnet (mur numérique) et les vrais murs d'une maison ; c'est peut-être le début de la construction de la « maison ». Ainsi, on peut lire dans son dernier billet (« Je tue « Il » ») : « Désormais les mots de Mélodie Faury vont venir **tapisser les murs** du mois de février ». En plus, elle a peuplé de **miroirs** cet espace, le transformant « en un Palais des Glaces miniature, recouvrant ses murs de miroirs de toutes formes et de tout genre, créant ainsi des **espaces** non plus indéfinis mais bel et bien **infinis** » (« Conte féérique pour Villa réflexive »).

3. On a remarqué en caractère gras tous les mots ayant un rapport au terme réel *maison* : le lecteur peut suivre la mise en œuvre en lisant tous ces mots à la suite.

Au début du mois de février 2012, Mélodie Faury reprend le concept de **décoration**, qui peut s'accorder avec le mur numérique (où on change les widgets, le bandeau…) comme au murs d'une maison (où on accroche des tableaux et des étagères). Face aux **portes** des *Espaces réflexifs* (qui représentent le point de départ, le moment de prendre son tour comme rédactrice du carnet), elle parle d'un **espace investi** et de ses **invités** : le carnet est en train de se faire maison, lieu « habité ».

> Moment attendu et appréhendé tout à la fois, voici que les **portes** des Espaces réflexifs me sont ouvertes et que je peux **m'y promener**,

m'y installer pour un mois… […]. Vais-je revoir la **décoration** de fond en comble ou au contraire garder la trace de sa précédente habitante ? […] dans cet **espace que j'investis**, j'espère pouvoir recevoir et vous présenter quelques **invités**. […] [Cet espace] inséré dans une plate-forme, où les commentaires sont possibles, où l'on passe d'un carnet à l'autre, comme l'on change de maison et d'hôte, (« Indéterminée »).

On a vu plus haut comment le mot ***villa*** (d'abord **villa médicis**, puis simplement **villa** ou **villa réflexive**, parfois **maison réflexive**) est introduit par Marie-Anne et tout de suite adopté par Mélodie :

> Comme Stéphanie, j'aime **la nouvelle déco de la maison réflexive** et je remarque qu'elle a été pensée et réalisée avec soin (Marie-Anne, commentaire à Mélodie Faury dans « Indéterminée »)

En mars 2012, Marie-Anne Paveau arrive avec ses boucles, spirales, tortillons… Toutes ces formes, introduites d'emblée comme symboles de la réflexivité, sont devenus des éléments décoratifs, parallèlement à (ou sous l'influence de) la métaphore de la maison en construction. On reprend le terme *décoration* (**nouvelle décoration**) et il y a même un billet sur quelques **objets décoratifs** : chaises, lampe, fauteuil… Peut-être cherche-t-on des **meubles** pour la maison? s'agit-il d'un ameublement? Sans doute! La métaphore se consolide, au point de susciter des motifs thématiques comme celui des meubles. Quelques mois après, Stéphanie parlera de **fils de fer d'étendage** et des « belles **balustrades aux arabesques** élégamment alambiquées » qu'elle voit dans les boucles de Marie-Anne.

Outre les boucles et tortillons, au mois de mars il faut parler de la **cave**, un motif qui va être repris plusieurs fois dorénavant par les habitants, surtout parce qu'il éprouve l'état d'esprit abritant de notre Villa :

> … j'entre à mon tour dans la Villa Réflexive. Je m'y installe pour un mois, je l'ai agrémentée de quelques « boucles étranges, spirales réflexives et autres tortillons récursifs » et j'ai mis du Bourgogne à la cave pour recevoir les pensées amies (« Pourquoi je vois pas mes yeux? »).

Et la réception enthousiaste de la part de Stéphanie, dans un commentaire :

> Tout d'abord, je vois avec émerveillement combien tu vas prendre grand soin des habitants de la Villa : un petit bourgogne pour accompagner quelques conversations, c'est avec le plus grand des plaisirs.

À ce moment, on peut dire qu'il y a eu un changement important : Stéphanie, Mélodie et Marie-Anne sont devenues des **hôtesses** de la maison partagée par les locataires et leurs invités. Leur esprit accueillant fait que les mots avec des connotations affectives soient une caractéristique des billets publiés aux *Espaces réflexifs* : rencontres, plaisirs, amitié (amitiés scientifiques), prendre soin, pensées amies… On commence aussi à voir ce temps d'écriture collective comme un **séjour**.

En avril 2012, Jonathan Chibois revient à l'idée originale du « carnet » : « C'est donc avec plaisir que j'ouvre le quatrième chapitre de ce carnet ». Il n'ouvre pas les « portes » dont parlait Mélodie, bien qu'il fasse mention à « cet **étrange édifice collectif** » où sont arrivés les *Espaces* :

> Voilà trois mois que ce carnet de recherche nous emmène dans une spirale réflexive, déroutante mais stimulante, faites de métaphores, de confrontations et de lectures. Que soient ici remerciées nos trois agitatrices de neurones pour la dynamique insufflée et le chemin déjà parcouru, et plus personnellement pour m'avoir invité à apporter ma contribution à cet étrange édifice collectif. (« [Édito d'avril] De quoi le carnet est-il le miroir? »).

Au mois de juin 2012, le bureau de Martine Sonnet, placé sous les toits, vient agrandir le regard sur la Villa : dans « Bienvenue dans ma vie de bureau », Martine nous ouvre la porte d'un **bureau** avec un coin réservé pour Morwenna Coquelin, qui viendra à la mi-juin avec ses **fantômes**… Une **villa enchantée**? Oui, peut-être, mais on n'a pas peur : les fantômes sont emprisonnés dans les manuscrits et on ne les voit pas… Morwenna va partager le logement de la maison, en faisant une « colocation temporaire – une *Zwischenmiete en allemand* » (« Fantômes, 1 – Se montrer au travail, asseoir son autorité »).

Pendant l'été, Benoît Kermoal parcourt les **couloirs** de la Villa et instaure le rite du « **passage des clés** », que vont reprendre tous les locataires successifs (Claire, Elena, Delphine…). Un rituel domestique qui a aussi un reflet numérique : pour pouvoir commencer à écrire dans le carnet, il faut avoir des permis et des mots de passe qui jouent le rôle des vraies clés.

En août 2012, Claire fait sa vie au jardin, où elle plante un arbre, un *ginkgo biloba*; en plus, elle demande a Mélodie de faire faire un **deuxième double des clés** pour inviter Maxime, pour qui elle prépare une **chambre d'amis**. Elle pose ses **livres** sur les **meubles** que d'autres ont laissés, accroche ses **tableaux** aux murs (comme on le disait plus haut, une image très réaliste, puisque les widgets du carnet ressemblent à de vrais tableaux). C'est la première à décrire son arrivée en termes d'« **aménagement** » et à parler du rapport conscient image ~ métaphore ~ pensée :

> Me voilà dans la Villa Réflexive. Les locataires précédents ont posté aux murs des **éléments de décoration**, ont laissé dans leurs chambres des meubles sur lesquels poser mes livres, et ils ont garni de leurs écrits **la bibliothèque commune**. À mon tour de m'installer, et pour ce premier billet, il s'agira d'accrocher des tableaux aux murs. Quand

> j'arrive « *in real life* » dans un nouvel appartement, souvent avant-même d'avoir déballé toute la vaisselle, je mets des images aux murs et des cartes postales dans ma bibliothèque. Je pense beaucoup par images et par métaphores ; il a fallu l'écriture du carnet *Langues de feu* pour que j'en sois vraiment consciente. La participation à ce carnet collectif m'est une occasion d'expérimenter une réflexion par images, reflets et échos – le nom même du carnet y invite. « Imagier. Avec Goethe ».

Le premier août, dans un commentaire, Marie-Anne regroupe les éléments de la maison :

> … mois après mois, la métaphore de la villa s'installe et se développe : nous avions des **pièces**, des **murs** fraîchement repeints, des **accrochages**, du **mobilier design**, des **réfrigérateurs** pleins, une **cave** même; nous avons maintenant une **chambre d'amis**, et surtout un **jardin**, avec un premier **arbre**… à quand le potager, la piscine, le labyrinthe à l'anglaise peut-être?

L'extérieur de la maison prend son importance à la fin de l'été : août fini

avec de références aux **tilleuls**, aux jaunissantes **feuilles** qui tombent, à la **lumière** changeante… En septembre, la **nature vivante et transparente** (de l'eau, des cascades, des papillons et même des méduses…) va se répandre dans le jardin, tandis qu'à l'intérieur, des rideaux sont accrochés dans la chambre d'amis. Les mots d'accueil vont se répéter pour Maxime Durisotti et Aboubekeur Zineddine, invités qui vont partager la maison.

Après, en automne, sont déjà naturalisés les **symboles de l'entrée** à la maison et l'image des « liminaires ». Delphine Regnard nous parlera de son **arrivée à la gare**, et Raphaële Bertho se promènera dans la **cuisine**, sa **tasse de café** à la main, sans savoir quelle porte choisir pour commencer le chemin réflexif. Son regard de photographe nous place à nouveau devant un élément important à la Villa : le **cadre** (Stéphanie affirme : « Le cadre est sûrement l'un des éléments architecturaux emblématique de cette Villa : les portes, les fenêtres, les miroirs mais aussi tous les tableaux accrochés de partout », « Conte féérique pour Villa réflexive »). Et finalement, Raphaële nous permettra même découvrir le contenu de sa **valise** : des livres et un appareil photographique.

Une fois fixée l'image de la villa, de nouvelles associations se déroulent, et de nouveaux motifs prennent leur tour, en même temps que les associations

primaires se consolident. Et c'est ainsi qu'on est arrivés à penser le carnet comme une maison, à voir réellement notre prise de tour comme une arrivée dans un lieu que chacun rêve différent, mais qu'on voit toujours comme un **lieu de partage et d'amitié**. Et tout ça s'est passé au fil des mois, au fil des billets, au fil des co-locations…

> Maison, j'ai dit maison? Oui, et mieux encore, je vous parle de villa! De ces villas grandes et généreuses, de celles qui évoquent cette *dolce vita* des vacances d'été à l'ombre des arbres (des gingkos paraît-il), et ces douces soirées d'hiver passées au coin du feu. […] je m'en vais vous raconter l'histoire d'un carnet de recherche en ligne qui par le pouvoir magique de ses résidents se transforma en Villa Réflexive… (« Conte féérique pour Villa réflexive »)

Mais notre Villa a une nature tout à fait unique :

> Mais cette Villa n'était pas comme les autres. D'abord parce qu'elle était réflexive. Quelle curieuse Villa que voilà : dotée d'un esprit, capable de réfléchir, mieux de réfléchir sur elle-même. (Stéphanie Messal, « Conte féérique pour Villa réflexive »)

« Et peut-être est-on allés plus loin, jusqu'au bout des chemins de la réalité, semble nous dire Stéphanie : de **Villa Réflexive** à **Villa Magique** »

Une Villa qui réfléchit? Une Villa dotée d'un esprit? Bien sûr! Mais pour expliquer ces attributs il faudrait étudier d'autres figures de style (métonymie, personnalisation…) et ça serait une autre histoire… Et peut-être est-on allés plus loin, jusqu'au bout des chemins de la réalité, semble nous dire Stéphanie : de la **Villa Réflexive** à la **Villa Magique**…

> C'est parce que des hommes et des femmes, venues de leurs contrées scientifiques lointaines avaient à cœur de partager leurs réflexions que cette Villa est née. Une Villa qui se voulait Réflexive à la base, se transforma en Villa Magique. Parce que oui, il y a encore beaucoup de magie en ce monde. C'est parce que des clés se sont passées de main

> en main en chaque fin et début de mois, parce que des tableaux se sont accrochés aux murs, parce que des voix se sont élevées sur des pages blanches que la Villa est née. (« Conte féérique pour Villa réflexive »).

L'expérience vécue à la Villa a déjà fourni de la matière de recherche pas seulement aux humanistes qui y habitent, mais aussi à un mathématicien qui comprend parfaitement « l'esprit Villa », et qui l'a même baptisé avec un néologisme, la ***Villariété*** :

> Tout cela [l'analyse des mots utilisés pour définir la Villa ayant un usage mathématique : espace, base…] va m'amener à considérer la Villa réflexive comme une variété algébrique. Je décide de lui donner pour nom : "**villariété**"! Cette villariété possède donc des singularités selon le texte : on dit donc que c'est une **variété algébrique singulière**. […] Si je devais définir la villariété : "C'est l'ensemble des éléments (environnement et auteurs) qui constituent la Villa réflexive". Chaque auteur serait une singularité de cette variété et engendrerait une transformation de la Villa durant son séjour (Florian Caullery, « La Villariété : variété réflexive », *Presque Partout*).

Finalement, la naturalisation de la métaphore s'est imposée à la réalité du carnet, à tel point qu'on ne sait plus où l'on est quand on lit les billets :

> Et maintenant que je reparcours le carnet-maison rétrospectivement, la métaphore impose son "pattern" : je ne peux plus relire les billets autrement qu'avec des images mentales de pièces, couloir, salon, cuisine, chambre d'amis, cave aussi, et même extension, jardin, qui ont jalonné humoristiquement nos commentaires et nos tweets… (Marie-Anne Paveau, « Liminaires. Entrer dans les Espaces Réflexifs »).

De l'humanité du carnet et de la convivialité de notre Villa

Quand on lit nos billets « réflexifs », on a souvent l'impression de partager un esprit collectif particulièrement affectueux, chaleureux. À cet esprit répondent les mots qui expriment une connotation de chaleur, de chauffage (*chaud = affectueux = humain*). La seule référence « physique » au chauffage de la Villa, jusqu'à présent, c'est la cheminée autour de laquelle Stéphanie nous a raconté son superbe conte féerique. Mais il y a parfois des commentaires qui soulèvent l'idée d'échauffement des esprits qui habitent la #Villa, l'idée de convivialité :

> Cet espace est un lieu de pensées multiples et parfois divergentes ou contradictoires, quelquefois convergentes, où les esprits doivent s'y "échauffer" pour résister à la tentation ou aux risques de l'isolement du chercheur, et aussi pour s'y "réchauffer" mutuellement un peu en ce début de février grelotant. (Christophe Tuffery, commentaire à Mélodie Faury dans « Indéterminée »)

Parallèlement, on retrouve plusieurs fois des mots qui expriment l'idée du partage et de l'accueil, particulièrement aux moments d'arrivée, quand les

doutes et les incertitudes assaillent le nouveau locataire.[4] Le sentiment de timidité, d'embarras, avec lequel on se trouve à la porte de la maison (c'est à dire, au début du séjour) est souvent souligné dans le premier billet du mois. Les mots d'accueil, dans les commentaires comme sur Twitter, visent à éloigner les complexes, les peurs, les hontes des invités. Afin de rendre l'arrivée plus facile, Marie-Anne a placé à la porte, au début de l'année 2013, une jarre (dite « jarre aux complexes »), avec une légende très appropriée:

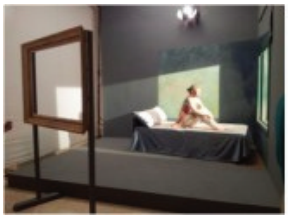
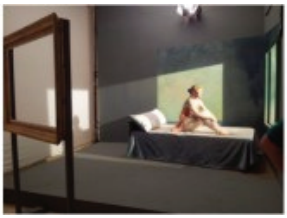
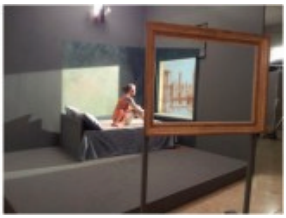
« Jarre en terre cuite provençale destinée à recueillir les complexes divers et variés, d'infériorité comme de supériorité d'ailleurs… elle est vidée régulièrement! »

4. Les concepts de 'partage' et d''accueil' sont présents dans les tweets des locataires de la Villa, souvent avec le symbole # qui sert à modaliser les énoncés, comme Marie-Anne Paveau explique très bien dans « Hashtag », sur le carnet *Technologies discursives* : « *Emotion et modalisation*. Il existe aussi des usages du hashtag liés à l'expression des émotions et aux modalisations des énoncés ». Les hashtags #partage ou #accueil, à mon avis, refléteraient la subjectivité énonciative des twitteurs liés à la communauté de la Villa.

Cette jarre, pour moi, c'est le symbole de l'ouverture d'esprit qui caractérise notre Villa. Un lieu numérique devenu *espace*, où chacun garde son individualité même en partageant une maison. La maison de tous et la maison de personne. Une maison ouverte. Et surtout, un espace où la largesse des hôtesses (il est reconnu de tous, ce rôle de Stéphanie, Mélodie et Marie-Anne) a réussi à construire une ***communauté***, pas seulement une *villa*. Un espace numérique fortement humain, peuplé de présences, de mots, d'échos, de pensées… Un espace bien soigné, construit avec grand soin par tous ses colocataires. Au fil des mois et des billets, mois après mois…

> la Villa réflexive est un autre lieu, d'une autre forme où les mots, où les échanges et les rencontres se tissent. l'attente ici est celle de suivre là où nous emmène l'habitant.e pour un mois, le plaisir de comprendre d'où il parle et ce qu'il a à nous dire, à partir de cet objet pris en commun, la "réflexivité" (Mélodie Faury, commentaire à Raphaële Bertho dans « Par où commencer ? »)
>
> la Villa réflexive s'étoffe de regards et d'approches, parfois de rencontres et de discussions. Beaucoup de questions se posent au fur et à mesure que le projet se développe et se partage, sur le fond du sujet que nous avons choisi d'aborder ici publiquement, mais aussi sur la forme que prend la Villa : un espace ouvert, où les locataires donnent leur écrits à voir à peu près au moment où ils les construisent. (Mélodie Faury, « Une Villa, un espace de recherche, un lieu de discussion? – Parenthèse entre juin et juillet »)

La construction de cette image de la Villa, telle qu'on l'a décrite, parle beaucoup de l'humanité présente dans les espaces numériques d'Hypothèses – ou peut-être dans les espaces des Sciences humaines et sociales, je ne peux pas l'affirmer.

L'expérience dite #VillaRéflexive

Pour finir, si l'on me permet, je voudrais placer ici deux textes empruntés qui reflètent très bien ce que j'ai éprouvé comme participante à l' expérience collective de la Villa :

> Cette expérience de carnet collectif est l'une des plus passionnantes de ma vie numérique de chercheuse et confirme la richesse tout à fait spécifique de la recherche en ligne : rencontres, dialogues, croisements, liens, collaborations. Si la recherche hors ligne est parfois, même souvent, silencieuse et solitaire (le retour sur nos travaux publiés n'est finalement pas si fréquent, explicitement en tout cas), la recherche en ligne est toujours peuplée des présences, paroles et pensées des autres. (Marie-Anne Paveau, « Pourquoi je vois pas mes yeux? », mars 2012)
>
> Ce carnet collectif, dans sa concrétisation, est jusqu'à présent une belle surprise, et une expérience dont je n'aurais pas pu deviner l'intensité. Les échanges qui s'y nouent, et qui naissent, hors du numérique tout autant que dedans, sont irremplaçables : ce sont des discussions scientifiques, renouvelées, avec des interlocuteurs connus mais aussi avec de nouveaux regards, rencontrés. J'aime cette recherche en ligne que tu décris si bien, d'autant plus lorsqu'elle se tisse avec la recherche hors ligne. Et c'est, il me semble, ce que ces Espaces réflexifs font. (Mélodie Faury, commentaire au billet ci-dessus)

Sans aucune doute, **notre #VillaRéflexive**, qui va devenir peut-être **#NotreVilla**, est pour moi un lieu d'enrichissement pas seulement scientifique, mais aussi (et surtout?) personnel, dont le seul parallèle serait une maison. À mon avis, les chercheurs, avant tout, doivent « habiter » les lieux où ils veulent s'épanouir et doivent aussi les partager, en y traçant un chemin d'apprentissage interdisciplinaire, humain et permanent avec des autres. De vrais lieux de partage comme nos *Espaces Réflexifs*.

***

(Texte inédit, 2019)

Crédits photographiques

Mirror par m kasahara licence CC-BY-NC-ND

Open door par Tracy licence CC-BY

Bradbury Building balustrade detail par Aude Lising, licence CC-BY-NC-ND

bureau sous les toits, Martine Sonnet, licence CC-BY

JARDIN-4D-automne-II-09854 par Méthode Jardin4D, licence CC-BY-SA

curtains par Judy van der Velden, licence CC-BY-NC-ND

« Nature transparente au jardin ». "Langue et transparences". Photo © Elena Ruiz pour MorFlog (tous droits réservés)

« Jarre aux complexes ». Photo Le Chêne Vert, potier à Anduze – http://www.poteriedanduze.com/vert

Image « L'importance du cadre ». Hopper au Musée Thyssen Bornemisza (Madrid). Photo Elena Azofra pour Espaces réflexifs

La metáfora de la Villa

ELENA AZOFRA

Blogs y casas. Los orígenes de la Villa

Fue en los días no muy lejanos de mi infancia digital, cuando navegaba en el complejo mar de *La pensée du discours*, cuando oí por primera vez hablar de los blogs de investigación como «casas». En el post «Le doctorant 2.0. L'Infusoir et l'Enklask à Paris 13», donde Marie-Anne Paveau resumía los puntos más interesantes de la discusión en un seminario con Mélodie Faury y Benoît Kermoal sobre sus blogs de investigación, leí unas palabras que me llamaron la atención:

> Mélodie Faury compte garder le sien [su blog después de la tesis], le "relooker", en refaire la "décoration intérieure" (nous avons souvent pendant cette séance souligné que **nos carnets constituaient en quelque sorte des "maisons", dans lesquels nous nous sentions "chez nous"**) .[1]
>
> *Mélodie Faury tiene pensado conservar el suyo [su blog después de la tesis], "redecorarlo", rehacer su "decoración interior" (a menudo durante esta sesión hemos subrayado que* ***nuestros blogs eran de alguna manera "casas", que nos sentíamos en ellos "como en casa"****).*

La novedad, el carácter especial, metafórico, del término *casa* y la expresión *en nuestra casa* se destacaba mediante las comillas, un recurso tipográfico que se utiliza para subrayar este carácter. En el blog *Espaces Réflexifs*, durante los primeros quince meses de la experiencia, las comillas del término **«casa»** han desaparecido, la ***casa*** se ha convertido en una ***villa***, después en ***la villa*** (un espacio marcado con el artículo definido y, por tanto, bien conocido por los participantes en el discurso), **#villa** o **#VillaReflexive**

1. El resalte en negrita, a lo largo de este capítulo, no refleja la tipografía del texto original, sino que es de la autora.

(con el símbolo # que revela sus orígenes en las conversaciones de Twitter) y, finalmente, ***nuestra villa*** (un espacio acompañado por un posesivo que refleja el sentimiento de los residentes).

Obviamente, se trata de un espacio irreal, un lugar «en medio de la nada o tal vez de todas partes […], un ambiente ideal, soñado, imaginado por una comunidad», como decía Stéphanie Messal en «Conte féérique pour Villa réflexive ». Intentaré explicar aquí cómo el entorno digital del blog *Espaces Réflexifs* se ha convertido en una villa, en una casa compartida, y cómo los sucesivos inquilinos la han construido y vivido. Ya hay algunas reflexiones y algunos análisis; la serie de diciembre de 2012 sobre el primer año de «ocupación compartida» de la Villa nos dejó hermosos textos «meta-reflexivos»:

> décembre sera méta-réflexif ou ne sera pas : réflexif et réfléchissant sur la réflexivité mise en œuvre pendant ces mois créatifs (Marie-Anne Paveau, « À louer 2013 : #villa spacieuse, lumineuse et calme, locataire réflexif bienvenu »)[2],
>
> *diciembre será meta-reflexivo o no será: reflexivo y reflectante sobre la reflexividad puesta en marcha durante estos meses creativos (Marie-Anne Paveau, «À louer 2013 : #villa spacieuse, lumineuse et calme, locataire réflexif bienvenu»)*

Ahora bien, me gustaría analizar los detalles de esta historia que he mencionado muchas veces y que me gusta sobre todo por la simplicidad, la naturalidad y la espontaneidad con que se ha desarrollado esta construcción colectiva tan estimulante. Hay dos posts, publicados en diciembre, que he utilizado mucho para analizar la metáfora: en primer lugar, el magnífico « Conte féérique pour Villa réflexive », donde Stéphanie Messal nos cuenta «la historia de un cuaderno de investigación en línea que se convirtió en Villa Réflexive gracias a los poderes mágicos de sus residentes… »; y después «Liminaires. Entrer dans les Espaces Réflexifs», donde Marie-Anne describe el estilo «preliminar» (es decir, el estilo de entrada) de cada inquilino en la Villa. Una red de hipertextos enlazados toma forma en estos posts que intentan

2. Nada extraño para los «reflexivistas» que somos…

explicar la magia de la Villa; para mí, esos posts de diciembre fueron como pequeños regalos alrededor del árbol de Navidad.

Nacimiento y desarrollo de la metáfora de la Villa

« la necesidad de apropiarnos de una realidad muy diferente de lo que es habitual en nuestra vida de investigadores »

¿Cómo nació la metáfora? Para entender mejor por qué hemos llegado a construir esta Villa, habría que mencionar la necesidad de apropiarnos de una realidad muy diferente de lo que es habitual en nuestra vida de investigadores («el extraño edificio colectivo» del que nos habla Jonathan Chibois en «[Édito d'avril] De quoi le carnet est-il le miroir?»). Según la teoría tradicional, la metáfora es una figura estilística basada en la analogía entre un término real y uno figurado; la asociación se hace sin nexo comparativo y tiene como objetivo expresar connotaciones o sentidos subjetivos que el hablante trata de evocar.

Pero la semántica cognitiva ha señalado, especialmente a partir de la obra de George Lakoff y Mark Johnson *Metáforas de la vida cotidiana*, que las metáforas no son solo procedimientos estilísticos relacionados con la creación poética, sino más bien formas de conceptualización del mundo, un intento de entender las realidades más abstractas a través de imágenes de realidades más concretas, y por tanto más fáciles de entender. La metáfora de la Villa, que surge espontáneamente en los textos de los colaboradores del blog *Espaces Réflexifs*, sería así una forma de comprender y hacer comprender a los demás un fenómeno desconocido, una forma de escritura y de encuentros compartidos, de amistad científica, todos ellos conceptos difíciles de explicar. No sé si el francés utiliza el cultismo derivado del lat. INEFFABILIS (español *inefable*), pero creo que es el apropiado para lo que intento expresar: la experiencia vivida en *Espaces*, desde los primeros meses, ha sido tan diferente, tan estimulante, que solo hemos podido hablar de ella con palabras conocidas que, más allá de su significado denotativo, poseían connotaciones que permitían aprehender el fenómeno llamado «Villa Reflexiva».

> Certes cette Villa Réflexive est un lieu peuplé de miroirs par lesquels nous tentons de comprendre nos habitudes et méthodes scientifiques, de nous représenter nos propres représentations. (Claire Placial, « Au seuil de la Villa – planter un arbre »)
>
> *Sin duda esta Villa Reflexiva es un lugar lleno de espejos a través de los cuales intentamos comprender nuestras rutinas y métodos científicos, representar ante nosotros nuestras propias representaciones. (Claire Placial, «Au seuil de la Villa – planter un arbre»)*

La dificultad para entender la realidad de los *Espaces réflexifs* se refleja en estas palabras de Stéphanie :

> Un milieu, un environnement, **un endroit dont on ne peut vraiment définir la forme et les contours** […] C'est un milieu donc au milieu de nulle part ou peut-être de partout […] Mais c'est un milieu idéal, rêvé, imaginé par une communauté. Et c'est ainsi que d'indéfini, **cet espace se définit** avec le temps et ses résidents. Des espaces idéaux… **plus vraiment indéfinis car habités**. Et en posant ses valises, le résident en dressait le nouveau décor.
>
> *Un ambiente, un entorno,* ***un lugar cuya forma y contornos realmente no se pueden definir*** *[…] Por tanto, es un lugar en medio de ninguna parte o quizá de todas partes […] Pero es un lugar ideal, soñado, imaginado por una comunidad. Y así, al ser indefinido,* ***este espacio se define*** *con el tiempo y sus residentes. Espacios ideales… que* ***realmente dejan de ser indefinidos al estar habitados****. Y mientras deja allí las maletas, el residente coloca su nuevo decorado.*

Sin embargo, la consolidación de una metáfora necesita que se compartan los sentidos subjetivos asociados a ella: en este aspecto, cabe destacar la naturalidad que se aprecia en el uso del término figurado (*la villa*) para referirse al término real (*el lugar digital*). Aunque haya tardado algunos meses en imponerse, el tiempo de aceptación entre los «residentes» ha sido realmente muy corto. Se puede documentar todo este proceso en los posts y los comentarios, como mostraré a continuación, pero me gustaría mencionar algunos pasos que muestran el nacimiento y la consolidación de la metáfora:

- 4 de febrero de 2012 : «… he decidido unilateralmente y de acuerdo conmigo misma que el blog « espaces réflexifs » era la **villa médicis**de la plataforma hypothèses…» (Marie-Anne Paveau, comentario a Julie Henry en «Les commentaires : espace et outil de réflexivité, ou occasion d'exprimer ses marottes?»).
- 10 de febrero de 2012 : Marie-Anne habla de « posts de la villa reflexiva» e inmediatamente Mélodie toma nota de la expresión para utilizarla en un contexto de metalengua: «un espacio que Marie-Anne Paveau califica a partir de ahora como "**Villa reflexiva**"» («Des regards qui se croisent… numériquement »).
- 1 de agosto de 2012 : Encontramos la palabra **Villa en un título**, en el primer post de la serie de Claire Placial: «Au seuil de la Villa – planter un arbre».
- 4 de diciembre de 2012 : «La **metáfora de la #villa**no ha llegado de pronto, se ha impuesto y ha crecido al tiempo que se desarrollaba esta aventura bloguera. Ahora está naturalizada y creo que para todos nosotros este blog es realmente, en nuestra mente, una casa.». (Marie-Anne Paveau, « Liminaires. Entrer dans les Espaces Réflexifs »).

En resumen, en menos de un año se cumplieron varias etapas: nacimiento de la metáfora, intercomprensión, intercambio, aceptación, consolidación, naturalización… Un fenómeno así solo podría haberse producido gracias al fuerte vínculo del término metafórico con la realidad (¿o irrealidad?) evocada.

> « Un mes tras otro, la metáfora de la villa se fue construyendo con las imágenes que aportaba cada uno de los inquilinos, que iban ampliando la primitiva «casa» añadiendo habitaciones, motivos, pequeños detalles »

La construcción progresiva de la metáfora

Un mes tras otro, la metáfora de la villa se fue construyendo con las

imágenes que aportaba cada uno de los inquilinos, que iban ampliando la primitiva «casa» añadiendo habitaciones, motivos, pequeños detalles…[3]

En enero de 2012, Stéphanie Messal, la primera redactora-residente, ya habla de **paredes**, un motivo que muestra la relación entre la página de inicio del cuaderno (pared digital) y las paredes reales de una casa; quizá es el principio de la construcción de la «casa». Así, leemos en su último post («Je tue « Il »): «A partir de ahora, las palabras de Mélodie Faury vendrán a **empapelar las paredes** de febrero». Además, inunda de espejos este espacio, transformándolo «en un palacio de hielo en miniatura, cubriendo sus paredes con espejos de todas las formas y de todos los tipos, creando espacios que ya no son indefinidos sino claramente infinitos» («Conte féérique pour Villa réflexive»).

3. Se han destacado en letra negrita todas las palabras relacionadas con el término real *casa*: el lector puede seguir el desarrollo de la metáfora leyendo una tras otra estas palabras.

A principios de febrero de 2012, Mélodie Faury retoma el concepto de **decoración**, que puede referirse tanto al muro digital (donde se cambian los widgets, la cabecera…) como a las paredes de una casa (donde se cuelgan cuadros y estantes). A las **puertas** de los *Espaces réflexifs* (que representan el punto de partida, el momento de tomar el relevo como redactora del blog), habla de un **espacio ocupado** y de sus **invitados**: el blog se está convirtiendo en casa, en lugar «habitado»:

> Moment attendu et appréhendé tout à la fois, voici que les **portes** des Espaces réflexifs me sont ouvertes et que je peux **m'y promener**, **m'y installer** pour un mois… […] Vais-je revoir la **décoration** de fond en

comble ou au contraire garder la trace de sa précédente habitante ? [...] dans cet **espace que j'investis**, j'espère pouvoir recevoir et vous présenter quelques **invités**. [...] [Cet espace] inséré dans une plate-forme, où les commentaires sont possibles, où l'on passe d'un carnet à l'autre, comme l'on change de maison et d'hôte, (« Indéterminée »)

Momento esperado y temido a la vez, ya están aquí las ***puertas*** *de los Espaces réflexifs, abiertas para mí, y puedo* ***pasear e instalarme allí*** *durante un mes... [...] ¿Voy a revisar la* ***decoración*** *de arriba abajo, o, por el contrario, voy a conservar las huellas de su anterior inquilino? [...] en este* ***espacio que estoy ocupando****, espero recibir y presentaros a algunos* ***invitados****. [...] [Este espacio] integrado en una plataforma, donde los comentarios son posibles, donde se pasa de un blog a otro, como se cambia de casa y de anfitrión,* («Indéterminée»)

Hemos visto más arriba cómo la palabra ***villa*** (primero **villa medicis**, luego simplemente **villa** o **villa reflexiva**, a veces **casa reflexiva**) fue introducida por Marie-Anne y enseguida adoptada por Mélodie:

> comme stéphanie j'aime **la nouvelle déco de la maison réflexive** et je remarque qu'elle a été pensée et réalisée avec soin (Marie-Anne, commentaire à Mélodie Faury dans « Indéterminée »)
>
> *como a stéphanie, me gusta la nueva deco de la casa reflexiva y noto que está bien pensada y cuidada (Marie-Anne, comentario a Mélodie Faury en «Indéterminée»)*

En marzo de 2012, llega Marie-Anne Paveau con sus círculos, espirales, rodillos… Todas estas formas, utilizadas en principio como símbolos de reflexividad, se convierten en elementos decorativos, de forma paralela a (o bajo la influencia de) la metáfora de la casa en construcción. Se retoma el término *decoración* (**nueva decoración**) e incluso hay un post sobre algunos **objetos decorativos**: sillas, lámpara, sillón… ¿Quizá se buscan **muebles** para la casa?, ¿se está amueblando este espacio?: ¡sin duda! La metáfora se consolida, haciendo surgir incluso motivos temáticos como el de los muebles. Unos meses más tarde, Stéphanie hablará de los **alambres para tender** y de las «hermosas **balaustradas con arabescos** elegantemente retorcidos» que ve en los círculos de Marie-Anne.

Además de los círculos y rodillos, en marzo hay que hablar de la **bodega**, un motivo que los residentes retomarán muchas veces a partir de entonces, sobre todo porque refleja el espíritu acogedor de nuestra Villa:

> … j'entre à mon tour dans la Villa Réflexive. Je m'y installe pour un mois, je l'ai agrémentée de quelques « boucles étranges, spirales réflexives et autres tortillons récursifs » et j'ai mis du Bourgogne à la cave pour recevoir les pensées amies (« Pourquoi je vois pas mes yeux? »).

> *… entro a mi vez en la Villa Reflexiva. Me instalo allí para un mes, le he dado vida con algunos «círculos extraños, espirales reflexivas y otros rodillos recursivos» y he dejado Borgoña en la bodega para acoger recuerdos agradables. (« Pourquoi je vois pas mes yeux?»).*

Y la acogida entusista por parte de Stéphanie, en un comentario:

> Tout d'abord, je vois avec émerveillement combien tu vas prendre grand soin des habitants de la Villa : un petit bourgogne pour accompagner quelques conversations, c'est avec le plus grand des plaisirs.
>
> *Ante todo, me maravilla ver qué bien vas a cuidar a los habitantes de la Villa: un poco de Borgoña para compartir unos ratos de conversación es el mayor de los placeres.*

En este momento, se puede decir que ha ocurrido un cambio importante: Stéphanie, Mélodie y Marie-Anne se han convertido en **anfitrionas** de la casa compartida por los inquilinos y sus invitados. Su hospitalidad hace que las palabras con connotaciones afectivas sean una característica de los posts publicados en los *Espaces réflexifs* : encuentros, placeres, amistad (amistades científicas), cuidar, recuerdos afectuosos… Se empieza a ver también este tiempo de escritura colectiva como una **estancia**.

En abril de 2012, Jonathan Chibois vuelve a la idea original del «blog»: «Por tanto, con mucho gusto, abro el cuarto capítulo de este blog». No abre las «puertas» de las que hablaba Melodie, aunque menciona «este **extraño edificio colectivo**» en que se han convertido los *Espaces*:

> Voilà trois mois que ce carnet de recherche nous emmène dans une spirale réflexive, déroutante mais stimulante, faites de métaphores, de confrontations et de lectures. Que soient ici remerciées nos trois agitatrices de neurones pour la dynamique insufflée et le chemin déjà parcouru, et plus personnellement pour m'avoir invité à apporter ma contribution à cet étrange édifice collectif. (« [Édito d'avril] De quoi le carnet est-il le miroir? »).
>
> *Han pasado tres meses desde que este blog nos conduce a una espiral reflexiva, confusa pero estimulante, hecha de metáforas, encuentros y lecturas. Gracias a nuestras tres agitadoras de neuronas por la dinámica*

que han impulsado y por el camino recorrido, y más personalmente por invitarme a contribuir a este extraño edificio colectivo. («*[Édito d'avril] De quoi le carnet est-il le miroir?*»).

En junio de 2012, el despacho de Martine Sonnet, situado bajo el tejado, amplía la perspectiva de la Villa: en « Bienvenue dans ma vie de bureau », Martine nos abre la puerta de un despacho con un rincón reservado para Morwenna Coquelin, que llegará a mediados de junio con sus fantasmas… ¿Una villa encantada? Sí, tal vez, pero no tenemos miedo: los fantasmas están encarcelados en los manuscritos y no los vemos… Morwenna compartirá la estancia en la casa, en un «alquiler compartido temporal –una *Zwischenmiete* en alemán». (« Fantômes, 1 – Se montrer au travail, asseoir son autorité »).

Durante el verano, Benoit Kermoal recorre los **pasillos** de la Villa e introduce el rito de «**la entrega de llaves**», que retomarán todos los inquilinos sucesivos (Claire, Elena, Delphine…). Un ritual doméstico que también tiene un parelelo digital: para poder comenzar a escribir en el blog, hay que contar con permiso y contraseña, que desempeñan el papel de las llaves reales.

En agosto de 2012, Claire hace vida en el jardín, donde planta un árbol,

un *ginkgo biloba*; además, le pide a Mélodie que haga una **segunda copia de las llaves** para invitar a Maxime, para quien prepara la **habitación de invitados**. Claire pone sus **libros** en los **muebles** que han dejado los demás, cuelga sus **cuadros** en las paredes (como decíamos antes, esta es una imagen muy realista, ya que los widgets del blog parecen auténticos cuadros). Es la primera en describir su llegada en términos de «**distribución**» y en hablar expresamente de la relación imagen ~ metáfora ~ pensamiento:

> Me voilà dans la Villa Réflexive. Les locataires précédents ont posté aux murs des **éléments de décoration**, ont laissé dans leurs chambres des meubles sur lesquels poser mes livres, et ils ont garni de leurs écrits **la bibliothèque commune**. À mon tour de m'installer, et pour ce premier billet, il s'agira d'accrocher des tableaux aux murs. Quand j'arrive « *in real life* » dans un nouvel appartement, souvent avant-même d'avoir déballé toute la vaisselle, je mets des images aux murs et des cartes postales dans ma bibliothèque. Je pense beaucoup par images et par métaphores; il a fallu l'écriture du carnet Langues de feu pour que j'en sois vraiment consciente. La participation à ce carnet collectif m'est une occasion d'expérimenter une réflexion par images, reflets et échos – le nom même du carnet y invite. « Imagier. Avec Goethe ».
>
> *Aquí estoy, en la Villa Reflexiva. Los inquilinos anteriores han colocado* ***elementos decorativos*** *en las paredes, han dejado en las habitaciones muebles donde pondré mis libros y han llenado con sus escritos la biblioteca común. Ahora que llega mi turno, y para este primer post, será cuestión de colgar cuadros en las paredes. Cuando llego «in real life» a un apartamento nuevo, antes incluso de desembalar toda la vajilla, coloco fotos en las paredes y postales en la biblioteca. Pienso mucho a través de imágenes y metáforas; he necesitado escribir el blog Langues de feu para ser realmente consciente. La participación en este blog colectivo es para mí una oportunidad de experimentar la reflexión a través de imágenes, reflejos y ecos: el propio nombre del blog invita a hacerlo. «Imagier. Avec Goethe ».*

El día 1 de agosto, en un comentario, Marie-Anne reúne los elementos de la casa:

...mois après mois, la métaphore de la villa s'installe et se développe : nous avions des **pièces**, des **murs** fraîchement repeints, des **accrochages**, du **mobilier design**, des **réfrigérateurs** pleins, une **cave** même; nous avons maintenant une **chambre d'amis**, et surtout un **jardin**, avec un premier **arbre**... à quand le potager, la piscine, le labyrinthe à l'anglaise peut-être?

*Mes a mes, la metáfora de la villa se asienta y se va completando: teníamos **habitaciones**, **paredes** recién pintadas, **cosas colgadas**, **muebles de diseño**, **frigoríficos** llenos, incluso una **bodega**; ahora tenemos una **habitación de invitados**, y sobre todo un **jardín**, con un primer **árbol**... ¿para cuándo la huerta, la piscina, el laberinto inglés tal vez?*

El exterior de la casa cobra importancia al final del verano: agosto termina con referencias a **tilos**, a **hojas** amarillas que caen, a la **luz** cambiante... En septiembre, la **naturaleza viva y transparente** (agua, cascadas, mariposas e incluso medusas...) se extenderá por el jardín, mientras que en el interior se cuelgan cortinas en la habitación de invitados. Las palabras de bienvenida se repetirán para Maxime Durisotti y Aboubekeur Zineddine, invitados que van a compartir la casa.

Después, en otoño, ya se han naturalizado los **símbolos de la entrada** a la casa y la imagen de los «preliminares». Delphine Regnard nos hablará de su **llegada a la estación**, y Raphaële Bertho se paseará por la **cocina**, con su **taza de café** en la mano, sin saber qué puerta elegir para iniciar el camino reflexivo. Su mirada de fotógrafa nos coloca nuevamente frente a un elemento importante en la Villa: el **marco** (Stéphanie afirma: «El marco es seguramente uno de los elementos arquitectónicos emblemáticos de esta Villa: las puertas, las ventanas, los espejos, pero también todos los cuadros colgados por todas partes», «Conte féérique pour Villa réflexive »). Y finalmente, Raphaële incluso nos permitirá descubrir el contenido de su **maleta**: libros y una cámara.

Una vez fijada la imagen de la villa, se producen nuevas asociaciones y llegan nuevos motivos, al tiempo que se consolidan las asociaciones iniciales. Así es como hemos llegado a pensar en el blog como en una casa, a tomar el relevo mirándolo realmente como una llegada a un lugar que cada uno imagina diferente, pero que siempre vemos como **un lugar de intercambio y amistad**… Y todo esto ha sucedido a lo largo de los meses, a través de los posts, durante las estancias compartidas…

> Maison, j'ai dit maison? Oui, et mieux encore, je vous parle de villa! De ces villas grandes et généreuses, de celles qui évoquent cette *dolce vita*

> des vacances d'été à l'ombre des arbres (des gingkos paraît-il), et ces douces soirées d'hiver passées au coin du feu. […] je m'en vais vous raconter l'histoire d'un carnet de recherche en ligne qui par le pouvoir magique de ses résidents se transforma en Villa Réflexive… (« Conte féérique pour Villa réflexive »)
>
> *¿Casa, he dicho casa? Sí, y mejor aún, ¡os estoy hablando de una villa! De esas villas grandes y generosas, de las que evocan la dolce vita de las vacaciones de verano a la sombra de los árboles (gingkos, parece), y las agradables noches de invierno junto al fuego. […] Voy a contaros la historia de un blog que, gracias a los poderes mágicos de sus residentes, se convirtió en una Villa Reflexiva… («Conte féérique pour Villa réflexive »)*

Pero nuestra Villa tiene un carácter muy especial:

> Mais cette Villa n'était pas comme les autres. D'abord parce qu'elle était réflexive. Quelle curieuse Villa que voilà : dotée d'un esprit, capable de réfléchir, mieux de réfléchir sur elle-même. (Stéphanie Messal, « Conte féérique pour Villa réflexive »)
>
> *Pero esta villa no era como las demás. Primero porque era reflexiva. Qué curiosa es esta Villa: dotada de espíritu, capaz de reflexionar, mejor aún, de reflexionar sobre sí misma. (Stéphanie Messal, «Conte féérique pour Villa réflexive »)*

« Tal vez hemos ido más lejos, hasta el final del camino de la realidad, parece que nos dice Stéphanie: de **Villa Reflexiva** a **Villa Mágica** »

¿Una Villa que reflexiona? ¿Una Villa con espíritu? ¡Por supuesto! Pero para explicar estas características, habría que estudiar otras figuras estilísticas (metonimia, personalización…) y esa sería otra historia… Tal vez hemos ido más lejos, hasta el final del camino de la realidad, parece que nos dice Stéphanie: de **Villa Reflexiva** a **Villa Mágica**…

C'est parce que des hommes et des femmes, venues de leurs contrées

> scientifiques lointaines avaient à coeur de partager leurs réflexions que cette Villa est née. Une Villa qui se voulait Réflexive à la base, se transforma en Villa Magique. Parce que oui, il y a encore beaucoup de magie en ce monde. C'est parce que des clés se sont passées de main en main en chaque fin et début de mois, parce que des tableaux se sont accrochés aux murs, parce que des voix se sont élevées sur des pages blanches que la Villa est née. (« Conte féérique pour Villa réflexive »).
>
> *Esta Villa ha nacido porque unos hombres y mujeres, llegados desde lejanas áreas científicas, estaban ansiosos por compartir sus reflexiones. Una Villa que desde un principio quería ser reflexiva, se ha convertido en una Villa Mágica. Porque sí, todavía hay mucha magia en este mundo. Y la Villa ha nacido porque las llaves han pasado de mano en mano cada final y principio de mes, porque se han colgado cuadros en las paredes, porque se han alzado voces sobre las páginas en blanco. («Conte féérique pour Villa réflexive »).*

La experiencia vivida en la Villa ya ha proporcionado materia de investigación no solo a los humanistas que viven allí, sino también a un matemático que entiende perfectamente el «espíritu Villa», y que incluso lo ha bautizado con un neologismo: la *Villariedad*

> Tout cela [l'analyse des mots utilisés pour définir la Villa ayant un usage mathématique : espace, base…] va m'amener à considérer la Villa réflexive comme une variété algébrique. Je décide de lui donner pour nom : "**villariété**"! Cette villariété possède donc des singularités selon le texte : on dit donc que c'est une **variété algébrique singulière**. […] Si je devais définir la villariété : "C'est l'ensemble des éléments (environnement et auteurs) qui constituent la Villa réflexive". Chaque auteur serait une singularité de cette variété et engendrerait une transformation de la Villa durant son séjour. (Florien Caullery, « La Villariété : variété réflexive », *Presque Partout*)
>
> *Todo esto [el análisis de los términos matemáticos utilizados para definir la Villa: espacio, base…] me lleva a considerar la Villa reflexiva como una variable algebraica . Y decido llamarla así: "villariedad"! Esta villariedad posee singularidades según el texto: por tanto, decimos que se trata de una* ***variable algebraica singular*** *[…] Si tuviera que definir*

> *la villariedad:* "Es *el conjunto de elementos (contexto y autores) que constituyen la Villa reflexiva". Cada autor sería una singularidad de esta variable y provocaría una transformación de la Villa durante su estancia. (Florien Caullery, «La Villariété : variété réflexive », Presque Partout)*

Finalmente, la naturalización de la metáfora se impone a la realidad del blog, hasta tal punto que al leer los posts ya no sabemos dónde estamos:

> Et maintenant que je reparcours le carnet-maison rétrospectivement, la métaphore impose son "pattern" : je ne peux plus relire les billets autrement qu'avec des images mentales de pièces, couloir, salon, cuisine, chambre d'amis, cave aussi, et même extension, jardin, qui ont jalonné humoristiquement nos commentaires et nos tweets… (Marie-Anne Paveau, « Liminaires. Entrer dans les Espaces Réflexifs »).
>
> *Y ahora que recorro de nuevo el blog-casa de forma retrospectiva, la metáfora impone su "pattern": no puedo releer los boletos más que con imágenes mentales de habitaciones, pasillo, salón, cocina, habitación de invitados, y también bodega, e incluso expansión, jardín, que han marcado con humor nuestros comentarios y nuestros tweets. (Marie-Anne Paveau, «Liminaires. Entrer dans les Espaces Réflexifs»).*

Sobre la humanidad del blog y la humanidad de nuestra Villa

Cuando leemos nuestros posts «reflexivos», a menudo tenemos la impresión de compartir un espíritu colectivo especialmente cariñoso, cálido. A este espíritu responden las palabras que expresan una connotación de calor, de calidez (CÁLIDO = CARIÑOSO = HUMANO). La única referencia «física» al calor de la Villa, hasta ahora, es la chimenea alrededor de la cual Stéphanie nos cuenta su hermoso cuento de hadas. Pero a veces hay comentarios que destacan el calor que proporcionan los espíritus que habitan en la #Villa, la idea de convivencia:

> Cet espace est un lieu de pensées multiples et parfois divergentes ou contradictoires, quelquefois convergentes, où les esprits doivent s'y "échauffer" pour résister à la tentation ou aux risques de l'isolement du chercheur, et aussi pour s'y "réchauffer" mutuellement un peu en ce début de février grelotant. (Christophe Tuffery, commentaire à Mélodie Faury dans « Indéterminée »)
>
> *Este espacio es un lugar de reflexiones diversas, unas veces opuestas o contrarias y otras coincidentes, donde los espíritus deben "dar calor" para resistir la tentación o los riesgos del aislamiento del investigador, y también para "darse un poco de calor" mutuamente en este helador inicio de febrero. (Christophe Tuffery, comentario a Mélodie Faury en «Indéterminée»)*

Al mismo tiempo, muchas veces encontramos palabras que expresan la idea de COMPARTIR y ACOGER, especialmente en el momento de la llegada, cuando las dudas e incertidumbres asaltan al nuevo inquilino[4]. El sentimiento de timidez, de vergüenza, que se experimenta ante la puerta de la casa (es decir, al comienzo de la estancia) se destaca a menudo en el primer post del

4. En los tuits de los inquilinos de la Villa, los conceptos de 'compartir' y 'acoger' aparecen frecuentemente con el símbolo # (#partage y #accueil); este símbolo se utiliza para modalizar los enunciados, como explica muy bien Marie-Anne Paveau en el post « Hashtag », en su blog *Technologies discursives* : «*Emoción* y *modalización*. Existen también usos del hashtag vinculados a la expresión de las emociones y a la modalización de los enunciados». Creo que los hashtags #partage o #accueil, en los enunciados de los tuiteros vinculados a la comunidad de la Villa, reflejarían subjetividad.

mes. Las palabras de bienvenida, tanto en los comentarios como en Twitter, intentan alejar los complejos, los miedos, la vergüenza de los invitados. Para facilitar la llegada, Marie-Anne puso en la puerta, a principios de 2013, una vasija (llamada «la vasija de los complejos»), con una leyenda muy apropiada:

«Vasija provenzal de terracota destinada a recoger diversos y variados complejos, tanto de inferioridad como de superioridad por otro lado… ¡Se vacía con regularidad! »

Esta vasija, para mí, es el símbolo de apertura de espíritu que caracteriza a nuestra Villa. Un lugar digital convertido en *espacio*, donde cada uno mantiene su individualidad aunque se comparta una casa. La casa de todos y la casa de nadie. Una casa abierta. Y, sobre todo, un espacio donde la generosidad de las anfitrionas (este papel de Stéphanie, Mélodie y Marie-Anne es reconocido por todos) ha logrado construir una ***comunidad***, no solo una *villa*. Un espacio digital muy humano, lleno de presencias, palabras, ecos, pensamientos… Un espacio bien cuidado, construido con mimo por todos sus co-inquilinos. A lo largo de los meses y los posts, mes a mes (mois après mois)…

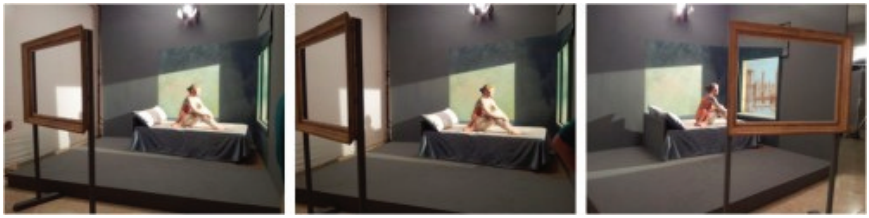
la Villa réflexive est un autre lieu, d'une autre forme où les mots, où les échanges et les rencontres se tissent. l'attente ici est celle de suivre là où nous emmène l'habitant.e pour un mois, le plaisir de comprendre d'où il parle et ce qu'il a à nous dire, à partir de cet objet pris en commun, la "réflexivité" (Mélodie Faury, commentaire à Raphaële Bertho dans « Par où commencer? »)

la Villa reflexiva es un lugar diferente, con una forma diferente, donde se entrelazan las conversaciones y las reuniones. La idea aquí es seguir el camino que nos marque el/la habitante durante un mes, el placer de entender desde dónde está hablando y lo que tiene que decirnos, a partir de este objeto común, la "reflexividad" (Mélodie Faury, comentario a Raphaële Bertho en «Par où commencer ? »)

la Villa réflexive s'étoffe de regards et d'approches, parfois de rencontres et de discussions. Beaucoup de questions se posent au fur et à mesure que le projet se développe et se partage, sur le fond du sujet que nous avons choisi d'aborder ici publiquement, mais aussi sur la forme que prend la Villa : un espace ouvert, où les locataires donnent leur écrits à voir à peu près au moment où ils les construisent. (Mélodie Faury, « Une Villa, un espace de recherche, un lieu de discussion? – Parenthèse entre juin et juillet »)

la Villa reflexiva se enriquece con enfoques y perspectivas, a veces con reuniones y discusiones. Surgen muchas preguntas a medida que el proyecto se desarrolla y comparte, sobre el fondo del tema que hemos elegido para abordar aquí públicamente, pero también sobre la forma que va tomando la Villa: un espacio abierto, donde los inquilinos dejan ver sus escritos más o menos en el momento en que los construyen. (Mélodie Faury, « Une Villa, un espace de recherche, un lieu de discussion? – Parenthèse entre juin et juillet »)

La construcción de esta imagen de la Villa, tal como se ha descrito, dice mucho sobre la humanidad presente en los espacios digitales de Hypothèses –o quizás en los espacios de las Ciencias Humanas y Sociales, no puedo asegurarlo.



La experiencia denominada #VillaRéflexive

Finalmente, si se me permite tomarlos prestados, me gustaría traer aquí dos textos que reflejan perfectamente lo que he sentido al participar en la experiencia colectiva de la Villa:

> Cette expérience de carnet collectif est l'une des plus passionnantes de ma vie numérique de chercheuse et confirme la richesse tout à fait spécifique de la recherche en ligne : rencontres, dialogues, croisements, liens, collaborations. Si la recherche hors ligne est parfois, même souvent, silencieuse et solitaire (le retour sur nos travaux publiés n'est finalement pas si fréquent, explicitement en tout cas), la recherche en ligne est toujours peuplée des présences, paroles et pensées des autres. (Marie-Anne Paveau, « Pourquoi je vois pas mes yeux? » mars 2012)
>
> *Esta experiencia de blog colectivo es una de las más fascinantes en mi vida digital como investigadora y confirma la riqueza tan específica de la investigación en línea: encuentros, diálogos, cruces, enlaces, colaboraciones. Si la investigación fuera de línea es a veces, o incluso a menudo, silenciosa y solitaria (al fin y al cabo no es frecuente recibir feed-back de nuestros trabajos publicados, al menos explícitamente), la investigación en línea siempre está llena de presencias, palabras y pensamientos de otros.* (Marie-Anne Paveau, *« Pourquoi je vois pas mes yeux? » mars* 2012)
>
> Ce carnet collectif, dans sa concrétisation, est jusqu'à présent une belle surprise, et une expérience dont je n'aurais pas pu deviner l'intensité. Les échanges qui s'y nouent, et qui naissent, hors du

numérique tout autant que dedans, sont irremplaçables : ce sont des discussions scientifiques, renouvelées, avec des interlocuteurs connus mais aussi avec de nouveaux regards, rencontrés. J'aime cette recherche en ligne que tu décris si bien, d'autant plus lorsqu'elle se tisse avec la recherche hors ligne. Et c'est, il me semble, ce que ces Espaces réflexifs font. (Mélodie Faury, commentaire au billet ci-dessus)

Este blog colectivo, al irse concretando, está resultando hasta ahora una agradable sorpresa y una experiencia cuya intensidad no hubiera podido imaginar. Los intercambios que tienen lugar allí, y que nacen tanto fuera de lo digital como dentro, son insustituibles: son discusiones científicas, renovadas, con interlocutores conocidos pero también con las nuevas perspectivas que encontramos. Me gusta esta investigación en línea que tú describes tan bien, especialmente cuando se entrelaza con la investigación fuera de línea. Y eso es, creo, lo que hacen estos Espaces réflexifs. (Mélodie Faury, commentaire au billet ci-dessus)

Sin ninguna duda, **nuestra #VillaRéflexive**, que quizá llegue a convertirse en **#NotreVilla**, es para mí un espacio de enriquecimiento no solamente científico, sino también (¿y sobre todo?) personal, solamente comparable a una casa. En mi opinión, los investigadores, ante todo, deben «vivir» los lugares donde quieren realizarse y también deben compartirlos, marcando una ruta conjunta de aprendizaje interdisciplinar, humano y permanente. Lugares realmente compartidos como nuestros *Espaces Réflexifs*.

***

(texto no publicado, 2019)

Créditos fotográficos

Mirror par m kasahara licence CC-BY-NC-ND

Open door par Tracy licence CC-BY

Bradbury Building balustrade detail par Aude Lising, licence CC-BY-NC-ND

bureau sous les toîts, Martine Sonnet, licence CC-BY

JARDIN-4D-automne-II-09854 par Méthode Jardin4D, licence CC-BY-SA

curtains par Judy van der Velden, licence CC-BY-NC-ND

« Nature transparente au jardin ». “Langue et transparences”. Photo © Elena Ruiz pour *MorFlog* (tous droits réservés).

« Jarre aux complexes ». Photo Le Chêne Vert, potier à Anduze – http://www.poteriedanduze.com/vert.

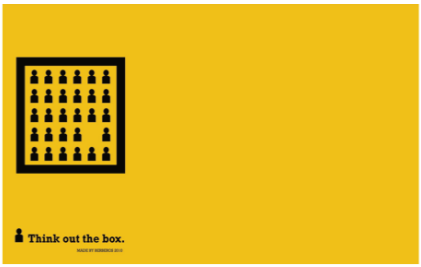
Image « L’importance du cadre ». Hopper au Musée Thyssen Bornemisza (Madrid). Photo Elena Azofra pour *Espaces réflexifs*.

Interlude

MARIE-ANNE PAVEAU

Thinking Outside the Box

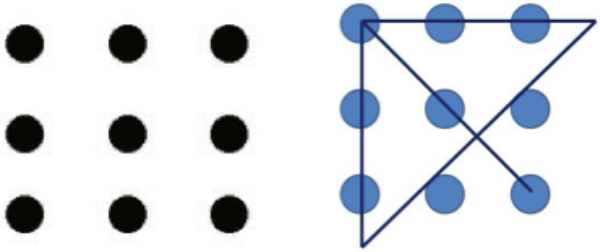
L'expression *thinking outside the box* est utilisée en anglais américain pour désigner des modes alternatifs de pensée. Courante dans le milieu des affaires et la culture d'entreprise depuis les années 1970, elle a été en particulier mise en avant par Edward de Bono comme outil de la pensée latérale. Elle s'est lexicalisée, ce qui veut dire qu'elle devenue une expression figée, ce qui lui a permis de passer dans le langage courant et d'être intégrée à la culture populaire. Les listes de conseils pour penser « *out of the box* » abondent un peu partout, et contiennent parfois des éléments étonnants (prendre une douche, par exemple). L'expression fait l'objet de nombreux discours et reformulations, qui sont souvent des illustrations, comme le montre cette petite série :

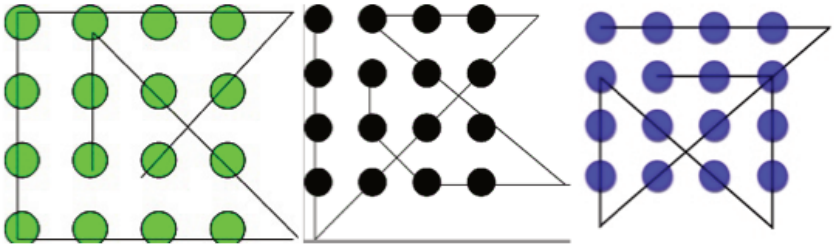


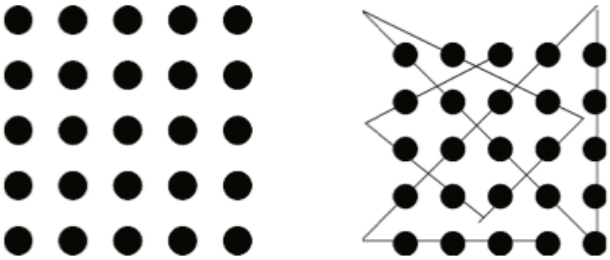
L'expression semble liée au « problème des neuf points » : il s'agit d'un casse-tête consistant à relier les neuf points d'une figure par seulement quatre traits, qui mobilise les capacités d'invention du joueur. Cette figure est ancienne, puisqu'elle apparaît dans un ouvrage de Sam Loyd, problémiste spécialiste de mathématiques récréatives, grand producteur de casse-têtes et de problèmes d'échecs, *Cyclopedia of Puzzles*, paru en 1914. Dans cet ouvrage,

le problème des neuf points porte le nom de *Christopher Columbus's Egg Puzzle*.

Le nombre de points a ensuite été augmenté et l'on a aussi des figures à seize et vingt-cinq points. La résolution du casse-tête passe par un pas de côté, un exercice de pensée latérale : en effet, les points sont facilement reliés entre eux si les traits sortent de l'espace du carré, sortent de la « boîte mentale » dans laquelle nous avons été habitués à nous enfermer. *Out of the box*. À vous de jouer!







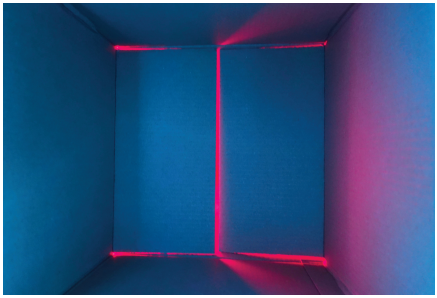
***

Billet original : Paveau, Marie-Anne, 16 mars 2013, « Interlude. Thinking

Outside the Box », *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche], consulté le 6 juin 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/4343

PARTIE VII

SORTIE



Dean Hochman, « box », 2018, CC BY 2.0

Indiscipliné.e.s – Marie-Anne Paveau

« C'est la taie arrachée de notre intelligence » – Benoît Kermoal

La raison des émotions. Réflexivités affectées – Marie-Anne Paveau

Miroir mon beau miroir (postface) – Léonie Métangmo-Tatou

Indiscipliné.e.s

MARIE-ANNE PAVEAU

À la Villa, règne la plus totale indiscipline : les locataires n'ont aucune sagesse scientifique mais passent leur temps à aller voir ailleurs s'ils y sont. C'est ingérable[1].

1. Les locataires de la villa sont désignés à la fois sous leur patronyme IRL ("In Real Life") et sous leur pseudo Twitter. Ces deux identités ne sont ni tout à fait les mêmes, ni tout à fait autres : les univers en ligne et hors ligne se touchent et se prolongent réciproquement. C'est aussi de l'ubiquité.

« Sur le plan des frontières, des circonscriptions et des *mainstreams* disciplinaires, c'est un vrai capharnaüm »

La maison est bien tenue, ce n'est pas le problème : la vaisselle est faite, le ménage aussi, le linge est repassé et l'argenterie n'est pas oxydée. J'ai même remarqué que quelqu'un avait ciré les parquets et que les armoires sentaient la lavande. Mais sur le plan des frontières, des circonscriptions et des *mainstreams* disciplinaires, c'est un vrai capharnaüm. La preuve : l'année 2012, l'aventure a commencé avec une anthropologue qui parlait cinéma et miroiterie, et s'est finie avec une spécialiste des images audiovisuelles qui parlait rencontres, effeuillage et mariage… Vous voyez un peu le tableau, un vrai fourbi, je vous dis.

Évidemment, il y a des degrés dans l'indiscipline. Stéphanie Messal, la première locataire, est plutôt du genre incontrôlable : de *La belle et la bête* de Cocteau, qu'on a déjà du mal à identifier (est-ce une fiction exemplaire, un traité de philosophie, un récit poétique?), on saute à l'anthropologie et l'ethnographie, donc on revient à une certaine raison, et puis, paf! on se retrouve sans trop savoir comment en train de discuter avec un mathématicien cryptographe après avoir visité des miroiteries et écouté des développements techniques sur la fabrication des glaces avec et sans tain. Mélodie Faury, évidemment, est indisciplinée par nature : l'info-com, c'est déjà une interdiscipline. Mais quand même, elle en rajoute : avec elle, c'est philosophie, arts du cirque, poésie et tutti quanti qui infusent tous ensemble dans la théière commune : mais quel méli-mélo! Et on ne sait même plus où sont les sciences : humaines, naturelles, exactes, tout ça se parle et s'interroge, s'échange et se transmet, on ne s'y retrouve plus (et entre nous, moi qui ai un peu lu sa thèse de près, à @Infusoir, je peux vous dire que c'est pareil). Les listes bien dressées des sections CNU doivent grincer des dents. Bon, c'est vrai que moi, qui ai habité la Villa en mars, je ne suis pas vraiment du genre bonne élève : psychanalyse, sociologie, philosophie, histoire, photographie, design, c'est vrai que j'ai un peu abusé, en mélangeant les meubles et les concepts, les photos et les méthodes, les enfants qui font pipi dans les pots de fleur et les chercheurs qui écrivent des livres; tout ça noyé dans le bourgogne; mais bon, on ne se refait pas, enfin plus.

Quand Martine Sonnet arrive à la villa, elle aborde l'ego-histoire, qui est

la forme à la fois la plus connue et la plus installée de réflexivité en histoire : on se dit, ah enfin, un peu de discipline! Mais assez vite, elle quitte ce terrain bien balisé pour proposer un journal de bord qui explore les bords, justement, de sa discipline, les velux et les couloirs, ces lieux qui pourraient faire dire aux puristes des frontières : « Mais enfin, ce n'est pas de l'histoire! » Elle nous montre, au contraire, que ce sont bien des lieux où se fabrique et s'élabore aussi l'histoire. Morwenna Coquelin, sa colocataire, fait également des excursions dans les ailleurs des frontières historiques : une réflexion d'ordre philosophique sur le mensonge, des interrogations linguistiques sur les personnes de l'énonciation, et même l'intégration d'un « film idiot » à sa réflexion, 21 Jump Street. Voilà que la réflexivité revendique aussi l'idiotie, vous imaginez la tête des experts AERES…

Et avec Benoît Kermoal, en juillet, c'est reparti pour les sorties de route. Enfin, avec @enklask, c'est un peu spécial : apparemment c'est discipliné et délimité mais, quand on l'écoute bien, quand on le lit de près, on se rend compte qu'il n'en fait qu'à son clavier. Et vas-y que je te cite Elias de long en large, et Bourdieu, et Paugam, c'est quand même pas des historiens tout ça. Et Ricœur, moi je veux bien, Ricœur, mais c'est quand même un philosophe. Sans parler de Canguilhem. Et je sais que ça continue : aux dernières nouvelles, il lit Searle, @enklask. Claire Placial, qui le suit en août dans la villa, c'est un peu la même chose : apparemment, c'est carré, ça parle de traduction, point. En fait, pas du tout. Ça parle de traduction *et* autres, ou *avec* autres, ou *entre* autres, toujours : traduction *et* optique, traduction *et* science, traduction *et* enseignement, traduction *et* émotion. Son invité Maxime Durisotti lui aussi réfléchit en « et ». Qui se ressemble s'…invite dans la Villa. Et puis @languesdefeu, elle aime les arbres, les ginkgo biloba surtout, et les arbres font partie de sa réflexion, c'est comme ça. Donc c'est traduction *et* ginkgo biloba. Elle a une pensée hybride, Claire Placial, un peu végétale. Je ne sais pas si elle a influencé Elena Azofra, mais quand notre locataire espagnole est arrivée à la villa, elle a installé ses « transparences vivantes, liées à la nature », avec des images végétales. @morflog est linguiste, elle travaille entre autres sur l'histoire de la langue espagnole, mais elle en a parlé à travers bien d'autres choses : son sentiment par rapport à la langue, les données sociales du sexisme linguistique, les relations entre chercheurs, IRL ou sur les réseaux.

Plusieurs locataires ont même été indisciplinés au point de pas poser la

question de la discipline… Jonathan Chibois, Delphine Regnard et Raphaele Bertho ont parlé, l'un de l'écriture, la seconde du livre et de la lecture, et la troisième des relations et des rencontres, montrant par là que la réflexion pourrait bien, finalement, se passer des cadres construits des disciplines universitaires. Les invitées de @drmlj par exemple, par les points de vue extérieurs et personnels qu'elles ont apportés, ont contribué à cette sorte d'autonomie de la pensée réflexive, comme les mises en récit de @raphaelebertho.

Comme le dit Michael Lynch, la réflexivité est *ubiquitaire*, elle sort des cadres binaires subjectif/objectif, empirique/méta ou conscient/non conscient. Elle est plutôt de l'ordre du continuum : les gens disent ce qu'ils font, racontent comment ils vivent, décrivent leurs façons de faire. C'est peut-être en cela, que, profondément, la réflexivité est une indisciplinarité. La villa a été en 2012 le rendez-vous des effaceurs de limites et des franchisseurs de frontières. Et j'espère bien qu'en 2013, ce sera pire!

***

Billet original : Paveau, Marie-Anne, 23 décembre 2012, « Indiscipliné.e.s », Espaces réflexifs [Carnet de recherche], consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/3783

Crédit photographique : *Bernard Frize, « Suite Segond 100 No 3 », 1980. Household paint on canvas, 130 x 162 cm, photographie figurant sur le site E-flux, pour illustrer l'annonce de l'exposition, « The indiscipline of Painting »*

« C’est la taie arrachée de notre intelligence »

BENOÎT KERMOAL

“Real Life” (1978) Magazine, source : notice Wikipédia

Après avoir écrit ici durant le mois de juillet, j’aimerais aujourd’hui partir du texte de Marie-Anne Paveau « Indiscipliné.e.s » qui me paraît refléter parfaitement l’ambiance dans la Villa. Avant cela, quelques bribes de retour d’expérience sont peut-être utiles.

On ne sort pas facilement de la logique de… [à compléter selon les goûts]

D’abord peut-être faut-il évoquer l’écriture de ces billets durant un mois : un billet tous les 3 ou 4 jours, eh bien cela demande bien des efforts, une activité intellectuelle éruptive sur la longue durée. J’avoue avoir été soulagé de

voir apparaître la date du 31 juillet sur mon calendrier. Cette forme d'écriture ne permet pas le repentir, le retour en arrière, l'effacement de plusieurs pages, il faut tenir la corde, écrire dans l'urgence et essayer de construire un discours pas trop convenu susceptible d'intéresser quelques lecteurs et les autres membres du collectif. Mais à chaque fois que le bouton « *publier* » est activé, on savoure cette petite victoire. Après tout n'importe quel travail d'écriture doit impliquer de tels sentiments contrastés. Mais dans la villa, la logique du collectif dépasse la logique individuelle.

« Cette forme d'écriture ne permet pas le repentir, le retour en arrière [...]. Mais dans la villa, la logique du collectif dépasse la logique individuelle »

Lorsque Marie-Anne Paveau et Mélodie Faury évoquent comme élément fondateur un billet que j'ai fait sur mon carnet de recherche, j'avoue presque ressentir une sorte de complexe de l'imposteur tant je pense qu'il s'agit tout d'abord d'une aventure collective et que, d'autre part, elles sont toutes deux les premières et principales responsables du succès de cette entreprise commune et j'ai encore envie de leur dire simplement « Merci »! Enfin, il me semble important d'écrire dans un espace où les frontières des disciplines scientifiques normalement reconnues s'estompent.

« écrire dans un espace où les frontières des disciplines scientifiques normalement reconnues s'estompent »

On ne sort pas facilement de la logique d'une discipline scientifique : je commencerai sur ce point par une affirmation en forme d'aveu. Souvent en pratiquant cette discipline qu'est l'histoire – c'est-à-dire en lisant des historien.ne.s, en cherchant aussi un peu – je m'ennuie un peu. Si on peut rattacher ma recherche en cours au vaste champ de l'histoire politique, j'ai beaucoup de peine à considérer qu'un représentant politique se limite à ses mandats électoraux, qu'une implantation d'une idée politique se caractérise par un pourcentage de voix, qu'on mesure ce qu'est être socialiste en alignant

des centaines de chiffres! Or, souvent dans des travaux que je peux lire, l'histoire politique se résume presque à ça… J'ai aussi l'impression que le fétichisme de l'archive oblige de nombreux historiens à se considérer comme de petits propriétaires des découvertes qu'ils font, donnant ainsi à leurs trouvailles un aspect forcément inédit, ou du moins qu'ils persuadent comme tels. Aussi pour éviter de telles impressions, lire et découvrir de nouveaux champs disciplinaires, c'est devenu nécessaire pour moi. Ici j'apprends beaucoup, je découvre beaucoup. La porosité des frontières disciplinaires, ainsi que la diversité de nos statuts professionnels, sont une richesse très importante. Un seul exemple peut-être? J'ai sur mon bureau un livre de Jung, *Types psychologiques*, publié en français en 1950. J'ai commencé à le lire parce que le traducteur est Yves Le Lay, dont j'ai souvent parlé, et qu'en plus d'être traducteur de Freud et de Jung, il fut un militant socialiste important en Bretagne dans l'entre-deux-guerres. Au détour d'une note, d'une phrase de la préface, on apprend d'ailleurs beaucoup sur lui, et en même temps j'apprends aussi sur Jung, sur la psychanalyse, comme j'aime à essayer de lire Ricœur, Bourdieu et bien d'autres, bref à être *indiscipliné* comme Marie-Anne l'a si bien écrit.

> **« La porosité des frontières disciplinaires, ainsi que la diversité de nos statuts professionnels, sont une richesse très importante »**

L'intelligence en essaim

Il y a quelques semaines, on m'a posé une question : « Mais après tout tenir un carnet de recherche en ligne, n'est-ce pas une perte de temps ? ». Je prépare en effet une thèse, mais suis aussi professeur d'histoire-géographie, et surtout bien plus âgé que la moyenne des doctorant.e.s en histoire, ce qui montre que je suis bien en retard sur un hypothétique *cursus honorum* du chercheur… Alors est-ce que je perds du temps à écrire ici, à lire des philosophes et des auteurs des sciences sociales et à m'aventurer dans des cartons d'archives où *a priori* il n'y a rien sur mon sujet ? Répondre à la

question oblige au préalable de répondre à une autre question qui lui est liée : « *perd-on du temps à respirer* ? »

« la villa réflexive, c'est aussi un espace interstitiel qui est devenu essentiel dans mon travail de recherche »

Bien sûr ici ma distance un peu ironique s'explique également par les pesanteurs de toutes les disciplines historiques. Or, la villa réflexive, c'est aussi un espace interstitiel qui est devenu essentiel dans mon travail de recherche. C'est surtout encore une fois un espace collectif. Peut-être que cette citation, un rien guerrière, de Negri et Hardt dira mieux ce que je pense :

> Lorsqu'un réseau réparti passe à l'offensive, il fond sur son ennemi comme une nuée d'insectes : une myriade de forces indépendantes, surgissant de tous côtés, concentrent leurs frappes puis se dispersent dans l'environnement. Vue de l'extérieur, une telle attaque s'apparente à un essaim en raison de son caractère informe. Le réseau étant privé de centre d'où émaneraient des ordres, il ne semble répondre à aucune forme d'organisation aux yeux de ceux qui restent prisonniers des schémas traditionnels – tout n'est qu'anarchie et spontanéité (Hardt, Negri, 2004, p. 117).

Le thé, la taie ou se taire ?

C'est le moment d'expliquer ce titre de billet qui peut paraître étrange. Se taire? Non bien sûr, j'ai déjà réservé une place pour l'été prochain dans la villa, je crois savoir qu'il y aura d'autres locataires, et puis aussi celles et ceux qui reviendront en deuxième saison. Autrement dit l'aventure collective continue et je vais donc continuer à parcourir les couloirs de la villa réflexive. Le thé ? L'allusion est évidente, si vous ne la comprenez pas, il faut en profiter pour reprendre tous les billets depuis le mois de janvier 2012.

La taie ? Celle de l'oreiller ? C'est vrai que l'art de la sieste est le pendant idéal du travail de recherche. Non, il s'agit d'autre chose. J'ai trouvé un texte qui reflète parfaitement ce que je pense de ce travail collectif, de ses effets

bénéfiques sur ma recherche personnelle. C'est tiré d'une brochure écrite dans un tout autre contexte, mais avec un peu d'imagination, je suis sûr que vous comprendrez pourquoi je la trouve bien choisie. L'auteur ? Je ne sais pas pourquoi vous allez penser « ah oui bien sûr! » si je vous dis qu'il s'agit d'un texte de Léon Blum :

> Il y a deux cents ans, les chirurgiens ont pratiqué pour la première fois l'opération de la cataracte, et rendu la vue à des aveugles-nés. On a pu comparer alors l'idée qu'ils se faisaient du monde dans leur nuit, et celle que leur fournissait la vue restituée. Ils avaient cru se représenter, par ouï-dire, à travers leurs sensations incomplètes, ce qu'est exactement la lumière, ce qu'est une fleur, ce qu'est un visage humain. Mais au contraire, ils ne se représentaient rien d'exact. Ils avaient vécu dans un monde d'illusions étranges et mensongères que ne s'étaient dissipés pour eux qu'avec les ténèbres qui les entouraient. Ils ne saisissaient la réalité du monde qu'une fois la taie arrachée de leurs yeux. Le socialisme, une fois conçu, produit en nous la même révolution spirituelle. C'est la taie arrachée de notre intelligence (Blum, 2012, p. 65).

PS : un seul regret, on ne parle pas beaucoup de musique dans la villa réflexive. Alors pour réparer un peu cet oubli, il n'est pas anodin de savoir que ce billet fut écrit en écoutant en boucle l'album « *Real Life* » (1978) de Magazine.

Un élément YouTube a été exclu de cette version du texte. Vous pouvez le voir en ligne ici : https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/espacesreflexifs/?p=1902

Discussion

« Cher Benoît…
Un seul cri du cœur en forme de MERCI oui merci, merci, merciiiiiiiii!!!

Merci pour cet « aveu » > « Souvent en pratiquant cette discipline qu'est l'histoire – c'est-à-dire en lisant des historien-ne-s, en cherchant aussi un peu – je m'ennuie un peu. »
Parce que c'est pareil à la maison : si tu savais comme je m'ennuie ces derniers temps. Je frôle ce fameux mortel ennui de Gainsbourg. Si, si je t'assure! Je me sens seule dans ma page (limite comme la sorcière d'Emilie Jolie). C'est terrible ce sentiment d'ennui, vraiment terrible.
Tu vois, tu parles de l'homme politique et bien en tant qu'anthropo, je dirais que nous ne sommes pas mieux servis. Je suis souvent déçue par la majorité de mes lectures de livres, d'articles, par mes recherches pour ma recherche en cours. On parle d'hommes mais… où est l'homme? Pas de sentiments, pas d'émotion, pas d'anecdotes, pas de quotidien. rien, zéro, nada! Sérieusement! Peu importe l'homme (ou la femme bien sûr). Ce qui fait une personne ce n'est pas uniquement sa « fonction », son « titre » mais c'est son quotidien, son caractère, ses anecdotes, son rire, etc. Et tu vois, ça me manque à tous les niveaux cette perception de l'autre un peu oubliée. Mais à tous les étages, tant sur mon terrain d'enquête que dans mon labo. Je crois qu'il faut vivre la vie comme elle vient pour mieux en comprendre l'essence. Et rien n'est à mettre au rebut sous prétexte que l'on fait de l'histoire, de la géo, des maths, de la musique, de l'architecture. Je repenserai toujours aux mots de M. Dubourg (architecte) qui nous disait en cours: « Pour faire de l'architecture, il faut aller la chercher ailleurs que dans l'architecture. Regarde, observe, va voir ailleurs ce qu'il se passe. » Mais que de bon sens dans ses mots. Et je dois dire qu'il en va de même pour la science. Sinon, la source se tarirait bien vite! Et puis, c'est bien souvent en marge du sentier que la révélation se fait.

Donc oui, je m'ennuie dans ma thèse sauf quand j'en parle soit avec mes

amis/famille soit au cours de rencontres (séminaire, exposés, etc.) parce que d’un coup tout bouge : il y a l’autre et sa voix et son point de vue. Et d’un coup hop hop hop! C’est l’émulation de l’esprit qui revient au galop… mais seule… je m’ennuie teeellement!

C’est pour ça que de venir à la Villa Réflexive, c’est toujours un grand moment de bonheur parce que tu sais que tu vas partager quelque chose, que tu vas découvrir plein de choses, que tu vas aiguiser ton esprit, que tu vas en prendre plein les mirettes et les oreilles! Du partage, encore et toujours! Oui, quelque chose de l’ordre du don comme dirait ce bon Marcel : donner, recevoir et rendre. On partage, on échange.

Quant à la question que l’on te pose > « Mais après tout tenir un carnet de recherche en ligne, n’est-ce pas une perte de temps? » Je répondrai comme toi. Tout est une question de point de vue. Est-ce que tout n’est pas une perte de temps si l’on va par là? Tout dépend du point de vue oui. Et perso, je préfère être de passage ici en prenant le temps de perdre aussi parfois le temps. Parce que le temps qui se perd, c’est du temps qui peut se retrouver ailleurs ou encore un autre jour. Le temps, c’est très… élastique! Je sais que ce genre de questions ira encore bon train… Alors qu’il vaudrait mieux regarder le verre à moitié plein et se dire qu’on peut le déguster encore et en découvrir une nouvelle saveur inattendue. Alors pourquoi pas faire une thèse à 20, 40 ou 60 ans? Et entre nous, le temps n’est qu’une bonne excuse au quand dira-t-on. Le principal étant de faire… et surtout de faire ce qui plaît (chacun fait fait fait, ce qu’il lui plaît plaît plaît)… avec parfois ces moments aujourd’hui d’ennui qui demain seront tout autre au gré de nos humeurs : euphoriques, nostalgiques, magiques, etc.

En tout cas merci encore pour ce billet et cet après-midi à l’heure du thé, je lèverai ma tasse pour toi.;^)

PS : j’espère que tu auras apprécié les quelques références musicales dans ce commentaire. Hi hi hi;^D »

Stéphanie Messal, 30/12/2012 à 13:28

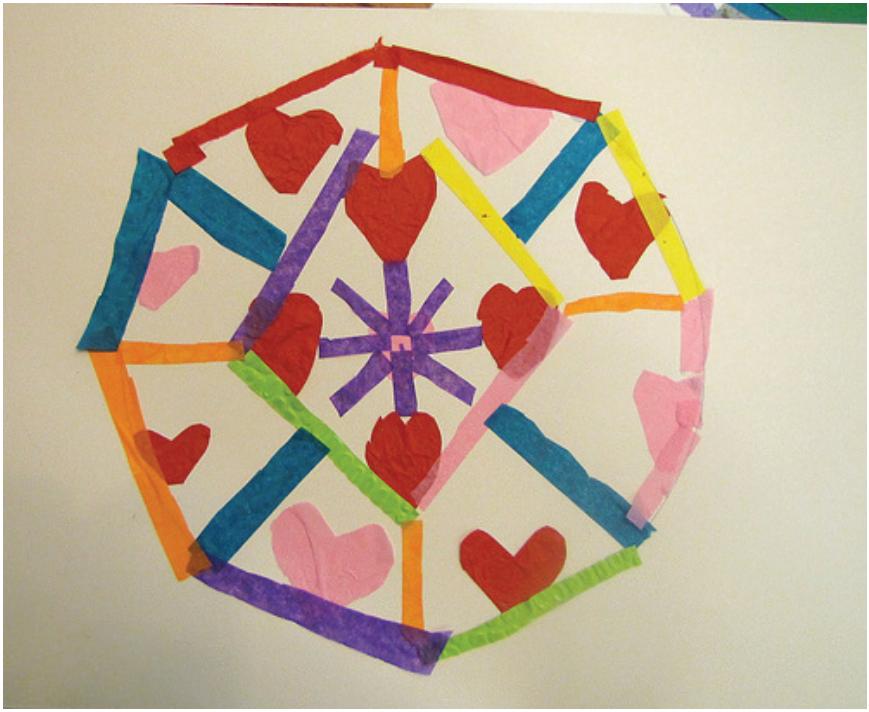
***

Billet original : Kermoal, Benoît, 29 décembre 2012, « C'est la taie arrachée de notre intelligence ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 22 janvier 2019. http://reflexivites.hypotheses.org/3835

La raison des émotions. Réflexivités affectées

MARIE-ANNE PAVEAU

J'ai suivi le fil d'Ariane des émotions de l'année réflexive 2012, et j'ai choisi quatre des formes qu'elles y ont prises, bien consciente de ne pas représenter fidèlement la riche palette émotionnelle de la Villa. Voici donc de la stupéfaction indignée, de la bienveillance constructive, de la nostalgie silencieuse, et de l'amitié déclarée.



Stupéfaction pronominale et indignation énonciative

Stéphanie Messal a placé sa stupéfaction et son indignation dans l'usage des pronoms : « *je* tue "*il*" », déclare-t-elle. Anthropologue favorable à l'implication du chercheur, à la fois dans sa recherche et dans la mise en discours de cette recherche, elle est choquée par le décret de troisième personne et intègre sa réaction à l'élaboration de sa propre position énonciative :

> La semaine passée et au cours d'un séminaire, j'ai pu entendre une phrase lourde de sens, jetée comme un boulet de canon à l'impact des plus effrayants : "C'est la troisième personne qui produit le discours scientifique : ce n'est pas le cas avec le "Je" et le "Tu" ». Je suis restée stupéfaite.
>
> Je l'achève aussi par le biais de mes lectures. Je me suis vite rendue compte que les ouvrages dont je me souvenais le mieux étaient ceux écrits à la première personne dans une attitude des plus scientifiques mais avec ce soupçon autobiographique où l'on peut ressentir, saisir l'intensité de quelques émotions. J'apprécie cette proximité que l'auteur entretient avec le lecteur. Je me sens complice de son aventure. Pas celle d'un "Ulysse" ou d'un "Harry Potter", bien sûr que non! Mais celle d'un ethnologue, d'un anthropologue aux prises avec son quotidien, face à des situations délicates, des instants de détresse, des moments de joie, des doutes, etc. Tout cela se lit au travers de son discours scientifique, le rendant de ce fait parfaitement assimilable, "comestible" car agréable à lire. Et je ne manquerai pas de souligner que j'ai d'autant plus aimé les lire car je retrouvais en eux la part de l'homme. Ce qui est loin d'être le cas dans ces ouvrages à la troisième personne qui la plupart du temps m'ennuient… Rares ont été ces lectures qui m'ont passionnée quand "Il" était le sujet. Je n'arrivais pas à m'identifier ou à me reconnaître. Le discours était souvent celui du cuistre : pompeux à outrance, plaçant tous les mots savants de la terre en une page. Imbuvable, indigeste, proche de l'incompréhensible! C'est un livre qui au final ne sera intelligible que par le "Il" qui a cruellement oublié son "Je". Un "Il" qui a oublié l'homme qu'il est, l'homme qui s'adresse à l'homme, à l'autre et l'autre… c'est soi!

Il est facile de jouer sur les mots, mais Benveniste appelait le « il » la non-personne, celle dont on parle. Pour lui, seuls « je » et « tu » sont de véritables personnes, qui engagent justement les êtres dans la parole. Et pour Benveniste, la parole, c'est pour la vie, c'est pour vivre, avant même de communiquer ou de produire du sens.

> « Cette "bienveillance" ne figure pas vraiment dans les apprentissages de la discussion scientifique en France, si tant est qu'ils existent d'ailleurs »

Bienveillance et intelligence : ce que nous fait la parole de l'autre

Parmi les invités de Mélodie Faury, Julie Henry a écrit un billet, Les commentaires : espace et outil de réflexivité, ou occasion d'exprimer ses marottes? Ce billet a déclenché des discussions intéressantes et assez nombreuses car, parmi les blogueurs, tous se sont sentis concernés par la question du commentaire. Son commentaire sur le commentaire faisait une certaine place à l'affect puisqu'elle y parlait de bienveillance et de bénévolence :

> [...] on bénéficie enfin de ce regard extérieur si précieux, qui nous permet de voir dans notre réflexion même ce que nous n'avions pas perçu. On citera comme exemple ce regard lucide et bienveillant tout à la fois, qui formule les choses avec une clarté que nous n'avions jamais atteinte, ou encore cette lecture intelligente qui décèle le maillon manquant dans une argumentation qui ne nous satisfaisait pas, sans que nous puissions pour autant mettre le doigt sur ce qu'elle avait d'insatisfaisant ou de non convaincant.

Cette « bienveillance » ne figure pas vraiment dans les apprentissages de la discussion scientifique en France, si tant est qu'ils existent d'ailleurs. Mais elle est présentée ici comme totalement liée à l'intelligence et cette articulation s'inscrit dans une conception du savoir qui se développe beaucoup actuellement en philosophie et en épistémologie : l'ouverture de

la catégorie épistémique à d'autres catégories, réputée plus subjectives, en particulier l'émotion et la vertu. J'ai cité Damasio pour l'émotion et je pense à Engel par exemple pour la vertu, qui explique dans *Épistémologie pour une marquise* que les savoirs possèdent des dimensions morales et pourquoi il faut supposer une norme cognitive, c'est-à-dire des valeurs aux savoirs. Sur un autre carnet, qui se construit lentement mais qui deviendra sans doute aussi une belle villa, *Penser la recherche*, Léo Coutellec a rédigé une série de trois billets sur la « démocratie épistémique » , où il défend l'idée qu'il existe une subjectivité et une dimension axiologique de la vérité. Je le suis entièrement sur ce point, car il s'inscrit dans une pensée robuste et novatrice (et… vraie, je le pense avec émotion!) actuellement sur la question.

La part du père : chercher qui nous sommes, toujours

En juillet, Benoît Kermoal ajoute une seconde pierre émotionnelle, dans un billet marquant, au titre magnifique : « Revenant d'Éragny, avec toujours cette violente émotion » : ma part de réflexivité. Benoît Kermoal a choisi un dispositif où l'émotion est dite implicitement : le billet fait alterner le discours de l'historien et des encadrés plus personnels, qui déploient une parole adressée à un « tu », le « tu » du père, jamais nommé cependant. C'est dans l'espace de l'articulation de ces deux discours que se trouve une sorte de réservoir émotionnel activable par le lecteur, pour peu, évidemment, que cet interstice lui parle, ou qu'il l'entende. Cet entre-deux est celui des raisons profondes pour lesquelles nous faisons ce ce que nous faisons, pour nous, de la recherche : « par nécessité », écrit-il. « On ne peut pas se soustraire au monde » avait-il déclaré plus haut, et il faut sans doute comprendre dans ce « monde » toutes ses composantes subjectives, sentimentales, émotionnelles, tout ce qui nous fait humain, en somme. Il cite également cette belle remarque de Philippe Artières : « À quoi sert l'histoire : à rester en vie ».

« Loin d'être des collections de fonctions autonomes, nos vies sont faites de passerelles innombrables entre des pôles que l'on a longtemps crus séparés »

Vers l'amitié : des métamorphoses des relations

Enfin, j'ai envie de mentionner un bref billet de Raphaële Bertho en novembre 2012, « Et après? » , sans doute parce qu'il me rappelle ma « Belle au bois dormant », mais aussi parce qu'il décrit parfaitement ce qui se passe avec nos étudiants parfois, quand ils deviennent nos amis : « Le plaisir que l'on a à recroiser nos anciens étudiants, à suivre leur parcours, à les voir évoluer et s'affirmer dans le milieu professionnel. Et le plaisir ultime : celui de devenir leur collègue, de travailler avec eux. » C'est exactement ça, et c'est bien la relation de travail, de savoir, la relation en grande partie épistémique qui crée ce plaisir. Raphaële Bertho raconte comment sa relation professionnelle s'est transformée en amitié et une autre « connaissance » intervient alors, qui me semble profondément liée à la précédente : « Puis en constatant que pour construire des liens aujourd'hui, il nous fallait presque faire connaissance une seconde fois, réapprendre l'une de l'autre ».

Loin d'être des collections de fonctions autonomes, nos vies sont faites de passerelles innombrables entre des pôles que l'on a longtemps crus séparés. Le dogme de la catégorie discrète, souvent présenté sous forme d'oppositions binaires, intellect *vs* affect, esprit *vs* corps, raison *vs* cœur, est en train de s'effilocher. L'humain semble retrouver une synthèse perdue : nous pensons aussi avec nos émotions, nous apprenons aussi avec des normes, nous admirons avec de la connaissance. Nos réflexivités sont imprégnées d'affect; elles sont affectées.

***

Billet original : Paveau, Marie-Anne, 11 décembre 2012, « La raison des émotions. Réflexivités affectées », Espaces réflexifs [Carnet de recherche], consulté le 2 mai 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/

Crédit photographiqu*e* : « *Mind in Bradford – Emotion Paper Collage.Collages creating designs and symbols, developed from the initial raw*

sketches of emotions and feelings », *Artworks Creative Communities*, 2011, *Flickr*, *licence* CC BY-NC-ND 2.0

Miroir mon beau miroir. Postface

LÉONIE MÉTANGMO-TATOU

J'avoue qu'au départ, je ne savais pas trop bien par quel bout le prendre, le projet de postface qui m'avait été confié par Mélodie Faury… J'espérais que le discours lexicographique me tendrait une perche salutaire, une piste inédite, intelligente, mais il s'est avéré quasiment muet, redondant. Il s'agissait donc de rédiger un « texte d'avertissement ou de commentaire [à placer] à la fin de l'ouvrage ». Oui ! Mais encore ?

Puis le poème « Postface » d'Engelbert Mveng m'est revenu à l'esprit. Palmes immobiles, tam-tams muets… Métaphore filée, comme à la villa. Il s'agit ici de l'adieu à une mère partie à l'heure des Complies. Parole cathartique toutefois qui s'achève sur une vision apaisée et amplifiée à la dimension du monde :

> La voix des nouveau-nés t'épellera sous les étoiles,
> À l'horizon de ton Afrique montera comme la mer,
> Avec la voix du monde,
> Avec le flot innombrable de nos voix de pèlerins[1].

Une postface ! C'était bien la première fois que l'on me sollicitait pour ce genre d'exercice.

Pourquoi moi ? Ce n'était pourtant pas le désir qui me manquait. Mais allais-je trouver le temps ? Tant de fers au feu…

La réflexion lucide d'une amie à propos d'un tout autre sujet me tendit à son insu une seconde perche en me rappelant le passage suivant de Victor Hugo.

> Ephémère histrion qui sait son rôle à peine,
> Chaque homme, ivre d'audace ou palpitant d'effroi,

1. Engelbert Mveng, 1996. "Postface" in *Balafon*, Collection Poésie, Yaoundé, Editions Clé, p. 87.

Sous le sayon du pâtre ou la robe du roi,
Vient passer à son tour son heure sur la scène[2]…

Cet extrait que j'affectionne, je l'avais joliment imprimé, enluminé et ostensiblement apposé dans un espace où j'assumais, jadis, des responsabilités administratives. Le temps avait passé, et l'habitante qui m'avait succédée en ce lieu, une jeune collègue scientifique « dure », avait choisi de conserver, épinglée à la cloison, mon affichette… Je l'avais plus tard constaté avec surprise mais contentement.

« Ephémère », sûrement ! « Histrion », peut-être pas. D'autant que le vocable *histrion* ne semble pas exister au féminin… Toujours est-il que c'est avec enthousiasme que j'ai accepté, et que je me suis lancée, interpellée par le projet global, par le lieu, la matière, la manière, tout un ensemble intimement croisé de dimensions plurielles qui trouvaient en moi un écho certain.

Comment ne pas être séduite par la perspective nouvelle qu'autorise le projet qui s'achève, ou plus exactement arrive à une étape cruciale de son évolution : il n'est pas figé en sa forme actuelle. Il peut encore et toujours être augmenté et commenté. Va donc se poursuivre ultérieurement, pour les habitant.e.s de villa et leurs allié.e.s, le regard fécondant sur les parcours, les pratiques scientifiques, sur l'accompagnement de chercheurs et chercheuses en herbe voulant entrer en réflexivité.

Concernant le lieu, peuplé de miroirs, Elena Azofra nous invite à débusquer et à suivre avec elle le fil rouge de l'invention de la Villa réflexive. Décidément, la métaphore n'a rien d'un simple jeu de l'esprit sur les mots et sur les formes. Elle est iconoclaste. Elle est conceptualisation, elle est création.

Tout cela procéderait-il d'une démarche narcissique ? Et pourquoi pas ? À condition de considérer la contribution nécessaire de ladite démarche dans la construction de soi, dans l'élaboration située des pratiques de recherche. À condition de ne point s'abîmer, comme le personnage éponyme, dans la fascination de sa propre image. De débarrasser sans ambages le narcissisme des oripeaux pathologiques de sa genèse.

2. Victor Hugo, 1826. *Odes et Ballades*, Odes, IV, 14.

Et que dire précisément de l'ivresse induite par la fluidité de l'écriture? La moindre des choses, me diriez-vous pour un livre liquide ! Je me suis immédiatement sentie solidaire d'une littérarité présente au fil de la navigation… Je me sens absolument complice d'une écriture scientifique *décorsetée*, et qui revendique sa part d'émotion. Une écriture chatoyante qui vous entraîne, étourdie et ravie, dans le tourbillon régénérant de la multimodalité, de la multimédialité primitives. Entrecroisement des modes, des canaux, des positionnements. Interactions vivantes entre auteurs et autrices dans leurs statuts respectifs et pourtant dynamiques. Amitiés, connivences, rencontres heureuses, quelquefois dysphoriques, constructives toujours, avec l'Autre. Il y a quelque chose de troublant dans le face-à face non médiat avec cett-e autre qui vous a lu-e et qui ose aller de l'autre côté du miroir, à votre rencontre. La démarche du commentateur ou de la commentatrice ne va pas de soi, loin de là. Personnage secondaire, second, il ou elle serait un vis-à-vis proche à maints égards du « locuteur vicariant » de Mary-Annick Morel[3] puisque prenant une part non négligeable à l'affinement de la pensée, à l'édification de l'auctorialité .

Autant de propositions, de notions auxquelles l'on choisit d'adhérer – ou pas – en connaissance de cause. Ballet furtif mais combien signifiant des marques orthotypographiques – guillemetage, déguillemetage, italiques… En effet, l'*affûtage conceptuel* est en œuvre : recherche du parler beau, du parler *juste*. Et nous avons le privilège d'y participer ! En réalité, les chercheur.e.s, à des degrés divers, ont conscience de la profonde solidarité entre la science et *la mise en mots* de la science. Ainsi, l'affinement progressif du métalangage, l'ajustement de l'outillage théorique par la néologie est indissociable de l'activité scientifique. Je pense que cela se vérifie de manière plus éclatante encore dans nos pratiques de recherche réflexive[4].

Aujourd'hui, dans un environnement digital, la publicisation de la science, puis l'immédiateté des retours de la communauté des lecteurs peut susciter une réévaluation tout aussi immédiate d'une formulation, d'un contenu. Et

3. Mary-Annick Morel et Laurent Danon-Boileau. 2003. « Le locuteur vicariant », in *Le sujet*, J.M. Merle coord., Paris, Gap, Ophrys.
4. J'évoque la question dans un article à paraître : « A Mary-Annick Morel. Du dire vrai au dire juste. Libres propos sur l'*affûtage conceptuel* dans le discours scientifique ».

c'est heureux. Comme cela a été souligné par plusieurs auteurs et autrices de Réflexivité(s), les carnets de recherche sont de véritables lieux de pensée, en même temps que de partage, à différents niveaux d'élaboration des idées. Je pense que l'aventure carnetière comporte un aspect « think tank » offrant bien des avantages. Je dois pourtant reconnaître que la proximité phonique de *carnetière* et *carnassière* suscite en moi des sentiments plutôt mitigés…

Toujours est-il que nous vivons des moments historiques, exaltants. Et nous nous secouons pour ne pas nous endormir sur une béate gratitude (sourire). En l'occurrence, vous avouerais-je que je ne suis pas fâchée de considérer que j'aurais été à la fois témoin et toute modeste actrice de l'avènement, à l'heure du numérique, de pratiques inédites d'écriture, de recherche scientifique et de lecture collaborative. En somme, j'ai ressenti chez les résident.e.s de la Villa une allégresse, un enthousiasme palpable, une jubilation communicative. J'ai retrouvé une atmosphère de matin de Noël autour du sapin (métaphore glanée dans un des billets !) ou encore « autour du frangipanier qui a de belles fleurs si blanches » (comme dans la comptine). Comme nous sommes loin de ces citadelles positivistes qui n'ont cessé d'opposer l'émotion à la raison ! En vérité, nous succombons trop souvent à la philosophie de la dichotomie, celle qui, dans un mouvement rassurant de balancier, occulte obstinément les dynamiques en œuvre, ignore la prévalence des continuums dans nos sociétés humaines.

Je terminerai provisoirement ce texte en formulant deux ou trois vœux et remarques.

Puisse la circulation de cet ouvrage fournir des outils susceptibles d'encourager toujours davantage l'ancrage dans l'être de ce monde, notamment par le biais de pratiques scientifiques mettant l'univers en question à la manière des enfants (relire le texte « Pourquoi je vois pas mes yeux ? » de Marie-Anne Paveau). Bien évidemment ceci pose le problème lancinant de l'accès de certaines zones géographiques (l'Afrique notamment) à la culture numérique et à la toile, alliées incontournable du désir épistémologique. L'approche réflexive devrait soutenir une implication citoyenne des chercheurs/chercheuses. De sorte que chacun.e puisse, quelle

que soit sa discipline principale, sans fausse honte de son humanité, se poser la question suivante formulée par Felwine Sarr[5] :

> Mon geste, reproduit-il les conditions de l'iniquité, de la domination, et de la dévastation, ou rend-il ce monde plus fécond, plus ouvert, et plus vivifiant ?

Car *habiter le monde*, comme il le dit encore, c'est « se concevoir comme appartenant à un espace plus large que son groupe ethnique, sa nation, le continent qui vous a vu naître, ceux qui ont la même couleur d'yeux que vous ».

> – À propos, voyez-vous vos yeux?
> – …
> – Les miroirs, dites-vous ? Ah ! mais il y aurait lieu d'objecter ici que « les miroirs feraient bien de réfléchir un peu plus avant de renvoyer les images[6] ».

5. Sarr, Felwine. 2017. *Habiter le monde. Essai de politique relationnelle*, Montréal, Mémoire d'encrier.
6. Cocteau, Jean. 1930. *Le sang d'un poète*, cité par Stéphanie Messal, 2012, 4 janvier. « Je suis votre miroir ».

Autrices et auteurs

Elena Azofra

Maître de conférences en linguistique espagnole à l'UNED (Universidad Nacional de Educación a Distancia, España). Sa recherche est centrée sur l'évolution historique de la langue espagnole. Actuellement, elle est aussi rédactrice chef du carnet de recherche *MorFlog* sur Hypotheses.org

Raphaële Bertho

Maîtresse de conférences en Arts à l'Université de Tours et directrice du laboratoire InTRu (EA 6301). Elle travaille sur les enjeux esthétiques et politiques de la représentation du territoire contemporain. Elle a été commissaire de l'exposition *Paysages français, Une aventure photographique 1984-2017* (BnF, 2017-2018). Son blog : Territoire des images

Yann Cantin

Maître de conférence à l'Université Paris 8, spécialiste de l'histoire de la communauté sourde en France, il s'intéresse plus particulièrement à la place du sourd et de la langue des signes au sein de la société dans les temps historiques, de même que l'histoire de la langue des signes, de son développement depuis le Moyen Âge. Il a publié deux livres chez Archives et Culture : *Dictionnaire biographique des grands Sourds en France* (2017), et *La communauté sourde de la Belle Epoque* (2019). Il fait également de nombreuses conférences dont une consacrée à « La vie des Sourds au Moyen Âge« , à la Cité des Sciences.

Morwenna Coquelin

Ancienne élève de l'ENS-LSH, agrégée d'histoire, docteure en histoire médiévale (EHESS, 2015) : *Les espaces de la ville. Pratiques, écrits et identité à Erfurt à la fin du Moyen Age*, sous la direction de P. Monnet et J.-M. Moeglin. Enseignante au lycée Maurice Ravel (Paris), membre associée du groupe AhloMA (CRH, EHESS).

Sarah Cordonnier

Maître de conférences en Sciences de l'information et de la

communication à l'Université Lumière Lyon 2, membre de l'équipe lyonnaise de recherche en SIC (Elico, EA 4147). Ses recherches et ses enseignements portent sur la circulation internationale des savoirs savants et des modèles culturels de « la science », et sur les formes situées de partage et de transmission des connaissances (voir par exemple Cordonnier Sarah, « La circulation internationale des savoirs communicationnels entre cadrages disciplinaires et pratiques situées », *Les Enjeux de l'nformation et de la Communication*, n°18/3A, 2017, pp. 87-96, https://lesenjeux.univ-grenoble-alpes.fr/2017-supplementB/07-Cordonnier/).

Quentin Deluermoz

Maître de conférence à l'Université Paris 13 (laboratoire Pléiade) et membre de l'Institut universitaire de France. Ses recherches portent sur l'histoire sociale et culturelle des ordres et des désordres au 19e siècle (Europe et Empire). Parmi ses publications : *Policiers dans la ville. La construction d'un ordre public à Paris* (1854-1914), Paris, Publications de la Sorbonne 2012 ; *Norbert Elias et le 20e siècle*, Paris, Tempus, 2012 ; *Le crépuscule des révolutions (1848-1871)*, Paris, Seuil, 2014 ; et, avec Pierre Singaravélou *Pour une histoire des possibles. Approches contrefactuelles et futurs non advenus*, Paris, Seuil, Univers historique, 2016. Il est également cofondateur de la revue *Sensibilités. Histoire, sciences sociales, critique.*

Oriane Deseilligny

Maître de conférences en Sciences de l'Information et de la Communication à l'IUT de Villetaneuse (Université Paris 13) depuis 2008. Après sa thèse consacrée à l'écriture de soi sur le web (2006), elle s'est intéressée aux blogs de voyage, aux skyblogs, et étudie plus largement, au sein du GRIPIC (Celsa – université Paris-Sorbonne), les métamorphoses des pratiques d'écriture ordinaire, littéraire et scientifique en contexte numérique. Elle a codirigé en 2013 avec Sylvie Ducas la publication d'un ouvrage consacré aux recompositions de la figure de l'auteur et de l'écrivain sur Internet : *L'auteur en réseau, les réseaux de l'auteur*, Presses universitaires de Paris Ouest, coll. « Orbis Litterarum », 2013.

Mélodie Faury

Docteure en sciences de l'information et de la communication dans le champ des études de sciences. Elle est responsable de 2012 à 2018 de la

Maison pour la science en Alsace vivant à rapprocher les enseignants des chercheurs pour transformer l'enseignement des sciences. Elle enseigne en tant que PRAG (professeure agrégée des universités) les sciences-sociétés et sur les sciences ouvertes à l'Université de Strasbourg. Elle travaille sur les pratiques de communication dans les pratiques de recherche, la réflexivité et les expérimentations épistémologiques.

Julie Henry

Maître de conférences en Philosophie à l'ENS de Lyon, membre du laboratoire Triangle (UMR 5206) et directrice du programme « Relire l'éthique en santé à la lumière d'une anthropologie spinoziste : philosophie de l'âge classique et médecine d'aujourd'hui » au Collège international de Philosophie. Auteure notamment de *Spinoza, une anthropologie éthique* (Classiques Garnier, 2015) et codirectrice avec Barthélémy Durrive de *Redéfinir l'individu par sa trajectoire : hasard, déterminisme et rencontres* (éditions Matériologiques, 2015).

Philippe Hert

Maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'Université d'Aix-Marseille et chercheur au Centre Norbert Elias (UMR 8562). Chercheur dans le domaine STS, il a notamment mené des recherches sur les usages d'Internet en milieu scientifique à travers des enquêtes ethnographiques ainsi que sur la circulation des savoirs. Plus récemment il s'est intéressé aux techniques et savoirs du corps, notamment à travers les pratiques du Buto et du Clown comme techniques réflexives de connaissance de soi et du monde. Il explore en particulier les dimensions anthropologiques de l'attention et de la curiosité dans la posture du chercheur et celle du clown. En parallèle il poursuit des terrains sur les savoirs de l'apiculture en lien avec avec des biologistes.

Baudouin Jurdant

Né en 1942, Baudouin Jurdant a débuté sa carrière en tant que journaliste dans un grand quotidien régional en 1962. Il émigre en Grande Bretagne en 1969 pour participer à une enquête de socio-linguistique en Amérique centrale (Belize). Il soutient une première thèse, *Les problèmes théoriques de la vulgarisation scientifique* en 1973, à l'Université Louis Pasteur (Strasbourg). En 1984, il obtient son Doctorat d'État avec une thèse intitulée *Écriture, monnaie*

et connaissance. En 1997, après avoir dirigé un groupe de recherches à Strasbourg pendant de longues années (GERSULP), il obtient sa mutation à Paris 7, où il dirige un Master de Journalisme scientifique. A partir de 2005, il participe à la création et au développement d'un lycée pilote au Luxembourg. Ses thèmes de recherche actuels portent sur les rapports entre la science, l'écriture et l'oralité.

Benoît Kermoal

Professeur d'Histoire en lycée, doctorant à l'EHESS, expert pour la Fondation Jean-Jaurès, membre du comité de rédaction des cahiers Jaurès, membre du pôle histoire du Centre Henri-Aigueperse Unsa Education.

Joëlle Le Marec

Professeure en sciences de l'information et de la communication à Sorbonne Université, CELSA. Ses travaux portent sur la condition de public dans les institutions du savoir (muséologie et études des bibliothèques), sur les discours à propos des sciences, les pratiques de communication et les pratiques ordinaires des chercheurs et travailleurs intellectuels, et sur les cultures de l'enquête. Inquiète de ce que deviennent les universités, elle développe et recherche des alliances avec des équipes, des structures et des personnes qui partagent la volonté de savoir depuis des situations d'interdépendance et de vulnérabilité.

Marie Ménoret †

Sociologue de la médecine, de la maladie et de la santé. Membre du Groupe de Recherche École, Travail, Institutions – (GETI, Équipe d'Accueil 3056 de l'Université Paris 8) et Chercheure associée au CERMES (INSERM, CNRS, EHESS).

Stéphanie Messal

Architecte DPLG et docteure en anthropologie, elle qualifie son parcours professionnel d'interdisciplinaire. Stéphanie Messal a travaillé pour différents cabinets d'architecture français avant d'ouvrir son salon de thé. Par la suite, elle a obtenu sa thèse en anthropologie sous la direction de Christian Bromberger. Après avoir résidé au Brésil, elle vit désormais aux Émirats Arabes Unis. Rattachée à l'IDEMEC, ses domaines de recherche privilégiés sont la culture matérielle (objet/déchet) et l'anthropologie de l'espace. Cependant,

elle ne s'enferme nullement dans un domaine de recherche particulier laissant le champ des possibles ouvert à toute nouvelle opportunité comme par exemple la réflexivité.

Léonie Métangmo-Tatou

Léonie Métangmo-Tatou est HDR en sciences du langage (Paris 3). Maîtresse de conférences à l'université de Ngaoundéré (Cameroun), elle est fondatrice et responsable du laboratoire Langues, Dynamiques & Usages (LADYRUS). Ses travaux de recherche et son engagement social s'articulent autour des dynamiques multilingues et multiculturelles observables en Afrique. Elle s'intéresse particulièrement à la mise en cohérence de ces dynamiques avec la problématique du développement humain et la promotion de la justice cognitive. Pionnière, parmi quelques autres, d'une épistémologie de ce qu'elle a appelé linguistique du développement, elle est coresponsable de la revue *Jeynitaare*. Son questionnement épistémologique se poursuit dans son engagement en réflexivité. Dernier ouvrage, en collaboration : *La langue et le droit*

Marie-Anne Paveau

Professeure en sciences du langage à l'université Paris 13, Marie-Anne Paveau travaille en théorie du discours avec une approche transdisciplinaire. Elle développe une analyse du discours qui intègre les environnements, en particulier d'ordre technologique, corporel et animal, à la production du discours dans une perspective postdualiste et écologique. Ses axes de recherche sont l'analyse du discours numérique, les discours liés aux femmes, au sexe et au corps, l'histoire et l'épistémologie des théories texte-discours. Elle est l'auteure de plusieurs ouvrages dont *Langage et morale* (2013), *Le discours pornographique* (2014) et *L'analyse du discours numérique* (2017).

Anne Piponnier

Professeure en sciences de l'information et de la communication à l'université de Lorraine, membre du Centre de recherches sur les médiations (EA 3476) et coresponsable de l'équipe *Praxis* (Médias, communication et médiations). Ses travaux portent sur le dialogue science-technique-société à travers une approche pragmatique des objets et des pratiques de communication de la science. Dernier ouvrage paru : *Le temps des précaires.*

Approche communicationnelle de l'éphémère (en codirection avec A. Monseigne et G. Gramaccia), Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2017.

Claire Placial

Claire Placial est maître de conférences en littérature comparée à l'université de Lorraine. Elle est spécialiste d'histoire et de théorie de la traduction. Elle a soutenu en 2011 à l'université Paris-Sorbonne une thèse préparée sous la direction de Jean-Yves Masson, intitulée *Pour une histoire rapprochée des traductions. Étude bibliographique, historique et linguistique des traductions du Cantique des cantiques publiées en langue française depuis la Renaissance*.

Martine Sonnet

Ingénieure de recherche à l'Institut d'histoire moderne et contemporaine (CNRS/ENS/Paris I). Elle a prolongé sa thèse *L'éducation des filles au temps des Lumières* (Rééd. CNRS Ed. 2011) en s'intéressant à la sociabilité culturelle féminine au XVIIIe siècle puis aux travailleuses scientifiques des années 1930. Elle mène par ailleurs une écriture littéraire personnelle.

Billets publiés en 2012

dans les *Espaces réflexifs*

Azofra, Elena (1 septembre 2012) "Nouveautés à la Villa : Langue et transparences". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3024

Azofra, Elena (9 septembre 2012) "El sentido de la transparencia". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3068

Azofra, Elena (16 septembre 2012) "Diacronía y transparencia al borde del mar". *Espaces réflexifs*[carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3107

Azofra, Elena (19 septembre 2012) "Rideaux pour la chambre d'amis". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3151

Azofra, Elena (20 septembre 2012) "Diachronie et transparence au bord de la mer". [Version originale : « Diacronía y transparencia al borde del mar » (16/9/2012). Traduit de l'espagnol par : Aboubekeur Zineddine]. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3140

Azofra, Elena (23 septembre 2012) "Le sens de la transparence". [Version originale : « El sentido de la transparencia » (16/9/2012). Traduit de l'espagnol par : Aboubekeur Zineddine]. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3183

Azofra, Elena (26 septembre 2012) "Reconstrucción y transparencia: el lingüista teje sus hilos". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3204

Azofra, Elena (30 septembre 2012) "Une vieille question transparente : langue et genre". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3251

Azofra, Elena (30 septembre 2012) "Séjour transparent à la Villa". *Espaces*

réflexifs [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3231

Azofra, Elena (31 décembre 2012) "Reconstruction et transparence : le linguiste tisse sa toile". [*Version originale : « Reconstrucción y transparencia: el lingüista teje sus hilos » (16/9/2012). Traduit de l'espagnol par : Aboubekeur Zineddine et Elena Azofra] Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3924

Bertho, Raphaële (1er novembre 2012) "Par où commencer?". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3401

Bertho, Raphaële (14 novembre 2012) "L'espace de l'atelier". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3444

Bertho, Raphaële (19 novembre 2012) "Points de vue". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3453

Bertho, Raphaële (21 novembre 2012) "Florilège". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3469

Bertho, Raphaële (22 novembre 2012) "Et après?". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3473

Durrive, Barthélemy (8 février 2012) "cogito, mais encore?". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/187

Calbérac, Yann et Faury, Mélodie (6 février 2012) "Parcours de la réflexivité". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/440

Charcosset, Amélie (13 octobre 2012) "terrasse mitoyenne". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3341

Chibois, Jonathan (2 avril 2012) "[Édito d'avril] De quoi le carnet est-il le miroir?". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1696

Chibois, Jonathan (5 avril 2012) "Écrire (publiquement) pour penser". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1738

Chibois, Jonathan (10 avril 2012) "Le carnet réflexif (I). Montrer la science en train

de se faire". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1781

Chibois, Jonathan (13 avril 2012) "La matérialité du travail d'écriture, selon Howard S. Becker". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1955

Chibois, Jonathan (16 avril 2012) "Le carnet réflexif (II). Donner corps à sa pensée". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1842

Chibois, Jonathan (19 avril 2012) "La responsabilité littéraire des ethnographes". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1750

Chibois, Jonathan (24 avril 2012) "Le carnet réflexif (III). Une forme nouvelle de récit ethnographique?". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1752

Chibois, Jonathan (27 avril 2012) "Le carnet réflexif (IV). Penser en réseau, écrire en réseau". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2050

Chibois, Jonathan (29 avril 2012) "Le carnet réflexif (V). Être lisible plutôt que lu". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2057

Coquelin, Morwenna (15 juin 2012) "Fantômes, 1 – Se montrer au travail, asseoir son autorité". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2394

Coquelin, Morwenna (27 juin 2012) "Fantômes, 2 – Lui, moi, je.". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2545

Coquelin, Morwenna (30 juin 2012) "Fantômes, 3 – Se regarder au travail, se reconnaître soi-même". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2394

Cordonnier, Sarah (21 février 2012) "Acquérir l'outil réflexif?". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/974

Durisotti, Maxime (2 août 2012) "John Donne : "translated into a better language". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2878

Durisotti, Maxime (8 août 2012) “On traduit toujours les morts”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2940

Elsa (22 octobre 2012) « Marcel a tout compris. » *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3343

Faury, Mélodie (1 février 2012) “Indéterminée”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/303

Faury, Mélodie (2 février 2012) “Annoncés”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/385

Faury, Mélodie (7 février 2012) “Réflexivisée”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/549

Faury, Mélodie (9 février 2012) “Infusions de réflexivité”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/589

Faury, Mélodie (10 février 2012) “Des regards qui se croisent… numériquement”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/614

Faury, Mélodie (12 février 2012) “ Qu’est-ce que la réflexivité?”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/703

Faury, Mélodie (17 février 2012) “Mais où est la production de connaissances?”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/716

Faury, Mélodie (18 février 2012) “Interdisciplinarité : la réflexivité par soi et par l’autre – (Durrive, Faury et Henry)”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/956

Faury, Mélodie (19 février 2012) “Matières de février”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/987

Faury, Mélodie (24 février 2012) “Faire de la recherche sur la recherche : la réflexivité dans l’enquête – (Le Marec et Faury)”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/981

Faury, Mélodie (30 juin 2012) “Une Villa, un espace de recherche, un lieu de discussion? – Parenthèse entre juin et juillet”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2583

Faury, Mélodie (8 décembre 2012) “Le temps d’une écriture numérique. Un mois et bien plus”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3636

Faury, Mélodie (20 décembre 2012) “De doutes en incertitudes”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3752

Faury, Mélodie (30 décembre 2012) “Réflexivités à tisser”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3866

Faury, Mélodie et Giraud, Frédérique (13 février 2012) “Le carnet de thèse”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/641

Henry, Julie (4 février 2012) “Les commentaires : espace et outil de réflexivité, ou occasion d’exprimer ses marottes?”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/316

Hert, Philippe (14 février 2012) “Art, Anthropologie et corps : la réflexivité du chercheur… et celle du clown”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/815

Jahjah, Marc (3 février 2012) “Le miroir, le labyrinthe et l’annotation”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/476

Jurdant, Baudouin (11 février 2012) “ Écriture/lecture : questions sur la réflexivité ”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/575

Jurdant, Baudouin (15 février 2012) “Réflexivité et poésie”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/578

Jurdant, Baudouin (16 février 2012) “L’évaluation est-elle un opérateur de réflexivité?”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/888

Jurdant, Baudouin (22 février 2012) “Communication scientifique et réflexivité”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/695

Karinesperanto (5 février 2012) “Dialogues”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/476

Kermoal, Benoît (1er juillet 2012) “Comment trouver la bonne distance?”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2610

Kermoal, Benoît (5 juillet 2012) “Cette connaissance intime du sujet”:sur Lucien Febvre”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2624

Kermoal, Benoît (11 juillet 2012) “Georges Lefranc : entre histoire, socialisme et résilience”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2653

Kermoal, Benoît (15 juillet 2012) “Ernest Labrousse ou comment entrer dans le «for extérieur» de l’historien”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2665

Kermoal, Benoît (19 juillet 2012) “Premiers fragments d’une histoire réflexive”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2690

Kermoal, Benoît (26 juillet 2012) “Au rayon de l’intime: paroles et écrits de militant-e-s”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2716

Kermoal, Benoît (28 juillet 2012) “«Les aventures personnelles que le souvenir nous retrace »: Canguilhem, Ricoeur, l’histoire et l’engagement”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2738

Kermoal, Benoît (29 juillet 2012) “« Revenant d’Éragny, avec toujours cette violente émotion»: ma part de réflexivité”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2770

Kermoal, Benoît (28 octobre 2012) “Acheter un livre dans un supermarché”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3377

Kermoal, Benoît (29 décembre 2012) “«C’est la taie arrachée de notre intelligence»”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3835

Le Marec, Joëlle (20 février 2012) “L’émergence d’une condition réflexive : le rôle de l’enquête sur les publics”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1003

Messal, Stéphanie (4 janvier 2012) "Je suis votre miroir". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/52

Messal, Stéphanie (8 janvier 2012) "[Lectures] – Les non-dits de l'anthropologie". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/99

Messal, Stéphanie (9 janvier 2012) "[Lecture] – Retour réflexif sur la situation d'enquête". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/52

Messal, Stéphanie (9 janvier 2012) "[Regard] – #reflective". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/115

Messal, Stéphanie (11 janvier 2012) "[Lecture] – De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/133

Messal, Stéphanie (15 janvier 2012) "[Face-à-face] – De l'art des mathématiques". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/147

Messal, Stéphanie (24 janvier 2012) "[Regard] – City Silhouettes". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/206

Messal, Stéphanie (29 janvier 2012) "[Face-à-Face] – Je tue "Il"". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/213

Messal, Stéphanie (26 décembre 2012) "Conte féérique pour Villa réflexive". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3577

Paveau, Marie-Anne (1er mars 2012) « Pourquoi je vois pas mes yeux? ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1139

Paveau, Marie-Anne (2 mars 2012) Boucles réflexives et performatives. Quand l'énonciation s'énonce elle-même. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1158

Paveau, Marie-Anne (5 mars 2012) "Je sais que je suis pris et compris dans le monde que je prends pour objet", *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1160

Paveau, Marie-Anne (7 mars 2012), Design. Strange loops, *Espaces réflexifs* [carnet de recherche] Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1163

Paveau, Marie-Anne (12 mars 2012), Against Reflexivity, *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1325

Paveau, Marie-Anne (15 mars 2012), Sainte colère et rigoureux désaccord *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1433

Paveau, Marie-Anne (19 mars 2012), Le scribe et la caméra. Quand la réflexivité se donne à voir, *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1484

Paveau, Marie-Anne & Aurore (23 mars 2012), La Belle au bois dormant, *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1536

Paveau, Marie-Anne (28 mars 2012) La connaissance réflexive : valeurs de la science et vertu épistémique, *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1565

Paveau, Marie-Anne (30 mars 2012), Ce que n'est pas la réflexivité. Boucle finale *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1568

Paveau, Marie-Anne (2 décembre 2012), À louer 2013 : #villa spacieuse, lumineuse et calme, locataire réflexif bienvenu, *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3490

Paveau, Marie-Anne (4 décembre 2012), Liminaires. Entrer dans les Espaces réflexifs, *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3574

Paveau, Marie-Anne (11 décembre 2012), La raison des émotions. Réflexivités affectées, *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3705

Paveau, Marie-Anne (23 décembre 2012), Indiscipliné.e.s, *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3783

Placial, Claire (1er août 2012) « Au seuil de la Villa – planter un arbre » *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2818

Placial, Claire (2 août 2012) « Imagier. Avec Goethe. » *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2830

Placial, Claire (5 août 2012) « Réflexivité et (non) schizophrénie. Activités multiples, identité protéiforme. » *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2868

Placial, Claire (8 août 2012) « « J'intégrai totalement un nouveau regard ». Traduire en double de l'auteur. » *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2910

Placial, Claire (13 août 2012) « « Les grands textes pour moi : où je ne déplace rien. » Paradoxaux déplacements. » *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2953

Placial, Claire (18 août 2012) "Car la traduction est un miroir" *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2966

Placial, Claire (21 août 2012) « Les traductions d'un texte en sont les différents "visages"« . Intérêt réflexif des retraductions. » *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2976

Placial, Claire (26 août 2012) « "un échange à établir avec un destinataire absent": le traducteur et ses lecteurs » *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2984

Placial, Claire (30 août 2012) « Perpetuum mobile » *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3012

Regnard Delphine (17 mars 2012), "La ronde qui tourne tourne". @drmlj et ses #OmbresTracées, *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1460

Regnard Delphine (1er octobre 2012), « Des plans sur la comète…ou la comète en plan?« , *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3284

Regnard Delphine (11 octobre 2012), « Parce que lire c'est élire, mais enseigner?« , *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3329

Regnard Delphine (15 octobre 2012), « Donner à lire…mais quelles oeuvres?« , *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3338

Regnard Delphine (25 octobre 2012), « Écrire-web est-il neutre?« , *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3386

Sonnet, Martine (2 juin 2012), "Bienvenue dans ma vie de bureau« , *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2311

Sonnet, Martine (10 juin 2012), "Aperçus vie de bureau, semaine 23« , *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2338

Sonnet, Martine (17 juin 2012), "Aperçus vie de bureau, semaine 24« , *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2365

Sonnet, Martine (24 juin 2012), "Aperçus vie de bureau, semaine 25« , *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2461

Sonnet, Martine (29 juin 2012), "Aperçus vie de bureau, semaine 26, prendre congé« , *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2516

Soulier, Coraline (25 octobre 2012), « Ah, ça s'étudie?« , Espaces réflexifs [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3367

Billets publiés en 2013

dans les *Espaces réflexifs*

Bertho, Raphaële (6 octobre 2013) "La face cachée de la recherche". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/5100

Bertho, Raphaële (24 octobre 2013) "Exploration des fonds… photographiques". *Espaces réflexifs*[carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/5100

Bourdaa, Mélanie (6 octobre 2013) "Regarder des séries TV … pour la recherche!". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/5102

Cantin Y., 1er avril 2014, «De la réflexivité sourde…», Espaces réflexifs [Carnet de recherche], Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4391

Caullery, Florian (9 janvier 2013) "Le Black Metal à l'assaut des Mathématiques". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3991

Deluermoz, Quentin (16 novembre 2013) "Ouvrir la porte, découvrir le lieu". *Espaces réflexifs*[carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/5333

Deluermoz, Quentin (27 novembre 2013) "La lettre et l'axolotl". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/5351

Deluermoz, Quentin (30 novembre 2013) "L'engagement des gnous.". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/5355

Deluermoz, Quentin (30 novembre 2013) "Où est Charlie? Quelques petits exercices de communication académique.". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/5365

Faury, Mélodie (15 mai 2013) "Hologramme 1 – Les figures d'autorité du savoir". *Espaces*

réflexifs [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4735

Faury, Mélodie (7 mai 2013) "Penser avec – L'histoire des moutons de Panurge". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4736

Faury, Mélodie (3 mai 2013) "Rompre avec les discours de l'évidence – Exemple de la figure de l'expert dans une chronique télévisuelle". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4698

Faury, Mélodie (1er mai 2013) "Revenir autrement – Mouvements, choix et perspectives dans nos manières de penser". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4610

Fossard, Aurélie (12 octobre 2013) "Coulisses et souvenirs de soutenance". *Espaces réflexifs*[carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/5156

Kermoal, Benoît (1er juillet 2013) "Poser des jalons pour une histoire des émotions". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2624

Kermoal, Benoît (10 juillet 2013) "Doit-on être ému-e pour faire de l'histoire des émotions?". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4898

Kermoal, Benoît (28 juillet 2013) "Un parcours subjectif en histoire des émotions". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4940

Kermoal, Benoît (29 juillet 2013) "Pleurer Jaurès et les militants socialistes morts au combat". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4952

Kermoal, Benoît (30 juillet 2013) "La joie socialiste au temps du Front populaire". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4963

Labarta G., 29 avril 2013,«Est-ce normal docteur? », Espaces réflexifs [Carnet de recherche], Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/?p=4615,

Le Galliard, Marianne (28 octobre 2013) "Des archives à l'étude d'une œuvre". *Espaces*

réflexifs[carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/5281

Lune Riboni, Ulrike (26 octobre 2013) "Terrains communicants : de Youtube à l'Avenue Bourguiba". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/5252

Marignier Noémie, 12 avril 2013, « Le difficile récit de soi », Espaces réflexifs [Carnet de recherche], http://reflexivites.hypotheses.org/4564,

Messal, Stéphanie (2 janvier 2013) "It may be winter outside et les flammes swinguent dans la cheminée". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3967

Messal, Stéphanie (16 janvier 2013) "Claude Lévi-Strauss, ce musicien…". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4049

Messal, Stéphanie (23 janvier 2013) "L'écriture, il faut que ça chante!". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4060

Messal, Stéphanie (30 janvier 2013) "Morceaux choisis". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4111

Muller, Caroline (1er février 2013) "Le chemin de la Villa". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4159

Muller, Caroline (4 février 2013) "Cahier rouge". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4172

Muller, Caroline (9 février 2013) "La science infuse?". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4178

Muller, Caroline (14 février 2013) "En lecture, aperçu n°1". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4200

Muller, Caroline (18 février 2013) "En lecture, aperçu n°2 : lire comment?". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4204

Muller, Caroline (26 février 2013) "Ecritoires-miroirs". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, https://reflexivites.hypotheses.org/4220

Paveau, Marie-Anne (1 mars 2013), “Quand le thé se tient debout dans la tasse“. *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/?p=4292

Paveau, Marie-Anne (16 mars 2013), “Interlude. Thinking Outside the Box“. *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/?p=4343

Paveau, Marie-Anne (18 mars 2013), “Les enfants-chercheurs de la science ouverte“, *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/?p=4328

Paveau, Marie-Anne (23 mars 2013), « C’est cela que je perçois », *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/?p=4435

Paveau, Marie-Anne (28 mars 2013), “Out of the truth : la rationalité plutôt que la vérité“, *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche]. Consulté le… http://reflexivites.hypotheses.org/?p=4466

Paveau, Marie-Anne (30 mars 2013), “Point final. L’invention du biais“, *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4495

Piponnier A., 15 avril 2013, “Pour une poétique du déplacement”, Espaces réflexifs [Carnet de recherche] Consulté le 5 mars 2018, : http://reflexivites.hypotheses.org/4584.

Placial, Claire (1er août 2013) “Comparaison n’est pas raison – ou peut-être bien que si” *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4933

Placial, Claire (4 août 2012) “« Comment m’entendez-vous? je parle de si loin… »” *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4945

Placial, Claire (11 août 2012) “Ce que (l’étude de) la traduction a à dire à la littérature comparée.” *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4987

Placial, Claire (21 août 2012) “Anachronie et uchronie des comparaisons” *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4998

Ruchon C., 6 avril 2014, « Plus tard je serai grammairienne… », Espaces réflexifs [Carnet de recherche], Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4399

Zineddine A., 20 avril 2013, “Par ce que traduire, c’est analyser un discours”, Espaces réflexifs [Carnet de recherche] Consulté le 5 mars 2018, : http://reflexivites.hypotheses.org/4600.

Zineddine A., 5 octobre 2013, “Coopération textuelle à la villa réflexive”, Espaces réflexifs [Carnet de recherche] Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/5122.

Zineddine A., 15 octobre 2013, “Une articulation des méthodes qualitatives/ quantitatives est-elle possible en linguistique?”, Espaces réflexifs [Carnet de recherche] Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/5186.

Zineddine A., 23 octobre 2013, “Pourquoi s’attacher à l’étude d’un tel phénomène?”, Espaces réflexifs [Carnet de recherche] Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/5202.

Zineddine A., 31 octobre 2013, “Un octobre réflexivement réflexif”, Espaces réflexifs [Carnet de recherche] Consulté le 5 mars 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/5300.

Bibliographie de l'ouvrage

Achard, Pierre. 1994. « L'écriture intermédiaire ». In *Communications* 58, p. 149-156. En ligne : https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1994_num_58_1_1886 (page consultée le 2 mai 2018).

Anscombe, Gertrude Elizabeth Margaret. 2008 [1958]. « *La philosophie morale moderne* », *Klesis – revue philosophique / actualité de la philosophie analytique* 9, p. 9-31.

Arendt, Hannah. 2011 [1955]. *Walter Benjamin* : 1892-1940, Éditions Allia.

Ashmore, Malcolm. 1989. *The Reflexive Thesis : Wrighting the Sociology of Scientific Knowledge*, Chicago, University of Chicago Press.

Authier-Revuz, Jacqueline. 1995. *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse, 2 tomes.

Authier-Revuz Jacqueline. 2008. « Boucles méta-énonciatives : le dire pris à ses mots », Lyon ENS-ISH, conférence du 8 janvier 2008, document de travail en ligne.

Azofra, Elena. 31 décembre 2012. "Reconstruction et transparence : le linguiste tisse sa toile". [Version originale : « Reconstrucción y transparencia: el lingüista teje sus hilos » (16/9/2012). Traduit de l'espagnol par : Aboubekeur Zineddine et Elena Azofra] *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3924

Azofra, Elena. 23 octobre 2012. « Experiencias colectivas 2.0: Espaces Réflexifs ». *Morflog* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. https://morflog.hypotheses.org/1027

Azofra, Elena. 30 septembre 2012. « Séjour transparent à la Villa ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/3231

Azofra, Elena. 30 septembre 2012. "Une vieille question transparente : langue et genre". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3251

Azofra, Elena. 26 septembre 2012. "Reconstrucción y transparencia: el lingüista teje

sus hilos". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/3204

Azofra, Elena. 23 septembre 2012. "Le sens de la transparence". [Version originale : « El sentido de la transparencia » (16/9/2012). Traduit de l'espagnol par : Aboubekeur Zineddine]. Espaces réflexifs [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/3183

Azofra, Elena. 20 septembre 2012. "Diachronie et transparence au bord de la mer". [Version originale : « Diacronía y transparencia al borde del mar » (16/9/2012). Traduit de l'espagnol par : Aboubekeur Zineddine]. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/3140

Azofra, Elena. 16 septembre 2012. "Diacronía y transparencia al borde del mar". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/3107

Azofra, Elena. 9 septembre 2012. "El sentido de la transparencia". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3068

Azofra, Elena. 1 septembre 2012. "Nouveautés à la Villa : Langue et transparences". Espaces réflexifs [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/3024

Azofra, Elena. 23 octobre 2012. « Experiencias colectivas 2.0: Espaces Réflexifs ». *Morflog* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. https://morflog.hypotheses.org/1027

Bataille, Georges. 1970. *Œuvres complètes*, tome 2, écrits posthumes 1922-1940. Paris, Gallimard.

Benjamin, Walter. 2000 (traduction française). « La tâche du traducteur », dans *Œuvres I*, traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Paris, Folio Essais.

Benjamin, Walter. 1970 [1923], « Die Aufgabe des Übersetzers », dans Charles Baudelaire, *Ausgewählte Gedichte, Deutsche Übertragung mit einem Vorwort über die Aufgabe des Übersetzers*, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1970.

Berman, Antoine. 1995. *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard.

Berthelot, Jean-Michel. 1996. *Les vertus de l'incertitude : le travail de l'analyse dans les sciences sociales*. Paris, PUF.

Bertho, Raphaële. 30 novembre 2012. « Avant de partir ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. https://reflexivites.hypotheses.org/3483

Bertho, Raphaële. 22 novembre 2012. "Et après?". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/3473

Bertho, Raphaële. 21 novembre 2012. "Florilège". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3469

Bertho, Raphaële. 19 novembre 2012. "Points de vue". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3453

Bertho, Raphaële. 14 novembre 2012. "L'espace de l'atelier". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3444

Bertho, Raphaële. 1er novembre 2012. "Par où commencer?". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3401

Blanchard, Antoine. 2010. « Ce que le blog apporte à la recherche ». In Dacos M. (dir.), *Read/Write Book : Le livre inscriptible*, Marseille, OpenEdition Press, p. 157-166. Disponible sur : http://books.openedition.org/oep/172 (page consultée le 2 mai 2018).

Blum, Léon. 2012 (rééd.) *Pour être socialiste*, Paris, Albin Michel.

Bourdieu, Pierre. 2001. *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir Éditions.

Bourdieu, Pierre. 2003 (1997). *Méditations pascaliennes*. Paris, Seuil.

Bourdieu, Pierre et Maître, Jacques. 1994. « Avant-propos dialogué » in Jacques Maître, *L'autobiographie d'un paranoïaque*, Paris, Economica, p. V-XXII.

Bourke, Joana. 1999. *An intimate history of killing*, London, Basic Books.

Bouveresse, Jacques. 1999. *Prodiges et vertiges de l'analogie.* Paris, Raisons d'agir Éditions.

Braconnier, Alain. 2000. *Le Sexe des émotions*, Paris, Odile Jacob.

Brétégnier, Aude. 2009. « Sociolinguistique alter-réflexive : du rapport au terrain à la posture du chercheur », in D. de Robillard (coord.), « Réflexivité, herméneutique, vers un Paradigme de recherche? », *Cahiers de sociolinguistique* 14, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 27-42.

Brill, Evert Jan. 1964. *Toward a Science of Translating, with special reference to principles and procedures involved in Bible translations*, Leiden, E.J. Brill.

Brill, Evert Jan. 1969. *The Theory and Practice of Translation*, Published for the United Bible Society by E. J. Brill, Leiden.

Calbérac, Yann et Faury, Mélodie. 6 février 2012. "Parcours de la réflexivité". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/440

Caratini, Sophie. 2012. *Les non-dits de l'anthropologie*, Vincennes, Thierry Marchaisse.

Casilli, Antonio A. 2011. « Pratiquer la transdisciplinarité dans la discipline. Temporalité, territorialité et réalisme des professions scientifiques », in F. Darbellay et T. Paulsen (dir.), *Au miroir des disciplines*, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien: Peter Lang, p. 65-81. http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00661783/

Casilli, Antonio A. 2012. «Comment les usages numériques transforment-ils les sciences sociales?», in P. Mounier (dir.). *Read/Write Book* 2, Marseille, OpenEdition Press, p. 239-247. http://halshs.archives-ouvertes.fr/hal-00734580/

Casilli, Antonio A. 2013. L'impact du numérique sur les disciplines et les temporalités de la recherche en SHS. [Vidéo] https://www.casilli.fr/2013/04/29/limpact-du-numerique-sur-les-disciplines-et-les-temporalites-de-la-recherche-en-shs/

Catellin, Sylvie et Loty, Laurent. 2013. « Sérendipité et indisciplinarité ». In *Hermès, La Revue*, vol. 67, n°3, p. 32-40. Disponible sur : https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2013-3-page-32.htm (page consultée le 2 mai 2018).

Caullery, Florian. 6 mars 2013. « La Villariété : variété réflexive », *Presque Partout* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, https://presquepartout.hypotheses.org/178

Charcosset, Amélie. 13 octobre 2012. "Terrasse mitoyenne". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3341

Chartier, Roger. 1989. « Le monde comme représentation », In *Annales ESC*, 6, p. 1514-1515.

Chibois, Jonathan. 29 avril 2012. "Le carnet réflexif (V). Être lisible plutôt que lu". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/2057

Chibois, Jonathan. 27 avril 2012. "Le carnet réflexif (IV). Penser en réseau, écrire en réseau". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/2050

Chibois, Jonathan. 24 avril 2012. “Le carnet réflexif (III). Une forme nouvelle de récit ethnographique?”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/1752

Chibois, Jonathan. 19 avril 2012. “La responsabilité littéraire des ethnographes”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/1750

Chibois, Jonathan. 16 avril 2012. “Le carnet réflexif (II). Donner corps à sa pensée”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/1842

Chibois, Jonathan. 13 avril 2012. “La matérialité du travail d’écriture, selon Howard S. Becker”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/1955

Chibois, Jonathan. 10 avril 2012. “Le carnet réflexif (I). Montrer la science en train de se faire”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/1781

Chibois, Jonathan. 5 avril 2012. “Écrire (publiquement) pour penser”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/1738

Chibois, Jonathan. 2 avril 2012. “[Édito d’avril] De quoi le carnet est-il le miroir?”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/1696

Coquelin, Morwenna. 30 juin 2012. “Fantômes, 3 – Se regarder au travail, se reconnaître soi-même”. Espaces réflexifs [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/2394

Coquelin, Morwenna. 27 juin 2012. “Fantômes, 2 – Lui, moi, je.” *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/2545

Coquelin, Morwenna. 15 juin 2012. “Fantômes, 1 – Se montrer au travail, asseoir son autorité”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/2394

Corbin, Antoine. 2013. *La Douceur de l’ombre : l’arbre, source d’émotions, de l’Antiquité à nos jours*, Paris, Fayard.

Cordonnier, Sarah. 21 février 2012. “Acquérir l’outil réflexif?”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/974

Cordonnier, Sarah. 2011. « Observer les usages des sciences humaines dans l’exposition d’art contemporain », *Tracés Revue de Sciences humaines*, Hors série, pp. 123-134.

Coutellec, Léo. 8 octobre 2012. « La démocratie épistémique comme condition d’une science citoyenne – Slow Science : cultiver la chronodiversité dans les sciences (3/3) ». *Penser la recherche* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. https://recherche.hypotheses.org/163

D’Almeida, Fabrice et Rowley, Anthony. 2013. *Quand l’histoire nous prend par les sentiments*. Paris, Odile Jacob.

Dacos, Marin. 23 juillet 2009. « La conversation silencieuse ». *Blogo-numericus [carnet de recherche]*. En ligne : https://bn.hypotheses.org/191

Dacos, Marin et Mounier, Pierre. 2010. « Les carnets de recherche en ligne, espace d’une conversation scientifique décentrée », dans Christian Jacob (dir.), *Lieux de savoir. Gestes et supports du travail savant*, vol. 2, Paris, Albin Michel. En ligne : http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00439849/document

Dacos, Marin. 27 octobre 2013. « Un angle mort? Les infrastructures pour les SHS en général et pour les carnets de recherche en particulier. » *Blogo-numericus [carnet de recherche]*. Consulté le 26 février 2018. En ligne : https://bn.hypotheses.org/191

Dahan, Aubépine et Mangematin, Vincent. 2010. « Recherche et temps perdu. La place des tâches administratives dans le métier académique ». In *Annales des Mines – Gérer et comprendre*, vol. 102, p. 14-24.

Delacroix, S.d.C., Dosse. F., Garcia, P. et Offenstadt, N. 2010. *Historiographies, concepts et débats*, Paris, Folio Histoire.

Delage, Michel. 2013. *La Vie des émotions et l’attachement dans la famille*, Paris, Odile Jacob.

Damasio, Antonio R. 2010. *L’erreur de Descartes. La raison des émotions*, Paris, Odile Jacob.

Dehem, Paul. 2004. *Le Cantique des cantiques : J’ai descendu dans mon jardin*, présenté dans son texte hébreu par Paul Dehem avec le concours de Malka Kenigsberg, Paris, L’Harmattan.

Deseilligny, Oriane. 2013. « Matérialités de l’écriture : le chercheur et ses outils, du

papier à l'écran ». In *Sciences de la société* 89, p. 38-53. Disponible sur : https://journals.openedition.org/sds/224 (page consultée le 2 mai 2018).

Devereux, Georges. 1980 [1967]. *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Champs Essais.

Didier, Éric. 2005. *Paroles d'enfants à un psychanalyste*, Paris, Petite CAPITALE (en français, anglais, espagnol et arabe).

Didier, Éric. 2011. *Moi, je laisse faire, je regarde les étincelles. Cinq conférences sur la psychanalyse d'enfants*, Paris, Petite CAPITALE.

Dubernet, Cécile. 1er mars 2018. «Ma Villa Réflexive, quelles vues, quelles perspectives ? », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, https://reflexivites.hypotheses.org/8998

Durisotti, Maxime. 8 août 2012. "On traduit toujours les morts". Espaces réflexifs [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/2940

Durisotti, Maxime. 2 août 2012. "John Donne : "translated into a better language". Espaces réflexifs [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/2878

Durrive, Barthélemy. 8 février 2012. "Cogito, mais encore?". Espaces réflexifs [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/187

Durrive, Barthélémy, Faury, Mélodie et Henry, Julie. 2013. « Réflexivité et dialogue interdisciplinaire : un retour sur soi selon l'autre ». In Béziat, Jacques. *Analyse de pratiques et réflexivité: Regards sur la formation, la recherche et l' intervention socio-éducative*, Paris, L'Harmattan, p. 153-166.

Eco, Umberto. 1997 [1987]. « *Comment être présentateur à la télé* », in *Comment voyager avec un saumon*, Paris, Le livre de poche. p. 122-126.

Elsa. 22 octobre 2012. « Marcel a tout compris. ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/3343

Engel, Pascal. 2012. *Épistémologie pour une marquise*. Paris, Ithaque.

Engel, Pascal et Mulligan, Kevin. 2003. « Normes éthiques et normes cognitives », In *Cités* 2003/3, n° 15, p. 171-186.

Farge, Arlette. 1989. *Le goût des archives*, Paris, Le Seuil.

Faury, Mélodie. 2012. Parcours de chercheurs. De la pratique de recherche à un

discours sur la science : quel rapport identitaire et culturel aux sciences? Thèse de doctorat, Ecole normale supérieure de Lyon – Université de Lyon. Disponible sur : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00744210 (page consultée le 2 mai 2018).

Faury, Mélodie. 30 décembre 2012. "Réflexivités à tisser". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3866

Faury, Mélodie. 20 décembre 2012. "De doutes en incertitudes". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3752

Faury, Mélodie. 8 décembre 2012. "Le temps d'une écriture numérique. Un mois et bien plus". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3636

Faury, Mélodie. 7 août 2012. « Où est l'autre ? – Adresse et réflexivité dans l'écriture », *L'Infusoir* [carnet de recherche], consulté le 28 février 2018. En ligne : https://infusoir.hypotheses.org/3377.

Faury, Mélodie. 30 juin 2012. "Une Villa, un espace de recherche, un lieu de discussion? – Parenthèse entre juin et juillet". Espaces réflexifs [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2583

Faury, Mélodie. 11 juin 2012. « Ces lieux de pensée ». *L'Infusoir* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, https://infusoir.hypotheses.org/3173

Faury, Mélodie. 30 mars 2012. "A la recherche d'espaces de réflexivité". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 1er mai 2013. http://infusoir.hypotheses.org/2579

Faury, Mélodie. 24 février 2012. "Faire de la recherche sur la recherche : la réflexivité dans l'enquête – (Le Marec et Faury)". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/981

Faury, Mélodie. 19 février 2012. "Matières de février". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/987

Faury, Mélodie. 18 février 2012. "Interdisciplinarité : la réflexivité par soi et par l'autre – (Durrive, Faury et Henry)". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/956

Faury, Mélodie. 17 février 2012. "Mais où est la production de connaissances?". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/716

Faury, Mélodie. 3 mars 2013. “Espaces physiques ou numériques : s’en servir ou les habiter”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 1er mai 2013. http://infusoir.hypotheses.org/3998

Faury, Mélodie. 12 février 2012. “Qu’est-ce que la réflexivité?”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 1er mai 2013. http://reflexivites.hypotheses.org/703

Faury, Mélodie. 10 février 2012. “Des regards qui se croisent… numériquement”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/614

Faury, Mélodie. 9 février 2012. “Infusions de réflexivité”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/589

Faury, Mélodie. 7 février 2012. “Réflexivisée”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/549

Faury, Mélodie. 2 février 2012. “Annoncés”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/385

Faury, Mélodie et Giraud, Frédérique. 13 février 2012. “Le carnet de thèse”. *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/641

Faury, Mélodie et Paveau, Marie-Anne. 31 décembre 2015. « Appel à contributions : en 2016 le carnet « Espaces réflexifs » parlera des résistances ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 28 février 2018. https://reflexivites.hypotheses.org/7861

Faury, Mélodie et Paveau, Marie-Anne. 27 décembre 2014. « Villa spacieuse et lumineuse cherche locataires pour « dire le vrai » en 2015 ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 28 février 2018. En ligne : https://reflexivites.hypotheses.org/6710

Foucault, Michel. 1994. « Polémique, politique et problématisation. Entretien avec P. Rabinow », *Dits et écrits*, t. 4, 1980-1988.

Foucault, Michel. 1994 (1969). « Qu’est-ce qu’un auteur? », dans *Dits et écrits*, 1954-1988, vol. I, Gallimard, p. 789-821.

Frevert, Ute. 2011. *Emotions in History.Lost and Found*, Budapest, Central European University Press, disponible sur https://books.openedition.org/ceup/1496?lang=fr

Gaulejac, Vincent (de). 2008. « La sociologie clinique entre psychanalyse et socioanalyse », In *SociologieS* [En ligne], *Théories et recherches*, mis en ligne le 27 avril 2008, consulté le 30 mars 2012. URL : http://sociologies.revues.org/1713

Gingras, Yves. 1995. « Un air de radicalisme. Sur quelques tendances récentes de la sociologie de la science et de la technologie », In *Actes de la recherche en sciences sociales*, 108, p. 3-17.

Ginvert, Geneviève et Ducray, Patrick (de). 1958. « Modern Moral Philosophy », In *Philosophy* 33, n° 124.

Ginzburg, Carlo. 1991. « Représentation : le mot, l'idée, la chose », In *Annales ESC*, 46-6, p. 1219-1234.

Goldschmidt, Georges-Arthur. 1997. *La Matière de l'écriture*, Paris, Circé, p. 32.

Good, E.M. 1990. *Turns of Tempest*, 12. Stanford university press, cité par Berlin, Adele. 2002. dans "Text, translation, commentary", dans Frederick W. Knoblauch (ed.) : *Biblical translation in context*, Bethesda, University Press of Maryland, 2002.

Greco, John. 2010. *Achieving Knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press.

Haraway, Donna. 1988. « Situated knowledges: the science question in feminism and the privilege of partial perspective ». In *Feminist Studies*, vol. 14, n°3, p. 575-599.

Harding, Sandra. 1993. « Rethinking Standpoint Epistemology: What is Strong Objectivity ? », In Alcoff, L. et Potter, E. (dir.), *Feminist Epistemologies*. New York & London, Routledge.

Hardt, Michael et Negri, Antonio. 2004. *Multitude*, Paris, La Découverte.

Henry, Julie. 4 février 2012. "Les commentaires : espace et outil de réflexivité, ou occasion d'exprimer ses marottes?". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 1er mai 2013. http://reflexivites.hypotheses.org/316

Hert, Philippe. 14 février 2012. "Art, Anthropologie et corps : la réflexivité du chercheur… et celle du clown". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/815

Hert, Philippe. 2012. « Pour une prise en compte du corps sensible dans la recherche de terrain : un savoir communicationnel », In *Questions de communication*, n°22, p. 251-272.

Hert, Philippe. 2014. « Le corps du savoir : qualifier le savoir incarné du terrain », In

Études de communication [En ligne], 42 |, mis en ligne le 01 juin 2016, consulté le 14 juillet 2014. URL : http://edc.revues.org/5643

Hofstadter, Douglas. 1985 [1979]. *Gödel, Escher, Bach : les brins d'une guirlande éternelle*, Paris, InterÉditions.

Hofstadter, Douglas. 2008 [2007]. *Je suis une boucle étrange [I am a strange loop]*, Paris, Dunod.

Ingold, Tim. 2007. *Une brève histoire des lignes*, éd. Zones sensibles, Routledge.

Jacques-Lefevre, Nicole et Regard, Frédéric. 2001. « *Une histoire de la « fonction-auteur » est-elle possible* ?« , Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne.

Jacob, Christian. 2014. *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir* ? Marseille, OpenEdition Press, collection Encyclopédie numérique. Disponible sur : http://books.openedition.org/oep/423 (page consultée le 2 mai 2018).

Jahjah, Marc. 3 février 2012. "Le miroir, le labyrinthe et l'annotation". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/476

Jurdant, Baudouin. 1999. Le désir de scientificité, In *Alliage*, n° 41-42. Disponible sur : http://revel.unice.fr/alliage/index.html?id=3932

Jurdant, Baudouin. 2006. « Parler la science? », In *Alliage*, n° 59. Disponible sur : http://www.tribunes.com/tribune/alliage/59/page6/page6.html (page consultée le 2 mai 2018).

Jurdant, Baudouin. 23 mars 2009. "Communication scientifique et réflexivité". ENS de Lyon [conférence]. https://reflexivites.hypotheses.org/695

Jurdant, Baudouin. 22 février 2012. "Communication scientifique et réflexivité". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/695

Jurdant, Baudouin. 16 février 2012. "L'évaluation est-elle un opérateur de réflexivité?". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/888

Jurdant, Baudouin. 15 février 2012. "Réflexivité et poésie". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/578

Jurdant, Baudouin. 11 février 2012. " Écriture/lecture : questions sur la réflexivité

". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/575

Karinesperanto. 5 février 2012. "Dialogues". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/476

Kermoal, Benoît. 10 octobre 2011. « 48 rue Jean-Louis Rolland ». *Enklask/Enquête* [carnet de recherche], consulté le 28 février 2018. En ligne : https://enklask.hypotheses.org/279.

Kermoal, Benoît. 29 juillet 2012. « Revenant d'Eragny, avec toujours cette violente émotion : ma part de réflexivité ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2770

Kermoal, Benoît. 28 juillet 2012. "«Les aventures personnelles que le souvenir nous retrace »: Canguilhem, Ricoeur, l'histoire et l'engagement". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2738

Kermoal, Benoît. 29 décembre 2012. "«C'est la taie arrachée de notre intelligence»". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3835

Kermoal, Benoît. 28 octobre 2012. "Acheter un livre dans un supermarché". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3377

Kermoal, Benoît. 29 juillet 2012. "« Revenant d'Éragny, avec toujours cette violente émotion»: ma part de réflexivité". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2770

Kermoal, Benoît. 26 juillet 2012. "Au rayon de l'intime: paroles et écrits de militant-e-s". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2716

Kermoal, Benoît. 19 juillet 2012. "Premiers fragments d'une histoire réflexive". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2690

Kermoal, Benoît. 15 juillet 2012. "Ernest Labrousse ou comment entrer dans le «for extérieur» de l'historien". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2665

Kermoal, Benoît. 11 juillet 2012. "Georges Lefranc : entre histoire, socialisme et

résilience". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2653

Kermoal, Benoît. 5 juillet 2012. "Cette connaissance intime du sujet":sur Lucien Febvre". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2624

Kermoal, Benoît. 1er juillet 2012. "Comment trouver la bonne distance?". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2610

Lahire, Bernard. 1998. *L'homme pluriel : Les ressorts de l'action*, Armand Colin, Paris.

Lakoff, George et Mark, Johnson. 1986. *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris : Editions de Minuit.

Latour, Bruno et Woolgar, Steve. 1979. *La vie de laboratoire*, Paris, Éditions la découverte.

Laurentin, Emmanuel. 2010. *À quoi sert l'histoire aujourd'hui?*, Paris, Bayard.

Le Marec, Joëlle et Faury, Mélodie. 2013. « Communication et réflexivité dans l'enquête par des chercheurs sur des chercheurs ». dans Béziat, Jacques. *Analyse de pratiques et reflexivité: Regards sur la formation, la recherche et l' intervention socio-éducative*, L'Harmattan, p. 153-166. http://hal.archives-ouvertes.fr/index.php?halsid=rq8u41t47edhhjep51aqg7jju7&view_this_doc=hal-00671219&version=1

Le Marec, Joëlle. 20 février 2012. "L'émergence d'une condition réflexive : le rôle de l'enquête sur les publics". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1003

Le Marec, Joëlle, Babou, Igor et Faury, Mélodie. 2010. « Analyse du discours de la presse quotidienne à propos des résistances aux antibiotiques en contexte génétique et Pratiques de communications dans les pratiques de recherche », In : Schneider, D. (Dir.), *Rapport pour le programme Afsset « Gestion biologique et sociale de la dispersion des résistances aux antibiotiques »*, Grenoble : Université Joseph Fourier. En ligne: https://infusoir.hypotheses.org/files/2011/04/Rapport_Afsset_C2So.pdf

Le Marec, Joëlle. 2010. « Enquête et savoirs du contact dans les études de sciences : pour une réflexivité institutionnelle », in *Les Etudes de sciences : pour une réflexivité institutionnelle*, p.95-119.

Le Marec, Joëlle. 2002. « Ce que le « terrain » fait aux concepts : Vers une théorie des composites ». Cinéma, communication et information. Paris, Université Paris 7. Habilitation à diriger des recherches : 165. (p.14) En ligne: http://science.societe.free.fr/documents/pdf/HDR_Le_Marec.pdf

Lefebvre, Muriel. 2013. « L'infra-ordinaire de la recherche. Écritures scientifiques personnelles, archives et mémoire de la recherche ». In Sciences de la société, vol. 89, p.3-17. Disponible sur : https://journals.openedition.org/sds/203 (page consultée le 2 mai 2018). doi : 10.4000/sds.203

Lynch, Michael. 1998. « The Discursive Production of Uncertainty: The O.J. Simpson 'Dream Team' and the Sociology of Knowledge Machine » *Social Studies of Science* 28 (5/6): 829-68.

Lynch, Michael. 1993. *Scientific Practice and Ordinary Action: Ethnomethodology and Social Studies of Science*, New York, Cambridge University Press.

Macé, Marielle. 2018. « Nos cabanes », AOC *media*, en ligne : *https://aoc.media/fiction/2018/04/01/nos-cabanes/*

Mayeur, Ingrid. 2018. « Quelle dimension argumentative dans les carnets de recherche en sciences humaines ? », In Argumentation et Analyse du Discours, vol. 20 Disponible sur : http://journals.openedition.org/aad/2535 (page consultée le 2 mai 2018). doi : 10.4000/aad.2535

Mayeur, Ingrid. 4 mai 2018. « Le blog scientifique, un lieu de digression? ». *Dériv@tions* [carnet de recherche], consulté le 11 mai 2018. En ligne : https://driv.hypotheses.org/445

Mayeur, Ingrid. 2017. « La communication scientifique directe vers un public élargi. L'actualité sociale traitée par des chercheurs dans les carnets de recherche Hypothèses ». In Revue française des sciences de l'information et de la communication, vol.11. Disponible sur : https://journals.openedition.org/rfsic/3224 (page consultée le 2 mai 2018). doi : 10.4000/rfsic.3224

Ménoret, Marie. 7 janvier 2013. « Une Villa Réflexive pour une grande cuisine ». *Damoclès for ever* [carnet de recherche], consulté le 11 mai 2018. https://damocles.hypotheses.org/68

Merleau-Ponty, Maurice. 2005 [1945]. *Phénoménologie de la perception*, deuxième partie, IV, Gallimard, page 407.

Messal, Stéphanie. 26 décembre 2012. « Conte féérique pour Villa réflexive», *Espaces*

réflexifs [carnet de recherche], consulté le 28 février 2018. En ligne : https://reflexivites.hypotheses.org/3577.

Messal, Stéphanie. 29 janvier 2012. "[Face-à-Face] – Je tue "Il"". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/213

Messal, Stéphanie. 24 janvier 2012. "[Regard] – City Silhouettes". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/206

Messal, Stéphanie. 15 janvier 2012. "[Face-à-face] – De l'art des mathématiques". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/147

Messal, Stéphanie. 11 janvier 2012. "[Lecture] – De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/133

Messal, Stéphanie. 9 janvier 2012. "[Regard] – #reflective". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/115

Messal, Stéphanie. 9 janvier 2012. "[Lecture] – Retour réflexif sur la situation d'enquête". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/52

Messal, Stéphanie. 8 janvier 2012. "[Lectures] – Les non-dits de l'anthropologie". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/99

Messal, Stéphanie. 4 janvier 2012. "Je suis votre miroir". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/52

Merzeau, Louise. 2015. « Présence numérique du chercheur : de l'identité à l'environnement ». Intervention à l'occasion des 10 ans de la plateforme HAL : https://webcast.in2p3.fr/video/presence_numerique_du_chercheur_de_lidentite_a_lenvironnement

Milard, Béatrice. 2013. « Les écrits scientifiques : des ressorts relationnels pour la recherche », Sciences de la société, vol. 89. Disponible sur : http://journals.openedition.org/sds/205 (page consultée le 2 mai 2018). doi : 10.4000/sds.205

Nida, Eugene. 1947. *Bible Translating. An Analysis of Principles and Procedures, with Special Reference to Aboriginal Languages*, American Bible Society, New York.

Passeron, Jean-Claude. 1991. *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien de raisonnement naturel*, Paris, Nathan.

Paveau, Marie-Anne. 2009. « Mais où est donc le sens? Pour une linguistique symétrique ». In *Actes du deuxième colloque international Res per nomen*. Reims : CIRLEP, p. 21–31.

Paveau, Marie-Anne. 2010. « Présentation – Le désir épistémologique. » In *Semen – Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, n°29, pp.7-13. Disponible sur : https://journals.openedition.org/semen/8758 (page consultée le 2 mai 2018).

Paveau, Marie-Anne. 8 août 2012. « Linguistique et numérique 3. Blogs anglophones : l'abondance». *La pensée du discours* [carnet de recherche], consulté le 28 février 2018. En ligne : http://penseedudiscours.hypotheses.org/10271

Paveau, Marie-Anne. 30 mars 2012. « Ce que n'est pas la réflexivité. Boucle finale ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1568

Paveau, Marie-Anne. 28 mars 2012. « La connaissance réflexive : valeurs de la science et vertu épistémique », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1565

Paveau, Marie-Anne. 23 décembre 2012. « Indiscipliné.e.s, » *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3783

Paveau, Marie-Anne. 11 décembre 2012. « La raison des émotions. Réflexivités affectées », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3705

Paveau, Marie-Anne. 4 décembre 2012. « Liminaires. Entrer dans les espaces réflexifs », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 28 février 2018. En ligne : https://reflexivites.hypotheses.org/3574

Paveau, Marie-Anne. 2 décembre 2012. « À louer 2013 : #villa spacieuse, lumineuse et calme, locataire réflexif bienvenu », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3490

Paveau, Marie-Anne et Aurore. 23 mars 2012. « La Belle au bois dormant », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1536

Paveau, Marie-Anne. 19 mars 2012. « Le scribe et la caméra. Quand la réflexivité se

donne à voir », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1484

Paveau, Marie-Anne. 15 mars 2012. « Sainte colère et rigoureux désaccord ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1433

Paveau, Marie-Anne. 12 mars 2012. « Against Reflexivity », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1325

Paveau, Marie-Anne. 7 mars 2012. « Design. Strange loops », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche] Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1163

Paveau, Marie-Anne. 5 mars 2012. "Je sais que je suis pris et compris dans le monde que je prends pour objet", *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1160

Paveau, Marie-Anne. 2 mars 2012. « Boucles réflexives et performatives. Quand l'énonciation s'énonce elle-même ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1158

Paveau, Marie-Anne. 21 janvier 2012. : « Le doctorant 2.0. L'Infusoir et l'Enklask à Paris 13 », *La pensée du discours* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, https://penseedudiscours.hypotheses.org/8240

Paveau, Marie-Anne. 22 mai 2013. : « « Hashtag » [Dictionnaire] », *Technologies discursives* [Carnet de recherche], consulté le 26 février, https://technodiscours.hypotheses.org/488

Paveau, Marie-Anne. 30 mars 2013. "Point final. L'invention du biais", *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche]. Consulté le… http://reflexivites.hypotheses.org/4495

Paveau, Marie-Anne. 28 mars 2013. "Out of the truth : la rationalité plutôt que la vérité", *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/4466

Paveau, Marie-Anne. 23 mars 2013. « C'est cela que je perçois », *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/4435

Paveau, Marie-Anne. 18 mars 2013. "Les enfants-chercheurs de la science ouverte", *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/4328

Paveau, Marie-Anne. 16 mars 2013. “Interlude. Thinking Outside the Box“. *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2016. http://reflexivites.hypotheses.org/4343

Paveau, Marie-Anne. 8 mars 2013. “Éloge du latéral“, *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche], Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/4272

Paveau, Marie-Anne. 1er mars 2013. “Quand le thé se tient debout dans la tasse“. *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018. http://reflexivites.hypotheses.org/4292

Paveau, Marie-Anne. 1er mars 2013. « Prélude. La réflexivité est un sport de combat », *Espaces réflexifs* [carnet de recherche], consulté le 28 février 2018. En ligne : http://reflexivites.hypotheses.org/4229

Paveau, Marie-Anne. 21 janvier 2013. “Environnement“, *Technologies discursives* [Carnet de recherche], consulté le 26 février 2018. http://technodiscours.hypotheses.org/311

Paveau, Marie-Anne. 2017a. *L’analyse du discours numérique. Dictionnaire des formes et des pratiques*, Hermann, collection « Cultures numériques » (dir. Milad Doueihi) , 400 p.

Paveau, Marie-Anne. 2017b. « Des discours et des liens. Hypertextualité, technodiscursivité, écrilecture ». In Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours, no 42. Disponible sur : http://journals.openedition.org/semen/10609 (page consultée le 2 mai 2018).

Perec, Georges. 1989. *L’infra-ordinaire*, Paris, Seuil.

Perec, Georges. 2000 [1974]. *Espèces d’espaces*, Paris, Galilée.

Piponnier, Anne. 15 avril 2013. “Pour une poétique du déplacement”, *Espaces réflexifs* [Carnet de recherche]. Consulté le 6 juin 2018 : http://reflexivites.hypotheses.org/4584.

Piron, Florence. 2000. « Responsabilité pour autrui et savoir scientifique », In *Éthique publique* 2.2, p. 115-123. https://journals.openedition.org/ethiquepublique/2672

Piron, Florence. 2017. « Méditation haïtienne – Répondre à la violence séparatrice de l’épistémologie positiviste par l’épistémologie du lien », In *Sociologie et sociétés – Injustices épistémiques*, 49, n°2.

Placial, Claire. 30 août 2012. « Perpetuum mobile ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3012

Placial, Claire. 26 août 2012. « "un échange à établir avec un destinataire absent": le traducteur et ses lecteurs ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2984

Placial, Claire. 21 août 2012. « Les traductions d'un texte en sont les différents "visages" » . Intérêt réflexif des retraductions. » *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2976

Placial, Claire. 18 août 2012. "Car la traduction est un miroir". *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2966

Placial, Claire. 13 août 2012. « « Les grands textes pour moi : où je ne déplace rien. » Paradoxaux déplacements. » *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2953

Placial, Claire. 8 août 2012. « « J'intégrai totalement un nouveau regard ». Traduire en double de l'auteur. » *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2910

Placial, Claire. 5 août 2012. « Réflexivité et (non) schizophrénie. Activités multiples, identité protéiforme. » *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2868

Placial, Claire. 2 août 2012. « Imagier. Avec Goethe. ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2830

Placial, Claire. 1er août 2012. « Au seuil de la Villa – planter un arbre ». *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2818

Plamper, Jan. 2013. « L'histoire des émotions » in Granger, Christophe (dir), À *quoi pensent les historiens? Faire de l'histoire au* XXI*e siècle*, Paris, Autrement, p. 225-240.

Pourchez, Laurence. 2009. « Traditions disciplinaires nationales et réflexivité : Pourquoi l'approche réflexive est- elle si peu valorisée en France? » in D. de Robillard (coord.), « Réflexivité, herméneutique, vers un Paradigme de recherche? » *Cahiers de sociolinguistique* n° 14, Presses universitaires de Rennes : 65-84.

Prochasson, Christophe. 2010. *La Gauche est-elle morale?*, Paris, Flammarion.

Prochasson, Christophe. 2008. *L'Empire des émotions, les historiens dans la mêlée*, Paris, Demopolis.

Rancière, Jacques. 1995. *La mésentente*, Paris, Galilée.

Regnard, Delphine. 25 octobre 2012. « Écrire-web est-il neutre?«, *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3386

Regnard, Delphine. 15 octobre 2012. « Donner à lire…mais quelles œuvres?«, *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3338

Regnard, Delphine. 11 octobre 2012. « Parce que lire c'est élire, mais enseigner?« , *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3329

Regnard, Delphine. 1er octobre 2012. « Des plans sur la comète…ou la comète en plan?«, *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3284

Regnard, Delphine. 17 mars 2012. "La ronde qui tourne tourne". @drmlj et ses #OmbresTracées, *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/1460

Revel, Judith. 2008. *Qui a peur de la banlieue?* Paris, Bayard.

Riegel, Martin, Pellat, Jean-Christophe, & Rioul, René. 1999. *Grammaire méthodique du français* (Vols. 1-1). Paris, Presses universitaires de France.

Ricœur, Paul. 1988. « Paul Ricœur. Agir, dit-il », entretien avec Eric Plouvier publié dans la revue *Politis*, 7 octobre 1988, fichier pdf en ligne sur le site du Fonds Ricœur.

Robillard, Didier (de). (coord.). 2009. « Réflexivité, herméneutique, vers un Paradigme de recherche? ». *Cahiers de sociolinguistique* 14.

Safran, Alexandre. 1993. Grand Rabbin de Genève, dans sa préface à l'ouvrage de David Banon, *Le Bruissement du texte. Notes sur les lectures hebdomadaires du Pentateuque*, Genève, éditions Labor et Fides.

Sarr, Felwine. 2017. *Habiter le monde. Essai de politique relationnelle*, Montréal, Mémoire d'encrier.

Saussure, Ferdinand (de), Bally, C., Sechehaye, A., Riedlinger, A., & De Mauro, T. 1976. *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.

Saussure, Ferdinand (de). 1995 [1916]. *Cours de linguistique générale*, éd. T. de Mauro, Paris, Payot & Rivages.

Saussure, Ferdinand (de). 2002. *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

Schleiermacher, Friedrich. [1984] 1823. *Sur les différentes méthodes de traduction*, conférence donnée à l'Académie royale des sciences de Berlin le 24 juin 1823, traduction d'Antoine Berman, qui cite Schleiermacher dans *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard.

Sonnet, Martine. 29 juin 2012. "Aperçus vie de bureau, semaine 26, prendre congé«, *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2516

Sonnet, Martine. 24 juin 2012. "Aperçus vie de bureau, semaine 25«, *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2461

Sonnet, Martine. 17 juin 2012. "Aperçus vie de bureau, semaine 24«, *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2365

Sonnet, Martine. 10 juin 2012. "Aperçus vie de bureau, semaine 23«, *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2338

Sonnet, Martine. 2 juin 2012. "Bienvenue dans ma vie de bureau«, *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/2311

Sosa, Ernest. 1991. *Knowledge in Perspective : Selected Essays in Epistemology*, Cambridge and NY : Cambridge University Press.

Soulier, Coraline. 25 octobre 2012. « Ah, ça s'étudie?«, *Espaces réflexifs* [carnet de recherche]. Consulté le 26 février 2018, http://reflexivites.hypotheses.org/3367

Tiercelin, Claudine. 2005. *Le doute en question. Parades pragmatistes au défi sceptique*, Paris, Éditions de l'éclat.

Tompkins, Jane. 1988. « Fighting Words : Unlearning to write the Critical Essay », *The Georgia Review*, XLIII, 3, p. 585-590.

Webster, Joseph. 2008. « Establishing the 'Truth' of the Matter: Confessional Reflexivity as Introspection and Avowal », *Psychology & Society*, Vol. 1 (1), p. 65-76.

Woolf, Virginia. 2001 [1929]. *Une chambre à soi*. Paris, Editions 10-18.

Woolgar, Steve. 1988. « Reflexivity is the Ethnographer of the Text », in S. Woolgar (ed.), *Knowledge and Reflexivity. New frontiers in the Sociology of Knowledge*, London, Sage, p. 14-34.

Zagzebski, Linda. 1996. *Virtues of the Mind. An Inquiry into the Nature of Virtue and the Ethical Foundations of Knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press.

Zagzebski, Linda. 2004. « Must knowers be agents? », in Greco J. (ed.), *Ernest Sosa and his Critics*, Malden, Blackwell publishing, p. 142-157.

Zaoui, Pierre. 2010. *La traversée des catastrophes*, Paris, Seuil.

La collection « Réflexivités et expérimentations épistémologiques »

« Faire des cabanes en tous genres – inventer, jardiner les possibles ; sans craindre d'appeler « cabanes » des huttes de phrases, de papier, de pensée, d'amitié, de nouvelles façons de se représenter l'espace, le temps, l'action, les liens, des modalités de la pratique. Faire des cabanes pour occuper autrement le terrain ; c'est-à-dire toujours, aujourd'hui, pour se mettre à plusieurs.

Pas pour prendre place, se refaire une place là où ça ne gênerait pas trop, mais pour accuser ce monde de places – de places faites, de places refusées, de places prises ou à prendre. » (Marielle Macé, 2018)

« Être de ce monde, c'est aussi songer individuellement à ce à quoi l'on contribue, se poser la question de quel monde édifie-t-on par son action. Mon geste, reproduit-il les conditions de l'iniquité, de la domination, et de la dévastation, ou rend-il ce monde plus fécond, plus ouvert, et plus vivifiant? ». (Felwine Sarr, 2017)

« L'habitant est [plutôt] quelqu'un qui, de l'intérieur, participe au monde en train de se faire et qui, en traçant un chemin de vie, contribue à son tissage et à son maillage » (Tim Ingold, 2007)

Proposer un livre dans la collection « Réflexivités et expérimentations épistémologiques », c'est **s'inscrire dans l'un des élans épistémologiques suivants :**

- Boucles réflexives et pas de côté : situer sa propre perspective (*standpoint epistemology*) dans le geste de construction de la connaissance ;
- Donner accès aux matériaux, aux témoignages pour permettre le croisement des perspectives, la réflexivité collective et la discussion scientifique pour la construction d'une inter-subjectivité ;
- Explorer les formes de l'écriture numérique augmentée au bénéfice de savoirs ouverts et dialogiques;
- Explorer les formes et les styles d'écritures liées à la recherche – interroger et déconstruire les « normes classiques » pour retrouver le sens des pratiques normées et/ou développer une créativité dans les formes de partage et de construction de la connaissance – et la place du « je » du sujet connaissant dans l'écriture ;
- Explorer des co-écritures pour la co-construction de connaissances, aux croisements de divers savoirs ;
- Mise en dialogue de différents types de savoirs avec les savoirs

académiques : savoirs d'expériences, savoirs de vie, savoirs d'action des professionnels…;
- Donner à entendre la voix de sujets connaissants peu audibles (sans-voix, invisibles, indicible, infra-ordinaire) via les possibilités de l'écriture, et notamment de l'écriture numérique;
- Transformer le rapport au terrain ou à « l'objet » de connaissance : tact, contact, émotions, place du corps, des émotions ;
- Partager – dans un mouvement réflexif – un parcours de recherche, une expérience vécue de la recherche ou d'un contact avec la recherche ;
- Partager des écritures intermédiaires donnant à voir le chemin d'une pensée ;
- Partager un « journal de bord » de la recherche au quotidien ;
- Développer de nouvelles formes de critiques des sciences.

Plus d'informations sur les Éditions science et bien commun :

1. Proposer un projet aux Éditions science et bien commun
2. Valeurs et projet éditorial des Editions science et bien commun
3. Consignes de présentation d'un manuscrit
4. Guide d'écriture inclusive
5. Équipe éditoriale et comité scientifique

Références

Annie Ernaux, *L'Écriture comme un couteau*, Paris, Gallimard 2011 (2003).

Sandra Harding, « Rethinking Standpoint Epistemology : What is Strong Objectivity ? », dans Linda Alcoff et Elizabeth Potter (dir.), *Feminist Epistemologies*, New York & London, Routledge, 1993, p. 49-82.

Donna Haraway, « Situated knowledges : the science question in feminism and the privilege of partial perspective », *Feminist Studies*, 14 (3), 1988, p. 575-599.

Tim Ingold, *Une brève histoire des lignes*, éd. Zones sensibles, Routledge, 2007, p. 108.

Ivan Jablonka, *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Seuil, « Librairie du XXIe siècle », 2014.

Baudouin Jurdant, « Parler la science ? », *Alliage*, 59, 2006. pp. 57-63. En ligne : http://www.tribunes.com/tribune/alliage/59/page6/page6.html

Marielle Macé, « Nos cabanes », *AOC media*, 2018. *https://aoc.media/fiction/2018/04/01/nos-cabanes/*

Marielle Macé, *Styles. Une critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, 2016.

Joëlle Le Marec, « Le public, le tact et les savoirs de contact », *Communication & langages*, 2013 (1), n°175, pp. 3-25. En ligne : https://www.cairn.info/revue-communication-et-langages1-2013-1-page-3.htm

Florence Piron, « Méditation haïtienne. Répondre à la violence séparatrice de l'épistémologie positiviste par l'épistémologie du lien », *Sociologie et sociétés*, Vol. XLIX, n° 1, printemps 2017, p. 33-60.

Marie-Anne Paveau, « Le désir épistémologique », *Semen – Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, 29, 2010, p. 7-13.

George Perec, *L'infra-ordinaire*, Paris, Seuil, 1989.

Maria Puig de la Bellacasa, « Technologies touchantes, visions touchantes. La récupération de l'expérience sensorielle et la politique de la pensée spéculative. » in *Penser avec Donna Haraway*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012.

Felwine Sarr, *Habiter le monde. Essai de politique relationnelle*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017.

Virginia Woolf, *Quel soulagement : se dire « j'ai terminé »*, Paris, Les belles lettres, 2018.

Benedikte Zitouni, « *With whose blood were my eyes crafted?* (D. Haraway) Les savoirs situés comme la proposition d'une autre objectivité» in Elsa Dorlin et Eva Rodriguez (dirs.), *Penser avec Donna Haraway*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012, pp.46-63.

ATD Quart Monde – Le croisement des savoirs et des pratiques : une démarche. https://www.atd-quartmonde.fr/sengager/dans-votre-milieu-professionnel/croisementdessavoirs/le-croisement-des-savoirs-et-des-pratiques/

Livre blanc ALLISS (mars 2017) – Prendre au sérieux la société de la connaissance. https://inra-dam-front-resources-cdn.brainsonic.com/

ressources/afile/397900-528c0-resource-livre-blanc-alliss-prendre-au-serieux-la-societe-de-la-connaissance.pdf

Photo by Kristina Paukshtite from Pexels

À propos de la maison d'édition

Les Éditions science et bien commun sont une branche de l'Association science et bien commun (ASBC), un organisme sans but lucratif enregistré au Québec depuis juillet 2011.

L'Association science et bien commun

L'Association science et bien commun se donne comme mission d'appuyer et de diffuser des travaux de recherche transuniversitaire favorisant l'essor d'une science pluriverselle, ouverte, juste, plurilingue, non sexiste, non raciste, socialement responsable, au service du bien commun.

Pour plus d'information, écrire à info @ scienceetbiencommun.org, s'abonner à son compte Twitter @ScienceBienComm ou à sa page Facebook : https://www.facebook.com/scienceetbiencommun

Les Éditions science et bien commun

Un projet éditorial novateur dont les principales valeurs sont les suivantes.

- la publication numérique en libre accès, en plus des autres formats
- la pluridisciplinarité, dans la mesure du possible
- le plurilinguisme qui encourage à publier en plusieurs langues, notamment dans des langues nationales africaines ou en créole, en plus du français
- l'internationalisation, qui conduit à vouloir rassembler des auteurs et autrices de différents pays ou à écrire en ayant à l'esprit un public issu de différents pays, de différentes cultures
- mais surtout la justice cognitive :
    - chaque livre collectif, même s'il s'agit des actes d'un colloque, devrait aspirer à la parité entre femmes et hommes, entre juniors et seniors, entre auteurs et autrices issues du Nord et issues du Sud (des Suds);

en tout cas, tous les livres devront éviter un déséquilibre flagrant entre ces points de vue;
- chaque livre, même rédigé par une seule personne, devrait s'efforcer d'inclure des références à la fois aux pays du Nord et aux pays des Suds, dans ses thèmes ou dans sa bibliographie;
- chaque livre devrait viser l'accessibilité et la « lisibilité », réduisant au maximum le jargon, même s'il est à vocation scientifique et évalué par les pairs.

Le catalogue

Le catalogue des Éditions science et bien commun (ESBC) est composé de livres qui respectent les valeurs et principes des ÉSBC énoncés ci-dessus.

- Des ouvrages scientifiques (livres collectifs de toutes sortes ou monographies) qui peuvent être des manuscrits inédits originaux, issus de thèses, de mémoires, de colloques, de séminaires ou de projets de recherche, des rééditions numériques ou des manuels universitaires. Les manuscrits inédits seront évalués par les pairs de manière ouverte, sauf si les auteurs ne le souhaitent pas (voir le point de l'évaluation ci-dessus).
- Des ouvrages de science citoyenne ou participative, de vulgarisation scientifique ou qui présentent des savoirs locaux et patrimoniaux, dont le but est de rendre des savoirs accessibles au plus grand nombre.
- Des essais portant sur les sciences et les politiques scientifiques (en études sociales des sciences ou en éthique des sciences, par exemple).
- Des anthologies de textes déjà publiés, mais non accessibles sur le web, dans une langue autre que le français ou qui ne sont pas en libre accès, mais d'un intérêt scientifique, intellectuel ou patrimonial démontré.
- Des manuels scolaires ou des livres éducatifs pour enfants

Pour l'accès libre et universel, par le biais du numérique, à des livres scientifiques publiés par des autrices et auteurs de pays des Suds et du Nord

Pour plus d'information : écrire à info@editionscienceetbiencommun.org